

La Femme du crocodile

Ashleigh Bell Pedersen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA
FEMME
DU
CROCODILE

ASHLEIGH
BELL PEDERSEN

HAUTE
VILLE

Ashleigh Bell Pedersen

LA FEMME DU CROCODILE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élodie Coello

Hauteville

Ce roman est dédié à :

*Mimz, pour m'avoir raconté des histoires ;
Oils, pour m'avoir lu des histoires ;
et Chuck Kinder, pour avoir cru aux miennes.*

*Vas-tu prendre le crocodile à l'hameçon ?
Saisir sa langue avec une corde ?
Vas-tu planter un jonc dans son museau ?
Perforer sa mâchoire avec un crochet ?
T'implorera-t-il pour avoir la vie sauve ?
Te parlera-t-il d'une voix douce ?
Fera-t-il une alliance avec toi,
pour devenir à jamais ton esclave ?*

Job 41 : 1-4
Bible du roi James

Lay your hands gently, lay your hands.

Carey Landry
« Lay Your Hands Gently Upon Us »

Première partie : des araignées et des cailloux

UNE AFFAIRE DE PUDEUR

Juin 1982

Sunshine se baignait dans le lac, immergée jusqu'à la taille, quand elle sentit deux cailloux dans sa poitrine, derrière chacun de ses tétons nus que l'eau froide rendait sensibles et douloureux. Elle les pressa doucement de ses paumes pour les soulager. C'est alors qu'elle fit la découverte de deux trésors étrangers, dissimulés sous sa peau. Tante Lou avait horreur du mot « tétons », elle préférait parler de « bourgeons » si elle devait vraiment se résoudre à y faire allusion. Tout comme elle évitait à tout prix de prononcer les mots « pet », « anus », parfois même « narines » ou « rognures d'ongles », allez savoir pourquoi. (JL, par pur esprit de contradiction, employait ces termes à la première occasion pour provoquer sa mère, ce que Sunshine trouvait risqué, car tante Lou n'appréciait guère quand JL faisait son intéressante.) Si ses tétons avaient été des bourgeons, Sunshine les aurait arrachés pour en extraire les cailloux qui s'y étaient logés et les ranger soigneusement dans sa poche.

Malgré ses lunettes de natation, elle voyait bien que sa poitrine s'était développée. Les deux bourgeons étaient devenus deux petites bosses roses charnues. Dessous, elle pouvait faire bouger les deux cailloux comme elle aimait le faire avec ses rotules, à ceci près que ses rotules avaient toujours fait partie de son corps. Ces cailloux, en revanche, étaient ce que JL appellerait une *surprise** avec un accent français à couper au couteau – une autre provocation à l'intention de sa *maman**, tante Lou répétant souvent à JL et Sunshine qu'elles ne devaient pas se prendre pour des Cadiennes. Certes, les Turner habitaient près des marécages, mais c'était là leur unique point commun avec ce peuple historiquement associé au bayou. Ce à quoi JL répondait généralement par un *Oui, oui** morose en faisant mine de tirer sur une cigarette invisible.

L'humidité épaississait l'air de cette matinée comme un fruit trop mûr sur le point d'éclater. Sur le chemin du lac, elles avaient vu les brins d'herbe se redresser sous la rosée au bord de la grand-route. Elles avaient coupé à travers bois et remonté le sentier en file indienne avec leurs serviettes, des canettes de soda au gingembre, des sandwiches au beurre de cacahuètes et une bouée jaune mal gonflée.

L'herbe à balais chatouillait leurs mollets, et une douce odeur de pin flottait dans l'air.

En chemin, JL avait dit :

— Je suis contente qu'on y aille juste toutes les trois. J'aime bien quand on est entre nous.

Tante Lou avait affiché un air stupéfait.

— Je rêve ou ma fille vient d'être gentille avec moi ? Vite, Sunshine, appelle un médecin !

En arrivant au lac, JL boudait autant sa maman que sa cousine, la bouche crispée comme si elle pinçait une rondelle de citron entre ses lèvres. Refusant de jouer au concours de beauté ou d'aller nager avec Sunshine, elle s'était allongée sur sa serviette, décrétant vouloir un bronzage si intense que sa peau blanche finirait par avoir la même teinte que les taches de rousseur qui se fonderaient sous son hâle d'été.

— D'ici la fin de journée, je serai d'une couleur douce et uniforme, avait-elle annoncé en fermant les yeux. Comme du caramel.

Tante Lou avait répondu deux choses : premièrement, c'était impossible ; deuxièmement, Joanna Louise ferait bien de se méfier de ses caprices, car ses taches de rousseur tiraient parfois sur l'orangé.

— Tu ne voudrais tout de même pas ressembler à un Oompa Loompa ?

À présent, Sunshine se baignait seule dans l'eau, à la fois troublée et excitée par sa découverte, tandis que sa cousine était étendue sur la berge, face vers le ciel, en train de dorer au soleil. Elle plissa les yeux dans sa direction et remarqua pour la première fois que JL avait de la poitrine.

Deux moitiés de pomme sous un haut de maillot vert olive, petites collines sur un plat paysage pâle.

Tante Lou nageait tout près, sur le dos. Elle faisait de légers battements de pieds et d'amples mouvements de ses longs bras couverts de taches de rousseur. Le ciel était d'un bleu cristallin.

Si tante Lou n'avait pas été là, à barboter près d'elle, Sunshine serait allée rejoindre sa cousine sur le sable pour lui montrer ses tétons. Lui faire palper les cailloux.

JL lui aurait expliqué ce qu'impliquait une telle découverte, quel nom leur donner et s'il fallait s'en inquiéter.

Plus tard dans l'été, Sunshine reprocherait à ces fameux cailloux d'être responsables de tous ses maux. Avec le recul, elle remarquerait qu'ils constituaient le premier sortilège d'une longue série de malédictions. Elle ferait le lien entre tous les signes auxquels elle n'avait pas prêté attention, comme un enfant joue à créer des figures avec une ficelle emmêlée entre ses doigts : les deux cailloux ; les traces de poussière rouge laissées par des bottes sur le parquet ; le mauvais

esprit venu hanter un salon couleur mandarine où le bourbon coulait à flots.

Mais, avant cet *après*, elle se baigna, l'eau jusqu'à la taille, et prit cette décision : pour l'instant, elle garderait pour elle le secret des cailloux. Elle ajusta ses lunettes de natation et, constatant que tante Lou nageait toujours à rebours, elle s'éloigna à la brasse jusqu'à la corde jaune.

Le lac n'en était pas vraiment un. Il s'agissait plutôt d'une étendue de bayou bordée par un croissant de plage sur lequel se trouvait une table de pique-nique décrépète couleur de vieux chêne.

De ce côté du lac, plusieurs sources agitaient les profondeurs, donnant à l'eau l'éclat froid et limpide de la pierre de jade. Tante Lou affirmait que le bassin de l'Atchafalaya avait la réputation d'être un marécage infesté de moustiques ; tant mieux, disait-elle, cette jolie crique resterait donc un secret bien gardé. L'hiver précédent, Sunshine avait appris en classe de CM2 la grandeur et la décadence de l'Empire romain. Elle avait imaginé les thermes un peu comme cette partie du lac : des eaux couleur émeraude, des toges gonflant comme des voiles sous la surface. (Pour leur devoir d'histoire, Tommy Hutton avait dessiné les thermes de l'époque. Il n'avait représenté que des baigneuses, la robe tendue par leur poitrine opulente. Mlle Collins l'avait alors envoyé dans le bureau du proviseur Murphy pour se faire corriger.)

À l'endroit où l'eau douce rencontrait l'eau saumâtre, le vert de jade prenait soudain une teinte de vase opaque. Sur la berge opposée, les gommiers côtoyaient les cyprès sur un épais tapis de lentilles d'eau. Un jour que Sunshine, Billy et Moss Landry voguaient sur le *bateau** de ce dernier, quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils virent un alligator bondissant hors de l'eau et refermant sa mâchoire sur une pauvre maman cane qui couvait ses œufs dans la souche pourrie d'un vieux gommier. Sunshine n'avait croisé qu'un seul alligator à proximité de leur coin de baignade, aux environs de Bout-du-doigt. C'était un jeune d'à peu près un mètre de long, sinuant paresseusement dans l'eau froide vers une tiédeur plus clémente. Malgré l'absence de danger, quelqu'un avait jugé utile, des années auparavant, d'installer une corde jaune pour signaler la frontière pourtant déjà marquée par ce changement net de couleur dans l'eau du lac.

— Que je ne vous surprenne pas à nager au-delà de cette limite, leur rappelait tante Lou chaque été.

Sunshine obéissait, mais elle aimait tout de même chausser ses lunettes et s'aventurer au plus près de cette ligne de démarcation.

Billy lui avait offert ces lunettes pour son anniversaire, l'été dernier. L'élastique en caoutchouc était rouge, et les coques en plastique antibuée de bonne qualité. Elle reprit son souffle à la surface, s'assura que sa tante ne la regardait pas, et replongea. Dans l'eau claire, un banc de fretins se dispersa en flèche sur son passage. Le sable se soulevait en tourbillons. De l'autre côté de la corde jaune, l'eau se teintait étrangement d'un vert profond. À quelques brasses de là s'étendait un nouveau monde, l'appel de l'inconnu était irrésistible.

Elle s'imaginait dans le Black Bayou, perdue au fond des marécages.

Des flots verts, elle vit émerger la tête du crocodile. Forme d'abord trouble, ses contours se précisèrent, et elle reconnut dans cette ombre menaçante la tête du monstre, si proche qu'elle pouvait presque toucher ses mâchoires, effleurer ses flancs. Un frisson glacé la parcourut tout entière. Elle fit volte-face et nagea aussi vite qu'elle le put, loin de cette corde et de son crocodile légendaire, et remonta à la surface, haletante.

— Vas-tu cesser de m'éclabousser ? morigéna tante Lou en essuyant les gouttes sur ses paupières avant d'ajouter, comme si les deux sujets avaient un quelconque rapport : d'ailleurs, ma puce, il serait temps de porter un haut de maillot pour la baignade. Entendu ?

— Oui, m'dame, répondit docilement Sunshine, sans être sûre de comprendre.

— Regarde Joanna Louise, reprit sa tante, circonspecte.

Tante Lou était une femme mince, mais elle avait le ventre couvert de vergetures et des fesses assez imposantes, que Nash empoignait à pleines mains après avoir bu une bière ou deux. « Ces belles brioches feraient pleurer le plus viril des gaillards », disait-il souvent. Tante Lou levait alors les yeux au ciel ou chassait sèchement les doigts baladeurs sans paraître vraiment fâchée.

— Elle ne se promène pas torse nu, que je sache.

À présent, plus de doute possible. Tante Lou avait remarqué les cailloux. Sunshine baissa les yeux sur sa poitrine naissante et se sentit rougir.

Pour se baigner, elle ne portait jamais que des culottes, voire rien du tout, selon ce qu'elle dénichait dans les tiroirs de sa commode. Ils oubliaient parfois, Billy et elle, de sortir les vêtements du lave-linge rouillé qui encombrait le petit balcon de la cuisine où flottait une odeur de mildiou. Sunshine retrouvait souvent dans la machine leurs habits humides, ensevelis sous une couche de moisissure grisâtre aussi douce que le duvet des poules qu'elle avait élevées avec sa classe, quand elle était en CE1.

Quand elle releva la tête, elle remarqua que tante Lou la regardait

d'un air pincé comme si elle avait marché sur une épine.

— Écoute, ma puce, soupira-t-elle. Tu as le droit de rester toute nue quand nous sommes entre nous, mais devant Nash ou ton père, la pudeur est de mise.

Là-dessus, elle rejoignit la rive à la brasse dans les eaux peu profondes. Sunshine cria après elle :

— Tante Lou, ça veut dire quoi « pudeur » ?

Celle-ci se retourna pour jauger la question de sa nièce, prête à rétorquer : « Si c'est de l'insolence, gare à toi ! » Mais, en constatant sa naïveté sincère, elle lui répondit, avec une grimace qui avait vocation à être un sourire :

— Ça veut simplement dire que tu dois mettre un haut.

Avant même cette histoire de cailloux, ce début d'été avait une saveur différente des autres années. En septembre, Sunshine allait entrer au collège et prendrait le bus avec des lycéens.

Elle aurait dû faire le trajet avec JL, puisque celle-ci passerait alors en troisième, et que ce car transportait tous les collégiens et lycéens jusqu'à Saint Cadence. Mais il en irait autrement : tante Lou et JL déménageraient avec Nash dès la fin de l'été. JL prendrait le bus pour aller à son nouveau collège de Lafayette depuis la maison que Nash était en train de rénover, et Sunshine se rendrait seule à l'arrêt de car, elle remonterait la grand-route, traverserait la voie ferrée et arriverait à l'endroit où cette route pavée, blanchie par le soleil et criblée de nids-de-poule, rejoignait la nationale 79. Chaque matin, le bus la déposerait devant un petit bâtiment de briques avec ses fenêtres à battants, son terrain de sport envahi par les mauvaises herbes et son absence de cour de récréation.

Elle était inquiète à l'idée d'entrer en sixième et de ne plus avoir JL pour voisine. Il n'y avait pas d'autres enfants à Bout-du-doigt. Au printemps, quand tante Lou lui avait annoncé leur déménagement, Sunshine avait demandé, pleine d'espoir, qui emménagerait dans la maison d'en face. Tante Lou avait pouffé :

— Je doute que quiconque s'installe dans ces vieilles bâtisses, ma puce. Elles tombent en ruine.

Pire encore que le déménagement de JL : le fait qu'elle s'en aille une bonne partie de l'été. Caroline Murphy (qui, contrairement à Sunshine, était la *meilleure* amie de JL, c'était ainsi, et il fallait s'y faire) l'emmenait en Arkansas, dans les monts Ozark, où l'oncle et la tante de celle-ci tenaient une colonie de vacances à laquelle les deux filles auraient gratuitement accès. D'après JL, on y faisait du canoë, des promenades à cheval, et l'occasion se présenterait certainement d'embrasser un garçon. À son retour, l'été toucherait à sa fin.

Entre ces cailloux mystérieux et cette affaire de « pudeur », l'été

s'annonçait mal. Sunshine avait l'impression d'être dans une barque qui menaçait de se renverser sous la houle. Par-delà la cime des arbres, de l'autre côté du lac, les nuages s'amoncelaient comme d'énormes rochers blancs.

Elle suivit tante Lou jusqu'à la berge et s'enroula dans la serviette pour cacher sa poitrine. Sa cousine se retourna, à présent couchée sur le ventre, et croqua dans un sandwich au beurre de cacahuètes. Sunshine, elle, but son soda tiède parfumé au gingembre. Dans les bois, on entendait chanter des cigales. Tante Lou leur montra une photo de la princesse Diana dans le magazine *Life* pour leur demander leur avis : et si elle se coupait les cheveux aussi courts, en effilant les pointes ?

Sa fille observa longuement l'image puis mordit à nouveau dans son sandwich.

— Par pitié, non ! Tu aurais l'air d'un Curly.

Aussi insolente soit JL, tante Lou se mit à rire, et Sunshine ne put s'empêcher de l'imiter. Et, à cet instant, la barque en équilibre précaire retrouva brièvement sa stabilité.

Plus tard dans l'après-midi, les cheveux secs emmêlés sous un soleil qui flirtait déjà avec les arbres derrière la maison jaune, Sunshine quitta le maillot qu'elle avait porté toute la journée pour enfiler une culotte et un short propres – mais toujours pas de haut. À présent qu'elle était seule, elle voulait examiner ces bosses roses et les cailloux cachés dessous.

Il régnait dans la pièce un calme feutré. La tapisserie verte lui donnait la sensation de replonger sous l'eau ; non plus dans le lac ou le Black Bayou, mais dans la mer ; les pâquerettes qui décoraient les murs telles des anémones flottant à la surface. Elle pouvait respirer dans cette eau tranquille, puiser le calme, trouver l'apaisement.

Elle baissa les yeux et, entre excitation et consternation, observa les bosses qui se rappelaient à elle.

Elles ne ressemblaient pas à celles de JL. Pas encore. Avait-elle remarqué ce changement chez sa cousine avant aujourd'hui ? Ses seins s'étaient-ils remplis de cailloux ? Et, puisque les siens étaient arrivés si brutalement, risquaient-ils de se développer à vue d'œil toute la soirée ? Puis toute la nuit ? Et s'ils ne s'arrêtaient jamais de grossir ? Si les deux bosses charnues devenaient des demi-pommes ? Et si, en l'espace de quelques jours, elle se retrouvait avec la poitrine de Mme Mouton, si imposante qu'elle devait cambrer le dos pour compenser ? Et si, au contraire, les cailloux ne grandissaient jamais ? S'ils tombaient dans son ventre, ne lui laissant d'autre choix que de les extraire par son nombril, serait-ce douloureux ?

Un vacarme métallique rompit le calme subaquatique de sa

chambre. Billy rentrait déjà de la côte, avec plusieurs heures d'avance.

Elle enfila un tee-shirt ample et courut dans le couloir, traversa le petit salon et rejoignit la véranda. Le pick-up remontait l'allée. Sunshine chercha des signes lui permettant de décrypter l'humeur qu'il allait rapporter dans leur maison jaune.

*. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

UNE HUMEUR DE JUIN

Derrière la moustiquaire de la véranda, Sunshine salua Billy qui sortit son bras bronzé par la fenêtre pour lui répondre.

— Quoi de neuf, Fred ? lança-t-il gaiement.

Sa cassette de Bob Dylan faisait trembler les enceintes, on l'entendait chanter *Lord knows I've paid some dues*.

À première vue, Billy était de bonne humeur. Sunshine enfila ses sandales, laissa claquer derrière elle la porte moustiquaire, et dévala en hâte les marches en bois pour traverser les planches de contreplaqué qu'ils avaient jetées sur les creux les plus boueux de la cour. Billy donnait à ces planches le nom de « pont de Terabithia de Sunshine », en référence à un livre qu'il n'avait jamais lu, mais dont elle lui avait parlé à l'époque où elle l'étudiait à l'école. Quand elle lui avait lu le passage de la mort de Leslie, il en avait eu les larmes aux yeux.

Billy descendait de la voiture quand Sunshine accourut. Il l'attrapa au vol et la fit tourner autour de lui comme si elle illuminait sa journée. Elle poussa un petit cri de joie. Il l'étreignit et fredonna contre son épaule :

— *Sunshine, my only Sunshine.*

« Mon frère est le genre d'homme à te donner l'impression que le soleil ne brille que sur toi, pour le meilleur et pour le pire », disait souvent tante Lou. Mais Sunshine en avait toujours été fière, car son prénom solaire lui valait d'être directement associée à ce sentiment lumineux que Billy procurait aux gens.

Elle reconnut sur sa chemise les efforts de sa journée : l'odeur de carburant des machines qu'il avait manipulées à l'entrepôt, l'air chargé d'iode qui s'engouffrait par les portes ouvertes de ce hangar surplombant les quais où les bateaux venaient chaque matin se charger du matériel nécessaire aux plateformes pétrolières. La sueur de Billy se mêlait à ce parfum d'embruns sur fond de pétrole et à celui de son déodorant. Sunshine se sentait si bien que, quand il la reposa à terre, elle eut envie qu'il la fasse tourner encore.

Mais elle ne dit rien, mieux valait ne pas trop se dévoiler devant lui. Mieux valait rester neutre, à l'aise Fred. Si vous interprétiez mal l'humeur de Billy, si vous lui en demandiez soudain trop, vous étiez condamné à la déception. Tout compte fait, mieux valait se taire.

Elle se contenta donc de lui emboîter le pas en sautillant, puis ôta ses sandales d'un coup de pied nonchalant et le suivit à l'intérieur. La grand-route était si boueuse que les semelles de tous les habitants de Bout-du-doigt étaient inévitablement couvertes de poussière rouge, quand elles n'étaient pas carrément gorgées de terre. D'après une vieille rumeur, si vous entriez chez vous avec vos semelles crottées, les mauvais esprits quittaient les bois pour suivre vos traces couleur de sang jusque dans votre maison.

Billy affirmait que les mauvais esprits étaient encore pires que les fantômes. Certes, les revenants pouvaient faire peur, mais au moins, ils avaient une âme. Les esprits frappeurs étaient, au mieux, de mauvais farceurs, au pire, de véritables démons. Ils vous pourchassaient jusque sous votre toit pour vous faire subir Dieu sait quel mauvais tour. (« Un tissu de mensonges », disait tante Lou. Et si elle laissait ses souliers devant l'entrée, c'était uniquement parce qu'elle tenait à la propreté du sol, voilà tout.) Aujourd'hui, cependant, Sunshine était si excitée par l'excellente humeur de Billy qu'elle ne fit pas cas des chaussures qu'il gardait aux pieds, ni des traces qu'elles laissaient sur le parquet.

Lorsqu'elle s'en aperçut le lendemain, elle trempa une serpillière dans un mélange d'eau et d'huile de citron, mais sut au fond d'elle qu'il était trop tard. L'un des mauvais esprits – parmi les plus diaboliques, capable de transformer des mains en araignées – les avait probablement suivis sur le pont de Terabithia et, sans un bruit, sans une marque sur le sol, s'était insinué dans la maison jaune pour remonter la piste des pas rouges jusque sous leur toit.

Du haut de ses presque quarante ans, la maison jaune avait déjà des allures de vieille dame. Elle penchait d'un côté, fatiguée. Sunshine avait un jour lâché une grosse boule de chewing-gum violette bien dure d'un côté du petit salon ; le bonbon avait roulé comme une petite souris pour aller buter contre la plinthe opposée. La tapisserie – que, d'après Billy, mamie Catherine avait elle-même collée alors qu'il était encore dans son ventre – cloquait à certains endroits et présentait des taches de moisissure à d'autres. Le plancher était constellé de taches pâles, comme des taches de naissance, là où le vernis s'était écaillé. Dans la cuisine, l'humidité faisait gondoler les portes des placards. Des auréoles en forme de papillon maculaient le lino noir et blanc depuis toujours.

Derrière la maison, l'herbe à balais était presque aussi haute que Sunshine, et la vernonie poussait plus haut encore, ses frères bourgeons révélant chaque mois d'août des fleurs éclatantes comme le soleil. Lorsque Billy ou Sunshine étendaient la lessive sur le fil à linge, ils chantaient très fort pour éloigner les serpents à sonnette tapis dans

les broussailles. En lisière de la pelouse hirsute, un petit bosquet abritait des pins arbustifs, et derrière eux, au sud et sud-ouest de Bout-du-doigt s'étendaient les forêts de grands conifères. Si vous vous enfoncez dans ces bois, vous trouviez le Black Bayou, où Billy prétendait s'être déjà rendu un jour, même s'il ne se rappelait plus quand, comment, ni ce qui était arrivé. Les anecdotes de mamie Catherine, il les avait racontées à Sunshine des dizaines de fois. Mais, quand il était question de ses aventures à lui, il se contentait de secouer la tête et affirmait avec un regard pétillant :

— Il est des histoires qu'il vaut mieux garder au chaud dans sa poche, Fred.

Leur maison jaune était perchée sur des pilots qui, d'après Billy, s'enfonçaient toujours plus profondément dans le sol. « Un jour, elle finira engloutie par les enfers », ajoutait-il. Le tapis de terre mouillée la maintenait au frais et étanchait la soif de l'immense chêne qui grandissait à vue d'œil, grattant à la fenêtre de Sunshine d'un côté, et déployant de l'autre ses branches au-dessus de la route. Cette moiteur ambiante ne manquait pas d'attirer d'impitoyables moustiques et, lorsqu'il pleuvait, le sol était comme un gâteau spongieux imbibé de lait.

Dans l'esprit de Sunshine, leur terre molle recouvrait non pas les enfers, mais une vaste grotte avec son propre lac, ses arbres, son ciel et sa faune. Elle imaginait la *surprise** qui secouerait son monde caché le jour où le ciel bleu souterrain se déchirerait comme une barbe à papa et se déroberait sous les pilotis, entraînant la chute de la maison jaune.

Billy et elle deviendraient les monarques de ce royaume secret. Billy serait toujours d'une humeur de juin, sans la moindre tempête à l'horizon. Au-dessus de leurs têtes, au milieu de cet azur, un trou béant, grand comme une maison, s'ouvrirait sous Bout-du-doigt. Les voisins se rassembleraient là-haut, autour de la crevasse, et y feraient descendre au bout d'une corde des tartes à la figue et des packs de lait frais. Tante Lou ferait le trajet depuis sa nouvelle maison pour verser des larmes au-dessus du trou ; JL se contenterait d'un commentaire désinvolte – « Quelle idée, franchement » –, mais au fond, Sunshine lui manquerait beaucoup. Elle viendrait de temps en temps au bord du précipice lancer un avion de papier avec un petit mot griffonné à l'intérieur, pour lui raconter tout ce qu'elle avait lu dans les livres interdits de la bibliothèque. Interdits ? JL allait se gêner !

Le jour où Tommy Hutton avait traité Sam Lancaster de « scrotum », Sunshine avait compris aux joues écarlates de Mlle Collins qu'il valait mieux éviter de questionner tante Lou sur le sens de ce mot. Elle s'était alors tournée vers JL, qui avait pris ses grands airs :

— Je ne devrais pas te répondre. Un jour, quand tu seras plus

*mature**, tu l'apprendras par toi-même.

Sunshine s'imaginait dans son monde souterrain, lisant tout ce que JL lui expliquerait par l'intermédiaire des avions en papier. Et, un jour, elle aurait la bonne *surprise** de voir sa grande cousine dérapier tragiquement là-haut et tomber dans ce trou grand comme une maison au milieu du ciel.

Tante Lou semblait convaincue que Sunshine tenait son imagination débordante de son père, qui le prenait comme un compliment. Il répondait d'ailleurs que mamie Catherine était de la même étoffe, quoique plus avenante.

— Ma sœur, à l'inverse, est plutôt droite dans ses bottes, ajoutait Billy. Et puis, elle ne se rappelle pas les meilleures histoires, elle était trop petite.

L'une desdites histoires datait de l'enfance de Billy. Lou n'était encore qu'une fillette. C'était avant l'installation des pilotes, quand la maison jaune était encore bien à plat sur le sol. Un soir de tempête, les flots avaient soulevé la maison pour l'emporter vers l'horizon. Quand les Turner se réveillèrent, le lendemain matin, ils dérivèrent en cercles paresseux autour du lac. Un alligator avait élu domicile sur le canapé rose, richement ouvragé, que mamie Catherine avait emporté avec elle depuis le Tennessee. La douce grand-mère avait eu l'idée d'empoigner deux balais de paille et de s'en servir comme de rames. Elle ramait par une fenêtre, Billy ramait par une autre, et ils avaient ainsi remonté la rivière boueuse pour ramener la maison à son emplacement initial, sur son carré de terre molle. Billy s'était ensuite emparé de sa fronde et, du haut de ses dix ans, avait tiré une bille bleu et jaune entre les deux yeux de l'alligator. Il avait visé juste, la bête était morte sur le coup.

— Qu'en as-tu fait ? demandait Sunshine chaque fois qu'il racontait cette histoire.

— Je vais te dire ce que j'en ai fait, Fred : j'en ai fait un joli sac à main pour ma maman, des bottes pour mon père et tout un stock de viande qui nous a permis de tenir quarante jours et quarante nuits. On a mangé comme des rois.

Plus tard, quelqu'un eut l'idée de monter la maison sur pilotis pour éviter qu'elle ne parte à la dérive, et tous les habitants de Bout-du-doigt vinrent prêter main-forte. Les Mouton, Moss Landry, les Lane et les Salomon, ainsi que les DeBlanc et les Martin, et même Little Jake et Janey Buttersworth – qui mourut quelques années plus tard de chagrin ou d'inquiétude pour son fils, Big Jake, parti au Vietnam. Ce jour-là, ils étaient tous là, encerclant la maison jaune, Bout-du-doigt au grand complet. Comme après la Seconde Guerre mondiale, à l'époque où ils n'étaient encore que des enfants et que ces maisons étaient encore habitées, qu'on chassait le sanglier, et que mamie

Catherine et John Jay étaient encore vivants et en couleurs. Tous les villageois étaient déjà en nage quand ils se rejoignirent sous l'impitoyable soleil d'octobre pour surélever la maison. Ils comptèrent jusqu'à trois et soulevèrent tout l'édifice. La peinture jaune était rutilante comme le jour. Tante Lou était si petite qu'elle faisait semblant d'aider en tendant les bras très fort, mais elle effleurait à peine le dessous de la maison. « Tu ne sers à rien », la charriait son grand frère.

Pour la toute première fois, John Jay – le grand-père de Sunshine – s'habilla modestement ce jour-là, en jean et tee-shirt maculé de sueur et de terre, pour ressembler aux autres hommes. Il posa un genou dans la boue et fit rouler les gros pieux sous la maison, un par un, chacun à sa place.

Au-dessus de lui, les travées en bois ressemblaient aux côtes d'une baleine. Il ajusta les poteaux pendant que les voisins soutenaient la maison.

— C'est la seule chose qu'il ait jamais faite pour nous, ajoutait Billy, et l'histoire s'achevait ainsi.

De toute sa jeune vie, Sunshine n'avait jamais vu les pilotes s'enfoncer, et la maison n'était jamais repartie à la dérive. La pire tempête qu'elle ait connue avait inondé le jardin sous cinq centimètres d'eau, d'où l'installation du pont de Terabithia, au pied des marches de la véranda, pour ne pas patauger jusqu'aux chevilles.

La vraie menace qui planait au-dessus de cette maison venait plutôt des inondations à l'intérieur, bien différentes de celles auxquelles on pouvait remédier moyennant des balais ou des voisins en sueur.

La cuisine était bien éclairée en cette fin d'après-midi. Billy était accroupi et rangeait ses bières dans le réfrigérateur.

— Sais-tu pourquoi je suis rentré de bonne heure, ma chérie ?

— Non, pourquoi ? demanda-t-elle en déballant les sacs de courses pour ranger le beurre de cacahuètes sur son étagère, le pain de mie à côté et les boîtes de céréales en dessous, bien alignées.

— Parce que... attends. Faisons ça proprement. (Billy décapsula une bière et aspira la mousse qui s'en échappait.) Si je suis rentré si tôt, c'est parce que ton bon vieux Billy a décroché une promotion, voilà pourquoi. J'ai bouclé ma journée, réglé deux ou trois détails, et débarrassé le plancher pour qu'on fête ça ensemble.

Sunshine était aux anges. Elle tapa dans la paume de Billy pour le féliciter, puis secoua sa petite main endolorie.

— Une promotion, ça veut dire plus d'argent ?

— Oh oui, *indeed* ! répondit-il en imitant cet accent irlandais qui la faisait toujours rire.

— Hip, hip, hip, houwa !

Elle aussi travaillait son accent et, bien qu'il fût imparfait, elle se lança dans une gigue. Billy se joignit à elle en s'exclamant sur un ton dignement gaélique :

— La chance nous souvit enfin, Fwed !

Et le sol de la cuisine trembla sous leurs pas de danse. Sunshine riait si fort qu'elle dut s'appuyer au comptoir. Ils étaient tous les deux à bout de souffle, et la bière de Billy éclaboussa le lino noir et blanc.

Généralement, Sunshine savait se tenir. À l'école, elle était disciplinée, marchant en rangs avec les autres élèves dans les couloirs carrelés de beige, et se soumettait à l'autorité des professeurs : ne jamais faire le pitre, ne jamais être à la traîne. Elle répondait toujours « Oui, madame » ou « Non, madame » et gardait le silence quand on le lui demandait, c'est-à-dire presque tout le temps. Mais quand Billy était de bonne humeur, d'une humeur de juin, avec ses accents, ses histoires, ses gigues et ses éclats de rire, Sunshine débordait d'énergie. Elle rayonnait à la façon dont le décrivait tante Lou quand elle parlait de Billy et du soleil. Comme si le toit avait été arraché et qu'une clarté d'or inondait la maison jaune.

Billy avait déjà terminé sa bière, il en sortit une autre du réfrigérateur. Demain, elle irait au *Nibar* acheter ce qu'il manquait, de la lessive, du liquide vaisselle et du lait pour les céréales (qu'il n'avait pas oubliées : Cheerios pour lui et Lucky Charms à la guimauve pour elle).

— C'est une excellente nouvelle, Fred. Il faut fêter ça, pas vrai ?

Les mots résonnaient dans sa tête : *C'est une excellente nouvelle*. Elle décelait dans sa voix une intonation étrange.

Le souvenir lui revint du jour où ils étaient tous allés voir *Peter Pan* au cinéma de Saint Cadence, elle revoyait l'ombre de Peter qui faisait la course sur les murs de la chambre des enfants de la famille Darling pour piéger le garçon. Voilà ce que lui évoquait la voix de Billy, une sorte de piège.

Il était adossé à l'évier et buvait sa bière. Son regard commençait à se perdre vers les arbres, et dans ce silence, elle craignit de voir sa bonne humeur se dissiper. Ça sentait l'orage ; dans la maison jaune, il pouvait pleuvoir à l'intérieur alors que le ciel était dégagé sur Bout-du-doigt.

Elle acheva de ranger les courses puis, avec précaution, mue par le besoin d'être rassurée, elle s'approcha de Billy et passa les bras autour de sa taille.

À son vif soulagement, il l'accueillit avec un sourire.

— Ma petite Fred.

Il referma le bras tenant sa bière autour des épaules frêles. Comme elle était petite pour son âge, sa tête arrivait à peine au niveau des

côtes de Billy.

— Je suis fière de toi, dit-elle en levant les yeux vers lui. Bravo pour ta promotion.

Il sourit encore et retira son bras pour boire une gorgée de bière. Une vague de cette odeur salée parvint aux narines de Sunshine et, finalement, il ne plut pas dans la maison jaune ce jour-là.

Le soir, Billy téléphona à tante Lou pour lui annoncer la bonne nouvelle – *finis les soucis, ça baigne, Fred*. Sunshine gloussa quand elle entendit sa tante crier de joie dans le combiné. Elle préparerait un steak Salisbury et une salade d'ambrosie. Cette salade était la seule que Sunshine appréciait, l'ingrédient principal étant la guimauve. Quant au steak Salisbury, c'était le plat préféré de Billy, sa sœur ne le cuisinait que pour les grandes occasions.

À table, les deux cousines étaient assises côte à côte. JL avait les bras rosis par le soleil, et ses taches de rousseur avaient à peine foncé – on était loin de l'effet caramel désiré, remarqua Sunshine avec une pointe de satisfaction. Les adultes parlaient fort, ils riaient et trinquaient. Sa cousine lui glissa :

— Sunny, je n'ai rien entre les dents ?

Elle esquaissa un grand sourire, découvrant l'épaisse couche de salade mâchée plaquée sur ses gencives. Sunshine rit si fort qu'elle avala de travers, et Billy dut lui taper dans le dos. Tante Lou lança à sa fille son fameux regard.

Mais cette plaisanterie était de bon augure. Ainsi, Sunshine pourrait peut-être accompagner JL dans sa chambre après le dîner pour soulever son tee-shirt trop grand pour elle et lui montrer les changements survenus sur son corps.

— À la promotion de Billy ! dit tante Lou en levant son verre de gin. Je suis fière de toi, grand frère.

Après le repas, tante Lou suggéra de laisser la vaisselle à plus tard pour une partie de Monopoly.

— Ma copine a un coup dans le nez, s'amusa Nash, ce qui fit ricaner Billy.

JL sortit de table brusquement, soulevant un parfum poudré. Sans souffler mot à Sunshine, elle emporta le téléphone dans sa chambre et referma doucement la porte derrière elle. Le cordon vert courait depuis la cuisine, traversait le salon et remontait le couloir comme un petit cours d'eau dans lequel transitaient tous les secrets, toute la connaissance de JL à l'abri des oreilles de sa petite cousine. Tous les autres s'installèrent autour de la table basse et choisirent leurs pions (Sunshine prit le dé à coudre) avant de battre les cartes. Des éclats de rire leur parvenaient de la chambre de JL et fendaient l'air du salon

comme un couteau tranche un fruit mûr.

Les murs de la pièce étaient du même jaune que la glace à la vanille, mais dans la lumière tamisée du soir, ils prenaient une teinte rose mandarine. Sunshine se demanda si la nouvelle maison de tante Lou aurait ce même éclat rougeoyant. C'était peu probable. Elle s'y était rendue un jour, avant que Nash n'entame les travaux. La peinture blanche défraîchie de cette grande et vieille bâtisse s'écaillait comme de la peau morte, et les fenêtres étaient condamnées par des planches en bois. Elle s'assit en tailleur sur le parquet dur, le pli de ses genoux moite de sueur. Dehors, le crépuscule était lourd de la chaleur accumulée dans la journée, et l'on entendait l'appel lancinant des grenouilles par les fenêtres entrouvertes.

— Je suis tellement fière de toi, répéta tante Lou à son frère en sirotant son verre de gin orné d'une tranche de citron. La chance tourne enfin. C'est un cadeau de Dieu.

— Pour moi, c'est un cadeau de Ronald Reagan, rétorqua Billy en s'asseyant au bord de son fauteuil, la jambe agitée par un tressautement.

Sa sœur s'esclaffa et Nash lâcha un grognement. Bien que Sunshine n'ait pas compris la plaisanterie, elle gloussa elle aussi.

La porte s'ouvrit derrière elle alors que la partie était déjà bien entamée. Elle se retourna et observa sa cousine qui, pieds nus, rejoignait la cuisine à pas feutrés pour en revenir avec un verre de Candy'Up à la fraise. Elle s'appuya contre le chambranle qui séparait le salon de la salle à manger. D'un coup de langue, elle lapa sa moustache rose avant de s'essuyer la bouche d'un revers de la main, étalant son rouge à lèvres. Depuis quand JL portait-elle du maquillage à la maison ? Tante Lou ne faisait aucune réflexion, c'était étonnant.

— Je croyais que c'était la crise, là-bas, lança-t-elle.

— Hein ? dit vaguement sa mère, adossée contre le canapé entre les jambes de Nash, s'éventant avec un magazine pendant que son compagnon, les yeux rouges et gonflés, jouait avec ses cheveux. Oh, non, « Allez en prison » ! Mais je viens juste d'en sortir, bon sang ! (Elle déplaça son petit chapeau argenté sur la case indiquée et leva les yeux vers sa fille.) Où ça, ma puce ?

— Sur la côte.

— Ah... Je devrais regarder les informations plus souvent.

— L'oncle de Caroline va s'installer chez eux pour l'été et travailler pour son père, expliqua JL. D'après M. Murphy, c'est parce qu'il n'y a plus de boulot dans le pétrole.

Le silence retomba sur la pièce. Sunshine lui jeta un regard noir. Sa cousine avait le chic pour fermer le clapet des adultes. À croire qu'elle cherchait à saper le bonheur ambiant – plus d'argent, la bonne humeur générale, moins de tempêtes – aussi minutieusement que si

elle décortiquait une langoustine, petit bout par petit bout.

Sunshine eut envie de protéger Billy. On se fichait de l'oncle de Caroline ! Billy s'en tirait bien, n'était-ce pas l'essentiel ? Il y avait de quoi être fier.

— Nash ? tenta-t-elle. À toi de jouer.

Il se pencha sur le plateau de jeu, mais tante Lou ne quittait pas JL des yeux.

— Eh bien, figure-toi que ton oncle a décroché une promotion, il a plus de travail qu'il n'en faut, à présent, rétorqua tante Lou avant de tapoter le genou de son frère.

Sunshine décocha à Billy un sourire encourageant pour lui rappeler que c'en était fini des soucis.

Seulement, lui aussi dévisageait JL, et d'une drôle de façon. Sunshine ne lui connaissait pas ce regard.

— Si vous le dites, articula l'adolescente, visiblement agacée. Je ne fais que répéter ce que disent les Murphy, ajouta-t-elle, les mains levées en signe de défense.

Sur ce, elle repartit dans sa chambre avec son verre de lait aromatisé. Juste avant de refermer la porte, elle croisa brièvement le regard de Sunshine.

— Elle devient casse-pieds, ces derniers temps, fit remarquer tante Lou.

L'humeur ambiante avait encore changé, comme si le fantôme du malheur s'était invité dans cette lumière mandarine pour y semer un nuage de froid. Billy se redressa et dit :

— Bien, je crois que c'est l'heure.

Il fallait comprendre que l'heure était à une autre bière. Nash leva la main comme au restaurant et dit :

— Tu m'en rapportes une, frangin ?

— Nash, c'est ton tour de jouer ! s'impatienta sèchement Sunshine.

Ce qui lui valut un regard surpris de sa tante, mais Nash s'empara des dés et déclara avec son accent de sudiste :

— Pardon, ma petite chérie, j'ai dû prendre un coup de chaud aujourd'hui. Ouh, je suis tout patraque !

Comme tante Lou et Billy éclataient de rire, Sunshine en fit autant, soulagée de retrouver la clarté de ce salon mandarine.

Sur le vieux meuble du téléviseur de tante Lou étaient exposées quantité de photos : les deux petites cousines encore enfants ; Billy et sa fille encore bébé, au bord du lac, ses cheveux blonds soyeux hérissés sur la tête et ses joues roses poisseuses. Billy posait avec un si grand sourire que Sunshine, en regardant cette scène, fut jalouse de ce bébé qui le rendait si heureux sans le savoir.

Dans un cadre argenté dont l'éclat s'était terni, on voyait mamie Catherine et John Jay. Tante Lou lui avait raconté l'histoire de cette

photo : le couple venait de se marier, ils étaient sur le parvis de la mairie de Nashville, dans le Tennessee, et montraient leur certificat de mariage.

Comme sur ce cliché, Sunshine avait toujours imaginé ses grands-parents – qu'elle n'avait jamais connus et dont Billy n'aimait guère parler – en noir et blanc sur les marches d'une mairie. Mamie Catherine toute maigre, les yeux rieurs, et John Jay grand, mince, les cheveux bruns.

Billy et sa sœur n'appelaient jamais leur père « papa », mais simplement John Jay, une habitude reprise par Sunshine qui disait « Billy » depuis sa plus tendre enfance.

— Elle était jolie ce jour-là, pas vrai ? lui avait dit tante Lou un soir comme celui-ci où les adultes buvaient autour d'un jeu de société en famille. Et lui, tellement élégant. N'ont-ils pas l'air heureux ?

Billy était alors revenu de la cuisine, une bière à la main, et avait éclaté d'un gros rire en voyant sa sœur sourire à la photo.

— Foutaises ! s'était-il exclamé.

Son ton était trop dur pour qu'il s'agisse d'une plaisanterie.

Sur le canapé, Joanna Louise avait croisé le regard de Sunshine et haussé les sourcils. Tante Lou s'était indignée :

— Je te demande pardon ? Pourquoi diable...

Son frère lui tournait déjà le dos pour répondre :

— Raconte-lui des histoires si ça te chante, frangine.

Là-dessus, au lieu de s'installer dans le petit fauteuil vert qu'il occupait chaque fois qu'il se rendait chez sa sœur, il était sorti par la porte d'entrée, et on ne l'avait pas revu de la soirée.

Mais Sunshine aimait toujours autant regarder l'élégant John Jay avec ses cheveux bruns, qui ressemblait un peu à Billy, en plus grand et sans barbe. Elle aimait admirer mamie Catherine, le sourire radieux aux côtés de son jeune mari. Jolie et gracile. Le nez constellé de taches de rousseur, comme Sunshine.

— Pour raconter des salades, t'es championne ! avait lancé Billy avant de s'en aller.

Sunshine se demanda s'ils joueraient encore à des jeux dans la nouvelle maison de tante Lou. Une partie de Monopoly et quelques bières seraient-elles un prétexte suffisant pour que Billy accepte de faire la route jusqu'à Lafayette ?

Elle n'avait pas le souvenir qu'ils aient terminé une seule partie de Monopoly. Si ce soir ils s'interrompaient encore avant la fin, quelle frustration ! Elle avait acheté les beaux quartiers : Park Place et Boardwalk. Depuis que Nash avait pris sa voix de sudiste, la bonne humeur était revenue, mais elle sentait que les adultes étaient las et fatigués. Billy acheta la prestigieuse Pacific Avenue sans s'en vanter,

hormis un modeste « Youpi », puis tante Lou sortit de prison, bâilla, et ce fut au tour de Nash. Étouffant un soupir, il s'empara des dés et lança à la jeune fille :

— Dis-moi, Sunny, cette partie ne s'arrête jamais.

— Putain, c'est clair, renchérit Billy.

Puis il plaqua soudain une main sur sa bouche en feignant une expression horrifiée.

Sunshine déclara en riant :

— Et de deux ! Tu me dois vingt cents.

Il lui devait dix cents pour chaque gros mot prononcé. Une idée que tante Lou avait suggérée au début du printemps, le jour où Billy, après s'être cogné l'orteil contre le pied d'une chaise, avait débité un chapelet de jurons. La facture était salée, il devait déjà plus de vingt dollars à Sunshine, mais il répétait si souvent qu'ils étaient à sec qu'elle n'avait jamais osé réclamer son dû. Cette promotion serait peut-être l'occasion de le faire. Elle pourrait ainsi cacher son trésor dans sa tirelire cochon, qui ne contenait pour le moment que quelques piécettes et un billet de un dollar qu'elle avait trouvé coincé dans l'herbe haute, tel un drapeau giflant l'air au bord de la grand-route.

Sunshine sentait que, même si l'enthousiasme pour le jeu se tarissait, Billy n'avait pas envie que la soirée s'achève, lui non plus.

— Et si on allait boire un dernier verre dans la véranda des Turner, le temps d'une clope ou deux ?

Une brise légère s'engouffra par les fenêtres ouvertes. Comme tante Lou tournait la tête vers Nash, il relâcha la natte brouillonne d'un rouge cuivré qu'il venait de lui tresser.

— Qu'en penses-tu, chéri ? On va dehors ? demanda-t-elle. Mon Dieu, je sens que je vais le regretter demain matin.

C'était de Moss Landry que venait le concept d'humeur de juin. Voisin de tante Lou, il comptait parmi les premiers habitants de Bout-du-doigt, au tout début du hameau. Il était alors le seul Cadien pure souche, disait tante Lou. Pour le meilleur et pour le pire.

Moss donnait à l'humeur de juin cette définition : vous aviez soudain l'envie d'aimer tout le monde, et tout le monde vous aimait, parfois sans raison apparente. Ce sentiment profond avait l'odeur de la terre humide fraîchement labourée, c'était ce frisson intérieur inexplicé. L'authentique humeur de juin ne pouvait se manifester qu'au mois de juin, précisait Moss, car ensuite, l'été arrivait avec ses gros souliers.

C'est dans cette atmosphère douce-amère que le petit groupe remonta la grand-route. Billy avait enfin eu ce que sa sœur appelait un « coup de chance ».

— Ton père a du potentiel, il a seulement besoin d'un coup de

chance.

C'était l'hiver précédent, lors d'une journée chaude pour la saison. Sunshine nageait au lac seule avec sa tante, car JL dormait chez une copine à Saint Cadence. L'eau était froide, les cyprès se dressaient nus et désolés sur fond de ciel bleu.

— Qu'est-ce que c'est, le potentiel ? avait-elle demandé en grelottant.

— Sortons de l'eau, ma puce, tu vas te changer en glaçon.

Elles avaient nagé jusqu'à la rive. Sunshine n'avait pas encore de cailloux à ce moment-là, juste ses tétons dont elle ne se souciait pas, et elle se baignait en culotte.

— Le potentiel, avait repris tante Lou, c'est lorsque quelqu'un a tout ce qu'il faut en lui pour devenir bien plus que ce qu'il est.

Cette réponse troubla la jeune fille.

— Comment Billy pourrait devenir quelqu'un d'autre ? avait-elle demandé en s'enroulant dans sa serviette.

Tante Lou avait enfilé son peignoir orange sanguine, aussi vif que l'intérieur d'un fruit mûr, avec une fermeture Éclair. Un jour, Nash l'avait appelé son « peignoir de vieille dame sexy », ce à quoi elle avait répliqué en lui tapant le bras :

— Je n'aime pas avoir froid, d'accord ?

— Ça, je l'avais remarqué, avait-il rétorqué.

En essorant ses cheveux qui faisaient des taches mouillées sur le tissu-éponge, elle avait répondu à sa nièce :

— C'est compliqué. Disons que ton père est intelligent et travailleur. Un coup de chance le rendrait plus heureux, voilà tout.

Dans l'obscurité qui régnait sur la grand-route, les lucioles scintillaient. Au loin, on distinguait le puissant point lumineux du *Nibar* et, malgré la distance, on entendait de vieux disques tourner dans la boutique.

Le *Nibar* était l'unique épicerie et bar de Bout-du-doigt. À une époque que seuls ceux qui vivaient là depuis longtemps avaient connue, cet établissement s'appelait le *Minibar*, mais un petit malin avait effacé les deux premières lettres de l'enseigne. Le nom était resté, toutes les peintures du monde ne permettraient pas de restaurer l'ancien dans l'esprit des habitants de Bout-du-doigt.

De l'autre côté de l'unique route, après la maison jaune, s'étendait le rideau sombre de la forêt qui, de nuit, provoquait toujours un frisson d'horreur à Sunshine. Généralement, dès que la peur la saisissait, Billy l'attrapait par la manche de son tee-shirt et l'attirait contre lui en chuchotant : « Ma petite Fred ». Elle accueillait ces mots avec un éclat de rire.

Sa tante et son compagnon arrivèrent en tête et grimpèrent les marches de la véranda. Une fois dans son jardin, un bras autour de la

taille de Billy, la jeune fille regarda par-dessus son épaule la fenêtre de sa cousine. L'humeur de juin lui avait presque fait oublier les cailloux, mais son besoin d'en parler à JL revint soudain, plus vivace qu'une rafale de vent. Elle aurait voulu se soustraire au groupe pour filer à la fenêtre de sa cousine, frapper au carreau et dire : « J'ai une question secrète à te poser. »

Mais le rideau de JL, rose vif, était fermé. Sunshine ne voulait pas risquer de gâcher la bonne ambiance de cette soirée.

Plus tard, avec le recul, elle porterait évidemment sur cette humeur de juin – et sur elle-même – un regard empreint de dégoût.

N'avait-elle pas conscience que cela pouvait arriver ? Ne savait-elle pas que la chance pouvait tourner ? Les tempêtes dans la maison jaune lui avaient prouvé que tout pouvait changer d'un instant à l'autre. Des cailloux pouvaient pousser dans une poitrine. Le bourbon pouvait empoisonner le sang. Les fantômes pouvaient s'inviter partout et semer la désolation. La pluie pouvait tomber du plafond dans le salon, et votre papa pouvait, juste après avoir raconté une histoire, se murer dans le silence comme si un mauvais esprit suivant ses traces de pas, rouges dans la maison jaune, avait rempli sa bouche de coton.

Elle se savait en partie responsable, car elle n'avait pas été attentive. Sinon, elle aurait lâché la taille de Billy sur la grand-route et aurait rejoint JL pour lui parler de ses cailloux.

Ça aurait tout changé.

L'été aurait peut-être gardé la couleur mandarine du salon de tante Lou.

Seulement voilà, elle laissa son bras autour de Billy, leurrée par les lucioles et la musique au loin, et ils traversèrent le jardin et le pont de planches de Terabithia.

1. Référence au roman de Katherine Paterson *Le Royaume de la rivière*, mettant en scène les infortunes d'un garçon solitaire, paru aux États-Unis en 1977, et adapté au cinéma sous le titre *Le Secret de Terabithia*.

LES ARAIGNÉES

Les problèmes pouvaient surgir de n'importe où, mais d'après Billy, ils venaient surtout du bourbon.

— La bière, ça baigne, à l'aise Fred. Mais le bourbon... bordel. Le bourbon, c'est dangereux.

Voilà le discours qu'il lui avait tenu lors d'une semaine particulièrement mauvaise, après avoir séché le travail deux jours d'affilée. Jimmy Devereux avait appelé sur le téléphone fixe de la maison jaune. Sunshine avait décroché, expliquant que Billy ne se sentait pas bien.

Après tout, c'était la vérité. Mais, quand Jimmy avait demandé à parler à Billy, la pluie s'était mise à tomber du plafond tandis qu'elle tentait de lui répondre, les chevilles immergées dans quelques centimètres d'eau.

Tante Lou préférait les appeler « sautes d'humeur » plutôt que « tempêtes », sans doute minimisait-elle la gravité de ces épisodes. En tout cas, pour Sunshine, c'était grave. Tante Lou n'y pouvait rien, le déluge dans la maison jaune à l'heure où le soleil brillait dans le ciel de Bout-du-doigt lui échappait totalement.

Elle n'avait pas conscience que Sunshine devait sauver la vie de Billy lors de ces orages parce qu'elle savait nager, et pas lui.

— Et merde. Ça m'embête, tu es encore une gamine, avait dit Jimmy à l'autre bout du fil. Mais je ne peux pas laisser un employé sécher le boulot tous les quatre matins, tu comprends ? Le travail ne va pas se faire tout seul. Je l'aime bien, ton père, mais il doit ramener ses fesses ici.

Il avait marqué une pause pour prendre une longue inspiration, et puis, sur un ton résigné, avait ajouté :

— Désolé, petite. Tu peux... tu peux le réveiller et me le passer ?

— D'accord. Tout de suite, monsieur.

Elle voulait faire croire au patron que Billy retournerait vite à son poste, ou du moins qu'il commencerait par se réveiller. Jimmy avait toujours été gentil avec elle. Parfois, Billy rentrait du travail avec, pour elle, des chapeaux, des tee-shirts portant la marque Devereux & Co ou des bonbons. Et les rares occasions où Sunshine accompagnait son père au travail, le patron la payait un dollar de l'heure pour de menus travaux, comme nettoyer les fenêtres du bureau

ou ranger les tiroirs de son grand bureau en métal.

Elle avait raccroché, gênée, et n'avait pas réveillé Billy. Toute la journée et une partie de la soirée, elle entendait la porte de sa chambre s'ouvrir un instant, puis le long jet sonore dans les toilettes. Et, sans tirer la chasse, il retournait discrètement se coucher.

Ce soir-là, assez tard pour que tante Lou ne s'aperçoive de rien, Sunshine avait traversé la grand-route, s'était glissée dans la chambre de JL par la fenêtre, et s'était endormie.

La tempête avait à nouveau fait rage à l'automne, pour sa rentrée en CM2. Le patron avait finalement gardé Billy, comme d'habitude. Depuis, ça baignait, à l'aise Fred. Tante Lou supposait que Jimmy avait remonté les bretelles de son frère, car les sautes d'humeur de ce dernier s'étaient raréfiées.

Cette année, le climat avait été plutôt clément dans la maison jaune.

Une année sans trop de turbulences.

Billy se plaignait tout de même d'être à sec. Le vendredi après le travail, il restait parfois sur la côte et pêchait sur la jetée, à la fois pour se faire trois sous et pour remplir le réfrigérateur de la maison jaune. Les serveuses du *Diner's 79* leur faisaient des remises sur les pancakes et leur offraient le café, tante Lou préparait le repas pour toute la famille, et Nash leur faisait souvent les courses.

Sunshine était la seule à savoir que les tempêtes s'étaient abattues sur la maison jaune ces derniers mois – en tout cas, tante Lou et Jimmy Devereux ne semblaient pas en avoir conscience. Des perturbations relativement bénignes. Depuis septembre, les plus violentes n'avaient duré qu'un jour ou deux, et les plus petites se dissipaient si vite que Sunshine croyait les avoir rêvées.

Dans la véranda de la maison jaune, fermée par des parois moustiquaires, tante Lou renvoya Nash chez lui quand il se mit à bafouiller des propos inintelligibles.

— Va dormir, imbécile, dit-elle avec un petit sourire, tandis qu'elle-même n'irait se coucher que bien après minuit. J'ai un second souffle !

Elle répétait cela comme si elle parlait d'un chèque-cadeau obtenu à la caisse du supermarché : « J'ai gagné une bouteille de liquide vaisselle, un pain de mie et un second souffle ! »

Après le départ de Nash, elle s'ouvrit une autre canette. Quand ils furent à court de bière, son frère et elle, elle leur servit du bourbon. La voix de Robert Johnson leur parvenait par les fenêtres ouvertes du salon, plongeant dans les graves avant de remonter dans les aigus de façon inattendue. Depuis la chambre d'une maison voisine, Mlle Mouton leur cria de la mettre en veilleuse, les Turner, ne pouvait-on

pas avoir un moment de répit dans ce fichu quartier ? Au bout de deux remontrances, Billy finit par baisser le volume, non sans marmonner que la vieille Mouton aurait besoin d'apprendre à lâcher la bride de temps en temps. Ce qui fit réagir tante Lou :

— Ma petite Sunshine Turner, j'espère que tu ne me vois pas comme une vieille acariâtre incapable de lâcher la bride.

Billy sortit une cigarette et enflamma une allumette. Le feu éclaira son visage une seconde, jetant un éclat argenté sur sa barbe brune.

— Rassure-toi, frangine. Tu n'es une vieille acariâtre que quatre-vingt-dix-neuf pour cent du temps.

Tante Lou se pencha au-dessus de la caisse à oranges de Floride (celle dans laquelle Billy prétendait avoir trouvé Sunshine quand elle était bébé, celle dont le logo *Origine naturelle !* peint sur le côté s'estompait avec les années) et vola la cigarette de la bouche de son frère pour en aspirer une bouffée.

Sunshine adorait ces instants de complicité entre frère et sœur, riant d'anecdotes qu'ils se gardaient bien de partager avec elle. Aucun n'était fumeur, c'était un plaisir réservé aux moments où ils buvaient ensemble, et les occasions étaient rares, car tante Lou n'aimait pas voir son frère ivre. Billy décréait que fumer était le seul vice auquel il refusait de céder, et elle renchérissait en disant qu'elle détestait fumer, sauf lors de ces soirées où elle oubliait tous ses réquisitoires sur les méfaits de l'alcool et du tabac. Dans un tiroir de la cuisine, elle avait trouvé un paquet de Marlboro entamé et l'avait brandi triomphalement devant Billy. Ils s'étaient alors assis dans les fauteuils à bascule en fer forgé, de part et d'autre de la caisse à oranges, pieds nus, la tête reposant contre le dossier.

Plusieurs fois dans la soirée, Billy laissa sa fille boire une gorgée de sa bière, et au bout de la troisième ou quatrième fois, elle eut le tournis, saisie par une impression de légèreté. Elle s'imagina son père et tante Lou dans la maison jaune quand ils avaient son âge. Assise là, le dos contre le mur de la véranda, elle se les représentait de l'autre côté de la paroi moustiquaire. Un brun et une rousse. Le garçon la salua en agitant son long bras maigre. Il donna un petit coup de coude à sa sœur, mais elle refusa de dire bonjour et se contenta de dévisager Sunshine avec de grands yeux écarquillés.

Puis tante Lou adulte dit quelque chose à Billy adulte, et quand Sunshine se retourna vers la porte moustiquaire, les enfants s'étaient volatilisés. Par la porte du salon, elle apercevait la platine. Robert Johnson ne chantait plus, seul résonnait le *clic, clic, clic* du vinyle qui tournait dans le vide.

Le lendemain, avec un mal de crâne accentué par la touffeur de la journée, Lou alluma à fond la climatisation de sa salle de bains carrelée de vert. Elle s'assit sur la lunette des toilettes, enveloppée dans une serviette (même seule, elle préférait porter le drap de bain bien serré autour de son corps nu). Les poils de ses bras et de ses cuisses se hérissaient. Elle laissa tomber sa tête dans ses mains. Quand elle se sentit suffisamment rafraîchie et à peu près débarrassée de sa nausée, elle se leva, prise d'un léger vertige, et se fit couler un bain chaud.

Par deux fois, elle s'assura que la porte était fermée à clé – une vieille habitude – avant d'accrocher la serviette à un crochet et de se glisser dans les bulles avec un soupir d'aise. Du bout du doigt, elle suivit les longues vergetures rose pâle qui striaient son ventre, et un flash lui revint soudain de la soirée de la veille.

Non, ce n'était probablement rien.

Ce n'était rien du tout, elle en était presque sûre. Mais le doute persistait assez pour lui faire rouvrir les rideaux de sa mémoire.

Elle se revoyait assise par terre, entre les jambes de Nash, Billy installé dans le fauteuil à sa droite, Sunshine assise en face d'elle, la figure rosie par leur après-midi au lac. Elle avait laissé les filles s'exposer trop longtemps au soleil. Juin était à peine entamé, et Sunshine avait les cheveux secs après ces heures passées au bord de l'eau ; elle lui achèterait de l'après-shampooing et lui rappellerait de s'en servir. Dans la soirée, elle avait deviné sous le tee-shirt de Sunshine cette poitrine naissante qu'elle avait remarquée au lac.

À peine de petites bosses. Des boutons délicats.

(Le vrai nom des parties du corps restait toujours coincé dans sa gorge, comme si ces mots n'existaient qu'enfouis dans l'intimité, sous des vêtements, sous des couettes. Sous des draps aux motifs de branches de mûrier.)

Au souvenir de la partie de Monopoly après le repas, elle retrouvait la sensation du canapé contre son dos, du jean de Nash contre ses bras nus – la toile rêche sur sa peau rougie par le soleil – et la fermeté des mollets de son compagnon sous ce tissu. Elle s'était bien entendue avec Billy, hier soir. Il semblait tantôt heureux pour sa promotion, tantôt hébété, l'esprit ailleurs. Ce devait être l'alcool, et après tout, n'avait-il pas le droit de fêter l'événement ?

Cette promotion méritait amplement quelques excès.

Outre les retombées positives à attendre sur le plan financier – et ce n'était pas du luxe –, Billy prenait sa revanche sur le passé. Après ses lourds épisodes de dépression qui duraient parfois plus d'une semaine, son penchant pour la boisson... Jimmy Devereux avait su percevoir ce que Billy avait de bon en lui, son côté travailleur. Il en parlait peu, mais Lou savait qu'il avait longtemps espéré cette

reconnaissance. Une preuve que son patron l'appréciait. Après onze ans à ce poste, c'était la première bonne nouvelle qu'il ait jamais eu à annoncer.

Hier après-midi, au téléphone, il avait eu une bonne voix.

Lou avait conscience que ça allait même plus loin que ça. Avec cette promotion, il trouvait enfin sa place en ce monde, il prouvait à leur père qu'il se trompait lorsqu'il prédisait ce que deviendrait son fils – tantôt à demi-mot, tantôt sans détour.

Elle se demandait parfois si les sautes d'humeur de Billy, si sa sensibilité exacerbée, n'étaient pas uniquement causées par leur père, par les propos blessants qu'il tenait sur l'avenir de son fils et que Billy avait crus sur parole. La susceptibilité de son frère requérait de prendre des pincettes pour lui parler, et puis, elle avait vu la façon dont leur père le traitait. Billy avait beaucoup souffert, elle ne voulait pas en rajouter.

Au début du printemps, quand elle lui avait appris qu'ils déménageaient à Lafayette, elle avait essayé d'arrondir les angles.

Sans succès. La tension était palpable avant même qu'elle n'ait fini d'annoncer la nouvelle.

Au moins, il était désormais à l'abri du besoin, malgré la crise. Ses efforts avaient fini par payer ; il avait une bonne raison de se réjouir. Il se passait des choses positives, des choses pour lesquelles Lou et son frère s'étaient investis. À cet instant, allongée dans son bain, elle sourit.

La partie de Monopoly était bien avancée quand Joanna Louise avait émergé de sa chambre, traversant le salon pieds nus pour se rendre à la cuisine. Elle était revenue avec un verre de Candy'Up et était restée sur le seuil du salon, buvant son lait à la fraise en les regardant jouer.

Deux détails revinrent à Lou tandis qu'elle suivait les marques pâles de son ventre dans sa baignoire verte.

Le premier, c'était l'image de sa fille sirotant sa boisson et cette impression de voir en elle une étrangère. Enfin, pas vraiment une étrangère, mais une version autre d'elle-même. Pourtant, plus tôt dans l'après-midi, les yeux fermés alors qu'elle prenait le soleil, Joanna Louise lui avait paru si jeune. Lou se souvenait des heures passées à la regarder dormir, quand sa fille était encore bébé. Ces instants étaient des trésors de calme dans la maison de Robert. Mais hier, adossée à l'arche menant au salon, avec ses cheveux roux détachés aux boucles lissées et ses lèvres fardées de rouge foncé – quel intérêt de se maquiller pour passer la soirée enfermée dans sa chambre ? –, sa fille s'était transformée d'un coup de baguette magique en presque adulte.

Et puis, elle faisait de sacrés caprices ces temps-ci. Avant, elle

adorait le Monopoly et, comme Sunshine, elle insistait pour mener la partie jusqu'au bout.

À présent, elle dévoilait ses cuisses fines dans un mini-short effilé et s'appuyait contre le cadre de la porte dans une posture lascive. C'était comme si, jusqu'à présent, Lou avait regardé la bande-annonce de sa fille en pleine croissance et que l'actrice venait de quitter l'écran pour entrer dans son salon.

Ses épaules. Ses seins. Ses hanches formées et ses longues jambes. Son verre de lait à la fraise.

Lou avait résisté à l'envie de se lever d'un bond, de faire voler les verres et les cartes de Monopoly pour se jeter sur sa petite rouquine chérie. Elle s'était retenue d'essuyer ce rouge à lèvres avec son pouce, de goûter à son lait aromatisé, d'embrasser sa fille. De prendre dans ses paumes ses jolies joues constellées de taches de rousseur et de la regarder dans les yeux pour se rappeler que Joanna Louise était toujours une enfant.

Ou plutôt pour le lui rappeler à elle. Lui rappeler qu'elle devait demander la permission à sa maman, premièrement, de porter du maquillage et, deuxièmement, de s'exhiber dans ce genre de tenue. Avec son verre de lait à la fraise. Et ses longues jambes diaphanes.

Dans sa baignoire, Lou déplia le gant de toilette posé sur le rebord, le plongea dans l'eau chaude, le frotta sur sa poitrine et le laissa reposer là comme un doux bouclier.

Elle n'avait regardé Joanna Louise qu'un bref instant. Un croissant rose maculait le bord de son verre. JL avait fait un commentaire au sujet de la crise qui frappait la côte, évoquant l'oncle d'une amie. Lou avait eu peur que Billy ne se vexe. Sa nièce avait l'air de le contredire.

Et puis, il y avait cet autre détail, le deuxième de la soirée, dont Lou avait fait abstraction jusque-là. Au calme dans son bain apaisant, elle se remémora la scène. La façon dont son frère avait observé sa fille.

Lou s'était détournée de Joanna Louise, la gorge serrée, puis par un étrange réflexe, elle avait reporté son attention sur Billy. Il était avachi, les jambes écartées, sa bière en équilibre sur sa cuisse. Il avait les yeux rivés sur Joanna Louise.

Ce regard avait dérangé Lou. Enfin, pas sur le coup. Le gin engourdisait alors ses pensées, ainsi que les mains de Nash enfouies dans ses cheveux. Mais, maintenant qu'elle y repensait, oui, ça la dérangeait. Ce drôle de regard. Elle ne sut le décrire, mais il lui rappelait quelque chose. Sans doute s'inquiétait-elle encore pour rien.

Allons bon, ce n'était probablement rien du tout.

Pourtant, dans sa baignoire, bercée par le ronronnement de la

climatisation, avec ce gant de toilette couleur pêche recouvrant sa poitrine dans la douce lumière qui traversait les vitres embuées, elle repensa à Joanna Louise sirotant son lait fraise et au regard de son frère. Ces images lui revinrent à l'esprit, et s'y attardèrent.

Avec les années, son frère avait tout de même changé.

Malgré ses soucis, il avait un bon fond. Quand ils étaient petits, il avait construit une forteresse, accrochant un drap dans un coin de la chambre pour former abri triangulaire : deux murs tapissés de vert et une paroi souple ornée de branches de mûrier. Lorsque John Jay grondait derrière la porte fermée de leur chambre d'enfants, ils se réfugiaient dans leur forteresse. Quand elle pleurait, Billy faisait semblant de cueillir une mûre sur le drap et la lui tendait. Et si elle ne jouait pas le jeu, il disait : « Vas-y, mange », avant de faire mine d'en gober lui-même toute une poignée. « Délifieux, se régalaient-ils, la bouche pleine de fruits invisibles. On pourrait en faire une tarte, qu'est-ce que tu en dis ? » Il lui répétait les anecdotes que leur mère leur racontait en des soirs plus cléments et demandait à sa petite sœur d'ajouter les détails qu'il feignait d'oublier. « Tu te souviens, Lou Lou ? T-t-tu te souviens de ce qu'elle a fait avec ce vieux c-c-cœur de c-c-crocodile ? » Il avait beau faire une chaleur étouffante ces soirs-là, la petite Lou gelottait à en claquer des dents. Billy l'enveloppait alors d'une couverture et parlait, parlait sans s'arrêter, racontait les histoires de leur maman et lui faisait répondre à des questions. (« Elle l'a enterré », répondait-elle.) Puis il cueillait encore des mûres en attendant que le calme et le silence reviennent dans la maison jaune.

Mais son frère avait aussi un autre visage.

Elle avait seize ans, le printemps était sur sa fin. Il faisait si chaud en cette soirée de mai que la sueur perlait sur sa lèvre supérieure, d'ailleurs elle ne portait qu'un débardeur et une culotte. Par la fenêtre au-dessus de son lit, elle entendait le coassement aigu d'une rainette.

La forteresse était démantelée depuis plusieurs années, mais Lou partageait toujours sa chambre avec Billy. Des draps étaient toujours tendus sur une corde fixée par des pinces à linge, mais cette fois, c'était pour faire office de cloison. Un drap jaune citron s'ajoutait à celui de leur forteresse dont le coton boulochait avec les années, et le bleu des mûres avait viré au gris poussiéreux.

Les silences qui suivaient les colères de John Jay mettaient toujours du temps avant de laisser place à un calme profond.

Malgré l'arrêt du vacarme, des cris, des portes claquées ou des coups, le silence bourdonnait pendant une heure, crépitant, chargé d'électricité. Et ce soir-là, quand elle avait seize ans, le calme profond tardait encore à arriver.

Elle lisait *Jane Eyre* pour son cours d'anglais et avait placé sur sa lampe de chevet un foulard de satin brillant que sa maman disait avoir hérité de sa propre mère, Margaret Bell. Par-dessus l'abat-jour, le tissu jetait sur sa moitié de chambre un éclat rose et donnait à son débardeur et sa culotte une teinte de pêche mûre.

(Elle se rappellerait ce détail plus tard et de nombreuses fois : cet étrange choix de vêtements, ou plutôt d'absence de vêtements, dans la même chambre que son frère adolescent et bientôt adulte, avec un drap pour seule protection.)

Pendant la crise de John Jay, suffisamment brève pour que Billy n'ait pas eu à intervenir – ce dont Lou était à la fois déçue et rassurée –, elle avait essayé de se concentrer sur son roman, mais avait dû relire le même paragraphe plusieurs fois. Il allait falloir attendre que le calme profond s'installe, comme un enfant cède enfin à un sommeil enfiévré, avant de pouvoir absorber à nouveau les mots qu'elle lisait. Jane marchait dans la lande, la voix de M. Rochester l'appelait au loin. *Jane, Jane*. Lou entendait presque son écho dans la pièce. Elle s'imaginait dans la peau de Jane, arpentant la lande des heures durant. Ses jupons bruissaient dans les herbes, des terres à perte de vue tel un océan verdoyant sans limites peuplé de pâquerettes. *Jane, Jane*.

Et puis, Billy avait toqué.

Plus jeunes, à l'époque de leur division de la chambre en deux, ils avaient établi cette règle devenue tacite : celui qui voulait franchir la frontière demandait l'autorisation en frappant trois coups secs contre le mur près du rideau.

Toc-toc-toc.

Si l'autre était d'accord, il répondait :

« La voie est libre. »

Mais, s'il fallait d'abord s'habiller ou si l'on ne souhaitait pas être dérangé, on disait : « Attends une seconde », ou : « Va-t'en », ou encore : « On ne peut pas être tranquille, ici ! »

Dès sa prime adolescence, Lou avait appris à faire preuve d'un peu de pudeur. Si elle n'était pas assez vêtue devant son père, elle risquait d'attirer son attention. Contrairement aux pères de ses copines, qui maniaient la ceinture ou menaçaient de le faire, John Jay ne frappait jamais Billy et Lou. Il réservait cela à sa femme. À sa fille, il se contentait de faire des remarques désobligeantes sur ses bras trop maigres, ses taches de rousseur ou autres caractéristiques auxquelles Lou ne pouvait rien changer. Récemment, il lui avait dit de surveiller ce qu'elle mangeait sans quoi ses cuisses (moulées dans un pantalon pattes d'éléphant) ressembleraient à des jambonneaux. Et, bien sûr, elle récoltait autant de reproches si elle portait des vêtements qui ne la mettaient pas assez en valeur. Il était arrivé à John Jay de lui dire,

avec son accent rauque du Tennessee, qu'elle s'habillait comme une vieille. Lors d'un barbecue de Pâques organisé par les voisins, au bord du lac, il avait fait remarquer que la robe pastel de sa fille lui donnait l'air fatigué, ne pouvait-elle pas mettre un peu de couleur vive ? Au-delà de cette affaire de pudeur, elle avait appris à se cacher.

C'est pourquoi, quand Billy toqua trois fois contre le mur ce soir-là, elle tira le drap jusque sous ses aisselles par réflexe, avant de frapper deux longs coups en guise de réponse.

(Sa première erreur, se rappelait-elle à présent. Ou la première avait-elle été d'avoir porté trop peu de vêtements ? Quoi qu'il en soit, autoriser son frère à entrer en était une. *La voie est libre.*)

Billy contourna le rideau. Elle ne quitta pas son livre du regard, mais sentit celui de son frère s'attarder sur elle. Il ne disait rien.

— Quoi ? finit-elle par lui demander, d'abord gênée par son silence, puis agacée.

Ses cheveux mal peignés tombaient en grosses boucles sur son front. Il avait les joues couvertes d'acné.

— Je lis, fit-elle remarquer en cherchant sur sa page la phrase où elle s'était arrêtée.

Mais il restait planté là. Elle soutint son regard. Il était appuyé contre le mur tapissé de vert. Il était mince mais solide, les muscles dessinés par des années de base-ball, bien qu'il eût été renvoyé de l'équipe au début du printemps pour avoir bu avant l'entraînement. Son frère avait changé ces deux dernières années, mais elle lui pardonnait son penchant pour l'alcool, car, même s'il picolait souvent, ce n'était pas tous les jours (en tout cas, pas qu'elle sache), et elle comprenait son besoin d'évasion. Comment lui reprocher d'opter pour une fuite facile ?

Un duvet noir ombrageait sa lèvre supérieure. Il avait les yeux gonflés, peut-être avait-il bu, pleuré, ou les deux.

Et soudain, avant qu'elle n'ait le temps de lui demander à quoi il jouait, de réagir, il s'approcha du lit et s'allongea de tout son poids sur elle. Elle fut surprise par la force de ses doigts enfoncés dans sa peau. Il pressa ses lèvres contre les siennes si brutalement qu'elle poussa un cri malgré elle, mais le son était faible et étouffé.

Elle n'avait encore jamais embrassé un garçon. Elle voulut fermer la bouche, mais il y introduisit sa langue. Il avait un goût d'alcool. Un autre cri se coinça dans sa gorge ; elle le retint. Quoi qu'il arrive, leur mère ne devait rien savoir.

Elle repoussa Billy aussi fort qu'elle le put, se débattit, le roua de coups sur les épaules et, dans un accès de rage, empoigna ses oreilles. Sa terreur fut si puissante et subite qu'elle en eut la nausée. Quand elle parvint à glisser les mains entre elle et le torse de Billy, elle le délogea avec une force qu'elle n'aurait jamais soupçonnée.

Comme arraché à un rêve éveillé, son frère s'écarta et se leva, haletant. Il détourna le regard. Toussotement gêné. Dans la mêlée, le drap était tombé par terre. Elle s'empressa de tirer dessus pour le ramener sur elle. Plusieurs pages de son livre étaient déchirées et maculaient le sol comme autant de feuilles mortes.

Billy était rouge. Il se tenait debout, près de la commode, les paumes levées comme si une lampe torche était braquée sur lui, ses yeux ronds comme des soucoupes.

— Je suis désolé, s'excusa-t-il, la gorge serrée, comme s'il allait se mettre à pleurer. Je suis désolé. Pardon.

Dans la baignoire, Lou se souvint que leur mère disait souvent, dès leur plus tendre enfance, que Billy deviendrait acteur. Il était beau garçon avec ses cheveux bruns et ses yeux verts. Et, en perdant son bégaiement, il était même devenu charmeur. Il maniait la douceur et l'humour à la perfection, savait se montrer froid et distant en un claquement de doigts, et l'instant d'après il était capable de lui inspirer une pitié telle qu'elle était prête à tout pour le consoler.

— Non, non, avait balbutié Lou ce soir-là. C'est moi qui suis désolée.

Il s'était replié de son côté de la chambre, leur cloison improvisée aux mûres délavées avait retrouvé sa place, et Lou n'avait plus jamais parlé de l'incident. Ni à Billy ni à personne. Encore moins à Nash. Elle gardait pour elle ce souvenir, celui de son goût d'alcool. Et de la douleur lancinante dans ses bras toute la journée du lendemain.

Pourtant, pensa-t-elle en trempant le gant de toilette pour le reposer sur sa poitrine nue, les choses étaient différentes à l'époque, dans la maison jaune. L'acte de Billy ce soir-là n'avait rien de surprenant. L'alcool, le baiser...

Et puis, n'avait-elle pas encouragé ses avances ? D'une certaine façon, n'avait-elle pas attiré son regard en se donnant un air aguicheur comme ses copines de lycée ? Avait-il vu, entre les deux draps qui formaient leur cloison, le corps adolescent qu'elle avait exposé sur son lit et sa culotte rose pêche, avant qu'il ne frappe au mur ? Avait-il aperçu les cercles foncés de ses tétons (bon Dieu, qu'elle détestait ce mot !) à travers le mince coton nervuré de son débardeur ? Ou ses jambes nues ? C'était une grossière erreur qu'elle se reprochait. Et le regard qu'il avait eu hier dans le salon pendant la partie de Monopoly, ce regard sur sa fille qui sirotait son Candy'Up n'était que la part d'ombre commune à tous les hommes.

Les hommes étaient comme ça, il ne fallait pas l'oublier.

Ainsi, dans ce bain tiédissant, alors que la fenêtre et le carrelage vert se couvraient de buée, elle laissa son inquiétude sombrer avec un plouf dans l'eau savonneuse et disparaître sous l'épaisse couche de

bulles.

Il était tard quand tante Lou quitta enfin la maison jaune, bien après avoir envoyé Nash se coucher. Sunshine la regarda traverser le pont de Terabithia, puis trébucher sur une racine en lâchant un juron. Elle leur lança aussitôt par-dessus son épaule :

— Sans commentaire, vous deux ! Je l'ai fait exprès.

— Elle te doit dix cents, marmonna Billy. Tu le lui rappelleras demain.

Il était assis dans l'un des fauteuils à bascule en fer forgé, avachi dans la lumière faible de la fenêtre du salon. Il tourna lentement la tête vers Sunshine et sourit.

La soirée parut soudain feutrée, comme si une couverture venait de tomber sur Bout-du-doigt. Bien qu'il ait les yeux fermés et qu'elle sente elle-même la fatigue la gagner, c'était si bon de prendre l'air seule avec Billy qu'elle réprima un bâillement et murmura :

— Dis, Billy ?

Les paupières closes, il répondit :

— Sunny ?

— Tu me racontes une histoire ?

— Eh ben, pas de répit pour les braves. (Une pause. Il poussa un long soupir.) Bon, allez. Je vais t'en raconter une, Fred. (Il peinait à articuler et ouvrit les yeux pour la regarder.) C'est plutôt un secret qu'une histoire, Fred, et tu es la seule à qui je puisse le répéter.

Elle gloussa, bien qu'il n'y ait aucune trace de sourire ni dans les yeux ni sur les lèvres de son père.

Plus tard, elle s'en voudrait d'avoir ainsi gloussé. C'était précisément le genre de réaction que Mlle Collins qualifierait d'« inconvenante », car elle adorait dire à ses élèves ce qui était convenable et ce qui ne l'était pas. Les filles qui n'aimaient pas Sunshine parce qu'elle habitait à un endroit qui ne figurait pas sur la carte de l'école, et parce qu'elle ne se peignait jamais les cheveux et qu'elle ne se douchait pas tous les jours, ces filles-là avaient un jour formé un cercle autour d'elle. Toutes les six se tenaient par la main et chantaient : « Cendrillon, Cendrillon, brosse-toi les cheveux et lave-toi le ventre... » sur l'air de la chanson des souris du dessin animé Disney. Mlle Collins les avait grondées, mais avait aussi convoqué Sunshine à la fin des cours pour lui dire qu'il était inconvenant de venir en classe sans s'être douchée. Ce soir-là, Sunshine s'était frotté le corps avec un gant de toilette savonneux jusqu'à se faire rougir la peau.

Mais, dans la catégorie des attitudes inconvenantes, le gloussement se classait au niveau supérieur : Sunshine aurait beau frotter de toutes ses forces, le savon ne viendrait jamais à bout du souvenir de ce rire bête.

— Viens par là, dit Billy en tapotant ses genoux d'une main, tenant son verre de bourbon de l'autre.

Sur la cagette d'oranges, il restait plusieurs canettes de bière vides, le verre de tante Lou encore rempli de whisky et un cendrier bourré d'une forêt de mégots. On entendait le tourne-disque muet cliqueter dans le salon. Elle eut envie de mettre un vinyle de Lead Belly, Muddy Waters ou Bob Dylan, mais cela faisait longtemps qu'elle ne s'était pas assise sur les genoux de Billy, or cette soirée était si douce. Malgré ses paupières lourdes, elle voulait faire durer le moment.

Elle s'installa sur les cuisses de Billy, mais en cherchant sa position, elle sentit qu'elle était devenue trop grande pour ça. Il grogna, éructa de son haleine de steak Salisbury et dit :

— Grands dieux, Fred ! Tu te goinfrs de chocolat dès que j'ai le dos tourné, c'est ça ?

— Non, répondit-elle en riant à nouveau.

Une drôle d'intuition lui noua l'estomac, mais elle se mit à l'aise et appuya sa tête contre l'épaule de son père. Il avait le cou chaud et humide. Elle laissa ses jambes retomber de part et d'autre de celles de Billy et toucha le sol de la pointe des orteils. Elle poussa un soupir.

— En tout cas, si tu caches des barres de chocolat dans la maison, dis-moi où elles sont. Je meurs de faim, renchérit-il en faisant doucement basculer leur fauteuil.

Entre deux gloussements, Sunshine demanda :

— C'est quoi, le secret ?

Contre la paroi de la moustiquaire raccommodée par endroits avec du fil dentaire venaient se heurter les ailes des papillons de nuit et des lucioles qui s'écartaient un instant, comme conscients de la futilité de leurs efforts, puis oubliaient et revenaient percuter la toile de plein fouet.

— Tu es la seule à qui je puisse en parler, Fred. Tu ne dois le répéter à personne. Ni à ta cousine ni à Nash, à personne. Et encore moins à ma sœur.

Le siège grinçait en oscillant. Les orteils nus de Sunshine tantôt effleuraient le plancher de la véranda, tantôt s'y posaient à plat.

— D'accord, dit-elle. Je le garderai pour moi, promit-elle.

Bien que cette étrange intuition lui serre les entrailles, elle était ravie à l'idée d'être seule dans la confidence.

— Bon, d'accord. Je n'ai pas... Et merde, c'est comme ça. Je n'ai jamais été promu, Fred.

Elle éclata d'un rire aigu. Par nervosité.

— Ouais, je sais, on dirait une blague. Mais c'est la vérité, Fred. Ton papa Billy, eh bien, ce n'est pas une promotion qu'il a reçue, c'est un coup de pied au cul. Il a été viré. Tu comprends ce que ça veut dire, Fred ?

Elle rit encore.

— Tu plaisantes ? demanda-t-elle dans le doute, ne voyant pas le visage de Billy.

— Je reconnais qu'on peut faire plus joyeux, comme histoire. Pas vrai ?

Et puis, il fit une chose qu'il n'avait jamais faite devant elle. Jamais. Il se mit à pleurer. Le doux basculement du fauteuil restait régulier. Quand il reprit la parole, ce fut d'une voix étrange, éraillée.

— Je ne pouvais pas vous avouer la vérité, tout à l'heure. Tu piges ? Je ne voulais pas vous décevoir. Ma sœur est toujours sur mon dos à me rappeler mes problèmes d'argent, mes responsabilités envers toi. Et merde. (Des larmes dévalaient sur ses joues jusque dans son cou, là où Sunshine reposait sa figure. Leur peau était mouillée. Il prit une respiration tremblotante.) Voilà, c'est la vérité.

Que répondre ? Sunshine comprenait les mots « être viré » ; ça voulait dire qu'ils seraient « à sec » pendant longtemps et pas seulement en fin de mois. Ça voulait dire que Billy se disputerait avec sa sœur si elle l'apprenait. Contrairement à l'oncle de Caroline Murphy, ils n'avaient pas de riche patron d'entreprise dans la famille pour embaucher Billy. Ça voulait dire qu'il pleuvrait tellement dans la maison jaune qu'ils ne pourraient plus écoper l'eau et que Billy risquait de s'y noyer.

Il passa un bras autour du ventre de Sunshine et l'étreignit en bredouillant :

— Je n'avais pas prévu de te le dire.

Ses mots lui chatouillèrent l'oreille. Elle frissonna comme si une luciole s'était infiltrée dans la moustiquaire et venait papillonner contre son lobe.

— Tu dois trouver que ton vieux est pitoyable.

Plus tard, elle se demanderait pourquoi elle ne l'avait pas aussitôt rassuré, pourquoi elle n'avait pas bronché.

Plus tard, elle aurait envie de remonter le temps pour lui dire : « Mais non, tu n'es pas pitoyable. » Lui dire qu'il était Billy, son Billy, le roi des histoires. Le roi des comiques qui la faisait rire à lui donner des crampes à l'estomac.

Celui qui recueillait les petites fraises déposées sur le pas de sa porte dans des cagettes d'oranges.

Il pleurait encore et cherchait son souffle.

— Pardonne-moi, Sunshine. Je suis vraiment désolé.

Il le répétait encore et encore, son souffle chaud contre son oreille.

— Pardon, pardon, pardon.

Et, tandis qu'il s'excusait, ses sanglots s'apaisèrent, et l'une de ses mains glissa lentement sous le tee-shirt de Sunshine.

Elle pensa d'abord qu'il voulait la chatouiller et contracta le ventre

en prévision de l'attaque. Elle faillit rire encore. Mais la main se recourba pour ne laisser courir que ses doigts sur sa peau. Son tee-shirt prit ainsi la forme d'une petite tente, et sous le tissu, la main était une grosse araignée à cinq pattes, à la peau rugueuse et chaude. Les pattes se déplacèrent sur son ventre chatouilleux puis sur sa poitrine, et sur l'un de ses tétons sensibles et boursoufflés. Non plus un bouton ni un petit œil, mais bien un tétou tendre et tendu par une rondeur dure sous-jacente.

Lentement d'abord, comme palpant une figue pour vérifier qu'elle est bien mûre, les pattes d'araignée s'activèrent sur son sein. Puis pressèrent plus fermement. Puis une friction de plus en plus appuyée. À croire qu'elles voulaient faire sortir le caillou caché dessous pour le dévorer tout cru.

La bouche de Billy était toujours plaquée contre son oreille.

— Pardon, pardon...

Sa voix restait douce, mais les mots étaient secs, percutants, puis le silence les remplaça, seulement heurté par le souffle chaud de Billy, le froissement des ailes des lucioles contre la moustiquaire et le *clic, clic, clic* du tourne-disque muet. Les deux mains étaient deux araignées rampant sous son tee-shirt, pour l'empoigner, la tâter, la palper. Sa peau était déjà irritée, elle se mordit la lèvre très fort pour ne pas crier. Elle devinait qu'il était important de ne pas faire de bruit, de faire comme si de rien n'était. Billy se mit à gémir et, à l'endroit où elle s'appuyait contre son jean, elle sentit un changement ; une bosse solide se formait.

Sous l'assaut des araignées, elle aperçut du mouvement sur sa gauche. Une femme se trouvait dans le fauteuil que tante Lou occupait plus tôt. Sunshine distinguait mal son visage dans l'obscurité, mais elle reconnut ses longs bras maigres et lisses éclairés par la fenêtre du salon, et ses cheveux aux reflets roux. C'était mamie Catherine, elle en était sûre. Elle tenait un bocal d'eau glacée sur ses genoux, les glaçons tintaient au rythme de son balancement sur le siège.

— Oh, ma puce ! chuchota-t-elle. Cette histoire est loin d'être la meilleure qu'il t'ait racontée. Il est capable de faire mieux que ça.

Sunshine ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, il n'y avait personne d'autre qu'elle, Billy, et les araignées, qui ressortirent de la tente de son tee-shirt. Elle les observa dans la lumière douce qui leur parvenait du salon.

Ce n'étaient que des mains. Pas des araignées.

La voix de Billy, elle aussi, retrouva son timbre habituel.

— Il est tard, tu devrais être au lit depuis longtemps. Pas vrai, Fred ?

— Oui, bafouilla-t-elle.

Elle se redressa maladroitement. C'était comme si son corps était

rempli de sable. Peut-être s'était-elle assoupie. Elle avait dû faire un cauchemar.

Cela expliquerait pourquoi l'attitude de Billy était à nouveau parfaitement normale.

(Quelques jours plus tard, elle se demanderait si ce n'était pas plutôt Billy qui s'était endormi. Il avait enchaîné les bières toute la soirée depuis son retour du travail. Et ensuite du bourbon. Peut-être que cette histoire de licenciement n'était qu'un mauvais rêve, qu'il avait parlé et pleuré dans son sommeil, qu'il avait cru toucher quelqu'un d'autre, une petite amie dont elle n'aurait pas connaissance, ou sa maman.)

Elle rentra dans la maison. La fillette et le petit garçon qu'elle avait aperçus plus tôt n'étaient plus là, pas plus que mamie Catherine. La maison jaune était vide à cette heure avancée de la nuit. Billy reprit la parole. Elle se retourna pour jeter un coup d'œil dehors avec appréhension. Qu'allait-elle voir ? Mais il n'y avait que lui. Les yeux injectés de sang, l'air épuisé. Les mains sur le ventre. Elle voyait des poils sur ses doigts. Il semblait surpris, les sourcils levés comme si quelque chose venait de le faire sursauter. Un mauvais esprit peut-être. Pistant des empreintes rouges sur le sol.

Elle prit soudain son père en pitié et voulut le rassurer, qu'il ne s'inquiète pas, mais il parla avant elle en l'observant de ses yeux plissés, depuis son fauteuil.

— Tu ne diras rien, d'accord ? Ne dis rien, Fred. Je te promets que tout va s'arranger.

— Motus et bouche cousue, répondit-elle.

Mais elle avait la gorge si sèche que ces mots sortirent presque muets.

LE CROCODILE

Bout-du-doigt, années 1950

Catherine Turner commença à raconter l'histoire dans la maison jaune, ses enfants blottis contre elle, un de chaque côté. Sa fille, quatre ans, avait hérité de ses cheveux roux ; son garçon venait d'avoir six ans et arborait la tignasse brune de son papa.

Les histoires se racontaient toujours dans l'un des deux petits lits de la chambre qu'ils partageaient, entourés de murs verts aux motifs de pâquerettes. Elle avait choisi ce papier peint elle-même et l'avait posé quand son fils était encore dans son ventre. Quand l'heure était venue de raconter une histoire, cette couleur et ces fleurs ajoutaient à l'atmosphère féerique. Elle commença :

Il y a bien longtemps, au fond de la forêt au bout de la route se trouvait un lieu appelé le Black Bayou.

Dans ce bayou habitait un très grand et très vieux crocodile.

Personne ne savait comment ce crocodile était arrivé sur ce lopin de terre, car il était bien sûr le seul et l'unique crocodile du coin. Il y avait des alligators dans les environs, mais les crocodiles faisaient bien plus peur, or celui-ci était plus gros et plus féroce que le plus imposant des alligators, et il se sentait terriblement seul.

— Pourquoi il se sentait seul ? demanda Billy, refermant son petit poing rose autour de l'auriculaire de sa maman.

— Parce qu'il n'aimait personne, répondit-elle.

— Oh, dit le garçon. C'est triste.

Le Black Bayou était aussi vieux que la mer, et son eau était noire comme du mazout. Tout autour, les bois verdoyants et sauvages étaient peuplés de cyprès plus hauts que des châteaux. En été, des nuées de taons assombrissaient le ciel, des serpents s'enroulaient dans les broussailles, et l'on croisait des ours noirs, des loups rouges et des sangliers irascibles. Les fougères poussaient si vite dans la forêt que les enfants disparaissaient régulièrement, avalés à tout jamais par cette épaisse marée verte.

— Que leur arrivait-il ?

- Personne ne le sait. Tu veux que je continue mon histoire ?
- Oui, m'dame.
- Bon. Alors écoute.

Bien entendu, le crocodile ne risquait rien, lui. Il était le roi des flots obscurs et de ce bois qui engloutissait les rives du bayou comme une main se refermant sur sa proie.

Ses dents jaunes ébréchées étaient tranchantes comme des lames de rasoir, sa peau d'un vert sale, ses écailles épaisses et impénétrables. Ses mâchoires se refermaient sur les planches de bois percées de vieux clous rouillés comme sur des biscuits à peine sortis du four. D'innombrables bateaux de pêcheurs et de marchands, avec leurs capitaines, leurs équipages, leurs femmes et leurs enfants, s'étaient risqués à prendre ce raccourci vers la ville et avaient fini dans le ventre de ce crocodile gigantesque. Quand, à l'occasion, un chasseur arrogant tentait de lui tirer dessus, les balles se plantaient dans sa peau cuirassée comme des clous de girofle dans une orange, et ne provoquant, dans le pire des cas, qu'une vague irritation.

Les trésors, les ossements et les cargaisons des commerçants, des pirates et des voleurs s'entassaient dans son estomac, tant et si bien qu'il développa une appétence toute singulière pour ces mets délicats, pour ces bijoux, ces perles et ces montres en or, pour ces bagues serties de diamants et ces cuillères en argent. Il aimait sentir le métal froid craquer sous sa dent. Il appréciait la douceur des bijoux qui glissaient dans sa gorge. Il savourait ces bonbons lisses autant que le croustillant des os humains.

Les voyageurs qui en réchappèrent (bien que rarement en un seul morceau) mirent en garde les habitants du Black Bayou. « Passez par la route, conseillaient-ils, car une énorme bête règne dans le marais et vous engloutirait tout crus ! Vous finiriez alors vos jours dans son ventre noir ! »

Ainsi, peu à peu, les gens cessèrent de traverser le Black Bayou. Les villageois gardèrent leurs distances. Les tribus indigènes allèrent chasser ailleurs. Les commerçants empruntèrent la longue route pour rejoindre la ville. Et l'appétit vorace du crocodile ne se trouva plus assouvi. Il en fut réduit à manger le monde qui l'entourait.

Il avala les palmiers nains qui poussaient sur la rive, les nénuphars, les tortues croquantes, de petits escargots, et même une roue de wagon rouillée. Il dévora des familles entières d'alligators, se fraya un chemin vers leur tanière vaseuse à coups de mâchoire, mastiquant la boue comme du nappage au chocolat, se léchant les babines dans ce bref instant de satisfaction.

Plus il mangeait, plus son appétit grandissait. En un jour, il dévora un gommier gorgé d'eau tombé au sol. Il s'attaqua d'abord à ses

branches algueuses pour broyer jusqu'à son tronc ramolli et aspira finalement ses racines, mouillées et mousseuses comme des spaghettis. Quand tombait la nuit et que des rideaux de brume se déposaient à la surface de l'eau, il les mangeait. Il se gargarisait du rivage tourbeux, gobait de gros morceaux de terre rouge et digérait aussi bien les chênes que les pins, et même les vieux cyprès majestueux. Mais toujours la faim le tenaillait.

Le Black Bayou s'élargissait à mesure que le crocodile le mangeait. Rien ne l'arrêtait, et il aurait fini par engloutir la forêt tout entière jusqu'à ne plus avoir nulle part où s'abriter, jusqu'à faire de cet endroit un vaste lac à ciel ouvert, sans l'ombre d'un arbre, si une petite fille n'était pas intervenue.

Elle se tenait au bord de l'eau, un matin d'été, comme si elle était chez elle.

Sa petite robe blanche était déchirée aux genoux, et elle avait les pieds nus. Ses cheveux noués en deux longues tresses encadraient son visage couleur café-au-lait.

Ses bras étaient couverts d'hématomes. Une coupure fraîche entaillait sa joue.

Le soleil n'avait pas encore dépassé la cime des arbres, et les nuages encore roses s'étendaient à l'horizon. Quel délicieux en-cas matinal ferait cette enfant ! Mais une sensation étrange saisit le cœur solitaire du crocodile.

Il gronda :

— N'as-tu pas conscience que je pourrais te dévorer ?

— Tu ne le feras pas, répondit la fillette.

Avec assurance, elle entra tranquillement dans l'eau et avança droit vers l'animal. Elle se tint devant lui, immergée jusqu'à la taille. Sa robe blanche se gonflait autour d'elle.

— Au lieu de me manger, dit-elle, tu vas me laisser récupérer le cœur que tu as dans le ventre. J'en ferai ma maison, et personne ne pourra plus jamais me faire de mal.

— En faire ta maison ? cracha le crocodile, troublé par ces propos. Habiter dans mon cœur ? Regarde-moi, petite. Regarde mes dents.

Il retroussa ses babines.

— Regarde mes mâchoires.

Il ouvrit sa gueule gigantesque et la fit claquer brutalement. Son souffle puissant chassa les mèches de cheveux sur le front de la fillette.

— Manger une maison, c'est à ma portée, mais t'en faire une ? Hors de question.

— Ce n'est pas toi qui la construiras. J'enfouirai ton cœur dans la terre, et une maison germera.

— Et que me donneras-tu en échange ?

— Beaucoup de choses, promit la fille.

— Des perles ? demanda malicieusement la bête, pleine d'espoir. Des rubis ? Des émeraudes ? Une pleine barque d'os humains ?

Il salivait à cette seule pensée.

— Je te ferai cadeau de mes mains, dit la fille.

Ne laissant pas le temps au crocodile de répondre, elle posa ses paumes sur son énorme museau rugueux et ferma les yeux.

Ses mains étaient petites mais chaudes, elles eurent sur la peau du reptile le même effet que des bijoux, des os et de la chair dans sa gorge. Elles étaient douces comme la pluie, comme l'odeur des pins chauffés par le soleil. Quand cette étrange petite fille retira ses mains, le crocodile sentit encore leur chaleur, leur goût, et soudain son appétit se tarit.

Comme sous l'emprise d'un sortilège, il ouvrit grand ses mâchoires, si bien que la fille put ramper dans sa gueule. Lorsqu'elle ressortit, elle tenait dans ses bras le cœur lourd de la bête, rouge et palpitant.

Comme promis, elle emporta ce trésor dans les bois et l'enterra profondément dans la terre. Le crocodile n'avait jamais prêté l'oreille aux battements de son cœur, et voilà qu'il entendait l'écho de son rythme sourd sous le tapis de forêt. *Ba-boum, ba-boum, ba-boum.* Quand la fillette revint enfin sur la rive du bayou, il était presque midi. Elle était couverte de boue, ses longues tresses brunes étaient lâches et ébouriffées. En revanche, les hématomes qui maculaient ses avant-bras avaient presque disparu, et une pâle cicatrice marquait l'endroit où l'entaille avait zébré son visage.

— Tu la vois ? dit la fille en s'essuyant le front du revers de sa main.

— Quoi donc ?

— Ma maison, juste là.

Elle pointa du doigt les arbres feuillus et moussus entre lesquels le crocodile distingua une petite maison rouge.

Aussi rouge que le cœur enterré sous ses fondations.

— Ici, je ne risque plus rien, déclara la fillette en décochant au crocodile un grand sourire.

— Elle habite toujours dans le Black Bayou ? chuchota Billy, la joue brûlante contre le bras de sa maman. (De l'autre côté de Catherine, Lou s'était endormie.) Le cœur du crocodile est toujours enterré là-bas ?

Si ce jour-là les riverains avaient fait abstraction de ce qu'ils savaient du crocodile affamé, de son appétit insatiable, et s'ils avaient osé remettre un pied dans le Black Bayou, s'ils avaient observé le bord de la berge depuis la forêt, cachés derrière le tronc rassurant d'un

cypès, ils auraient vu debout devant l'énorme crocodile une fillette haute comme trois pommes, les cheveux noirs et la peau café-au-lait, l'ourlet de sa robe blanche ondulant sur le sol comme la traîne d'une mariée.

Deuxième partie : des anémones de mer

LES GARDIENS DU POISSON ROUGE

Avant de tapisser les murs de ce qui deviendrait la chambre des enfants avec du papier peint de pâquerettes sur fond vert, Catherine Turner s'appelait Catherine Elyse Booker et était originaire de Portland, dans le Tennessee.

Elle était née en 1919, à l'heure où le pays s'engageait au tournant d'une nouvelle décennie pour laisser la Première Guerre mondiale derrière lui. Son père, ancien combattant devenu facteur, et sa mère, institutrice, venaient d'avoir la quarantaine. Après plusieurs fausses couches, ils avaient fini par se résigner à l'idée d'une vie sans enfants. Aussi, l'arrivée de cette petite fille, le visage marbré de rouge et tordu par un cri, les cheveux aussi roux que ceux de sa maman, fut-elle une agréable surprise.

Peut-être cette petite fille avait-elle senti dès son plus jeune âge la profonde tristesse que les échecs successifs des grossesses précédentes avaient valu à ses parents, ou la maladie qui s'insinuait lentement dans le corps de son père. Toujours est-il que Catherine parut comprendre dès le premier jour – exception faite du grand cri marquant sa venue au monde – l'importance de garder le silence. De ne pas déranger. Bébé, elle fit rapidement ses nuits et trouva son rythme avec aisance. À l'école, elle leva la main et ne parla que si l'on s'adressait à elle. Et là encore, très discrètement. Elle prit soin de sa maman dont la sévérité et la réserve en faisaient une institutrice estimée et une mère distante (mais jamais méchante). Le soir, Catherine s'asseyait sur l'accoudoir du grand fauteuil, reposait sa tête contre celle de son papa et écoutait les leçons qu'il lui prodiguait sur les plantes qu'il aimait étudier.

Les Booker habitaient une maison blanche aux moulures vertes dentelées sur le vaste terrain qui faisait l'angle du lotissement. L'atmosphère paisible qui régnait dans cette partie du quartier n'était troublée que par le coq des Malvern, Ponce Pilate, lorsqu'il remontait la rue et attaquait toute créature ayant l'audace de trop s'approcher.

De toute façon, Catherine préférait sortir dans le jardin à l'arrière de la maison. Les jours d'été, elle s'étendait dans l'herbe entre les carrés de potager de son père et jouait avec Rosie, une poupée de chiffon aux cheveux de laine noire et aux boutons dépareillés en guise d'yeux : l'un en laiton, l'autre en forme de rose. Toutes les deux

partaient explorer l'étroit bosquet sauvage qui bordait la propriété (un bosquet immense aux yeux de la petite Catherine). Elles y avaient découvert un vieux chêne dont le large tronc présentait un trou si gros qu'elles pouvaient s'y blottir pour se soustraire à des dangers imaginaires, sorcières, fantômes ou loup rôdant dans les parages. (On entendait son pas lourd, lent, menaçant.) Dans cette cachette, la petite fille apportait des trésors qu'elle disposait en deux cercles de protection, l'un autour d'elle et l'autre autour de Rosie : une vieille cuillère de bébé, des cailloux ramassés au bord d'un ruisseau à la sortie de Portland et ramenés chez elle dans les poches de sa jupe, des glands et une clé rouillée. De ce trou émanait une odeur sucrée et minérale, une odeur de bois pourri et de terre maculant ses jupons.

Bien des années plus tard, quand elle emménagerait dans le hameau de Bout-du-doigt, l'odeur sucrée du bois en décomposition qui s'élevait le long des allées de pins et les senteurs terreuses qui se dégageaient de la route et des rives du lac lui rappelleraient le tronc de ce vieux chêne, et le plaisir qu'elle avait éprouvé dans cette cachette en compagnie de Rosie et de son imagination débordante.

Seul le père de Catherine avait le privilège d'entendre le récit des journées de son enfance. À l'école, elle était si calme que les autres élèves la surnommaient « la Muette ». Son père avait l'art et la manière de faire sortir les mots qu'elle gardait enfouis en elle le reste du temps. Le soir, ils s'installaient dans son bureau après le repas, une pile de livres posée au pied de son fauteuil de lecture.

— Qui avez-vous rencontré aujourd'hui, Rosie et toi ? demandait-il.

Et, avant de se plonger ensemble dans les esquisses des *Fleurs sauvages au sud des États-Unis* ou des *Arbres des Appalaches*, Catherine lui décrivait les sorcières déguisées en merles dans les bois, ou le troll qui pourchassait Rosie mais qui tombait en poussière dès qu'il s'approchait de trop près de la pierre magique qu'elle avait posée à l'entrée du creux de son arbre.

Une fois son récit terminé, elle répondait aux questions de son père sur la taille du troll (pour savoir si lui aussi devait s'en inquiéter) ou sur le cri des sorcières (pour qu'il sache le distinguer d'un cri de merle classique), puis il ouvrait le livre du soir.

Talmadge Booker était connu et apprécié à Portland. C'était un homme élancé aux yeux bleus doux et dont les longues jambes avançaient en belles foulées. Quand sa fille entra au collège, il avait les cheveux d'un argent terni, avec toujours cet épi dressé vers le ciel sur le sommet de son crâne. De petits flocons de pellicules saupoudraient ses épaules tombantes. Talmadge était la seule créature

que Ponce Pilate semblait tolérer, hommes et bêtes confondus. Du plus loin dont Catherine se souvienne, son père gardait toujours un seau de grain réservé au coq dans son débarras pour lui en jeter une poignée chaque matin en partant à la poste.

Sur bien des aspects, Talmadge était l'exact opposé de son épouse. Là où Margaret Bell se rassurait par une routine ponctuée de rituels – corriger des copies, préparer ses cours, siroter son thé et lire le journal du matin –, Talmadge était mû par d'innombrables petites surprises spontanées. Les poches pleines de Werther's Original, il semait ces caramels partout dans la maison à l'intention de sa fille ; sous l'oreiller de Catherine, dans la poche de son manteau, etc. Quand il apprit qu'à l'âge de quatorze ans elle ne savait toujours pas danser le fox-trot, il la porta sur le bout de ses chaussures et la fit tourner dans le salon. Elle riait aux éclats.

Un jour qu'ils étaient installés dans son bureau, il dit à sa fille, à l'époque encore petite, que cette soirée de printemps méritait plus que la lecture d'un ouvrage rébarbatif sur les plantes. Il la prit par la main et, ensemble, ils foulèrent les trottoirs de Portland en quête des herbes, des fleurs et des arbres dont il était question dans ses livres. Une belle-de-jour grimpait sur la palissade d'un voisin ; un cerisier d'automne se dressait près de l'église méthodiste ; et des pins justifiaient une interrogation surprise : s'agissait-il de pins de Virginie ou de pins à torches ? Puis ils reprirent le chemin de la maison qui, en cette nuit de pleine lune, se voyait comme en plein jour. Catherine était si fatiguée qu'il la porta sur ses épaules pour les derniers mètres. Elle enfouit ses doigts dans les cheveux doux comme la soie de son papa et y reposa son menton.

— Tu vois, Cathy ? chuchota Talmadge alors qu'ils arrivaient dans la véranda. Parfois, il suffit de voir une chose de ses yeux pour retenir son nom à tout jamais.

Après le lycée, Catherine resta vivre chez ses parents et trouva un poste de secrétaire à mi-temps au cabinet d'avocats qui jouxtait le bureau de poste. C'était un emploi adapté à une personne dont la conversation se limitait au strict minimum. Ses tâches consistaient principalement à dactylographier diverses lettres et à prendre en note ce qu'on lui dictait. Au premier étage du cabinet, de hautes fenêtres ouvertes sur South Street diffusaient une lumière bleutée, et celle qui se trouvait derrière son bureau donnait sur le mur de briques de la poste, juste de l'autre côté de la rue, où s'écaillait la peinture d'une vieille publicité pour la boutique *Quincaillerie Mitchell* (qui avait mis la clé sous la porte quelques années auparavant, au plus fort de la Grande Dépression).

Une vue rassurante. La douce routine de Catherine était parfois

rompue par M^e Geraldson (le plus aimable des deux avocats), qui s'éclaircissait la voix avant de dire :

— Catherine, ma chère, je viens de recevoir un appel de nos voisins. Pourriez-vous aller voir votre père ?

Ainsi, déjà habituée à reprendre le rôle que sa mère avait abandonné sans explication, Catherine s'éclipsait pour aller voir de quoi il retournait.

Portland, dans le Tennessee, était une petite ville somnolente où il se passait peu de choses, et la poste s'accommodait sans peine de l'absence d'un employé. Parce que Roy Washburn, chef de service de Talmadge, était lui aussi un ancien combattant et qu'il avait la réputation de guérir ses maux par l'alcool, y compris sur ses heures de travail, Talmadge parvint à garder son emploi. Dans ce genre de petite ville, on dissimulait ses soucis derrière des sourires polis, et tout le monde s'accordait à dire qu'il ne fallait pas se mêler des affaires des autres. Autant que possible, on détournait le regard devant la maladie de Talmadge et, quand on ne pouvait fermer les yeux, on se contentait d'effleurer le problème. Margaret Bell elle-même restait généralement silencieuse à ce propos et, s'il lui était impossible d'éviter le sujet, elle y faisait référence en parlant de « sortilèges ».

Une fois adulte, quand Catherine repensait à son enfance, elle avait le souvenir que les sortilèges de son père avaient toujours fait partie de leur vie. Seulement, ils étaient bénins, et sa mère veillait à composer avec tout en niant leur existence, si bien que Catherine n'en avait jamais pris conscience. Il arrivait que Talmadge rentre de la poste, ses sourcils gris broussailleux froncés par l'inquiétude, se plaignant de ne pas retrouver un objet dont ils s'étaient débarrassés des années plus tôt. Le service à thé en porcelaine de sa mère, où était-il passé ? Sa vieille bible pour enfants – que Catherine n'avait jamais vue – n'était-elle pas posée sur la table de chevet de la chambre parentale ? (« Cathy, tu me l'as prise, c'est ça ? Je ne me fâcherai pas, ma puce. Dis-moi juste où elle est, j'aime l'avoir près de moi. ») Ces jours-là, Margaret Bell s'empressait de l'accompagner à l'étage pour lui faire boire une tasse de thé avec une lichette de whisky avant de le mettre au lit. Et, le lendemain matin, Talmadge déclarait : « Ah, j'ai été bête. Je n'étais pas dans mon assiette. Mais je me sens mieux aujourd'hui. » Ou bien : « Qu'est-ce qui m'a pris ? Je n'ai plus revu ce service à thé depuis le décès de ma mère ! »

C'est à l'adolescence que Catherine constata l'aggravation des sortilèges. Un jour qu'elle descendait l'escalier pour partir au lycée, elle trouva Talmadge dans son bureau, encore vêtu de ses habits de la veille, le cheveu gras et l'œil rouge. Il avait fait une nuit blanche, potassant ses livres et prenant des notes comme un étudiant préparant

un examen. Hésitante, Catherine s'approcha de la porte ouverte du petit bureau et balaya la pièce d'un regard. La moindre surface – étagère, secrétaire, et même le sol – était jonchée de papier brouillon griffonné d'une écriture illisible. Des piles d'ouvrages s'entassaient partout, ouverts aux pages de croquis d'arbres et de fleurs. Certaines pages étaient déchirées, comme si on les avait tournées trop brutalement.

Margaret Bell était déjà partie travailler. Une boule se forma dans le ventre de la jeune fille, elle en avait la nausée. Au souvenir du remède de sa mère pour ces épisodes d'étrange étourderie ou de fièvre occasionnelle, elle accompagna son père à l'étage pour le coucher tandis qu'il bavardait de ses diverses lectures. Elle lui apporta une tasse de thé avec une lichette de whisky, l'aida à se redresser pour boire, puis il s'endormit. Elle redescendit alors l'escalier, rangea le bureau de son père et prit le chemin du lycée.

Plus tard la même année, il passa toute la nuit à préparer un ragoût végétarien alors qu'il n'avait jamais rien cuisiné jusqu'à présent, et ne cuisinerait jamais plus par la suite. Dans la lumière bleue de ce matin d'hiver, elle le trouva dans la cuisine, qui traînait la savate devant une casserole débordante de sauce mijotant sur le fourneau, des éclaboussures marron crépitant contre le poêle en fonte.

— C'est la recette de ma mère, dit-il en jetant un bref coup d'œil à Catherine. Mais c'est trop salé. Beaucoup trop salé.

La jeune fille garda le ragoût pour le soir et le servit à ses parents au dîner. Confirmant l'excès de sel dans le plat, Talmadge enfouit son visage dans ses mains et se mit à pleurer. Là encore, elle l'accompagna à l'étage, puis aida Margaret Bell (qui baissait les yeux pour ne pas croiser ceux de sa fille) à débarrasser les bols et vider le ragoût dans un seau qu'elle porta devant la porte des voisins, les Malvern, surveillant Ponce Pilate du coin de l'œil, et en vida le contenu dans l'auge de leur cochon.

Un jour, Talmadge fut sous l'emprise d'un sortilège tel qu'il lui provoqua une poussée de fièvre, et Margaret envoya Catherine, alors âgée de seize ans, chercher le docteur Oliver.

D'épais sourcils poivre et sel se dessinaient au-dessus des petites lunettes rectangulaires du médecin. Depuis la cuisine, l'adolescente l'entendit sur le pas de la porte d'entrée dire à sa mère d'une voix douce qu'elle aurait tout intérêt à considérer ces sortilèges comme un certain type de virus. Il lui expliqua avoir rencontré beaucoup d'anciens combattants souffrant de troubles similaires. Cela cesserait avec le temps, elle ne pouvait que l'accompagner avec bienveillance.

— Laissez passer ces épisodes comme s'ils étaient normaux, suggéra le docteur.

Ainsi, Margaret Bell continua diligemment ce qu'elle faisait depuis des années et s'arma du même courage mêlé de précision (et de chaleur) que celui qu'elle déployait dans son enseignement. Elle lut le journal du matin. Consciencieuse, elle corrigea chaque soir ses copies au stylo rouge à la lumière chaude de son boudoir. Les années s'écoulèrent, et un doux bourrelet de peau commença à déborder sur son col relevé un brin vieillot. Depuis trente-deux ans, elle avait toujours dans la poche du même sac à main ce petit mouchoir brodé qui lui servait à nettoyer ses lunettes rondes à fine monture argentée. Ses cheveux bouclés, toujours coupés court, passèrent du roux au gris. Et, tandis que les sortilèges de Talmadge s'aggravaient autant en durée qu'en fréquence, l'amour que la mère de Catherine portait jadis à son époux parut s'évaporer.

Quand Catherine était enfant et se promenait dans Portland avec ses parents, allait à la messe, à l'épicerie ou à la bibliothèque, les parents d'élèves de sa mère avaient pour habitude de les saluer. Ils remerciaient Margaret Bell pour son travail et son implication, et disaient à Catherine combien elle avait de la chance de l'avoir pour maman. Chaque fois, la petite fille tournait vers sa mère un regard émerveillé en la découvrant soudain bavarde et rougissante.

Mlle Bell – elle gardait son nom de jeune fille pour travailler – était l'une des figures les plus appréciées de l'école de Green Acres. Réputée sévère mais jamais cruelle, elle était contre la punition corporelle et parvenait à maintenir l'ordre en mettant les perturbateurs au coin et en récompensant les bons éléments. Dans la salle de classe, ses élèves avaient un petit aquarium dont les occupants successifs se voyaient baptisés de noms de héros des livres étudiés. Quand un poisson rouge mourait (ce qui arrivait souvent), toute la classe organisait l'enterrement avec fleurs et prières, et l'on fabriquait un cercueil en carton de la taille requise. Puis Mlle Bell achetait un nouveau spécimen, et les enfants alternaient, semaine après semaine, pour avoir la garde du poisson rouge. L'élève à qui revenait ce privilège devait veiller à nourrir le poisson et nettoyer l'aquarium, et si le poisson succombait, il devait l'extraire de sa tombe aquatique à l'aide d'une épuisette.

C'était un grand honneur, dans la classe de Mlle Bell, d'avoir la garde du poisson rouge.

Dans les chambres de la maison blanche aux moulures vertes, on retrouvait les couvertures que certains élèves de Margaret Bell avaient confectionnées pour elle au fil des années. Au centre de ces ouvrages en patchwork, il y avait toujours une fleur, un cœur, un soleil ou une lune, cousus à l'aide de bouts de tissus rafistolés, au milieu desquels ils avaient brodé son nom et son titre :

Autour de son nom et sur tout le reste de la couverture il y avait d'autres fleurs, d'autres cœurs et d'autres soleils, et dans chacun d'eux figurait le nom d'un enfant de la classe de l'année correspondante. La mère d'un élève avait lancé cette idée un jour, et depuis, chaque année, une autre mère perpétuait la tradition, si bien que la demeure des Booker contenait d'impressionnantes piles de plaids en patchwork pliés dans les armoires et les malles de rangement, avec le nom de tous ces enfants brodés en élégantes lettres cursives noires.

Par un froid matin d'hiver, Catherine se leva tôt afin de servir le petit déjeuner au lit à son père pour lui faire plaisir. La veille dans l'après-midi, elle était venue le chercher à la poste pour le ramener à la maison, une fois de plus, et l'avait couché avant de retourner travailler au cabinet. Dans la cuisine, pendant que Margaret Bell lisait son journal avec une tasse de thé, Catherine chargea un plateau de biscuits, de beurre et de miel, d'un bol de café et d'un petit pichet de crème. Mais, quand elle tira les rideaux de la chambre et posa le plateau sur la table de chevet, Talmadge leva lentement sur elle des yeux vitreux et ensommeillés, puis se détourna dans un soupir.

— Allez, papa, l'encouragea-t-elle.

Elle sentit un courant d'air froid s'infiltrer par la fenêtre pourtant fermée, et le radiateur émit un claquement métallique.

— Je t'ai préparé le petit déjeuner. On ne va pas laisser M. Washburn faire tout le travail à ta place aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Elle s'assit sur le lit près de son père, le matelas s'enfonça à peine sous son poids de plume. Talmadge ferma les yeux plus fort, luttant à la fois contre la clarté du jour et la vision de sa fille.

À la nouvelle tentative de Catherine – « Papa ? » –, il roula sur le côté pour lui tourner le dos. Son mince haut de pyjama en coton se retroussa dans son mouvement, laissant apparaître un croissant de peau pâle au bas de ses reins, couvert de poils gris et rêches. À l'instant où elle tira la couverture sur lui, il laissa échapper un long pet sonore.

En d'autres circonstances, elle aurait ri. Mais l'odeur nauséabonde et la vue de ces poils frisstant sur sa peau blanche lui donnèrent des haut-le-cœur.

Il ne quitta pas son lit pour le reste de la journée, et y passa même le week-end entier, ne se levant avec réticence que pour se traîner jusqu'aux toilettes. Malgré la fenêtre entrebâillée, sa chambre sentait

le renfermé et l'urine.

Catherine l'aida à se redresser contre l'oreiller pour boire du bouillon. Elle le pria de se lever, de les rejoindre en bas pour le dîner, le petit déjeuner ou le thé. Elle lui dit que son bon grain manquait à Ponce Pilate. Elle attira une petite chaise en bois près du lit et lui raconta des histoires comme il l'avait fait pour elle dans son enfance. Le jardin était peuplé de fées, lui rapportait-elle. Ce matin même, elle les avait aperçues filant à travers les hautes herbes. Elle lui rappela la présence du loup dans les bois qui jouxtaient le terrain ; si Talmadge tendait l'oreille, il pouvait l'entendre hurler.

Mais le père qui l'avait autrefois écoutée avec tant d'attention semblait à présent sourd à sa voix. Il était perdu dans les méandres de son esprit, ou quelque part dans le passé, ou dans le ventre d'une bête que personne ne pouvait voir ni comprendre.

Finalement, dépitée, les yeux brûlants, Catherine se tut. Elle se releva, rangea sa chaise en face du vieux bureau massif. Dehors, dans la faible lumière d'un après-midi mourant, la neige se mit à tomber lourdement. Elle sortit une autre couverture de l'armoire, la posa sur son père en le bordant comme un enfant et le laissa dormir.

Les couvertures portant les noms des élèves de Margaret Bell avaient fait le voyage jusqu'à Bout-du-doigt. D'abord dans le placard de Catherine et sur les lits de ses enfants dans la maison jaune, et plus tard, de l'autre côté de la grand-route, elles ornèrent le lit de tante Lou dans la maison rose, celui de JL et le petit lit de Sunshine. D'autres couvertures étaient pliées dans l'étroit placard du couloir de la maison jaune, au milieu de draps poussiéreux et de serviettes délavées. Il y en avait qui étaient jetées sur le lit de Billy, dans une pièce aux stores toujours fermés, et sur celui de Sunshine, dans sa chambre tapissée de vert et noyée de pâquerettes.

Sunshine – avec son petit nez constellé des taches de rousseur héritées de sa grand-mère et ses cheveux blonds qu'elle tenait peut-être de sa mère, bien qu'elle n'ait jamais connu ni l'une ni l'autre – aimait tracer du bout du doigt les noms brodés sur le patchwork, les courbes cursives du nom de son arrière-grand-mère, Mlle Margaret Bell, et les prénoms d'enfants au milieu de fleurs et de feuilles, de soleils et de lunes, et tard un soir de juin, après avoir senti des araignées se promener sur la peau de son ventre en quête de ses cailloux cachés, elle tira la couverture jusque sous son menton et, alors que ses dents claquaient de façon incontrôlable, elle s'efforça de maîtriser sa mâchoire.

SOUS L'EAU

Juin 1982

Une semaine après l'arrivée des araignées, JL partit en colonie de vacances.

Sunshine et tante Lou l'aidèrent à charger dans le coffre de la « carriole d'enfer » son sac en toile et son sac à dos, tous deux pleins à craquer, avant de l'accompagner chez les Murphy dont la grande maison de briques se fondait parmi d'autres grandes maisons de briques. Les arbres de ce quartier n'arrivaient même pas à la hauteur de ces grandes demeures, ils étaient frêles et accrochés à des piquets par des chaînes serrées autour de leur maigre tronc.

Pour le trajet, JL s'assit à l'avant, car c'était elle qui s'en allait. Sunshine reposa son front contre la vitre arrière. Le nom de carriole d'enfer était une idée de Billy pour qui le vieux tacot de Lou avait besoin d'un sobriquet flatteur qui lui rendrait toute sa superbe. Son pare-chocs était cabossé, et le rembourrage des sièges s'échappait des déchirures comme de la mousse en forêt. Malgré la climatisation, il faisait toujours terriblement chaud sur la banquette arrière, les cuisses de Sunshine collaient au cuir caramel.

Devant la maison des Murphy, tante Lou l'invita à sortir du véhicule pour dire au revoir à sa cousine pendant qu'elle saluait Mme Murphy, qui remontait justement le chemin d'un pas alourdi par ses sabots, tout sourire pour les accueillir.

Mme Murphy était aussi maigre que le petit arbre de son jardin et arborait une coupe courte blonde effilée à la mode de la princesse Diana. Elle portait un jean moulant sur ses hanches étroites (on était loin des belles brioches à faire pleurer de virils gaillards) et un haut sans bretelles en tissu-éponge.

Joanna Louise serra Sunshine dans ses bras. La chaleur de ses épaules nues était plaisante.

— Je te prête ma chambre si tu veux, déclara-t-elle en s'écartant. *Maman** ne dira rien.

Sur la route, JL avait ouvert son sac à main en forme de coquillage pour en sortir son maquillage et s'en tartiner là, dans la voiture, sous le nez de tante Lou, sans s'attirer la moindre réflexion. À l'arrière, Sunshine n'en croyait pas ses yeux. Sa cousine appliquait

soigneusement du fard à paupières, et tante Lou semblait parfaitement indifférente. Elle savait (de source sûre, Arthur) que pendant toute l'année JL s'était maquillée en arrivant au collège puis démaquillée avant de rentrer. Un jour, sa tante avait fini par découvrir son manège, et quand sa fille avait menti pour se défendre, elle l'avait giflée avec force. Or, ce matin, tante Lou était restée de marbre.

À présent sur le trottoir devant la pelouse des Murphy, sans un seul arbre pour leur faire de l'ombre, on voyait la sueur perler sur le front de JL, et chaque fois que celle-ci clignait des paupières, des taches noires se formaient au coin de ses yeux. Mais Sunshine ne le lui fit pas remarquer, car, avec ou sans bavures de mascara, JL était jolie. La chaleur rosissait ses joues, et sa bouche était aussi gourmande qu'une fraise gelée. Tante Lou avait tressé ses cheveux en deux nattes attachées par des rubans vert menthe.

— Bon, dit Sunshine en croisant les bras. Alors salut.

— Je t'écrirai, promit sa cousine, et elle se pencha vers elle, si près que ses taches de rousseur et les bavures noires étaient bien visibles, et son souffle sentait encore le sirop d'érable du petit déjeuner. Mais ne répète à personne ce qu'elles diront, précisa-t-elle en jetant un coup d'œil agacé vers sa mère.

— Qui ça, elles ? demanda Sunshine d'un ton faussement détaché.

— Mes lettres, idiote.

Derrière l'adolescente maquillée, Mme Murphy et tante Lou discutaient encore dans l'allée tandis que Caroline Murphy se faisait désirer. Sous ses bras croisés, Sunshine sentait les cailloux.

Un jour, JL était entrée dans la salle de bains alors que Nash sortait de la douche. Elle avait rapporté que ce qui pendait entre ses jambes ressemblait à la trompe de l'éléphanteau dans *L'Enfant d'éléphant*. Ça pendouillait de la même façon, disait-elle. JL s'y connaissait en matière de machins de garçons, de sang dans les culottes des filles, et de ces poils soyeux et doux comme des cheveux de bébé qui commençaient à pousser entre ses cuisses. (Sunshine avait passé l'année à surveiller son propre pubis, mais elle ne voyait toujours rien.) Sa cousine saurait forcément la renseigner au sujet des cailloux, ainsi que sur ce qui s'était passé avec Billy dans la véranda, et elle ne le répéterait à personne.

Seulement, comment aborder ces sujets ? Quels mots utiliser ? À l'intérieur de sa poitrine, loin sous les cailloux, Sunshine sentit comme une plaie douloureuse. Alors que JL se retournait déjà, elle se lança dans un élan mal maîtrisé :

— Attends ! Je voulais te demander quelque chose !

Sa cousine pivota vers elle, chassant du dos de la main la sueur qui perlait au-dessus de sa lèvre supérieure.

— D'accord, mais fais vite.

Sunshine baissa d'un ton pour ne pas se faire entendre des adultes.

— Tu ne te moqueras pas, hein ?

Les formules se bousculèrent dans son esprit à la recherche de la question parfaite. Quelle était-elle, cette question ? JL patientait, plissant ses yeux bleus. Puis la porte des Murphy s'entrouvrit, laissant apparaître la tête blonde de Caroline qui appela :

— Joanna !

Personne ne l'appelait Joanna. Pourtant, le visage de l'intéressée s'éclaira, et elle se détourna de sa petite cousine. Sunshine regarda les deux filles courir l'une vers l'autre et s'enlacer au milieu de la pelouse, s'étreignant de toutes leurs forces.

— Elles sont tellement mignonnes, dit Mme Murphy à tante Lou.

— Oh, oui... Les meilleures amies du monde.

Depuis le trottoir, la jeune fille délaissée observait Caroline qui déposait un baiser sonore sur la joue de sa copine tandis que leurs mères reprenaient leur bavardage. Les adolescentes se chuchotèrent des secrets à l'oreille, JL laissa tomber son sac en toile sur l'herbe fraîchement tondue et revint au trot vers sa petite cousine.

Sunshine eut beau croiser de nouveau les bras, JL la serra si fort contre elle qu'elle la souleva de terre. C'était fou de grandir autant en si peu de temps, s'étonna Sunshine, et elle sentit les seins formés se presser contre elle. Quand JL la relâcha, ce fut pour lui glisser dans un souffle parfumé au sirop d'érable :

— Tu répondras à mes lettres, pas vrai ?

Elle rejoignit Caroline devant la maison, et l'écho de leurs gloussements parut monter jusqu'au ciel matinal et traverser toutes les pelouses vertes impeccables du quartier. La porte se referma derrière elles, et la rue se gonfla d'un épais silence.

Sur la route du retour, tante Lou regardait droit devant elle sans souffler mot. Sa nièce n'avait pas plus envie de faire la conversation. Lucinda Williams chantait en fond sonore et, quand la cassette se termina, ni l'une ni l'autre ne la retourna pour écouter l'autre face. Les genoux repliés contre elle, Sunshine regarda défiler les champs verts et plats et les vieilles fermes avec leurs toits de tôle rouillée.

Quand elle était toute petite, en CP ou CE1, elle avait accompagné Billy faire des courses après plusieurs jours de tempête dans la maison jaune. Sur la route du supermarché, la voiture cahotait sur les nids-de-poule du bas-côté. Ils n'avaient pas encore rejoint la nationale 79 quand il dit soudain :

— Tu sais, il m'arrive d'avoir la tête dans le guidon, mais y faut que tu saches que c'est pas ta faute. Ça baigne, Fred ?

Sa voix tremblait si fort que, lorsqu'il s'engagea sur la double voie et prit de la vitesse, elle défit sa ceinture pour se pencher par-dessus

l'accoudoir central et reposer sa tête contre le bras de Billy.

Sa chemise sentait le propre, elle s'était occupée de leur linge, l'avait étendu sur la corde et replié proprement. Le coton contre sa joue sentait le soleil.

Plus tard, elle songea qu'il avait peut-être dit cela, qu'elle n'y était pour rien en cas de tempête, simplement pour lui faire plaisir. Pour la rassurer. Cela faisait bien longtemps qu'elle avait appris à éloigner les orages. À guetter les signes avant-coureurs. À être polie, toujours dire : « Oui, m'sieur », « Non, m'sieur ». Elle lui apportait des bières quand il en réclamait et se chronométrait pour être toujours plus rapide. Elle mettait tout en ordre dans la maison jaune, chaque chose à sa place (le beurre de cacahuètes dans le placard, les céréales sur l'étagère en dessous, le bourbon au-dessus du vieux réfrigérateur). Lorsqu'il oubliait d'acheter du lait, du papier toilette ou du liquide vaisselle, elle marchait jusqu'au *Nibar* et demandait à Big Jake de les mettre sur la note de Billy, et le commerçant s'exécutait sans poser de question. Il lui offrait même parfois un soda en plus d'une sucette.

Quand les tempêtes frappaient malgré tous ses efforts, et qu'elle ne supportait plus la tristesse de Billy ni son silence, elle partait parfois chez tante Lou.

JL laissait toujours sa fenêtre entrouverte pour elle, qu'il fasse chaud ou froid dehors, et Sunshine pouvait ainsi la pousser juste assez pour s'y glisser.

Elle se disait qu'il n'y avait rien de grave à laisser Billy seul, car depuis son petit lit dans la chambre de JL, elle pouvait garder un œil sur la maison jaune. S'il avait besoin d'elle, si l'eau commençait à couler des fenêtres et à inonder la véranda, elle serait là en une seconde. Elle pouvait y retourner. Alors, rassurée par la respiration de sa cousine dans l'obscurité, elle se laissait emporter par le sommeil.

Tante Lou ne demandait jamais à Sunshine pourquoi elle venait dormir dans la chambre de sa fille. Parfois, elle arrivait tard dans la nuit et, le lendemain matin, elle faisait son lit en s'efforçant de balayer la poussière rouge qu'elle avait déposée dans les draps. Puis elle repassait par la fenêtre et traversait la route pour rejoindre la maison jaune quand tout le monde ronflait encore.

D'autres fois, elle se rendait à pas feutrés dans la cuisine pour se servir un verre d'eau, et tante Lou, sortant des assiettes du placard ou fouettant de la pâte à crêpes dans un saladier, lui lançait simplement un regard en disant : « Tu vas bien, ma puce ? » ou « Bonjour, la marmotte ! ».

Ces matins-là, elle donnait à sa nièce la sensation qu'elle avait sa place dans cette maison au même titre que les parquets cirés ou la lumière mandarine quand tombait le soir. Au même titre que Joanna Louise elle-même.

Ni Sunshine ni sa tante n'avaient besoin de mots pour comprendre qu'elles partageaient un secret.

Comme si elles étaient les seules à détenir un précieux savoir. Joanna Louise elle-même ne pouvait pas en dire autant. Cette pensée emplissait Sunshine d'une chaleur réconfortante, même si elle n'était pas sa fille et que, aussi proches soient-elles, une nièce restait une nièce. Pour Sunshine, c'était un peu comme remporter le lot de consolation à la foire de l'école.

Ce lien tacite ne fut trahi qu'une seule fois, deux ans plus tôt, et par la faute de tante Lou.

JL, le pas traînant et les yeux bouffis de sommeil, était partie prendre sa douche avant d'aller au collège. Cette année-là, elle avait commencé à se laver tous les jours, parfois même deux fois par jour, au point que sa mère avait acheté du savon pour bébé. Une fois habillée, JL parfumait sa chambre d'un nuage de cette eau de toilette à l'odeur poudrée puis avançait dans la bruine, les yeux fermés et le menton haut.

Ce matin-là, la porte de la salle de bains était fermée à clé, et l'on entendait l'eau couler. Sunshine avait frappé en criant :

— Je dois faire pipi !

— Tu n'as qu'à pisser chez toi ! avait crié sa cousine sous la douche.

C'était la troisième nuit d'affilée que Sunshine dormait là. Dépitée, elle avait tambouriné contre le battant puis traîné des pieds jusqu'à la cuisine, vêtue d'un vieux pyjama bleu délavé récupéré de sa cousine, comme nombre de ses vêtements, trop grands pour elle mais qui constituaient l'essentiel de sa garde-robe.

Tante Lou était dans la pièce, ses épais cheveux roux retenus sur le sommet de son crâne par des peignes en écaille de tortue, et versait du café dans une tasse rose. Il faisait froid dans la cuisine traversée par les courants d'air, mais il flottait une odeur agréable de petit déjeuner. Tante Lou regarda sa nièce et, au lieu de la saluer comme d'habitude ou de lui proposer une tartine et un café, une ombre passa sur son visage, comme si la tempête qui agitait Billy s'était échappée de la maison jaune pour s'inviter dans celle-ci.

La regardant reposer le percolateur, Sunshine crut qu'elle allait se faire gronder, peut-être pour avoir encore dormi ici ou pour avoir crié sur JL. Elle eut peur qu'on ne lui secoue le bras en disant : « Ça suffit, mademoiselle. Rentre chez toi, maintenant ! »

Mais non. Sa tante se contenta de quitter la cuisine, traversa le salon et sortit de la maison. Sunshine la suivit, la vessie pleine à craquer, ne sachant que faire ni que dire. Devait-elle s'excuser ? Dans le doute, elle garda le silence tandis que tante Lou enfilait les bottes

de Nash, apparemment trop furieuse pour remarquer que les siennes étaient juste à côté, avant de se diriger d'un pas rageur vers la maison jaune.

La grand-route était dure et froide sous les pieds nus de Sunshine, et son souffle chaud formait de petits nuages blancs devant sa bouche. Remontant son pantalon de pyjama, elle lança :

— Je crois qu'il fait la grasse matinée.

Mais sa tante n'avait pas l'air de l'entendre. Son peignoir était bien serré autour de sa taille et tombait au-dessus des genoux, dévoilant ses mollets couverts de taches de rousseur. Les bottes de Nash étaient trop grandes, c'était un peu ridicule. La colère devait l'aveugler, car en d'autres circonstances jamais elle n'aurait osé sortir dans cet accoutrement.

Elle remonta le chemin de terre, traversa le pont de Terabithia, sa petite nièce sur ses talons, jusqu'aux vieilles marches donnant sur la véranda. Les pas de Lou étaient si lourds qu'on eût dit qu'ils allaient enfoncer la maison dans la terre molle et qu'elle serait engloutie à jamais dans ce monde souterrain.

Sunshine avait envie de la retenir par le bras, de lui dire : « Laisse-le tranquille, laisse-le se reposer », mais cette version de tante Lou lui donnait une peur bleue.

Au bout du couloir, la jeune fille s'était arrêtée près du tourne-disque, contre la pile d'albums que Billy n'écoutait pas quand grondaient les tempêtes, des albums qui prenaient la poussière en attendant de mériter à nouveau son attention.

Comme elle n'avait pas refermé la porte d'entrée derrière elle, le matin froid s'invitait dans la maison jaune. Elle jeta un coup d'œil dans le couloir, trépignant de l'envie de faire pipi.

— Billy ! vociféra sa tante en tambourinant à la porte de sa chambre. Je sais que tu es là. Bouge tes fesses et file au travail ! Aurais-tu oublié que tu as une fille à nourrir ?

Sunshine regarda le plafond du couloir. De l'eau de pluie s'insinuait par les fissures et gouttait sur le parquet. *Ploc, ploc*. Le plâtre se bombait sous le poids du liquide.

Tante Lou frappa de plus belle.

— Tu te fous du monde !

L'envie pressante de Sunshine devenait critique, mais elle était incapable de s'engager dans le couloir, pétrifiée par l'angoisse. Elle pria pour que Billy dorme encore et n'entende pas sa sœur, qu'il fasse un joli rêve digne des histoires qu'il racontait dans la véranda, de l'époque où il jouait au base-ball et avait, à quinze ans, le meilleur lancer de tout le Mississippi. D'après Big Jake, en tout cas.

Confrontée au silence, tante Lou prononça des paroles qui demeureraient longtemps gravées dans la mémoire de Sunshine, sans

qu'elle sache comment les interpréter :

— Tu te transformes en *lui* ! (Sa voix était rocailleuse et tremblotante, mais ça restait un cri.) Tu sais quoi ? Un jour, c'est *son* visage que tu verras dans le miroir, Billy Turner, et ce jour-là, ce sera trop tard. Penses-y !

Quand elle frappa la porte du plat de sa main, la vessie de Sunshine céda. Elle rentra les genoux, serra ses cuisses, mais rien n'y fit ; sa culotte devint chaude et mouillée, l'urine ruissela le long de ses jambes, et une flaque se forma sur le sol. Tante Lou surgit, la prit par la main et la fit sortir sur les marches de la véranda. Elle n'eut pas l'air de remarquer la tache foncée sur le pantalon bleu délavé, et s'essuya vigoureusement le visage de sa main libre en disant :

— Viens, ma puce, on va prendre le petit déjeuner. Après, je t'emmènerai à l'école.

Ce soir-là, Sunshine avait regardé les pâquerettes dériver dans le courant.

L'eau qui remplissait sa chambre était différente de l'eau de pluie des tempêtes ; c'était un océan né de cette tapisserie installée par mamie Catherine il y avait bien longtemps, un vert profond sur lequel les pâquerettes ressemblaient aux anémones que Sunshine avait découvertes en classe verte, quand elle avait visité l'aquarium en CE2. Les élèves avaient eu le droit de toucher ces créatures qui peuplaient une petite mare d'eau froide.

Peut-être était-ce ce qui avait plu à mamie Catherine dans ce motif. Les fleurs lui rappelaient peut-être des créatures marines. Elle aurait choisi ce papier peint pour créer un lieu magique, un univers entre terre et eau. Sans *lui*.

Qui que soit ce *lui*. Sunshine imaginait un troll au teint cadavérique, aux cheveux clairsemés et aux yeux injectés de sang.

Peut-être que mamie Catherine s'était figuré que dans ce monde intermédiaire (à l'abri des vieux trolls affreux et des mains araignées) les enfants pouvaient respirer sous l'eau.

Le lendemain matin qui suivit la partie de Monopoly, après le bourbon et les bières dans la véranda, Sunshine se réveilla de bonne heure.

Elle avait trop chaud et se retrouva emmêlée dans ses draps qu'elle chassa d'un coup de talon pour se retourner sur le dos et regarder le plafond strié de fissures comme des branches d'arbre.

Dehors, la clarté dorée portait encore le rose des premières lueurs du jour. Sur le mur, en face de la fenêtre ouverte, s'étirait l'ombre du chêne. Sa chambre sentait le feuillage. Le souvenir lui revint de tante Lou la veille au soir, buvant et fumant des cigarettes, la façon dont

elle rejetait la tête en arrière pour rire aux blagues de Billy. La jeune fille sourit au plafond et tendit les bras à ses fissures en agitant les doigts. Un œil fermé, elle occulta une tache d'humidité avec son pouce.

Pendant un instant, l'humeur de juin de la veille se fit encore sentir, et la journée fut comme la mer, dégagée et ouverte à perte de vue.

Ce matin, elle demanderait à Moss s'il la laisserait partir avec lui sur son *bateau** ; en s'habillant vite, elle pouvait encore le rattraper. Mais quand elle se redressa dans le lit, tout excitée, son tee-shirt frotta contre sa poitrine, et elle sentit quelque chose de tendre.

Elle se souvint soudain des cailloux et eut un vague haut-le-cœur, comme une tension nauséuse évoquant ce moment de gêne profonde. Les araignées sous son tee-shirt. La façon dont elles avaient palpé les cailloux et le souffle chaud de Billy à son oreille.

Elle courrait rejoindre Moss et passerait la journée au lac avec lui. Il lui raconterait des histoires datant de ses grands-parents. Mamie Catherine et ses vêtements roses. Sa passion pour la forêt, que Sunshine partageait. Il lui rapporterait l'époque où tout Bout-du-doigt se retrouvait à Saint Cadence pour assister aux matchs de base-ball du lycée, et où les lanciers de Billy faisaient de si belles courbes qu'on le croyait digne de rejoindre les plus grandes ligue. Puis Moss la laisserait se rafraîchir dans l'eau claire pendant qu'il attacherait le *bateau**.

Le soleil brillant assécheraient et purifierait le souvenir spongieux et malodorant de ce qui s'était passé dans la véranda.

Elle se leva d'un bond, quitta les vêtements qu'elle portait la veille pour mettre un débardeur et une salopette que tante Lou trouvait affreuse, mais qui était bien pratique pour poser un ver sur son genou le temps d'enfiler l'hameçon ou pour essuyer ses mains poisseuses de sang de poisson. En s'habillant, elle garda le regard haut pour éviter de voir ses cailloux. Elle s'en voulait de les avoir dans son corps, comme si leur présence avait provoqué cette scène avec Billy. Si seulement elle pouvait les enlever, défaire les boutons et retirer les cailloux cachés dessous. Elle ne les glisserait pas dans sa poche, finalement, mais les jetterait tous les deux par-dessus bord, dans la partie du lac où l'eau était la plus profonde. Elle entendait déjà leur *plouf, plouf* satisfaisant. Comme des bulles s'échappant de la bouche d'un poisson.

Elle sortit dans le couloir sur la pointe des pieds, dans l'intention de se faufiler discrètement devant la porte de la chambre de Billy, mais des bruits résonnaient dans la cuisine.

Il était réveillé.

Billy était assis à table et lisait le journal en sirotant son café. Il s'était déjà douché. Ses cheveux, ondulés comme ceux de tante Lou, étaient encore mouillés, tirés en arrière. Il regarda Sunshine et sourit.

— Bien le bonjour, Fred.

— B'jour, dit-elle tout bas.

Il reposa son journal.

— Tu as faim ? Tu veux un œuf en panier ?

La voyant faire signe que oui, il se leva gaiement. À croire qu'il n'avait pas bu de bourbon la veille. Et que rien ne s'était passé du tout.

— Tu veux regarder un dessin animé, Fred ?

Il installa leur petite télévision portable sur la table en Formica et mit *Scooby-Doo*. Mais toute l'attention de la jeune fille, du coin de l'œil, était focalisée sur Billy. Il portait un jean pâle taché de graisse et une chemise blanche si fine qu'on voyait sa peau à travers, et sous ses pieds dans le sol, cette tache en forme de papillon, comme un tampon sur le lino noir et blanc datant de bien avant la naissance de Sunshine.

Billy sortit les œufs, puis le beurre dont il tartina les deux faces d'une tranche de pain de mie.

— Ça va ? demanda-t-il si soudainement qu'elle sursauta.

Aurait-il senti son regard dans son dos ?

— Ouais, répondit-elle, reprise d'une vague nausée.

Il lui lança un sourire par-dessus son épaule et retourna à sa tâche. Le beurre crépitait dans la poêle. La porte de la cuisine était ouverte sur le petit porche latéral où l'on entendait, malgré le grésillement du gras et la musique de fond angoissante de *Scooby-Doo*, le roucoulement mélodieux des tourterelles.

— Dis, Fred, reprit-il. Je sais que je n'aurais pas dû te parler de mon boulot. Je ne veux pas que tu t'inquiètes. D'accord ?

Comme il la regardait à nouveau par-dessus l'épaule, elle acquiesça et s'efforça de sourire, mais elle avait toujours la gorge nouée. Elle aurait voulu passer les bras autour de sa taille et humer l'odeur de sa chemise, mais pas ce matin. Ce matin, elle était mal à l'aise et serrait les poings sur les bords de sa chaise. Ses pieds nus, crispés, reposaient douloureusement sur la barre métallique froide de son siège.

— D'accord, murmura-t-elle en déglutissant fort pour empêcher ses lèvres de trembler.

— Sûre ?

Comme il insistait en la scrutant, elle opina.

Si elle ajoutait un seul mot, elle pleurerait. Sa pire crainte était que Billy s'excuse d'avoir fait bouger ses mains sous son tee-shirt. Elle voulait qu'il se taise pour de bon. Si seulement un long silence pouvait faire que ça ne se reproduise plus jamais.

Et que ça ne se soit d'ailleurs jamais produit.

— Écoute, Fred, j'ai plein d'opportunités ici. Je connais du monde sur la côte, j'irai me renseigner dès demain. J'irai tous les jours s'il le faut, d'accord ? Ton vieux Billy prendra toujours soin de toi, ne t'en fais pas.

Tandis qu'il s'activait en cuisine, ouvrant et refermant les placards et le tiroir à couverts, Sunshine chassa vite les larmes qui commençaient à couler. Billy posa devant elle un grand verre de lait et une assiette. Il avait retiré les croûtes du pain de mie pour les manger à sa place et, en échange, lui avait donné le cœur de sa tartine trouée.

Ce petit disque de pain grillé, retiré de la tranche pour y loger l'œuf au plat, constituait toute la gourmandise de la recette de l'œuf en panier.

Il se pencha pour la regarder bien en face et caressa tendrement sa joue. Elle prit une inspiration chevrotante, respirant son déodorant et son shampoing fruité, puis leva les yeux vers lui. De petites taches dorées éclairaient ses yeux verts. Séchant les larmes de sa joue avec son pouce comme un essuie-glace, Billy émit un petit couinement rigolo.

Elle sourit.

— Je te le répète, tu n'as pas à te faire de souci. Ça baigne, Fred ?

Elle opina à nouveau et poussa un soupir avant de dire :

— Ça baigne.

Billy s'assit avec elle à table, et ils terminèrent leur petit déjeuner en regardant la fin de *Scooby-Doo*.

— « Satanée bande de gamins fouineurs » ! s'exclama-t-il avant même que le mystère ne soit résolu, juste pour amuser sa fille.

Il fit griller une autre tranche de pain pour saucer le jaune d'œuf qui maculait le fond de leurs assiettes. C'était encore mieux que de sortir avec Moss. Elle et Billy, juste tous les deux, d'humeur à nouveau joyeuse dans la maison jaune.

Aujourd'hui, il irait faire des courses, annonça-t-il. Quand il sortit, Sunshine éteignit la télévision et fit la vaisselle. L'horloge accrochée au mur, la vitre ronde et tachée d'eau, n'indiquait que 9 heures, mais la journée n'avait déjà plus cette sensation d'horizon infini éprouvée à son réveil.

La chaleur de la vaisselle forma de la buée sur la fenêtre au-dessus de l'évier, et les bulles de savon s'amoncelèrent en petites montagnes à force qu'elle frotte la poêle. Sans raison particulière, elle se souvint du jour où tante Lou avait crié sur Billy. Elle avait crié d'un ton accusateur : « C'est *son* visage que tu verras dans le miroir, Billy Turner. » Et lui avait rappelé qu'il avait une fille à nourrir.

Sunshine eut envie de sécher ses mains et de se précipiter de l'autre côté de la grand-route, de dire à tante Lou qu'elle avait

l'estomac plein grâce au petit déjeuner préparé par Billy et qu'il lui avait même donné son cœur de tartine. Elle voulait lui hurler : « Tu vois ? Il n'est pas comme *lui*. »

Déjà, la chaleur de cette journée commençait à s'infiltrer par la porte ouverte de la cuisine.

C'était comme l'avait dit Billy : elle n'avait pas à s'en faire. Et s'il restait le moindre résidu de la soirée de la veille (les lucioles qui papillonnaient contre la moustiquaire et la platine qui tournait à vide) dans cette cuisine jaune ce matin, souillant les paumes de Sunshine, alors elle les nettoierait dans l'eau de vaisselle jusqu'à le faire disparaître.

LA CUMBERLAND

Tôt un matin de printemps 1941, tandis que le père de Catherine se remettait à peine d'un long sortilège qui avait duré plusieurs jours et ne reprenait pas encore pleine possession de ses moyens – son visage était encore pâle, son regard vitreux et dans le vague comme s'il réapprenait à voir –, Catherine démarra la Plymouth sur un coup de tête. Elle s'habilla chaudement, emmitoufla son père dans un manteau et un chapeau, l'aida à grimper sur le siège passager, puis baissa les vitres. Le vent froid s'y engouffra et leur mordit les joues et les doigts, les tirant de leur demi-sommeil.

Elle roula pendant presque quarante-cinq minutes jusqu'à la rivière Cumberland et s'arrêta sur l'accotement de gravier juste après le pont métallique. Ensemble, ils marchèrent sur les pierres, sur l'herbe blanchie par la gelée, et rejoignirent la rive et ses galets.

Elle aurait pu se contenter de se balader avec Talmadge jusqu'à la crique à la sortie du village, bras dessus, bras dessous, mais ce matin-là la crique était trop proche, ses branches et ses plantes grimpantes étaient trop embourbées dans leur routine, et l'ampleur de la maladie de son père requérait un horizon plus vaste. Une rivière plus imposante.

Ce fut la première d'une longue série de promenades printanières. En mars, l'air sentait encore la neige. Catherine et son père admirèrent le reflet des nuages qui glissait sur la surface de l'eau noire, où une fine couche de glace se formait par endroits.

L'année précédente, à la demande insistante du docteur Oliver et, finalement, de M. Washburn en personne, Talmadge s'était vu contraint de quitter son emploi au bureau de poste ; il était plus souvent sous l'emprise des sortilèges que dans son état normal. Il avait perdu cette énergie qui l'avait fait griffonner sur des dizaines de feuilles de papier ou passer la nuit à cuisiner un ragoût. Désormais, seule la tristesse semblait l'habiter.

Il se murait dans le silence, passait son temps à dormir.

Quand ils partaient au bord de la rivière pour le week-end, Catherine ne prenait plus la peine de le divertir avec des enfantillages, elle ne cherchait plus à faire la conversation, ne lui demandait plus à quoi il pensait, comment il se sentait. Elle se contentait de rester là,

contemplant le lac avec lui et humant l'odeur des rives.

Étrangement, la Cumberland semblait avoir un effet revigorant.

À la fin du mois d'avril à l'approche des beaux jours, les feuilles des sycomores étaient d'un vert éclatant, et l'air sentait la terre. Les jeunes garçons retroussaient leur pantalon et pêchaient la truite dans les courants peu profonds. Catherine prit son père par la main. Pieds nus, ils pataugèrent dans l'eau en riant de la sensation des galets lisses sous leurs talons.

Ce printemps-là, ils jouèrent à leur jeu d'antan : Catherine pointait du doigt un jeune arbre haut comme son genou, une touffe d'herbe bourgeonnante ou de fleurs sauvages, et son père lui donnait leur nom.

« Oh, dit-il de sa voix enrouée de ne plus assez servir. Ça, c'est un sycomore, bien sûr. »

« Ça, c'est de la vernonia. »

« De l'ilex. J'adore ce nom. Ilex. »

« Ici, tu as de l'asclépiade. »

« Coréopsis. »

« Celle-ci ? De la bergamote ! »

Il les listait avec fierté, comme des secrets qu'il était seul à connaître. Et, peu à peu, Catherine se mit à espérer que cette part de son père qui semblait irrévocablement brisée pourrait guérir pas à pas.

Un samedi de la fin du mois de mai, Catherine laissa Talmadge dormir pendant que sa mère et elle prenaient la Plymouth pour rendre visite à tante Ruth à Nashville.

Cette femme était si guindée et bigote que Margaret Bell elle-même avait du mal à la supporter. Elle s'évertua à expliquer à Catherine les étapes à respecter scrupuleusement pour quitter sa situation de célibataire endurcie et trouver enfin, à vingt et un ans tout de même, un mari convenable. Pour commencer, si tante Ruth pouvait se permettre, il s'agirait de se vêtir avec des couleurs qui, au lieu de jurer avec sa chevelure rousse, y seraient joliment assorties. Le bleu, le vert, etc. Tante Ruth, elle, avait coiffé ses cheveux – jadis roux, mais désormais clairsemés et grisonnants – en un chignon si serré que la peau de son front était tirée en arrière.

Pendant toute la visite, Margaret Bell resta polie, mesurée, mais quand elle s'inséra sur la nationale qui les ramenait à Portland, elle laissa libre cours au fou rire qui la démangeait. Catherine, encore rouge et au bord des larmes sous le coup de l'humiliation, ne comprenait pas.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

La gorge déployée, sa mère s'esclaffait si fort qu'elle dut se garer sur le bord de cette route sinuant entre des collines vertes, ondulées

comme la mer. Un camion les dépassa en trombe. Son rire secoua la voiture jusqu'à ce que Catherine, n'y tenant plus, se mette à glousser à son tour. Elle tira ses cheveux en arrière pour soulever ses sourcils et singea tante Ruth en disant :

— Laisse-moi te donner des astuces beauté !

Margaret Bell retira ses lunettes pour tamponner ses yeux avec son mouchoir, et il lui fallut encore quelques minutes pour recouvrer ses esprits avant de reprendre la route.

C'est au cours de ce même après-midi, peut-être à l'instant où tante Ruth se permettait des critiques acerbes à l'égard de Catherine (chaque remarque proprement emmaillotée comme un nourrisson le jour d'un baptême, déguisée en conseil salubre), ou bien quand Margaret Bell et sa fille étaient secouées par un fou rire alors que le camion les dépassait dans un vrombissement, quand Margaret Bell avait retiré ses lunettes, ou encore quand l'humiliation de Catherine s'était progressivement estompée pour laisser place à autre chose, une émotion qu'elle n'avait encore jamais ressentie aux côtés de sa mère, toujours est-il qu'à cet instant Talmadge Booker se leva pour se rendre dans la salle de bains à l'étage de la maison blanche aux moulures dentelées.

Par la suite, Catherine s'imaginerait souvent la scène : la maison si calme que Talmadge avait dû entendre distinctement le tic-tac de l'imposante horloge en chêne au rez-de-chaussée, dans la salle à manger qu'ils n'utilisaient jamais. La salle d'eau probablement inondée par la clarté de l'après-midi. Talmadge était debout, immobile sur le carrelage froid, et rassemblait méticuleusement tous les flacons de la pharmacie. Il avait sorti les cachets prescrits pour ses ulcères, ceux de sa femme contre la migraine, la bouteille de sirop pour la toux rangée au fond de ce placard depuis dix ans, puis était retourné dans sa chambre et avait aligné les médicaments sur sa table de chevet en une rangée bien nette, comme des soldats au garde-à-vous. Il avait avalé le tout avec un fond de whisky.

Catherine avait encore les yeux humides après son fou rire quand elle retrouva son père. On eût dit que Talmadge s'était simplement accordé une petite sieste. Il avait la chemise bien rentrée dans le pantalon, seuls ses pieds étaient nus. Comme s'il venait de s'endormir.

Il avait les cheveux soigneusement peignés sur le côté et les mains croisées en prière, posées sur son ventre rebondi.

Plus tard, Catherine se dirait qu'elle aurait dû anticiper cette tragédie.

Quand le chagrin noircirait ses idées, elle penserait qu'elle l'avait

vue venir, mais qu'elle avait préféré s'aveugler.

Talmadge n'avait pas souffert de sortilège depuis plus d'un mois – ou, en tout cas, rien de très grave –, mais ils étaient tout de même allés se promener tous les deux au bord de la rivière près du pont métallique. Elle avait apporté des sandwiches au jambon (avec des cornichons dans celui de son père) et du Coca-Cola. Il faisait bon, et la lumière miroitait à la surface de l'eau. Depuis la rive, elle avait désigné toutes les feuilles, les branches, les arbres, le serpent vert pâle filant dans l'herbe haute, la truite dans l'eau claire et le chèvrefeuille entortillé autour de l'écorce tachetée d'un sycomore, mais son père n'avait rien nommé de tout cela.

MILLE QUESTIONS

Juin 1982

Tante Lou rentrait du *dîner* lors d'un après-midi cuisant. Elle salua Sunshine qui avait retiré les planches du pont de Terabithia pour observer dessous les grenouilles dont le coassement résonnait toute la nuit durant et, par la vitre ouverte de sa carriole d'enfer, elle lui lança :

— J'ai une surprise pour toi !

Dans la maison rose, elle décapsula une bière et servit une limonade à sa nièce. Toutes les deux s'assirent dans la véranda donnant sur l'arrière de la maison, et tante Lou lut à haute voix la lettre de JL.

La lettre commençait par *Chère maman (et Nash et Sunshine, puisque vous devez être là)* – la mère leva les yeux au ciel en souriant – puis décrivait d'un ton formel et détaillé la vie en colonie de vacances. JL était tombée de son cheval effrayé par une abeille, mais pas de panique, elle n'avait rien de cassé ; elle avait fabriqué un cadeau pour sa *maman**, mais attendrait de rentrer pour le lui offrir ; elle avait appris à monter une tente et à faire un feu.

Sa lettre pour Sunshine était pliée et cachée sous plusieurs couches de feuilles de carnet vierges. Quand tante Lou extirpa le papier griffonné, il avait la forme d'un petit cube serré sur lequel était noté *PRIVÉ ! POUR SUNSHINE* sur les deux côtés.

Sunshine prit un air gêné, mais sa tante la rassura en riant :

— Ne t'inquiète pas, ma puce. Vous avez le droit d'avoir vos petits secrets.

Elle emporta sa bière dans la maison et alla prendre une douche, laissant sa nièce déplier sa lettre. Il était écrit :

Salut Sunshine,

Quoi de neuf, la pêche ?

Si maman est à côté de toi, PARS, trouve-toi un coin

TRANQUILLE. J'ai un secret à te dire.

ÇA Y EST ?

T'ES TOUTE SEULE ?

BON.

J'ai rencontré un garçon à la colonie, il s'appelle Henry
ET on s'est roulé une pelle.

NE LE RÉPÈTE À PERSONNE.

Motus et bouche cousue !

C'était comme fourrer ma langue dans une bouée de sauvetage. Mais, rassure-toi, je n'irai pas plus loin avant mes seize ans, et quand je le ferai, tu seras la première au courant.

Vous êtes déjà allés voir la nouvelle maison ? Maman et la Tache sont toujours aussi dégoûtants ? Et Billy, ça y est, il est riche ? Tu peux dormir dans ma chambre si tu veux, ça ne me dérange pas.

B+I+T+S+O+U

Joanna

Sunshine déchira la lettre en petits morceaux qu'elle jeta dans les W.-C. et tira la chasse, dans la salle de bains au carrelage vert encore couvert de buée après la douche de tante Lou.

Cette dernière lui parlait depuis sa chambre où elle était occupée à se maquiller. Ce soir, elle sortait avec Nash.

— Tu devrais lui répondre. C'est toujours agréable d'avoir des nouvelles de quelqu'un que tu aimes.

Après avoir dit au revoir à tante Lou, Sunshine prit l'une des couvertures rangées dans le placard du couloir et l'un des draps boulochés et adoucis par le temps, et elle traversa la grand-route avec son lourd chargement. La camionnette de Billy n'était plus là lorsqu'elle s'était réveillée ce matin-là et celui-ci n'était toujours pas de retour. La maison jaune s'assombrissait à l'approche d'une tempête, et l'air se chargeait de l'odeur d'une averse imminente.

Dans sa chambre, elle coinça un bout de l'une des couvertures dans le tiroir du haut de la plus petite des deux commodes (où étaient grossièrement stockés de vieux vêtements de bébé, des cadres vides et des chandeliers en argent noirci) et noua le coin opposé de la couverture autour d'une colonne de son lit pour la tendre comme une cloison. Dans le placard du couloir, elle prit le drap imprimé de branches de mûrier pour s'en faire un toit – c'était plus léger qu'un plaid –, mais il n'était pas assez long pour rejoindre l'autre colonne du lit. Elle tenta de coincer un angle du drap dans la table de nuit, mais il glissa par terre.

Au-dessus de la machine à laver, dans la petite véranda donnant sur la cuisine, il y avait une étagère remplie de vieux paquets de

détergent tachetés de moisissure et une caisse à outils rouillée. Sunshine sortit un marteau et des clous – également couverts de rouille – et retourna dans sa chambre.

Quand elle eut terminé, sa forteresse était fixée par des pinces à linge et quelques clous, ses remparts étaient pour partie des couvertures et les murs verts de la pièce. Une brise s'engouffra par la fenêtre, le toit de la tente ondula, mais tint bon. Dehors, la couleur du ciel évoquait celle d'un gros hématome.

Elle frémissait d'excitation.

Quand la tempête fit rage, elle équipa l'intérieur de son fort de piles d'oreillers et de couvertures. Elle s'empara de la vieille lampe à pétrole posée sur sa commode et l'emporta dans son antre. Elle prit également une cuillère et un bocal de beurre de cacahuètes entamé (quoi de plus excitant qu'un goûter dans sa forteresse ?), ainsi qu'un torchon pour nettoyer l'ustensile.

Quand la pluie cessa et que le coucher du soleil plongeait Bout-du-doigt dans une pénombre lugubre, Sunshine retraversa la grand-route, ses pieds nus s'enfonçant dans la boue, et récupéra dans l'armoire de JL autant de livres et de romans jeunesse qu'elle pouvait en porter. Ils avaient autrefois appartenu à tante Lou. Leurs pages avaient une odeur poussiéreuse étrangement agréable. De retour dans son refuge, elle installa une bibliothèque en empilant proprement les ouvrages contre le mur. Voilà, elle pouvait prendre ses aises. Des globes de la lampe en porcelaine à fleurs émanait une lumière douce et chaude. Elle mangea des cuillères entières de beurre de cacahuètes et écrivit sa réponse à la lettre de JL :

Chère JL,

L'été est génial ! Billy a du CA\$H plein les poches. Ton histoire de pelle me dégoûte, et quand tu auras seize ans et que tu le feras, je ne veux pas le savoir.

Sunshine

Elle ne savait pas vraiment ce que JL voulait dire par « le faire » et avait très envie d'être fixée sur le sujet. Mais, comme elle était fâchée que sa cousine l'ait abandonnée tout l'été, elle ne demanda aucun éclaircissement.

Au fond, elle aurait voulu envoyer à JL une longue liste de questions, au moins mille, elle les aurait rédigées en verlan au cas où un adulte passerait par là. Et en pattes de mouche. Elle aurait écrit sur un vieux parchemin que sa cousine aurait déroulé d'un geste théâtral. D'abord, les questions majeures :

Que sont ces illoux-ca dans ma trine-poi ?
Les as-tu eus ssi-au avant d'avoir des éins-s ?
ry-Hen a-t-il utilisé ses ains-m, et te faisaient-elles
penser à des gnées-arai ?
As-tu eur-p de ber-tom ceinte-en ?
Rappelle-toi ce que tu m'as dit à propos du er-v !

— Tomber enceinte, ça peut prendre plusieurs formes, lui avait expliqué JL.

Ce jour-là, le lac s'étendait à leurs pieds comme un immense miroir. Elles étaient assises, les mollets dans l'eau, et faisaient lentement couler sur leurs cuisses des poignées de sable fin. Au soleil, les jambes de Sunshine s'étaient teintées d'une couleur miel cru. Celles de JL étaient plus pâles, constellées de taches de rousseur. Elles chuchotaient de sorte que tante Lou, qui sommeillait dans son transat à l'ombre du chêne, ne puisse pas les entendre.

— Il suffit parfois d'embrasser un garçon. Si tu poses ta bouche contre la sienne et qu'il tire la langue comme ça (JL formait un cercle avec son pouce et son index couverts de sable et y fourrait la langue), alors un minuscule scarabée, invisible à l'œil nu, sort de sa salive, passe dans ta gorge et descend dans ton ventre.

— Et ensuite ? avait demandé Sunshine dans un murmure.

Écœurée. Pendue à ses lèvres.

Les yeux de JL, du même bleu-vert que l'eau du lac, étaient luisants et chargés de mystères. Elle s'était penchée vers sa petite cousine.

— Ensuite, le scarabée grossit, grossit... puis il se fend en deux comme une coquille d'œuf, et un petit ver dégoûtant en surgit. Et tu sais ce qui arrive ensuite ?

— Non ?

Sunshine retenait son souffle, avide de savoir.

— Le ver grandit et se transforme en *bébé*.

À la fin de sa courte lettre, Sunshine ajouta :

P.-S. : Merci, mais je ne veux pas dormir dans ta chambre.

Puis elle scella son enveloppe et écrivit dans l'encart : « PRIVÉ ! À DESTINATION EXCLUSIVE DE JL ». Le lendemain matin, elle déposa l'enveloppe sur la table de sa tante pour que celle-ci aille la poster.

Si tante Lou ouvrait le courrier, le seul secret qu'elle pourrait y découvrir – quoi que veuille dire « le faire » – ne serait compromettant

que pour JL. Sunshine ne risquait rien. Et Billy non plus.

UN FRUIT DANS TA PAUME

Billy et tante Lou n'aimaient pas parler de leurs parents, mais Sunshine percevait leur présence dans la maison jaune. Elle avait commencé à la sentir des années auparavant, avant même de savoir qui ils étaient.

Et, depuis tout aussi longtemps, elle sentait la présence de l'histoire de la femme du crocodile.

Les histoires ont parfois ce pouvoir magique : au fond de vous, vous les connaissez depuis votre naissance, et le jour où quelqu'un vous les raconte enfin, elles ont comme un goût de souvenir.

Elle avait sept ans quand Billy évoqua le Black Bayou pour la première fois. C'était un après-midi d'été nuageux, le ciel était bas et gris. Ils étaient dans leurs fauteuils à bascule dans la véranda, et l'air sentait la pluie bien que le sol fût encore sec. Billy commença par lui parler du requin dans le lac. Un jour, alors qu'il pêchait, un grand requin blanc attaqua son bateau, alors Billy sauta sur son museau pour y faire un pas de danse. Le poisson se déclara vaincu et repartit au fond du lac, remontant les canaux pour rejoindre l'océan. On ne le revit jamais.

— Cette histoire n'est pas trop mal, avait jugé Sunshine. Mais tu me l'as déjà racontée.

— Je te l'ai déjà racontée ? avait-il répété, d'un air atterré. Ben merde alors... Dans ce cas, je crois que tu dois toutes les connaître, Fred.

Elle avait fait osciller son siège.

— Tante Lou dit que tu connais plus d'histoires que n'importe qui.

— Vraiment ?

— Elle dit aussi que tes histoires sont fausses.

— *Fausse*s ?

Sa voix soudain aiguë avait fait rire Sunshine. Il s'était mis à pleuvoir. La mousse qui pendait des branches ressemblait à des cheveux, et Sunshine avait cru entendre un carillon sonner au bout de la route.

— Bon, dit Billy avant de boire une longue gorgée de bière. Je reconnais avoir un peu exagéré mon histoire de requin, mais c'est une hyperbole.

Sunshine connaissait ce terme. Elle l'avait appris à l'école. C'était quand on étirait la vérité comme du caramel. Et ça la décevait.

— Je le savais, mentit-elle.

Du regard en coin que lui lançait son père, elle déduisit qu'il n'en croyait pas un mot.

— Par contre, j'ai une histoire vraie à te raconter. Tu ne la connais pas encore, parce que je craignais qu'elle ne te fasse peur. Mamie Catherine nous la racontait quand Lou et moi étions petits. D'ailleurs, je crois que j'avais à peu près ton âge quand je l'ai entendue pour la première fois.

La promesse d'une nouvelle histoire chassa sa déception. Après tout, tante Lou avait peut-être tort.

— Raconte-la-moi !

— Tu en es sûre ? Cette histoire parle d'un crocodile, Fred, et il n'est pas très gentil.

— Le requin ne m'a pas fait peur.

— Mais ce crocodile est plus gros que tous ceux que tu as jamais vus. Il ne ferait qu'une bouchée de ce grand requin blanc... Bref, commençons par le commencement. Es-tu vraiment certaine de vouloir entendre cette histoire ?

Elle en était sûre. Sûre et certaine. La pluie tambourinait sur le toit de la véranda. Elle eut la chair de poule.

— Bon, très bien. Elle démarre il y a bien longtemps, au plus profond de la forêt, dans un lieu appelé le Black Bayou...

Dès lors, cette histoire eut pour Sunshine un goût de souvenir. Aussi doux, aussi palpable qu'un fruit dans sa paume.

Les routes du Tennessee étaient couvertes d'un tapis de feuilles humides et colorées quand Catherine retourna seule rendre visite à tante Ruth à Nashville. Margaret Bell disait avoir des copies à corriger, mais sa fille la soupçonnait de n'avoir ni l'énergie ni l'envie de supporter sa sœur. Catherine offrit une carte de vœux à sa tante ainsi que le cadeau d'anniversaire de la part de sa mère (une bible neuve protégée par du cuir souple et dont le frontispice mettait en scène un ange descendant des cieux pour saluer Élie).

Tante Ruth, les cheveux toujours tirés en arrière, parut déçue par la carte et ravie par la bible. Sa nièce resta une heure puis se leva en hâte, embrassa la joue sèche de Ruth et annonça qu'elle devait rentrer.

Épuisée par la visite, aussi brève fût-elle, Catherine s'arrêta dans un café. Elle s'assit au comptoir sur un tabouret pivotant en bois près de la caisse, le dos bien droit, les jambes croisées. Ce matin-là, elle avait opté pour un pull de laine rose pâle, juste pour contrarier sa

tante, mais après réflexion devant le miroir de son armoire, elle avait tout de même décidé d'ajouter une touche de maquillage afin de s'épargner des commentaires sur son allure et son célibat.

Un échec cuisant : tante Ruth lui avait fait remarquer que son rouge à lèvres ne faisait qu'accentuer son visage trop allongé et que son mascara avait coulé.

Dans le café, sous la lumière tamisée, la couleur de son pull mettait en valeur son teint clair et ses joues poudrées de fard, contrairement à ce qu'en disait sa tante. Mais ça, Catherine n'en savait rien. Ce qui lui occupait l'esprit, perchée sur son siège avec son joli pull rose, ce n'était pas son apparence ni les critiques de Ruth à ce sujet, mais son père.

Cela faisait quelques mois que Talmadge était parti, et son chagrin la saisissait par vagues quand elle s'y attendait le moins. En voyant un enfant remonter un trottoir de Portland avec ses chaussettes blanches retroussées sur ses chevilles, la douleur du deuil avait refait surface, et elle avait senti monter en elle une profonde tristesse. Une autre fois, c'était en remarquant la peau cireuse des pommes tombées de l'arbre de leur jardin (alors que Talmadge n'avait jamais eu d'intérêt pour ce pommier). Un autre jour, c'était en croisant Ponce Pilate (âgé de dix-neuf ans, un record pour un coq), que son père avait été le seul à apprécier.

Et aujourd'hui, dans ce café, ça la reprenait. Comme si l'on avait retiré le lourd couvercle d'un puits et que l'eau s'était mise à en déborder.

Elle voulut prendre une profonde inspiration, mais sa gorge était nouée, et ses lèvres se mirent à trembler.

Comme attiré par son nuage de mélancolie, un homme apparut à ses côtés au comptoir. Il était grand, élancé et séduisant. Soigné. Ses cheveux noirs étaient plaqués en arrière par de la brillantine.

Il la regarda et sourit. À croire que cette jeune femme, petite et rousse, pull rose et larmes dans les yeux, lui offrait un spectacle agréable.

— Il serait malandrin de ma part de ne pas me joindre à vous, murmura-t-il en se penchant vers elle.

Catherine, supposant son erreur intentionnelle, lui sourit malgré elle. Un sourire timide et tremblotant, mais un sourire quand même. L'eau du puits reflétait. Elle prit une profonde inspiration.

Prenant place sur le tabouret voisin, l'homme se commanda une tasse de café et demanda qu'on remplisse celle de Catherine. Quand la serveuse leur tourna le dos, il sortit une petite flasque de sa poche de pantalon et en versa un trait dans chaque récipient.

John Jay Turner était directeur adjoint de la banque de la ville. Au

premier regard, Catherine avait deviné que c'était un homme instruit, malgré son vocabulaire parfois hasardeux. Elle ne fit pas cas de la vantardise avec laquelle il évoqua son diplôme décroché à Vanderbilt dès les premières minutes de discussion ; n'était-ce pas charmant, cette marque de confiance en soi ? (Plus tard, elle apprendrait en bavardant avec l'un de ses copains dans un bar que John Jay avait raté son examen final de quelques points.)

Elle aimait la façon dont ses yeux verts, contrastant avec ses cheveux bruns, semblaient aimantés par elle, dans ce café au coin de la rue, et non par la serveuse à la poitrine généreuse derrière le comptoir, ni par les jolies étudiantes installées sur une banquette voisine. Ce n'est que plus tard qu'il manifesterait de l'intérêt pour les autres femmes. Ce premier jour, Catherine avait toute son attention, avec ses petits seins et sa silhouette frêle, ses cheveux roux et ce pull rose qu'elle adorait.

Les mois suivants, John Jay vint régulièrement à Portland pour lui rendre visite. Il l'invita dans le meilleur des deux restaurants de la ville (bien qu'aucune des deux enseignes ne soit vraiment exceptionnelle), puis se gara au bord d'un champ non loin de là. Elle n'avait jamais bu plus d'une ou deux gorgées du thé au whisky de son père, et elle fut ravie de la façon dont le bourbon de John Jay la réchauffait et l'engourdissait tout à la fois. Sur le siège passager avant, éclairée par la lune, elle le laissa retrousser sa jupe, retirer sa culotte et entrer en elle. La première fois, elle eut si mal qu'elle pleura de douleur, et il l'embrassa dans le cou en faisant « chut, chut », ce qu'elle prit pour une marque de tendresse.

Pour Noël, ils furent conviés à une fête dans une petite maison de briques à Nashville. Catherine portait une nouvelle robe rose. Un peigne étincelant de strass retenait sur le côté ses cheveux, dont elle avait soigneusement bouclé les pointes au fer. Aux côtés de John Jay, dans le salon bondé, elle riait avec d'autres couples en sirotant le whisky que les copains de John – les « lascars », comme il aimait les appeler – distillaient eux-mêmes dans leur sous-sol. C'était un petit bout de femme, les hanches menues et la taille fine ; elle atteignait à peine l'épaule de John Jay qui mesurait plus d'un mètre quatre-vingts.

Pendant qu'il plaisantait avec les lascars, elle reposait tendrement la tête contre son biceps. Elle aimait le contact rugueux de la laine de son pull sur sa peau, et la force chaude des muscles qu'elle devinait sous ses vêtements.

— La pauvre, elle est complètement folle de moi, dit-il à l'un des hommes.

Ce qui fit ricaner le groupe et monter le rouge aux joues de Catherine. Elle s'écarta du bras de John Jay et se mit à siroter sa

boisson, mais il enveloppa ses épaules pour l'attirer tout contre lui.

Cela faisait environ deux mois qu'ils se fréquentaient, et il était rarement affectueux avec elle en public. Lorsqu'il l'étreignait et qu'elle inhalait le parfum âcre de son après-rasage aux notes boisées, c'était comme si la patience de Catherine était enfin récompensée, car il lui offrait l'attention qu'elle avait espérée (mais qu'elle ne méritait pas toujours, semblaient-ils penser l'un comme l'autre).

Quand la soirée toucha à sa fin, John Jay la reconduisit à Portland. La voiture sentait fort l'alcool et dérivait parfois sur l'autre voie.

— Mon chéri, dit Catherine quand il dévia pour la troisième fois. Tu veux bien t'arrêter ? Je peux prendre le volant, je n'ai bu qu'un verre.

Plus tard, elle regretterait d'avoir adopté ce ton doux, comme si elle s'adressait à un enfant. Ou était-ce ses mots qu'elle avait mal choisis ? Toujours est-il qu'elle s'était mal fait comprendre.

C'était sa faute. Si elle s'était mieux exprimée, ce qui avait suivi ne se serait jamais produit.

John Jay se gara sur la bande d'arrêt d'urgence plongée dans l'obscurité. Sans un mot, il ouvrit sa portière pour changer de place. Ils se croisèrent devant la voiture dans la vive clarté des phares. Il n'y avait pas âme qui vive sur cette route. De part et d'autre, des champs déserts s'étendaient à l'infini. L'air était d'un froid mordant.

Machinalement, elle lui sourit pour lui signifier que tout allait bien, qu'ils passaient toujours une bonne soirée. En ce qui la concernait, en tout cas. C'est alors qu'elle remarqua le regard de John Jay. Dans le faisceau aveuglant des phares, ses yeux étaient d'un vert incisif.

— Ça t'amuse ? cracha-t-il avec mépris tout en levant la main.

Elle tressaillit, mais n'eut le temps ni de reculer ni de l'esquiver. Le claquement sonore la surprit, et elle mit une seconde à comprendre qu'il venait de la gifler. Son peigne à strass atterrit sur la chaussée.

Figée dans la lumière crue, elle finit par porter une paume à son oreille bourdonnante. Des larmes lui brûlaient les yeux. John Jay contourna la portière ouverte côté passager, grimpa à bord et la claqua brutalement. En se penchant pour ramasser son peigne, elle vit qu'il l'avait piétiné. Il était en miettes.

Catherine conduisit pendant la dernière demi-heure de trajet, les doigts crispés sur le volant pour réprimer ses tremblements. À côté, John Jay regardait par la vitre, les bras croisés comme un enfant qu'on aurait grondé. Elle luttait pour retrouver une respiration normale.

Sa priorité : masquer son état de choc. Faire comme si tout allait bien. Se montrer capable d'encaisser le coup sans ciller.

Lorsqu'elle s'arrêta devant la maison blanche aux moulures

dentelées et aux fenêtres endormies dans la nuit, elle demanda d'un ton qu'elle voulut détendu s'il souhaitait boire un café avant de repartir.

Il pouffa.

Elle n'avait pas encore atteint la porte d'entrée qu'il faisait déjà vrombir le moteur avant de disparaître en trombe.

Au cours des premières semaines de cette nouvelle année, Catherine enfila ses escarpins blancs, son tailleur rose pâle et des boucles d'oreilles incrustées de perles empruntées à Margaret Bell. Ses cheveux étaient retenus d'un côté par un peigne, également orné de perles, un cadeau de John Jay. Il savait qu'il avait cassé son dernier peigne, celui-ci était une façon de lui demander pardon. En ouvrant le petit écrin tapissé de velours, elle avait eu les larmes aux yeux.

Avec son nouveau peigne, ses boucles d'oreilles assorties, son tailleur et ses escarpins, elle se sentait jolie, à la mode. Elle pressa le pas derrière John Jay. (En public, il marchait toujours quelques mètres devant elle, ce qu'elle s'expliquait simplement par ses longues jambes. Il était si séduisant, si athlétique. Il avançait vite, forcément.) Ses talons blancs cliquetaient gaiement sur les marches en pierre de la mairie de Nashville où, vingt minutes plus tard, ils prononcèrent leurs vœux.

Elle baissa le regard sur sa main fine où brillait à présent une alliance en or, puis se tourna vers John Jay et lui sourit. Lui aussi souriait, d'un rictus enfantin, et il se pencha pour l'embrasser. Son après-rasage l'enveloppa d'un parfum âcre. Elle songea alors que ce devait être ça, le véritable bonheur, un grand brun qui l'avait choisie *elle* pour lui offrir son amour, sa tendresse et ses baisers.

Des années plus tard, dans la maison jaune, Catherine n'évoquerait que rarement devant ses enfants l'époque où ils vivaient dans le Tennessee.

Elle ne raconterait certainement pas ce premier épisode dans les phares de la voiture.

L'excès de whisky, le peigne brisé, les soirées qui suivirent ponctuées d'épisodes similaires, aussitôt pardonnés.

D'ailleurs, elle parlait peu de John Jay à ses enfants. Comme si en évitant le sujet de leur père, de ses abus et des souffrances qu'il lui avait infligées, elle finirait par tout oublier. Par tout effacer.

Les rares fois où elle mentionnait leur vie passée, elle mettait l'accent sur les événements, incidents et détails positifs, la plupart datant des débuts de leur relation. Son récit était généralement arrangé. Pensé pour dresser un portrait de leur père plus lumineux que l'image qu'il avait jamais réussi à renvoyer.

— Oh, je vais vous dire..., commença-t-elle un jour qu'ils roulaient en direction de Saint Cadence, tandis que l'ecchymose derrière ses lunettes virait au jaunâtre. Quand votre père m'a offert un peigne orné de perles, je n'en croyais pas mes yeux. Il est tellement joli ! Je le porte très rarement. De véritables perles naturelles. À l'époque, il n'avait pas beaucoup d'argent, alors un cadeau aussi luxueux, grands dieux, vous imaginez bien.

Elle leur racontait la tendresse qu'il avait pour elle lorsqu'ils sortaient en soirée les premiers temps et leur narrait leur première rencontre au café, quand elle s'était tournée vers cet homme charmant aux yeux verts et aux cheveux gominés.

— Il était si élégant..., soupirait-elle. Rien à voir avec les culsterreux de Portland. Votre père, lui, il savait soigner son apparence.

Elle décrivait la tristesse qui l'habitait cet après-midi-là avant que leur père ne lui remonte le moral avec sa conversation et sa fière allure.

Elle leur montrait la photo sur les marches de la mairie de Nashville.

— Il est beau papa, pas vrai ? Vous ne trouvez pas qu'on a l'air heureux ?

Seuls les souvenirs joyeux étaient ainsi partagés, et elle laissait tomber les aspects les moins reluisants de John Jay, comme l'écorce d'un gommier attendri par la décomposition.

Catherine ne savait pas ce que ses deux enfants en déduisaient, ce qui s'imprimait dans leur mémoire, ce qu'ils voulaient bien croire.

Quand elle s'asseyait à la table de Formica au lendemain d'une mauvaise soirée, que Billy l'entourait de ses bras frêles et posait sa tête contre la sienne, et que sa fille de deux ans déposait de petits baisers sur ses bleus, ou quand ces soirs-là ils portaient dans leur chambre et fermaient la porte sur ce qui se passait dans le reste de la maison, étaient-ils affectés par tout cela ?

Étaient-ils saisis par l'horreur ?

Ou n'y voyaient-ils qu'un malheureux épisode au cours d'une belle histoire d'amour ? Croyaient-ils vraiment que les elfes peignaient des hématomes sur la peau de leur maman dans son sommeil ? Pensaient-ils que leur père la frappait parce qu'elle avait mal agi ? Pensaient-ils que sa cruauté et son infini besoin de tout contrôler, de se sentir supérieur, pouvaient être pardonnés par les jolis souvenirs qu'elle leur racontait, par un peigne hors de prix et un geste tendre à une soirée de fin d'année il y avait bien longtemps ?

Pourvu que oui. Pourvu qu'ils croient en une plus belle histoire. En une version édulcorée de la vie. Pourvu qu'ils croient tout sauf la vérité.

L'espoir de Catherine était si fort qu'elle y croyait parfois elle-même – dans ce fantasme, ses enfants portaient sur le monde le regard qu'elle leur forgeait, ils ressentaient au fond d'eux non pas la violence avec laquelle leur père les traitait, eux et leur mère, mais cette version alternative du réel qu'elle s'efforçait de créer pour eux.

Dans sa vie idéale. Dans sa vie imaginée.

BOUT-DU-DOIGT

Juin 1982

Juin glissa vers juillet avec la lourdeur d'un train en marche, lent mais inarrêtable.

Un train dont les vieux wagons de marchandises bardés de bois brinquebaleraient sous le poids de rondins de pin empilés, de paniers de poissons aux grands yeux ronds entre les blocs de glace et de caisses de belles oranges *Origine naturelle* !

Les matinées s'ouvraient généralement sur un ciel dégagé, puis le début d'après-midi apportait son lot de nuages ronds, menaçant de déverser toute leur cargaison sur l'Atchafalaya. À mesure que la journée avançait, ils s'épalaient comme des coulées de boue dans le ciel au-dessus de Bout-du-doigt, et libéraient des tonnes de pluie et des éclairs.

Un matin chaud et lumineux du début du mois de juillet, avant de partir chercher du travail (ou faire quelque petit boulot dont il ne parlait pas à Sunshine, mais qui l'occupait pour la journée), Billy coinça un billet de cinq dollars sous la poivrière posée sur la table en Formica. Comme le lait avait tourné, Sunshine s'empara de l'argent et prit la route du *Nibar*. La terre était gorgée de pluie, et elle dut essuyer longuement ses pieds sur un carré d'herbe avant d'entrer.

Il faisait frais au *Nibar*, et un profond silence régnait dans l'épicerie. Près de l'entrée, deux grandes vitrines éclairaient les rayons. Au fond de la boutique, Big Jake se tenait derrière le comptoir et ses tabourets pivotants, et dans un coin sombre, quelques modestes tables étaient disposées de part et d'autre d'une table de billard.

Big Jake avait le visage rond, couvert de sueur, et sa bedaine débordait sur la ceinture de son pantalon. Il avait de petits yeux brillants comme deux minuscules boutons noirs. Il avait à peu près le même âge que tante Lou et avait grandi à Bout-du-doigt. Son père, Little Jake, tenait le *Nibar* avant lui. Big Jake avait pris la relève lorsque celui-ci avait succombé à un infarctus, Sunshine n'était pas encore née.

D'après sa tante, Big Jake était autrefois bel homme, mais il avait été mobilisé au Vietnam et il s'était laissé aller à son retour.

Sunshine devait avoir sept ou huit ans quand elle avait

accompagné un jour sa tante et sa cousine y faire des courses. C'était l'hiver, la grand-route était dure sous leurs pas. Sunshine portait de vieilles chaussures de JL encore trop grandes pour ses petits pieds, elle ne cessait de trébucher.

— Qu'est-ce que ça veut dire « se laisser aller » ?

JL, qui marchait devant sa mère et sa jeune cousine, avait pivoté vers elles tout en marchant à reculons.

— Ça veut dire qu'il est devenu gros, avait-elle ricané.

— On ne traite pas les gens de gros, avait grondé tante Lou.

L'adolescente avait haussé les épaules et tourné les talons. Sa queue de cheval rousse se balançait au rythme de ses pas, et son jean pattes d'éléphant balayait ses chevilles. Les poches arrière de son pantalon étaient en forme de cœurs dont les bords étaient cousus de fil arc-en-ciel.

— Billy aussi a été mobilisé ?

— Non. Ton père faisait partie des chanceux.

— Pourquoi ?

— Parce que la guerre l'aurait brisé, avait répondu Lou.

Puis elle avait baissé les yeux sur sa nièce qui marchait à ses côtés et lui avait souri.

— Excuse-moi, ma puce, avait-elle repris. Je ne devrais pas dire des choses comme ça. Je suis soulagée qu'il ait échappé à tout ce bazar.

Le sol bétonné du *Nibar* était doux et froid sous les pieds nus de Sunshine.

— Bonjour, mam'zelle, la salua Big Jake.

— Bonjour, Big Jake, répondit-elle en s'approchant du réfrigérateur pour en sortir une brique de lait.

Puis elle se souvint des autres produits dont ils avaient besoin : du liquide vaisselle, du savon pour la douche et une autre boîte de Cheerios. Elle se dirigea vers la caisse chargée de ses articles.

— Six dollars cinquante-quatre, demanda Big Jake.

Elle lui tendit le billet de cinq.

— On peut mettre le reste sur la note de Billy ?

Le commerçant consulta le carnet dans lequel il reportait les ardoises de ses clients. Quand il fronça les sourcils, son front se plissa en petits bourrelets.

— Je suppose que ton père ne sera pas disponible aujourd'hui pour venir payer son dû ?

Ce n'était pas la première fois. Billy mettait toujours du temps à rembourser ses dettes.

« On est à sec, Fred », soupirait-il parfois.

Lorsqu'il ne pouvait pas régler sa note, il allait boire une bière à la

station en bordure de la nationale 79 plutôt qu'au *Nibar* pour s'épargner la piquûre de rappel de Big Jake. Et s'il avait besoin de faire une course à l'épicerie, il envoyait Sunshine, car, disait-il, le commerçant n'oserait pas faire des remontrances à une enfant.

Mais jusqu'à présent Billy travaillait, elle pouvait donc assurer à Big Jake qu'il serait bientôt remboursé. Aujourd'hui, elle rougit en baissant les yeux sur ses pieds boueux et prit un air distrait, chassant la terre du bout de son orteil tout en cherchant quoi répondre.

— Hum, je crois qu'il a des choses à faire aujourd'hui.

À son grand soulagement, la clochette tinta au-dessus de la porte d'entrée.

— Mais qui voilà ! s'exclama Big Jake. Notre Miss Louisiane en personne...

Sunshine leva le nez pour découvrir sa tante, habillée pour le travail, ses longs cheveux roux retenus en arrière par deux peignes. Elle portait une jupe en jean qui lui arrivait aux genoux et un chemisier rayé à manches courtes.

C'est vrai qu'elle était jolie, pensa fièrement la jeune fille qui en oubliait presque sa gêne de tout à l'heure. Tante Lou roula des yeux.

— Quel charmeur ! dit-elle dans un soupir avant d'attirer sa nièce contre elle pour déposer un baiser sur son crâne. Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vue, ma puce.

Elle garda un bras autour de ses épaules.

Ce n'était pas faux, elles se voyaient moins ces derniers temps. Cet été, Lou disait travailler davantage pour économiser et payer le déménagement dans la nouvelle maison. Et puis, depuis l'autre soir dans la véranda, Sunshine n'avait pas très envie de la croiser.

Avant, quand Billy était retenu au travail pour la nuit, sur la côte ou sur une plateforme, Sunshine allait voir JL. Elles essayaient de rester éveillées aussi tard que possible, jusqu'à ce que leurs yeux se ferment tout seuls ou qu'elles n'arrivent plus à articuler.

— Tu as des salamandres aux pieds, avait marmonné JL dans un demi-sommeil.

Par la suite, elles avaient passé des mois à répéter cette phrase en éclatant de rire.

Mais, depuis l'épisode des araignées et le départ de sa cousine en colonie, Sunshine savait qu'elle ne pouvait plus se réfugier dans la chambre de JL. Ce n'était pas tant par crainte de déranger tante Lou – cette dernière remarquerait à peine sa présence –, mais elle voulait s'épargner ses questions. Lou risquait de se douter de quelque chose. Et, même si elle ne s'apercevait de rien, Sunshine craignait que ses secrets ne soient découverts si elle passait du temps dans la maison rose. Comme si sa tante avait des rayons X à la place des yeux et

qu'elle voyait à travers les tee-shirts, à travers son cœur noirci par la honte comme sous une couche de suie. Tante Lou lui ordonnerait de nettoyer tout ça vite fait, c'était sale. Et, pour peu qu'elle observe ce cœur crasseux de trop près, elle risquait de le voir, *lui*. Cet affreux troll dont tante Lou disait qu'il remplacerait bientôt le reflet de Billy dans le miroir. Avec sa peau cireuse criblée de taches de vieillesse et ses yeux rouges, caché dans le cœur couvert de suie, il rendrait son regard franc à tante Lou d'un air de défi. Fier de connaître tous les secrets de Sunshine, il les répéterait d'une voix rauque de troll.

Il répéterait à tante Lou ce que Billy avait fait l'autre soir, ce que Sunshine l'avait laissé faire. Il répéterait qu'elle avait conscience d'être trop grande, mais s'était quand même assise sur ses genoux. Il répéterait qu'elle en était restée sans voix, pétrifiée, sans réaction. Il avouerait à tante Lou qu'elle connaissait le mensonge de Billy au sujet de son licenciement. Un secret gardé non pas un jour ou deux, mais l'été tout entier.

La colère que sa tante avait exprimée dans le couloir de la maison jaune serait dès lors dirigée contre Sunshine.

Et puis contre Billy.

Qui sait ce qui se passerait ensuite ? Quelles punitions en découleraient ? À quelles paroles et à quels silences elle s'exposerait ? Quelles tempêtes déferleraient sur la maison jaune ? Et qui cesserait d'aimer qui ?

Le cœur de Sunshine, empoisonné par *lui*, révélerait tous ses secrets avant de se désintégrer inexorablement en une fine poussière de suie.

— Qu'est-ce que tu fais de beau aujourd'hui, ma puce ?

Tante Lou avait toujours son bras autour de Sunshine et sentait bon le savon à l'amande. Big Jake notait quelques chiffres dans son carnet.

— Rien.

— Il n'y a pas grand-chose à faire dans les parages, pas vrai ?

La jeune fille haussa les épaules.

— Avec une imagination comme la tienne, tu trouveras de quoi t'occuper. (Elle se tourna vers le commerçant.) Comment s'amusaient les enfants du coin, avant ?

Il sortit un mouchoir de sa poche arrière et essuya la sueur de son front avant de répondre en souriant :

— Ils faisaient les quatre cents coups.

D'après JL, Big Jake était amoureux de sa *maman**, mais ça n'avait jamais été réciproque. Sunshine le scruta et remarqua comme il avait le regard doux quand il le posait sur tante Lou. La transpiration gouttait le long de sa tempe. Lorsqu'il se tourna vers elle, Sunshine se

raidit, elle ne voulait pas que Lou entende ce qu'il avait à lui dire.

— Écoute, petite... Tu diras à ton père que ça me fait plaisir de le dépanner. Il le sait, crois-moi. Mais c'est pas l'Armée du salut, ici. C'est tout.

Lou posa sur sa nièce un regard grave.

— Tu as assez d'argent pour payer tes courses, ma puce ?

— Il y a le compte, intervint Big Jake avec un clin d'œil à l'intention de Sunshine. Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Lou Lou ?

Celle-ci gloussa.

— Tu es bien le seul à m'appeler encore comme ça.

— C'est parce que je ne suis pas comme les autres, rétorqua-t-il en poussant le sac de courses de Sunshine sur le comptoir.

Pressée d'échapper à d'autres questions à propos de l'argent, Sunshine prit le sac et pivota sur ses talons.

— Au revoir, salua-t-elle par-dessus son épaule.

— Surtout, ne t'attarde pas pour moi ! ironisa sa tante.

Et elle entendit les deux adultes rire derrière elle tandis qu'elle franchissait la porte et rejoignait la chaleur pesante de cette nouvelle matinée.

Les lucioles s'installaient dans les touffes de vigne et de chèvrefeuille qui envahissaient l'ancien quai de gare. La navette n'était plus en service sur cette portion de voie ferrée depuis la fermeture de l'usine sucrière, à l'époque où Billy était encore bébé, mais d'après lui, un train fantôme circulait par là de temps en temps. Quand il était enfant, prétendait-il, il se promenait sur le quai avec sa petite sœur pour sucer les fleurs de chèvrefeuille au goût sucré ; ils entendaient alors le sifflement du train fantôme et sentaient le souffle puissant dans leurs cheveux quand la locomotive passait près d'eux.

Une histoire qui, selon tante Lou, n'était qu'un tissu d'âneries.

— Il n'y a jamais eu de train fantôme. Sunshine Turner, n'écoute pas les bêtises qu'il te raconte.

Cela datait de quelques années. Ils étaient tous les trois dans le salon de la maison rose, tante Lou et Billy buvaient des bières après le dîner dans la clarté mandarine. Tout en les écoutant bavarder, Sunshine sirotait une racinette.

Billy s'était penché en avant dans son fauteuil et avait tonné d'une voix forte :

— Attends un peu d'en croiser un ! Si tu verrais un fantôme, tu pourrais pas dire que ça existe pas !

Lou avait soupiré :

— Si tu *voyais*. Et je ne te parle pas de fantôme, mais de *train* fantôme... nuance !

Billy s'était tourné vers sa fille, assise en tailleur sur le canapé. Elle

voyait bien à ses yeux brillants qu'il n'était pas vraiment agacé.

— N'écoute pas ma sœur.

La petite fille avait demandé à sa tante :

— Les fantômes existent vraiment ?

— C'est à elle que tu le demandes ? Pff, elle n'en sait rien !

Sa sœur lui avait tiré la langue avant de se tourner vers Sunshine.

— Peut-être, ma puce. Mais je n'en ai jamais vu.

— Écoute, Fred. Les fantômes sont partout. Tout le temps. Si t'en croises un, n'aie pas peur. Ce serait une erreur de débutante.

— Pourquoi tu me regardes en disant ça ? s'était indignée tante Lou en lui donnant une tape sur le bras.

— Fred, tu es témoin du martyre que j'endure ?

Mais il plaisantait, ça se voyait. De toute façon, Sunshine avait d'autres préoccupations. À commencer par ce train fantôme. Et par tous les fantômes, partout.

— Qu'est-ce qu'on fait quand on en rencontre un ?

— Rien de plus facile ! Je sais d'expérience que...

— D'expérience ? l'avait interrompu sa sœur en éclatant de rire.

— Oui, *d'expérience*, avait insisté Billy en brassant l'air vers elle comme il chasserait un moustique. Fred, les fantômes ne viennent te voir que s'ils ont quelque chose pour toi. Mais, comme la plupart sont morts depuis longtemps, ils n'ont pas une très bonne mémoire. Il faut leur poser des questions pour savoir pourquoi ils se manifestent. S'ils t'apportent une nouvelle ou un cadeau...

— Billy Turner, avait grondé tante Lou en secouant la tête.

— La petite me pose une question, je lui réponds !

— Sunshine, ma puce... Tu sais ce que je ferais, moi, si je croisais un fantôme ?

— Non. Tu ferais quoi ?

— Je prendrais mes jambes à mon cou !

Et tous les trois avaient ri aux éclats.

Sunshine plissa les yeux vers le quai de gare qui croulait sous le poids du chèvrefeuille. De l'autre côté de la voie ferrée, les vieux champs de soja s'étendaient jusqu'à l'horizon.

Pendant un instant, elle resta au milieu de la grand-route et tendit l'oreille pour guetter le sifflement du train fantôme. Le roulement de wagons sur les rails.

Sur la route sans ombre, le soleil était implacable.

Le train fantôme ne vint pas. Seuls résonnaient le cri des sauterelles dans le fossé et le chant des tourterelles dans les pins qui encadraient la voie ferrée.

La ligne était encore en service quand les Turner posèrent leurs

valises à Bout-du-doigt. La guerre faisait rage, mais John Jay était un peu trop âgé pour être mobilisé. Il vint occuper le poste de responsable de l'usine sucrière tenue par un lointain cousin de Catherine.

Cette dernière connaissait à peine le cousin en question, ce qui ne l'avait pas empêchée de lui écrire pour lui exposer la situation : John Jay venait de perdre sa place de directeur adjoint à Nashville, et les opportunités se faisaient rares. La rumeur disait que la Louisiane ressemblait au Tennessee, à ceci près qu'il y faisait plus chaud et que les montagnes étaient aplaties au fer à repasser, *ha, ha !*

Le cousin répondit que, non content d'avoir un poste libre dans son usine, il avait entendu dire qu'une commune bénéficiait du New Deal avec des maisons encore vacantes, à quelques kilomètres de là. Le crédit s'élevait à quatre-vingt-dix-neuf cents par an, et un train faisait la navette entre le bourg et l'usine. Il glissa la brochure dans son courrier, et au printemps 1942, Catherine et John Jay emménagèrent à Bout-du-doigt, en Louisiane. (Population : 62 habitants.)

Le *Nibar* s'appelait encore *Minibar*, et les façades des maisons le long de la grand-route affichaient de jolies couleurs pastel, alignées bien sagement, comme des enfants habillés pour le catéchisme. Au bout de la route, la petite maison jaune (libre depuis que ses derniers occupants avaient quitté Bout-du-doigt ; le mari avait été appelé à l'étranger, et l'épouse était retournée vivre avec leur nourrisson chez ses parents à Birmingham) n'avait pas encore été montée sur pilotis. La peinture jaune était vive, et la construction encore récente. Ce n'était pas encore une vieille dame affaissée d'un côté, accablée par le poids des ans et des secrets.

Mais, la première fois que John Jay sortit pour se rendre sur le quai de gare, il fit l'erreur de porter ses mocassins récemment cirés et s'enfonça dans la boue rouge jusqu'aux chevilles.

Par la suite, Catherine regretterait souvent d'avoir montré à John Jay la brochure avec ses photos flatteuses du hameau. Une unique route de terre. De petites maisons propres. De jolies vérandas. Et même une épicerie et une chapelle à proximité.

Quatre pages de promesses ensoleillées.

Le répit tant attendu au milieu de cette crise économique. Un lopin de terre. Un endroit où élever des enfants heureux et en bonne santé.

Catherine s'était imaginé que le charme désuet de cet endroit ne pourrait avoir qu'une influence positive sur son couple, un peu comme on placerait une pomme près d'une tomate pour accélérer son mûrissement.

Un nouveau contexte, un nouveau travail, la présence de voisins, d'arbres et d'eau, une seule route paisible et une maison jaune comme

l'espoir, toutes ces choses ne pourraient que réchauffer la froideur grandissante de John Jay et adoucir son tempérament. Elles feraient resurgir l'amour que Catherine pensait tapi quelque part en lui (n'en avait-elle pas eu un aperçu au début de leur relation ?).

Elle l'imaginait préparer des grillades à l'ombre d'un arbre, leurs enfants chahutant autour de ses jambes. Elle s'imaginait servir du café sur le comptoir de la cuisine, le bras de John Jay autour de ses épaules et ses joues rugueuses lui chatouillant le cou. Ils siroteraient des cocktails dans la véranda, parfois en compagnie de leurs voisins. Les verres tinteraieent. Et, quand il se ferait tard, John Jay porterait un enfant endormi jusqu'à son lit.

Douceement. Tendrement.

L'imagination de Catherine l'avait amenée à épouser John Jay et l'avait poussée à partir habiter un lieu où elle ne connaissait personne, pas même son mari.

Peu avant de partir pour la Louisiane, Catherine emprunta la Buick de son jeune époux un après-midi d'hiver et quitta leur appartement de Nashville pour rendre visite à sa mère à Portland.

Elle mit ses plus beaux vêtements dans l'espoir d'impressionner Margaret Bell. Elles s'installèrent à la table de la cuisine et burent leur café dans des tasses de thé en vieille porcelaine, ornées de fleurs délicates. Catherine annonça qu'elle était amoureuse, qu'elle voulait des enfants et que John Jay avait accepté le poste à l'usine sucrière. Ils emménageraient dans une petite maison dont le crédit ne leur coûterait que quatre-vingt-dix-neuf cents par an. Dans sa voix, l'excitation était palpable, peut-être un peu forcée dans le but d'attiser un signe de bonheur chez sa maman. Ou d'approbation.

Mais Margaret Bell demeura silencieuse. Elle regardait fixement son café qu'elle continuait de remuer alors que le sucre s'était dissous depuis longtemps. Au bout d'un moment, elle prit sa serviette de lin et, à la surprise de sa fille, tapota le coin de ses yeux.

— Saint Cadence en Louisiane, dit-elle simplement, répétant le nom que lui avait donné Catherine.

— Un petit hameau voisin, oui.

C'était la troisième fois que Catherine prononçait ces mots. « Un petit hameau ». Des mots qui évoquaient un lieu charmant.

Elle avala une gorgée de café et ajouta :

— Je pense que ça te plairait. J'ai vu des photos dans la brochure... J'aurais dû l'apporter pour te les montrer.

Ce que fit alors Margaret Bell l'étonna encore davantage. Elle posa la main sur le poignet de sa fille. Derrière les lunettes, ses yeux étaient embués de larmes. Elle avait les lèvres tremblantes.

Catherine eut envie de retirer sa main. Cette perte de contrôle de

sa mère et cette émotion affichée sans fard lui faisaient peur.

— C'est très loin, articula Margaret Bell d'une voix éraillée. Et tu connais à peine cet homme.

Catherine n'avait vu sa mère pleurer qu'en deux occasions. La première fois, c'était le jour où elle avait découvert que les petits rouges-gorges nichés dans son hortensia avaient été dévorés par une couleuvre. La seconde, c'était à l'enterrement de Talmadge, quand elle avait gardé le nez enfoui dans un mouchoir de lin.

Après son installation à Bout-du-doigt, elle repenserait souvent à la voix éraillée de sa mère, semblable à des gravillons dans un tamis, et elle se demanderait si Margaret Bell n'avait pas déjà saisi ce que sa fille se refusait d'admettre au sujet de son mari.

Elle n'avait jamais parlé à sa mère de l'incident devant les phares de la voiture. Pour elle, il y avait une explication à cela. C'était la faute du whisky. John Jay n'y était pour rien. Il n'était pas en pleine possession de ses moyens.

Lorsqu'il lui offrait, de temps en temps, des cadeaux en guise d'excuses – le peigne orné de perles ou le collier gagné à la fête foraine (il était en laiton et laissait des plaques rouges sur sa peau, c'est pourquoi elle le rangeait dans un plat en porcelaine sur sa commode) –, elle les prenait pour preuves qu'il n'était pas dans son état normal quand survenaient ses sautes d'humeur.

Quand il disait du mal de ses cheveux, de ses taches de rousseur, de sa silhouette trop frêle.

Quand il la giflait de sa paume ouverte ou du revers de la main.

Quand il la bousculait si fort qu'elle trébuchait, se cognait la tête contre le coin d'une table et gardait, pour le restant de ses jours, un nœud dur dans la nuque, là où la plaie avait cicatrisé.

De manière générale, Catherine et Margaret Bell ne partageaient que très peu de choses. Lorsqu'elles échangeaient, c'était d'ordinaire pour parler de trivialités domestiques, ce qui fut d'ailleurs leur unique sujet de conversation concernant la mort de Talmadge. Qui écrirait la notice nécrologique ? Qui préviendrait le journal local de sa ville natale ? Qui informerait son frère ? Quels amuse-gueules servirait-on après la cérémonie, plutôt jambon ou fromage ? Serait-ce trop coûteux de proposer les deux ?

C'est pourquoi Catherine fut profondément choquée de voir sa mère au bord des larmes le jour où elle lui annonça son départ pour la Louisiane.

Plus tard, elle se poserait la question : pourquoi n'avait-elle pas avoué à Margaret Bell ce jour-là la véritable nature de ses rapports avec John Jay ? Pourquoi ne lui avait-elle pas demandé son aide pour s'extraire de cette relation ?

Quand elle posa ses bagages à Bout-du-doigt, il était trop tard.

La semaine, pendant que John Jay travaillait à l'usine, Catherine se promenait souvent sur les chemins qui partaient du bout de la grand-route pour rejoindre le lac dont elle faisait le tour avant de s'enfoncer dans les bois, où des fermiers de la région venaient chasser le sanglier. Tout en marchant, elle imaginait Talmadge à ses côtés qui l'interrogeait sur les herbes, les buissons et les arbres, et elle lui montrait tout ce qu'elle avait appris dans les livres empruntés à la bibliothèque de Saint Cadence.

Celle-ci, papa, c'est du ménisperme. Ici, tu as un pin des marais. On le reconnaît à son écorce.

La plupart du temps, elle ne s'enfonçait pas loin sur le sentier des sangliers, de peur de se perdre. Elle faisait demi-tour pour rejoindre le lac.

Catherine adorait le lac. Ça ne ressemblait pas à la rivière noire du Tennessee, mais l'atmosphère y était tout aussi apaisante, comme la main fraîche d'une maman sur un petit front brûlant de fièvre. Bien que terrifiée par les alligators, elle se faisait à l'idée de leur présence et vérifiait qu'il n'y en avait pas dans les parages – ils s'aventuraient rarement dans l'eau froide de la source – avant d'enfiler son maillot de bain pour se baigner dans l'onde de jade.

Sur les conseils de Moss Landry, elle ne se risquait jamais au-delà des limites de la source.

Moss lui faisait penser à Talmadge quand il était jeune. La même allure élancée, les cheveux déjà grisonnants à un âge encore vaillant. Et elle appréciait sa manière de parler.

— Dépasse pas la source, sinon gare aux crocos, lui avait-il dit. Reste où l'eau est claire, comme ça, y a pas de lézard.

John Jay n'aimait pas nager. Quand ils s'étaient installés à Bout-du-doigt, elle lui avait proposé plusieurs fois de l'accompagner le week-end, de pique-niquer au bord du lac.

— Nous pourrions faire un bain de minuit, suggéra-t-elle en lui caressant la nuque.

C'était un samedi matin, ils étaient encore au lit. Les rideaux étaient ouverts, et le ciel au-dehors d'un bleu pastel. Ils s'étaient débarrassés des couvertures trop chaudes. John Jay sentait la transpiration et le bourbon. Comme il serait facile d'oublier ce qu'il avait fait la veille. Il était si beau avec sa barbe de trois jours et ses cheveux rebelles, libérés de leur habituelle couche de brillantine. Ses paupières closes scintillaient à la lumière.

— Les bois, c'est pour les bouseux, marmonna-t-il avant de se retourner sur son oreiller.

Cet emménagement à Bout-du-doigt était une erreur, elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même. Elle n'en voulait pas à son mari d'être toujours plus amer. Pourtant, avant de quitter le Tennessee, il se vantait auprès de ses amis, des lascars qui n'étaient pas partis à la guerre :

— Une maison pour quatre-vingt-dix-neuf cents par an ! Avec ça, nous allons pouvoir mettre de l'argent de côté.

Malgré ce minuscule crédit grâce auquel ils connaîtraient une aisance financière qui n'aurait jamais été possible à Nashville, John Jay ne cessait de pester contre Bout-du-doigt. Il en voulait à Catherine, et il alimentait sa rancune comme une plante vénéneuse qu'il faisait pousser à l'intérieur de lui jusqu'à faire jaillir l'amertume de la moindre de ses paroles, jusqu'à oublier qu'ils s'étaient aimés autrefois. Qu'il l'avait un jour courtisée de son plein gré, bien que brièvement. Qu'il l'avait demandée en mariage et lui avait souri sur les marches de la mairie.

Qu'il l'avait un jour appelée par son prénom. Catherine.

John Jay passait la plupart de ses soirées et week-ends à boire avec d'autres hommes au *Minibar*, mais ce lieu nouveau et peu familier intimidait beaucoup Catherine. Elle n'échangeait que des banalités polies avec les femmes qui habitaient le long de la grand-route. Qu'il était pénible de trouver quoi leur dire, hormis un bref bonjour et un commentaire sur la température étouffante. Et si elle portait trop de maquillage, des lunettes de soleil aux montures roses démesurées ou des tenues trop chaudes pour la saison, les conversations étaient trop brèves pour qu'on le lui fasse remarquer.

Elle se contentait de saluer ces dames (révélant au passage les auréoles sombres sous les aisselles de ses robes à manches longues) et passait son chemin, en route pour le lac ou le *Minibar* où elle se rendait pour boire un café ou acheter de la farine. Les femmes haussaient le sourcil avant de retourner à leur jardinage, le front couvert de sueur, ou de rappeler à leurs enfants de se déchausser avant d'entrer dans la maison.

Certains après-midi, le week-end, pendant que John Jay buvait au *Minibar*, Catherine se rendait au cinéma de Saint Cadence pour les premières séances de la journée. Elle vit *Le Magicien d'Oz* seule depuis la galerie et pleura à la fin, lorsque Dorothy retourne à la ferme. Cela lui rappelait Talmadge et ses plantes, sa mère et ses couvertures en patchwork brodées des noms de tous ses élèves, l'odeur du thé au citron agrémenté de whisky, la neige, la fumée de cheminée l'hiver et les cris déchirants de Ponce Pilate de bon matin.

Après le film, elle se leva du fauteuil de velours bouloché, descendit lentement les marches et sortit du cinéma pour retrouver la

touffeur de la mi-journée tandis qu'un manteau d'humidité enveloppait l'Atchafalaya comme du linge étendu sur une corde.

Dans la maison jaune, quand John Jay était au travail, elle se préparait des sandwiches au jambon et aux cornichons. Elle ne raffolait pas des cornichons, mais cette odeur lui rappelait Talmadge. Et elle écrivait à sa mère qui lui manquait bien plus qu'elle ne l'avait imaginé, avec sa moue pincée et sa routine bien ancrée.

Ce qui lui manquait, surtout, c'était quelqu'un qui connaisse sa famille, sa vie d'avant, qui sache que les élèves adoraient sa maman, qui connaisse la sensation des galets de la Cumberland sous ses pieds nus, l'amour de son père pour la nature ou même la maladie qui l'avait emporté.

Catherine et sa mère n'en avaient jamais parlé. À présent que la distance les séparait, il était trop tard pour aborder le sujet. Mais elles avaient toutes les deux souffert lorsque Talmadge Booker était mort, et personne à Bout-du-doigt, personne en Louisiane et pas même dans les États qui la séparaient du Tennessee, personne ne savait qui avait été cet homme, et personne ne déplorait sa perte.

LE CŒUR

Juillet 1982

Sunshine était assise à la table en Formica sur laquelle elle avait rapproché la petite télévision portable. L'horloge indiquait 10 heures, mais elle était réveillée depuis longtemps. Elle avait eu le temps de se promener jusqu'au lac sous un ciel encore rose pour chercher des alligators (sans succès, quoiqu'elle ait croisé une couleuvre d'eau ondoyant à la surface). Elle avait ramassé des scarabées sous le figuier de Moss Landry et avait lu *Alice écuyère* dans sa forteresse. La porte de la chambre de Billy était fermée et, en se faufilant devant à pas de loup, elle l'avait entendu ronfler doucement.

Ensuite, elle s'était installée à la table en Formica avec des tartines de beurre de cacahuètes. Elle baissa le volume du petit poste au minimum.

Quand Billy émergea enfin dans la cuisine, les yeux bouffis de sommeil, elle eut un élan de bonheur doux comme le miel dans la poitrine. Il avait passé la semaine à chercher du travail et accepter toutes sortes de petits boulots. Certains soirs, il était rentré avec un peu d'argent. Il était sale, fatigué, et n'avait pas envie de parler. Il préférait allumer le tourne-disque et boire une bière en silence dans le fauteuil à bascule de la véranda. Un soir, il s'était même endormi là. Sunshine avait fini de regarder l'émission *Nick at Nite* dans la cuisine et, en entendant ses ronflements par la fenêtre ouverte, elle était venue le voir avant d'aller au lit.

— Billy ? avait-elle appelé en pressant son nez contre la porte moustiquaire. Tu veux aller te coucher ?

Il s'était réveillé en sursaut et avait marmonné :

— Je ne dors pas.

Puis il avait ouvert la porte, ébouriffé les cheveux de Sunshine et était parti dans sa chambre.

Pendant un instant, elle était restée plantée là, sur le seuil, entre déception et soulagement (deux émotions antagonistes qui se tenaient par la main comme un frère et une sœur) ; le soulagement que rien d'étrange ne se soit produit, de n'avoir pas vu d'araignée, que ses cailloux soient restés en lieu sûr, et la déception que Billy ait à peine remarqué sa présence.

Aujourd'hui, c'était samedi, et Billy resterait probablement à la maison. Cuisinerait-il des œufs en panier qu'ils mangeraient devant un épisode de *Scooby-Doo*, comme ils le faisaient encore quelques semaines plus tôt ?

— Bonjour, dit-elle en mâchant une tartine au beurre de cacahuètes.

Il portait un jean sans tee-shirt. Avec un bâillement, il la salua d'un geste vague.

Et soudain, elle sentit venir la tempête. Le vent s'engouffrait déjà dans la cuisine jaune. Le plafond alourdi menaçait de céder.

Quelle idiote elle avait été de lui adresser la parole ! Saisie par une crainte grandissante, elle regarda Billy prendre une canette de bière avant de se diriger vers l'évier. Il n'avait pas bien refermé la porte du réfrigérateur qui se rouvrit lentement, révélant à Sunshine ses étagères vides éclairées au néon.

La tête droite face à la télévision, elle guettait Billy du coin de l'œil ; son profil athlétique, les rides au coin de ses yeux qui s'étendaient jusqu'à ses tempes.

Devant elle, sur le petit écran, Coyote poursuivait Bip Bip.

Billy, le regard perdu vers le bois derrière la fenêtre, porta sa bière à ses lèvres et la vida d'un trait. La canette émit un bruit métallique quand il la reposa sur le comptoir, et il laissa échapper un rot sonore. Il se planta devant le réfrigérateur, sans refermer la porte pour autant, mais en sortit deux autres bières avant de passer devant Sunshine.

Sans un mot, sans ébouriffer ses cheveux, sans même la saluer vaguement.

La porte moustiquaire claqua derrière lui et, par la fenêtre ouverte au-dessus du canapé, elle entendit basculer le fauteuil en fer forgé.

Sur la table de la cuisine, de grosses gouttes s'abattirent. Elle se leva, avança dans le rideau de pluie, chaque pas éclaboussant ses chevilles comme de petits poissons dans les flaques, et elle referma la porte du frigo.

À travers les traînées d'eau qui striaient la fenêtre au-dessus du canapé rose, Sunshine voyait Billy avachi dans son siège. Quand elle se retourna vers le dessin animé, elle vit un fantôme assis à la table de la cuisine. Mamie Catherine l'avait rejointe.

Ses longs bras minces. Son nez constellé de taches de rousseur.

Elle portait une robe d'intérieur rose pâle, trempée par la pluie qui tombait du plafond, et ses cheveux roux étaient retenus par des peignes, comme sur la photo en noir et blanc prise sur le parvis de la mairie. La même coiffure que tante Lou autrefois.

— Tu voulais me poser une question ? dit mamie Catherine en essorant sa chevelure mouillée.

Mais Sunshine cacha son visage de ses mains. Personne, pas même un fantôme, ne devait voir les larmes brûlantes dans ses yeux.

Les histoires que Catherine racontait à ses enfants lui venaient spontanément à l'esprit comme de vieux amis oubliés. Il y avait un bayou noir et menaçant habité par un crocodile à l'appétit insatiable. Et des mains qui avaient le pouvoir de guérir.

Tout en parlant, elle sentait l'odeur minérale de la terre et celle douce-amère des cyprès ; elle y était, sur la rive du bayou, et percevait le souffle de la forêt autour d'elle.

Quand ses enfants étaient assez petits pour vouloir encore un câlin de leur maman avant de dormir, elle leur racontait des histoires presque tous les soirs. Lou s'assoupissait généralement dans les premières minutes, mais Billy tenait plus longtemps, ravalant ses bâillements. Il adorait écouter ses histoires. Si Catherine en répétait une qu'il connaissait déjà, il ajoutait lui-même les détails. « Et le crocodile mangeait aussi les nuages, précisait-il. Maman, tu as oublié de dire ça ! » Ou : « Je croyais qu'elle avait des fleurs dans les cheveux. Où sont-elles passées ? Elles sont tombées ? »

La chaleur de leurs petits corps contre le sien, la bouche ouverte de Lou contre le côté de sa poitrine, sa bave maculant le tissu de son tee-shirt, ces moments lui donnaient le sentiment que seuls deux endroits au monde méritaient son attachement : le Black Bayou et la chambre dans laquelle elle leur racontait l'histoire du Black Bayou.

Il y avait toujours eu des guérisseurs dans la région. Ils soignaient les enfants qui souffraient de coliques en leur faisant respirer la fumée des mèches de cheveux de leur maman qu'ils faisaient brûler devant leur petit visage rouge. Ils attachaient de la peau de serpent à leur frêle cheville foulée pour accélérer la guérison. Ils proposaient baumes et prières.

Mais, avec la femme du crocodile, c'était différent. Elle n'avait pas besoin de parler ni d'écouter. Elle n'avait pas besoin d'explication ni d'entendre des lamentations larmoyantes. Elle se contentait de venir voir le blessé, le malade ou l'affligé, et de poser les mains sur lui. Au fond d'elle se déversait un fleuve de compréhension comme un ruisseau d'eau fraîche.

En touchant le front d'un enfant, elle savait s'il avait besoin d'un traitement, de manger à sa faim ou de recevoir plus d'amour de ses parents. En identifiant la cause du mal, par ce même toucher, elle savait aussi quel était le bon remède pour cet enfant.

Pour qu'il se sente aimé, reconnu et comblé.

Quand des hommes la consultaient, toussotant et rougissant, pour un problème humiliant, elle comprenait aussitôt de quoi il s'agissait et

quels complexes provoquaient leurs maux ; elle savait l'absence d'une mère dans leur enfance ou le père trop exigeant, elle savait qu'ils avaient perdu leur innocence avec une fille qui s'était moquée de leur Sergent.

— C'est quoi, un Sergent ?

Cette fois, c'était une question de Lou. Billy avait déjà les yeux fermés. Elle croyait ses deux enfants endormis, mais avait poursuivi son histoire pour le plaisir, ajoutant des détails qui auraient fait sourire un autre adulte. Mais Catherine était seule avec ses enfants somnolents, tous les trois blottis dans le petit lit de Billy. La lampe de chevet baignait la pièce de sa douce lumière.

— Ouais, renchérit Billy sans ouvrir les yeux. C'est quoi, un Sergent ?

Les deux enfants avaient le visage enfoui au creux de leurs coudes.

— Petits curieux ! dit-elle avec un sourire. Eh bien, les Sergents étaient des chevaux très spéciaux, et les gens pensaient que plus ces chevaux étaient grands, plus leur maître était riche.

— Ah, marmonna Billy.

— Ah, l'imita sa petite sœur.

Et ils se blottirent de plus belle contre leur maman.

Elle se pencha pour déposer un baiser sur la tignasse brune de son fils puis sur celle de sa petite fille. Un mince cheveu roux se glissa dans sa bouche, mais elle ne pouvait pas bouger ses bras engourdis. Alors elle poursuivit son récit.

Au contact des mains de la femme du crocodile, un homme complexé par la taille de son cheval Sergent reprit confiance en lui et rentra d'un pas assuré rejoindre son épouse, agréablement surprise. Le cœur faible du nourrisson retrouva un battement régulier. La femme enceinte reprit des couleurs, et ses nausées disparurent. Les poignets et les côtes brisés furent réparés.

Les villageois sollicitèrent de plus en plus souvent les paumes salvatrices de la femme du crocodile, ils n'attendaient plus qu'elle leur rende visite au village. Certains commencèrent à se rendre eux-mêmes au Black Bayou, un lieu qu'ils avaient pris l'habitude de fuir.

Pour apaiser le crocodile, ils lui apportaient un cadeau à chaque visite. Tremblant de peur et de gratitude sur la rive, ils jetaient dans l'eau leurs objets de valeur : une montre en bronze héritée de leur grand-père, une assiette en porcelaine de Chine, un médaillon en argent, un collier de perles.

Le marché arrangeait autant les villageois, qui pouvaient à la fois consulter la femme du crocodile et quitter le Black Bayou vivants, que le crocodile dont le ventre s'emplissait à nouveau des trésors dont il se

régalait jadis.

Mais chaque nouvelle visite agitait un peu plus la femme du crocodile. Elle était venue au Black Bayou pour y trouver refuge. (Pour se protéger de quoi ? Elle ne l'avait jamais dit.) Et ne l'avait-elle pas trouvé ? Le danger n'était-il pas enfin écarté ? Sa jeunesse s'était éternisée plus qu'elle ne l'aurait cru possible ; ses cheveux étaient encore noirs, à peine méchés de gris çà et là. Sa peau était toujours aussi douce. Ne pouvait-elle pas à présent s'aventurer au village, voire en ville ? Ne pourrait-elle y trouver un homme charmant à aimer et qui l'aimerait en retour ? Il n'était peut-être pas trop tard pour élever un enfant à elle, au lieu de soigner les os brisés et les poitrines encombrées de glaires des enfants des autres ?

Le crocodile n'était pas méchant avec elle. Il pêchait du poisson frais qu'il lui déposait sur la rive chaque matin. Elle se baignait dans l'eau du bayou, et il la protégeait de toutes les créatures qui pourraient lui vouloir du mal. Quand une visiteuse n'ayant aucun objet de valeur à offrir au crocodile jetait dans l'eau une couronne de lys, il déposait les fleurs sur la berge, comme il le faisait avec le poisson-chat ou la truite qu'il pêchait pour elle, et la femme du crocodile acceptait le cadeau et en ornait chaque jour sa chevelure.

— Je suis le roi, et tu es ma reine, la taquinait le crocodile.

— Ah, soupirait-elle en levant les yeux au ciel.

Un soir, quand les derniers visiteurs de la journée furent partis et que la vieille forêt s'illumina des éclats rosés d'un crépuscule d'hiver, la femme du crocodile creusa un trou dans la terre meuble sur laquelle était installée la petite maison rouge. Elle creusa de plus en plus profondément avec sa pelle et heurta un objet dur. Quand elle y plongea les mains pour chercher le cœur du crocodile, elle découvrit qu'il s'était alourdi avec les années.

Elle eut beau tirer de toutes ses forces, le cœur ne bougeait pas. Il était dense et solide comme l'acier. Elle essaya encore et encore, se couvrit de boue et de sueur, ses muscles tremblant sous l'effort. Le soleil disparaissait à l'horizon. Sans la couche de terre qui le recouvrait, le cœur battait si fort que ses oreilles sifflaient.

Au bout d'un moment, elle entendit l'appel du crocodile depuis la rive.

— Ma reine ? Mon épouse ? Viens, s'il te plaît, j'ai à te parler !

Frustrée jusqu'aux larmes, elle le rejoignit d'un pas lourd.

— Qu'as-tu donc fait toute la soirée ? demanda le crocodile. Et pourquoi le battement de mon cœur était-il si bruyant ? Je n'aime pas ça.

— Je l'ai déterré, reconnut sa femme, les joues baignées de larmes. Je voulais te le rendre.

— Je n'en veux pas, dit le crocodile. Il est très bien là où il est,

près de toi. N'es-tu pas heureuse dans la maison qu'il a bâtie pour toi ?

Lasse, elle s'assit au bord de l'eau, jeta un regard vers le ciel obscurci et secoua la tête.

— J'étais heureuse, répondit-elle. Mais le temps est passé si vite, crocodile. J'ai des mèches grises. Je suis sans mari et sans enfant. Je n'ai personne à aimer.

Le crocodile resta silencieux un long moment. La femme avait replié ses genoux contre sa poitrine et pleurait, le visage enfoui dans ses bras croisés ; sa couronne de lys glissa et tomba à terre, ses pétales mous et fanés gisaient sur le sol.

Quand le crocodile reprit la parole, ce fut d'une voix si triste que le bayou tout entier se tut, et la douce brise qui chatouillait la cime des arbres cessa de souffler.

— Dans ce cas, pourquoi ne pars-tu pas ?

Surprise, la femme redressa la tête. La pleine lune s'était levée au-dessus de l'eau et faisait briller ses yeux.

— Parce que je ne peux pas t'abandonner sans ton cœur.

— Je pourrais dévorer la rive jusqu'à l'atteindre, puis je l'avalerai tout cru.

— Mais la rive est magnifique, objecta la femme. Et puis, je ne peux pas laisser la petite maison rouge. Elle serait vide sans moi.

— Je pourrais la manger aussi.

— Non, c'est une bonne maison. Et, une fois que tu aurais englouti ton cœur et la maison rouge, que te resterait-il à convoiter ?

— Tout.

— Et quand tu aurais faim de tout, dit la femme, qui viendrait apaiser cet appétit vorace ?

À cela, le crocodile n'avait pas de réponse.

Elle ramassa la couronne de lys et la remit sur son crâne avant de se lever. Elle épousseta sa robe couverte de terre et de feuilles mortes, et avança dans l'eau. Elle posa les mains sur le museau du crocodile, et son appétit s'apaisa. Triste et confus, il la regarda rebrousser chemin jusqu'à la maison rouge.

La lune jouait à cache-cache entre les arbres. Le battement du cœur exposé dans son trou de terre était assourdissant, et elle crut entendre non pas un battement mais des mots martelés.

Ba-boum, ba-boum ! (Réveille-toi, réveille-toi !)

Alors seulement, son chagrin laissa place à quelque chose de nouveau. Une émotion monstrueuse qui grossit en elle comme une faim de rapace. Le sol autour du cœur était béant comme une plaie ouverte. La pelle brillait au clair de lune. Elle commença à jeter une pelletée de terre après l'autre sur le cœur pour l'enterrer à nouveau. Quand la fatigue rendit la tâche trop difficile, elle lâcha l'outil, tomba à genoux et plongea les mains dans la terre pour combler le trou. Puis

elle tassa le tout à coups de poing, frappa, frappa dans un silence heurté par ses grognements, ses cris de colère mêlés aux battements du cœur dans un vacarme sauvage.

CULOTTE MERCREDI

Au début du printemps, tandis que l'air était encore frais, et que les figuiers et les chênes le long de la grand-route retrouvaient leurs feuilles d'un vert franc, Joanna Louise était venue appeler Sunshine à sa fenêtre.

C'était tôt le matin, JL était sous le chêne devant la maison jaune, pieds nus, cheveux en bataille, dans un vieux pull et un jean troué aux genoux.

— Viens ! souffla-t-elle à sa petite cousine. Je veux te dire un secret.

Sunshine s'empressa de s'habiller et passa devant la porte de la chambre de Billy sur la pointe des pieds avant de descendre les marches de l'entrée. Les deux cousines grimpèrent par la fenêtre de la chambre de JL, qui tira les rideaux et ferma la porte à clé – ce que tante Lou lui avait formellement interdit.

Sunshine s'installa en tailleur sur le lit. Le soleil venait de dépasser la cime des arbres et jetait un rayon de lumière sur la couverture où elle était assise.

— Alors ? dit-elle avec un air détaché, comme si ce secret n'avait aucune importance, comme si elle n'était pas touchée que sa cousine veuille se confier à elle.

JL s'accroupit pour tirer quelque chose de sous son lit. Sunshine se pencha pour regarder. C'était la vieille boîte à couverts en argent dans laquelle JL rangeait ses cartes postales, ses bijoux fantaisie et ses magazines people, et qu'elle verrouillait par des cadenas en laiton. Lentement, elle souleva le couvercle de la boîte enveloppée de velours pour en sortir une culotte vert citron délicatement pliée.

Il était écrit MERCREDI en lettres roses le long de l'élastique blanc.

Elle se redressa et posa délicatement le slip sur la couverture. Sunshine aperçut une tache sombre sur le sous-vêtement. Du sang.

Un petit cri faillit lui échapper.

Guettant sa réaction, JL la regarda inspecter de plus près le tissu taché d'un point rouge foncé. Sunshine voyait déjà JL mourante à l'arrière de la carriole d'enfer lancée à toute vitesse vers l'hôpital le plus proche, elle l'imaginait inerte, le teint blême, du sang s'écoulant entre ses cuisses.

Mais il était hors de question de poser des questions. Elle leva les

yeux vers sa cousine qui arborait une mine satisfaite et haussa les sourcils d'un air de dire : « Oui, et ? »

Le port de tête royal, JL prit une profonde inspiration.

— Voilà, ça y est. Tu sais ce que ça veut dire ?

Le regard perçant et les lèvres pincées, elle attendit sa réponse.

— Oui, je suppose, finit par murmurer Sunshine.

Ce n'était pas vraiment un mensonge : elle présumait que JL avait attrapé une maladie qui l'avait fait saigner dans sa culotte « Mercredi » ; c'était potentiellement grave, peut-être même mortel.

Pourvu qu'elle se trompe.

— Ça veut dire que je suis devenue une femme.

La curiosité de Sunshine était trop forte.

— Ah, donc tu n'es pas mourante ?

L'adolescente leva les yeux au ciel.

— Bien sûr que non, idiote. J'ai mes règles. Tu ne sais pas ce que c'est ?

Les règles ? Elle avait entendu les filles de l'école en parler.

Sunshine n'avait pas de copines à l'école, un détail que les instituteurs notaient dans ses bulletins et sur lequel tante Lou l'interrogeait parfois. C'était surtout parce que ses camarades étaient des idiots qui, comme JL désormais, ne s'intéressaient qu'aux garçons et au maquillage. Et parce que aucun autre enfant n'habitait à Bout-du-doigt, un hameau qui ne se trouvait même pas sur les cartes enroulées au-dessus du tableau noir. D'après tante Lou, le fait d'habiter à Bout-du-doigt compromettait en partie la vie sociale de Sunshine.

« Pour le comportement en classe, avait dit un professeur, Sunshine est très sage et fait toujours au mieux pour respecter les consignes. Mais, socialement, elle est un peu dans sa bulle. Elle mange souvent seule à midi et reste à l'écart pendant la récréation. »

Tante Lou rappelait à Billy d'inciter sa fille à se coiffer et se doucher plus souvent. Mais Sunshine se fichait d'être présentable, elle ne le faisait que si sa tante l'y forçait. Et elle aimait porter des salopettes ou les jeans et chaussures que JL ne mettait plus, même s'ils étaient encore trop grands pour elle et ne sentaient pas bon. Pendant la récréation, toutes les autres filles formaient de petits groupes, exception faite de Sunshine, de Winnie Trudeau, qui était grosse et se curait le nez en cours, ainsi que de Jeremiah Wilbur, le seul Noir de la classe qui avait le malheur de porter d'énormes lunettes.

Mais elle les entendait cancaner et parler de ça, des règles. Elle ne leur avait jamais demandé ce que c'était. « À cause de mes règles », « quand j'aurai mes règles », « ma sœur a eu ses règles ». En posant des questions, elle serait passée pour une idiote. Et puis, ce mot figurait peut-être dans la liste des termes bannis du vocabulaire de tante Lou,

au même titre que « tétons », « anus » et « nombril ».

Dans la chambre de JL, la question résonnait encore dans son esprit.

Tu ne sais pas ce que c'est ?

Sunshine sentit une vague de chaleur se propager dans son cou, sur ses joues et jusqu'à ses oreilles. Elle finit par craquer.

— Non. Je ne sais pas ce que c'est.

En admettant son ignorance, elle comprit soudain pourquoi JL l'avait fait venir. Elle savait que Sunshine ne connaissait pas ce mot, c'était précisément pour cette raison qu'elle lui montrait sa culotte. Pour lui prouver, une fois de plus, qu'elle en savait plus qu'elle.

Sunshine vit rouge. Elle avait envie de prendre cette culotte écœurante et de sortir de la chambre de JL pour aller réveiller tante Lou et Nash, et leur dire : « Regardez ce qu'elle a fait, elle a saigné dans sa foufoune pleine de poils et elle a fermé sa porte à clé pour me le prouver ! » Elle avait envie de prendre des ciseaux, de découper le sous-vêtement en minuscules morceaux pour les jeter comme une pluie de confettis et laisser le soin à JL de passer le balai.

JL la regarda, la bouche en cœur, avec un « oooh » attendri comme devant un adorable petit lapin.

Puis elle reposa la culotte sur ses genoux pour la replier délicatement.

Sunshine eut l'étrange sensation qu'on lui reprenait un trésor à portée de main, un joyau vert citron souillé de rouille. Sa cousine dit en soupirant :

— Tu dois être trop jeune.

— Peut-être bien, rétorqua Sunshine en s'éloignant pour ouvrir la fenêtre, la gorge nouée. De toute façon, je n'ai pas envie de savoir. Je trouve ça dégoûtant.

Et, ce matin de printemps, elle était ressortie dans l'air frais du jardin pour rentrer d'un pas lourd vers la maison jaune. De longues ombres bleues s'étiraient sur la grand-route. Derrière elle, sa cousine chuchotait avec force :

— Attends, Sunshine, je plaisantais ! Je sais bien que tu n'es pas idiotte...

Mais Sunshine était partie sans se retourner.

Le mois de juin touchant à sa fin, Sunshine se réveilla en pleine nuit dans sa chambre, les couvertures rejetées par terre, le corps en nage. Elle avait mal au ventre et la nausée. Dans les toilettes du couloir, elle regarda dans la cuvette et comprit d'où venait le problème.

Si JL n'était pas partie en colonie de vacances, elle aurait grimpé par sa fenêtre pour la réveiller. Quand on a ses règles, qu'est-ce qu'il

faut faire ? Ce fameux matin de printemps, sa cousine ne lui avait pas tout expliqué, et Sunshine était trop contrariée pour l'interroger. Ses crampes abdominales s'intensifièrent, et l'envie de vomir ne la quittait pas.

Elle emporta un rouleau de papier hygiénique dans sa chambre, sortit une culotte propre dont elle tapissa le fond de papier, puis elle rampa dans sa forteresse et alluma sa lampe-tempête. La lumière la rassura. Allongée contre une pile d'oreillers, elle roula sur le côté en se tenant le ventre.

Elle demanderait peut-être conseil à tante Lou demain, elle saurait quoi faire. Mais elles n'avaient pas l'habitude d'évoquer ces sujets-là. Sunshine n'en parlait qu'à JL. La seule idée d'en discuter de vive voix avec Lou ravivait sa nausée.

Il faisait chaud dans sa forteresse. Sunshine se retourna sur le dos pour contempler les branches de mûrier délavées qui serpentaient au plafond. Billy avait raconté un jour que mamie Catherine s'était aventurée dans le Black Bayou. Tante Lou le niait, soutenant que les histoires de leur mère étaient fictives, mais Sunshine les sentait vivre en elle. Aussi palpables qu'un souvenir, qu'un fruit juteux. Si Sunshine allait dans le Black Bayou, la femme du crocodile poserait ses paumes sur son corps sans un mot, et son problème de saignement serait résolu.

Et bien d'autres encore.

Billy serait d'une humeur de juin tous les jours, il trouverait du travail, ses mains ne se transformeraient plus en araignées, et Sunshine n'éprouverait plus le besoin d'en parler. Des larmes chaudes dévalèrent sur ses joues. Elle ne se rappelait pas s'être endormie, mais quand elle se réveilla, les murs de sa tente luisaient sous le petit jour, et le papier toilette était trempé dans sa culotte.

Après ce fameux matin de printemps, tous les mois, JL avait fait comme s'il n'y avait rien de plus agaçant et douloureux que les règles, mais Sunshine savait qu'elle faisait son intéressant. Le matin, quand elles marchaient ensemble jusqu'à l'arrêt de bus, elle se tenait le ventre en gémissant. Un jour, en rentrant du collège, elle avait sorti de son sac à dos un petit carré enveloppé dans du plastique rose et avait dit d'un air entendu :

— Je reviens, je dois régler un truc.

Sunshine était rentrée chez elle et avait guetté derrière les carreaux le départ de tante Lou. Puis elle avait traversé la grand-route et fouillé dans les tiroirs de JL. Les petits carrés de plastique rose étaient rangés dans une boîte en carton portant la marque Always.

Le lendemain matin, Sunshine n'eut qu'un tout petit peu de sang,

et son ventre ne lui faisait plus mal. Par les fenêtres ouvertes de la maison jaune, elle entendit chanter les tourterelles.

Après le petit déjeuner, elle traversa la grand-route avec un seau d'eau savonneuse et passa sous les branches basses du figuier de Moss. Elle s'accroupit et ramassa les scarabées japonais comme Moss le lui avait montré, puis les noya les uns après les autres dans le seau. L'été précédent, le vieil homme s'était faufilé sous l'épaisse canopée de branches et avait retroussé une épaisse tranche de pelouse au pied de l'arbre comme on soulève un tapis. (Sunshine avait alors remarqué les taches sombres sur son crâne chauve brillant sous les fines touffes de cheveux blancs.) Il avait pointé du doigt le dessous du carré d'herbe en expliquant que la terre tressée ainsi compacte était le signe d'une infestation d'asticots. Puis il en avait trouvé un caché dans la motte et l'avait pincé entre ses doigts. C'était un gros ver blanc, poisseux et translucide.

Tante Lou disait de Moss que c'était un « drôle de loustic », ce que JL traduisait par « gay » en ajoutant qu'il voulait embrasser des hommes et non des femmes. Mais Sunshine aimait bien la façon dont Moss s'exprimait. À Bout-du-doigt, les gens étaient originaires d'un peu partout, lui avait expliqué tante Lou, car les maisons n'étaient pas chères, et il y avait du travail à l'usine sucrière. Mlle Mouton était du coin, mais elle avait dû arrêter de parler français quand elle était petite. Moss Landry, lui, était un Cadien pure souche. Il n'avait jamais cessé d'utiliser le français et demandait parfois à Sunshine comment allaient son père « et les autres », alors qu'il ne parlait que de Billy.

C'était auprès de Moss qu'elle avait appris tout ce qu'elle savait sur les alligators et les indices à guetter pour ne pas tomber dans l'une de leurs tanières. Ils s'étaient aventurés dans son *bateau** au-delà de la zone de baignade pour voir où l'herbe était tassée.

— Si tu trébuches dans leur nid, ils t'avaleront toute crue, chétive comme tu es.

Sunshine avait plissé les yeux vers la rive et aperçu la tête d'un alligator à la surface de l'eau. Elle avait demandé à Moss :

— S'il nous avale, on pourra ressortir de son ventre ?

— Je suppose que oui, à condition d'avoir emporté un couteau. La peau de leur ventre est la seule partie de leur corps qui soit molle. Avec un canif, tu peux t'ouvrir un passage. Tu as un canif, miss Sunshine ?

Elle avait fait signe que non.

— Je te conseille de t'équiper en conséquence, au cas où tu te ferais croquer par un croco.

Assise sur une branche du figuier, elle pouvait voir la maison jaune, la grand-route qui menait au *Nibar*, la maison de tante Lou et la

maison vert pâle de Moss derrière elle. Ainsi dissimulée par le rideau de feuilles, elle avait vu Moss sortir de chez lui et s'aventurer dans les bois avec son seau et sa canne à pêche pour passer la journée dans son *bateau**. Il ne l'avait pas repérée (ou avait préféré la laisser tranquille, perchée dans son arbre) alors que tante Lou, elle, la retrouvait toujours, où qu'elle se cache. Sunshine ne vit pas la carriole d'enfer approcher sur la grand-route et s'arrêter devant le figuier.

— C'est toi, là-haut, Sunshine Turner ?

La jeune fille sauta de sa branche et trotтина vers le véhicule. Par la vitre ouverte, la voiture de sa tante sentait le cuir craquelé et la crème Nivea pour les mains. Entre ses doigts savonneux, Sunshine tenait un scarabée japonais vert. Elle le montra à tante Lou qui fit la grimace.

— Grands dieux, c'est quoi ce machin ?

— Je les noie pour qu'ils n'infestent plus le sol. Tu as vu ?

Les pattes de l'insecte s'agitaient mollement.

— Si tu lâches ce truc dans ma voiture, je te jure que c'est moi qui vais te noyer !

Sunshine s'accroupit et déposa le scarabée sur une pierre couverte de terre – un petit autel – et l'écrasa sous son gros orteil nu. Le craquement lui procura une certaine satisfaction.

— Dis-moi, ça fait longtemps que je n'ai pas vu ton père. Il est très occupé, pas vrai ? Son patron l'a envoyé travailler sur une plateforme ?

Sunshine remarqua que tante Lou portait un nouveau rouge à lèvres framboise et une robe d'été qu'elle n'avait encore jamais vue, et dont les pois verts faisaient ressortir ses yeux. Elle les plissait comme chaque fois que quelque chose l'inquiétait.

La jeune fille se retourna vers le scarabée écrasé, sa carapace aplatie scintillait au soleil. Elle haussa les épaules.

— Un peu.

— Un peu ? répéta sa tante.

Sunshine croisa son regard et opina.

— Ouais... pardon, *oui*. Il est un peu occupé.

Puis elle regarda à nouveau le sol.

— Tu me le dirais s'il y avait un problème, pas vrai, ma puce ?

Cet étrange sentiment qui la taraudait depuis que les araignées s'étaient glissées sous son tee-shirt refit surface et lui noua les entrailles. Ça la serrait en dedans, comme si des ficelles reliaient les parois de sa cage thoracique et se tendaient parfois sans prévenir. Des funambules marchaient sur des cordes raides sous le grand chapiteau qu'elle était.

— Aujourd'hui, j'ai attrapé plus de cinquante scarabées, déclara-t-elle avec un sourire.

Tante Lou la contempla un long moment. Les acrobates firent

demi-tour et entreprirent la traversée dans l'autre sens. Un silence étrange tomba entre les deux femmes et s'étendit sur tout le ruban rouge de la route. Sunshine eut la gorge sèche et l'envie de pleurer.

Tante Lou poussa un soupir, tapotant le volant. Puis son visage s'éclaira soudain, et elle dit :

— Je dois faire trois courses avant d'aller travailler. Tu veux venir avec moi ? Tu m'accompagneras au boulot et tu nous aideras à encaisser les clients.

Sunshine aimait travailler au *diner*. Elle se hissait sur un tabouret de bar, pianotait sur les touches de la caisse, et les clients laissaient des pièces dans une brique de lait vide coupée en deux. À la fin du service, elle partageait les pourboires avec les serveuses et le cuisinier.

La prochaine fois qu'elle irait au *Nibar*, elle pourrait acheter du lait et du beurre de cacahuètes avec son argent à elle.

— Au fait, reprit sa tante, retrouvant son allant. Il me semble que c'est bientôt l'anniversaire d'une certaine jeune fille, je me trompe ? On pourrait aller lui choisir un cadeau.

Sunshine aurait douze ans dans quelques semaines, ça lui était sorti de l'esprit. Elle eut un peu moins mal au ventre. Les anniversaires, c'étaient comme des virages sur une route sinueuse, ils recelaient bien des promesses. Plus d'argent. Moins de tempêtes. Une humeur de juin tout le temps. JL périrait d'une mort tragique en colonie de vacances (noyade en canoë, chute de cheval, embrassades jusqu'à l'étouffement), et Sunshine deviendrait l'unique enfant de Bout-du-doigt. Au *Nibar*, elle mangerait à l'œil et se verrait offrir des sucettes pour le restant de ses jours.

Ainsi que l'accès illimité au téléviseur.

— D'accord, répondit-elle à sa tante, avec un sourire sincère.

— Parfait. Alors dépêche-toi de mettre une tenue propre et des chaussures. Et emporte une brosse à cheveux, on va arranger ce nid à rats sur la route.

Dans sa chambre, elle se sentit un peu adulte en enfilant rapidement une robe et en s'assurant de ne pas saigner au point de devoir changer de *serviette hygiénique* (elle ne savait pas comment on prononçait le terme « hygiénique » écrit sur la boîte Always, mais elle aimait bien ce mot, ça faisait distingué, comme si les carrés de plastique rose prévoyaient de se rendre à une réception officielle). Elle se regarda dans le miroir au-dessus de sa commode et dansa en agitant les épaules, comme JL le lui avait montré. Ce fut soudain excitant d'avoir un tout nouveau secret tapi dans l'ombre de ses cuisses, dans sa culotte imprimée de roses jaunes.

Ça s'appelle des règles, idiot.

Un secret à l'abri des araignées.

LA VOIE EST LIBRE

Juillet 1982

À mesure que l'été avançait, quand elle rentrait du *Diner's 79* ou de Saint Cadence où elle avait passé la journée avec Nash, les pensées de Lou couraient comme des rivières sauvages et, quel que soit l'itinéraire emprunté, se jetaient inéluctablement dans un océan d'inquiétude.

Les derniers kilomètres filaient sans qu'elle les voie passer. Il lui arrivait même de manquer le croisement de la route pour Bout-du-doigt. En allant au travail, elle pouvait parfois se retrouver sur le parking du *diner* sans avoir réfléchi au trajet un seul instant. Quand elle s'en apercevait, elle fronçait les sourcils et sentait ses tempes cogner sous le coup d'une douleur sourde. Alors elle s'empressait d'entrer dans le *diner* ou chez Nash, et prenait une aspirine pour calmer sa migraine et apaiser la tension qui se nouait entre ses omoplates.

Elle s'inquiétait pour Joanna Louise qui lui avait paru triste au moment de partir en colonie (peut-être boudait-elle simplement, comme toute adolescente qui se respecte). Elle s'inquiétait aussi pour Sunshine qui avait un comportement étrange cet été-là, plus calme et solitaire que d'habitude. L'absence de sa cousine devait lui peser. Et puis, Lou travaillait dur pour économiser les pourboires en vue de son déménagement à l'automne. Elle avait rarement l'occasion d'inviter Sunshine à dîner.

Elle y remédierait, se promit-elle. Les soirs où elle rentrerait tôt, elle préparerait le repas pour Sunshine et prendrait soin d'elle afin que l'absence de Joanna Louise lui soit moins pénible.

Et elle inviterait aussi son frère. Billy avait disparu depuis sa promotion le mois précédent. Ce n'était pas surprenant, il n'en avait toujours fait qu'à sa tête. En ce moment, c'était à peine s'ils se saluaient en se croisant dans la rue. Elle repensa à leur conversation, au printemps dernier, et se demanda s'il lui en voulait de s'installer ailleurs. Mais rien ne la retenait à Bout-du-doigt. Pourquoi devrait-elle veiller sur son frère ? N'était-il pas adulte ? Il s'en sortirait très bien sans elle.

En revanche, le mois de juillet était à peine entamé que Lou

redoutait déjà le jour où elle abandonnerait sa nièce.

Et puis, une autre chose l'inquiétait à l'idée de laisser Sunshine seule à Bout-du-doigt. C'était comme les plantations de pastèques dans le jardin de Moss Landry ; chaque été, elles se développaient partout, traversaient les cages à poules et s'invitaient dans les plates-bandes voisines. Leurs branches grimpaient le long des tiges des tomates, qu'elles faisaient dangereusement ployer vers le sol de tout leur poids. Moss avait pris soin d'arracher tous ses plants de pastèques dont les tiges claires s'étaient enroulées autour de leurs proies après un seul épisode de pluie suivi de grand soleil.

Ce mauvais pressentiment gagnait du terrain dans son esprit, la tourmentait, la tracassait. Elle ne saurait expliquer d'où il venait ni s'il s'agissait juste de sa tendance à dramatiser, comme le lui reprochait souvent Billy.

Nash ne comprenait pas pourquoi elle s'inquiétait. Il était excité comme une puce à l'idée d'emménager dans leur maison et d'épouser Lou.

— Je veux juste épouser ma chérie, disait-il souvent. Pour le reste, tout rentrera dans l'ordre. Tu verras, ma belle.

Quand elle évoquait sa crainte de ne trouver aucun acheteur pour leur maison à Bout-du-doigt, il lui rappelait qu'ils pourraient continuer de payer le crédit de quatre-vingt-dix-neuf cents par an sans souci, dans le pire des cas. Était-ce si grave de posséder deux maisons ? Et si JL voulait retourner à Bout-du-doigt après le bac ?

À cela, Lou avait répondu que Joanna Louise ferait des études supérieures et qu'elle préférerait brûler cette baraque plutôt que de retourner y vivre.

Nash avait ri :

— Pardon, pardon... Je ne voudrais pas froisser une pyromane.

Le jour où Lou s'apprêtait à quitter Bout-du-doigt pour de bon, elle avait dix-huit ans et fondit en larmes au bord de la grand-route, devant sa vieille maison jaune en attendant son amie Clarissa qui vint la récupérer dans sa Ford Pinto vert salade. C'était leur dernière matinée ensemble avant de se rendre à la mairie pour y retrouver Robert. Aussi pieux soit ce dernier, il désirait un mariage rapide et pragmatique. Sans cérémonie.

— On n'a pas besoin de tous ces chichis, avait-il dit.

Clarissa conduisait sa voiture en silence, ses longs cheveux ondulaient dans le courant d'air qui s'engouffrait par les vitres ouvertes. Neil Young passait à la radio. Lou sentait l'odeur sucrée des pins chauffés par le soleil. Elle tenait un mouchoir en boule, imbibé de larmes.

Combien de fois Billy et elle avaient-ils longé cette route pour

prendre le bus quand ils étaient enfants, puis adolescents, fumant des cigarettes en écoutant le bruissement du vent dans les champs de blé ? Leur relation était tellement plus simple à l'époque. Le fait de grandir sous le joug de John Jay les avait rapprochés comme personne ne pourrait jamais le comprendre ; c'est quand Billy s'était mis à boire que leur relation avait pris un tour plus obscur, et puis, ça n'avait plus cessé de s'assombrir depuis le fameux soir – *toc-toc-toc* – où elle avait fait l'erreur d'annoncer que la voie était libre.

Quand elle revint à Bout-du-doigt, elle ne laissa aucune adresse à Robert et ne révéla à personne où elle allait.

Elle fit ses valises avec presque tous ses vêtements et ceux de sa fille. Elle emporta le doudou préféré de celle-ci – un carré marron tout doux avec une tête d'ours en peluche dans un coin, encroûté de bave au lait – ainsi qu'un cadeau que la femme du curé remplaçant leur avait offert au baptême de Joanna Louise : une petite Arche de Noé en bois, sculptée à la main, avec les animaux montant sur la passerelle deux par deux. Elle remplit un sac de nourriture qu'elle sortit des placards et la liasse de billets qu'elle avait réussi à mettre de côté – c'était la monnaie de l'argent que Robert lui confiait pour les courses et l'essence quand elle prétendait que le réservoir était vide alors qu'il était à moitié plein. Il fallut à Lou plusieurs années pour se faire à l'idée qu'elle avait planifié son départ depuis bien longtemps. Elle ne se l'était simplement jamais avoué.

Elle attacha Joanna Louise, alors âgée de deux ans, à l'arrière de la voiture – une vieille guimbarde que Robert lui avait achetée – et partit un lundi matin alors qu'il était au travail.

Elles avaient roulé toute la journée, traversé toute la Caroline du Sud en s'arrêtant pour manger des cheeseburgers et des frites sur la banquette d'un McDonald's. En dessert, Lou acheta à sa fille un milkshake que la petite acheva d'engloutir à l'arrière de la voiture. À la radio passait la musique country que Robert lui interdisait d'écouter, préférant les cassettes de chants religieux qu'il rangeait proprement sur l'étagère du salon et dans la boîte à gants de sa Toyota. Lou monta le volume si fort qu'elle vit dans le rétroviseur la petite Joanna Louise qui pressait ses poings contre ses oreilles en fronçant les sourcils.

En arrivant en Louisiane, elle prit conscience de ce qu'elle venait de faire.

Elle fut prise de nausée, ses mains se mirent à trembler sur le volant.

À une aire de repos, elle trouva une cabine téléphonique. Elle laissa le moteur tourner, vitres baissées, sa fille endormie à l'arrière, et composa le numéro qu'elle connaissait par cœur. L'image lui revint du

vieux téléphone bleu pâle sur le mur de la cuisine, chez sa mère. Elle le voyait comme si elle y était. La sonnerie retentit six fois, personne ne répondit. Lou raccrocha, récupéra ses pièces dans la coupe de métal et retenta sa chance. Cette fois, Billy décrocha à la troisième sonnerie.

— Allô ?

— Salut, bredouilla-t-elle.

Elle l'entendait respirer, mais il ne dit rien, soit parce qu'il ne reconnaissait pas sa voix, soit parce qu'il ne savait pas quoi répondre, allez savoir. Elle tenta :

— Toc-toc-toc ?

Elle éprouva un profond soulagement en l'entendant rire. C'était un ricanement de surprise qui fut de courte durée, mais il avait ri, c'était déjà ça.

— Je vois, s'amusa-t-il en prenant son temps pour la taquiner.

Puis il ajouta :

— La voie est libre.

En fond sonore, elle entendit geindre un bébé.

En voiture, Sunshine était ravie que sa cousine ne soit pas là, elle pouvait s'asseoir à l'avant et passerait toute la journée en compagnie de tante Lou.

Le ciel était d'un bleu parfait dans lequel flottaient quelques moutons éparés. Quand Lou tourna pour récupérer la route lisse de la 79, elle mit la cassette de Sam Cooke, et elles chantèrent « You Send Me » à tue-tête. Le long de la nationale, des marchands ambulants vendaient des feux d'artifice aux couleurs du drapeau américain. Sunshine avait complètement oublié le 4 Juillet. Elle se demanda si Billy rapporterait des cierges magiques et des pétards, comme quand elle était petite, mais elle se souvint qu'ils étaient toujours à sec et estima préférable de ne pas aborder le sujet avec lui.

Malgré tout, elle était de bonne humeur. Même à sec. Même s'il fallait garder les secrets de Billy.

Il était tellement rare de passer la journée à Saint Cadence avec tante Lou. Quand JL était là, mère et fille se chicanaient constamment, Sunshine s'agaçait quand sa cousine faisait sa Mme Je-sais-tout, et se vexait quand JL passait tout le trajet à l'ignorer, préférant s'admirer dans le miroir.

Quand elle était seulement avec sa tante, l'atmosphère était plus légère. Tante Lou se mit à rire quand les cuisses de sa nièce firent un bruit de pet sur le siège en cuir à cause de la sueur. Elle lui demanda si elle avait des vues sur un garçon.

— Beurk, non ! s'indigna Sunshine.

— Ben quoi ? Je pose simplement la question... Tu sais, j'étais en CM2 quand j'ai eu le béguin pour la première fois.

La jeune fille secoua la tête.

— C'est dégoûtant !

Tante Lou éclata de rire.

Quand la voiture fut garée devant le salon de coiffure, elle coupa le moteur.

— Bien. Il est temps d'opérer quelques changements, ma puce.

En entrant dans le magasin, elles furent accueillies par une odeur mêlant le spray pour les cheveux et les égouts. Il n'y avait personne à l'exception de Deborah, la coiffeuse de tante Lou, qui étudia les coupures de magazine que Lou venait de sortir de son sac à main.

— Oh oui, ça t'ira très bien, jugea-t-elle. Oui, c'est très sympa.

Deborah était la fille de la patronne du salon. Ses cheveux blonds décolorés étaient coupés court comme ceux d'un garçon. (Plus tard, en voiture, tante Lou lancerait : « Tu ne trouves pas qu'elle ressemble à Mia Farrow, avec sa coupe garçonne ? ») Elle portait un jean pattes d'éléphant taille basse qui laissait voir son nombril, et un débardeur en macramé qui dévoilait son dos bronzé et sept centimètres de peau douce. Elle invita Sunshine à s'asseoir dans le fauteuil vide à côté de Lou et déposa des rochers au chocolat dans sa paume.

— Ça ne risque pas de faire trop... bouffant ? s'inquiéta sa tante.

La coiffeuse glissait les doigts dans les longs cheveux ondulés de sa cliente en plissant les yeux vers le miroir.

— Non. J'y veillerai avec mes produits. Tu as quelles marques chez toi ?

— Je n'ai pas grand-chose, gloussa tante Lou en rougissant. Parfois, j'asperge mes cheveux d'un peu d'Aqua Net, mais ça colle.

Deborah continuait de la peigner avec ses doigts. Plus elle touchait ses cheveux, plus ils gagnaient en volume.

— Aqua Net assèche ton cuir chevelu. Ce qu'il te faut, c'est un spray sans rinçage, puis de la mousse. Je vais te montrer, tu vas adorer. (Elle se tourna vers Sunshine.) Tu ne trouves pas que ta maman a les plus beaux cheveux du monde ? Quelle couleur éclatante !

Il arrivait parfois que les gens prennent tante Lou pour la mère de Sunshine, et elle ne savait jamais comment les corriger. Mais tante Lou s'en chargea.

— C'est ma nièce, techniquement. Mais, pour moi, c'est comme ma fille. Les gens disent qu'on a le même nez.

C'était bien la première fois que Sunshine entendait cela, elle observa aussitôt le nez de sa tante. Elle avait un joli nez, droit et régulier, ni trop gros ni trop petit. Sunshine avait à peine quelques taches de rousseur tandis que sa tante en avait le visage couvert, mais en effet, leurs nez avaient peut-être la même arête.

Après le shampoing de Lou, Deborah servit de la limonade à

Sunshine et du vin blanc pour elles deux, le tout dans des tasses couleur pastel. Celle de Sunshine était lavande.

— Maman servait des boissons fraîches à nos clients dans des gobelets jetables depuis des années, dit la coiffeuse en passant une brosse à poils épais dans les longs cheveux mouillés, des gouttes éclaboussaient Sunshine comme une fine averse d'été. Je lui ai conseillé d'inviter le charme sudiste de notre région dans notre salon. Ces tasses de thé, c'était mon idée. J'ai acheté le service complet pour un dollar dans un dépôt-vente à La Nouvelle-Orléans. Incroyable, non ? Elles sont jolies, pas vrai ?

Elle parlait sans jamais reprendre son souffle. Sa voix était grave et rauque, plus tard Sunshine essaierait de l'imiter quand elle serait seule dans sa chambre. (« Quel genre de produit utilises-tu pour tes cheveux ? demanderait-elle à son reflet dans le miroir. Tes cheveux blonds sont si beaux, on les croirait sortis d'un conte de fées. ») La coiffeuse leur expliqua qu'elle économisait pour ouvrir son propre salon à La Nouvelle-Orléans. Son petit ami y jouait de la musique tous les week-ends dans un bar, et elle chantait parfois avec lui.

— Il est noir, précisa-t-elle. Ça ne plaît pas trop à maman, mais elle ne peut plus rien y faire maintenant, pas vrai ?

Sunshine écoutait avec une telle concentration qu'elle ne prêta aucune attention à la coiffure qui prenait forme sous ses yeux et aux longues mèches qui tombaient sur le carrelage. La jeune fille n'avait jamais vu de Noirs ailleurs qu'au supermarché. Et puis, il y avait aussi Jeremiah Wilbur, toujours silencieux, fort en maths mais nul en lecture.

Maintenant que Deborah en parlait, l'idée d'avoir un petit ami lui parut moins dégoûtante. Elle s'imagina être la petite copine de Jeremiah. D'une impulsion du pied sur le carrelage, elle fit tourner son fauteuil. Elle se voyait tenir la main de Jeremiah et arpenter avec lui les couloirs du collège, leurs baskets couinant sur le sol. Les filles qui se moquaient d'elle parce qu'elle ne se lavait pas les cheveux se moqueraient certainement de la voir avec Jeremiah, alors elle serrerait sa main plus fort et le rassurerait en lui répétant les mots de Deborah : « Elles ne peuvent plus rien y faire maintenant, pas vrai ? »

— Quand j'ouvrirai mon salon, renchérit la coiffeuse, je garderai toujours un pichet de gin-tonic sous la main. J'ai lu un article dans *Vogue* ou *Life*, je ne sais plus lequel : une coiffeuse gagnait soixante-quinze dollars par tête à Los Angeles. Sans faire de couleur, juste la coupe. Elle coiffe les stars. Diane Keaton et d'autres célébrités. J'adore son style, à Diane Keaton.

Quand elle reposa les ciseaux sur la tablette sous le miroir, Sunshine remarqua enfin la coupe de sa tante.

Ses cheveux étaient encore mouillés, mais ils étaient coupés bien

au-dessus des épaules. Dans le miroir, tante Lou croisa le regard de sa nièce.

— Ça y est, tu atterris ? plaisanta-t-elle.

Deborah vaporisa une boule de mousse dans sa paume avant de l'appliquer sur la tête de sa cliente, puis elle massa.

— Tu vas aimer la sensation que ça procure. C'est très sensuel. Ton petit ami va devenir fou. Comment il s'appelle, déjà ?

— Nash, répondit tante Lou.

Depuis que ses joues avaient rosi à l'évocation de produits capillaires, elles étaient restées colorées. En présence de Deborah, Sunshine trouvait que sa tante faisait plus jeune. Il lui vint pour la première fois à l'esprit que trente-cinq ans, finalement, ce n'était pas si vieux que ça.

— Nash ? soupira la coiffeuse. Comme Graham Nash ? Quel dommage qu'il se soit séparé de Joni Mitchell... Tu ne trouves pas qu'ils formaient un beau couple ? Joni, je l'adore.

Elle conduisit tante Lou à la rangée de fauteuils et abaissa un énorme casque au-dessus de la tête de sa cliente avant d'approcher derrière le siège de Sunshine qu'elle retourna face au miroir.

— Bon, à nous ! Qu'est-ce qu'on fait ?

Dans la glace, les longs doigts minces de Deborah couraient dans la tignasse de la jeune fille pour en démêler les nœuds. La semaine précédente, tante Lou avait donné à sa nièce une vieille brassière ayant appartenu à JL : deux triangles de coton rose pâle avec de fines bretelles qui glissaient constamment sur ses épaules. Mais elle avait oublié de la mettre aujourd'hui et, en voyant les petites bosses de sa poitrine sous le tissu léger de sa robe rayée multicolore, Sunshine se sentit mal à l'aise.

— Je devrais les peigner plus souvent, dit-elle en lançant un regard vers sa tante.

Elle s'attendait à une remarque, mais cette dernière était absorbée par la lecture d'un magazine.

— Moi, je les trouve jolis, la rassura Deborah. Je les aime bien un peu sauvages et rebelles.

La sensation de ses doigts dans ses cheveux donnait envie à Sunshine de s'endormir là, le goût du chocolat dans la bouche, bercée par le ronronnement du ventilateur au plafond. Elle en oublia son sentiment de malaise. Elle aurait aimé écouter la coiffeuse chanter avec son petit ami noir. Quand elle aurait l'âge de passer son permis, elle disposerait peut-être d'une petite Volkswagen comme Deborah. Alors elle emmènerait Jeremiah à La Nouvelle-Orléans. Ils seraient devenus amis et pas juste camarades de classe comme aujourd'hui, seulement rapprochés par les différences qui faisaient d'eux des parias, ils mangeraient des bonbons sur la route, auraient une glacière

remplie de canettes de bière de racine. Joanna Louise demanderait à les accompagner, mais Sunshine refuserait ; elle voulait partir seule avec son ami Jeremiah. Mais elle promettrait à sa cousine de lui rapporter un souvenir – si elle y pensait, mais elle serait trop occupée à s’amuser, alors bon.

— Tiens, j’ai une idée. (La voix de la coiffeuse tira Sunshine de ses rêveries.) Je suis sûre que la frange t’irait à merveille. Comme Heather Locklear, tu vois... un peu longue et effilée. (Elle replia une mèche pour simuler le résultat.) Comme ça. Plisse un peu les yeux. Si tu essaies de voir flou, ça te donnera une idée du rendu.

Sunshine s’exécuta et observa son reflet brouillé dans le miroir. De longs cheveux blonds, bouffants à force d’avoir été peignés, les yeux verts, et le nez droit et régulier de tante Lou. Une petite bouche rose. Dans sa version floue, elle se trouvait presque jolie.

La voix de sa tante s’éleva de la rangée de fauteuils sous les séchoirs :

— Si tu arrives à la convaincre de soigner son apparence, je te devrai bien plus que le prix d’une coupe.

La coiffeuse rit.

— Que dirais-tu d’un peu de changement, ma belle ?

Elle tenait de sa main gauche la fausse frange de Sunshine et, du bout des doigts, reposait sa main droite sur son épaule pour la serrer doucement (comme palpant délicatement une figue pour déterminer sa maturité). Dans la glace, à la place de la main, Sunshine vit une araignée aux pattes velues et dont le gros abdomen faisait la taille d’une prune écrasée.

Elle tressaillit et émit un cri qui, coincé dans sa gorge, ressembla à un drôle de « argh » étranglé. À cet instant, elle s’aperçut que la main de Deborah n’était qu’une main, évidemment, mais la coiffeuse eut un mouvement de recul.

— Je t’ai fait mal ? s’amusa-t-elle.

Sunshine, les joues brûlantes, était trop gênée pour répondre.

— Ma puce ? s’enquit tante Lou.

Sunshine se tourna vers sa tante dont les cheveux étaient dissimulés sous le casque du séchoir. Lou lui souriait, mais l’inquiétude se lisait sur ses traits comme dans la voiture ce matin-là.

— Aussi nerveuse qu’une petite grenouille, la taquina-t-elle.

Deborah se rapprocha derrière la jeune fille et l’observa dans le miroir. Lentement, elle posa les mains sur le dossier du fauteuil en vinyle et se mit à sa hauteur. Elle esquaissa un sourire dans le miroir, puis glissa tout bas :

— On fera une frange la prochaine fois.

Étrangement, Sunshine eut l’impression que Deborah venait de comprendre ce qui s’était produit mieux qu’elle ne le saisissait elle-

même.

La nouvelle coupe de tante Lou ne la faisait pas ressembler à un Curly.

Sunshine avait passé le reste de leur visite au salon à regarder des magazines, transie de honte après sa réaction au contact de Deborah, mais cette dernière avait ensuite fièrement fait tourner le fauteuil de tante Lou pour lui faire découvrir le résultat. Sunshine était restée bouche bée. Sa tante avait un carré plongeant qui lui arrivait au menton, ses cheveux ondulaient joliment sans frisotter.

— Je trouve que ça encadre bien son visage, et ça met en valeur ses superbes pommettes !

Le compliment de la coiffeuse avait fait rougir tante Lou. Sunshine avait fini par dire :

— Tu es trop belle !

Ce qui les avait fait rire toutes les trois. La jeune fille en avait oublié son embarras après avoir pris les mains de Deborah pour des araignées velues.

Mais, une fois que tante Lou eut payé et serré la coiffeuse dans ses bras avant de monter dans la carriole d'enfer, Sunshine eut la gorge nouée. Elle avait décidément honte d'avoir réagi de cette façon et voulait retourner au salon dire à Deborah combien elle s'en voulait d'avoir sursauté à son contact, mais ce serait *étrange**, comme le disait JL. Alors elle se contenta de prendre place en silence dans le véhicule. Sa tante la regarda, radieuse. Sa nouvelle coupe agrandissait ses yeux verts assortis à sa robe. Elle avait les joues plus roses que jamais.

— Ça va, ma puce ?

Sunshine opina sans réussir à parler.

— Tu es bien ronchonne. Tu as faim, c'est ça ?

Elle fit démarrer la voiture et alluma la radio.

Était-ce sa coupe qui la mettait de si bonne humeur, ou sentait-elle que sa nièce n'était pas dans son assiette ? Allez savoir. Quoi qu'il en soit, elle l'emmena dans un fast-food où elle commanda des milk-shakes. Vanille pour elle, fraise pour Sunshine. Avant d'aller au *diner*, Lou voulut s'arrêter au centre commercial pour faire quelques courses. Elle s'acheta un nouveau parfum ; *Obsession*. Elle avait lu quelque part que Pamela Anderson ne jurait que par ce parfum. Puis elle se rendit au rayon des vêtements pour enfant pour y trouver un cadeau d'anniversaire.

Mais Sunshine n'était pas intéressée par la mode, et elle se sentait triste. Chaque fois que tante Lou lui montrait une jupe, une robe en jean ou même une salopette en lui demandant son avis, la jeune fille haussait les épaules.

— Je ne te savais pas aussi difficile, soupira Lou, vaguement

agacée.

Elles s'apprêtaient à partir quand Sunshine vit les chaussures exposées sur d'immenses cubes en plastique blanc : des Converse All Star jaune banane.

L'année précédente, elle avait vu ces baskets aux pieds de certaines filles de sa classe. Il en existait de toutes les couleurs. Maddie Giroux (qui avait mené le chœur chantant « Cendrillon, Cendrillon... ») avait les mêmes en violet, et Tonya Lubbock les avait en rouge et en bleu ciel.

— Des chaussures jaunes ? Elles se saliront dès le premier jour, l'avertit tante Lou.

Sunshine déglutit avant de promettre :

— Je ne les porterai pas sur la route. Seulement à l'école.

Sa tante dit qu'elle y réfléchirait, mais que c'était un cadeau idiot, tout compte fait.

— Et puis, tu grandis aussi vite qu'une mauvaise herbe. Rien que cet été, tu as déjà poussé même si tu restes fine comme une allumette. Elles seront trop petites pour toi à la rentrée. (Elle lui donna un petit coup de coude en souriant.) Tu auras les orteils dehors comme une vau-pieds.

— N'empêche... Ce serait le meilleur cadeau du monde. Le meilleur !

Tante Lou leva les yeux au ciel.

— Ne pousse pas le bouchon.

Sunshine n'insista pas, mais en retournant à la voiture, elle s'imagina faire sa rentrée chaussée de Converse jaunes. Elle aurait peut-être enfin une place à la grande table de la cafétéria, à midi. Là où s'asseyaient les filles qui échangeaient des mots en classe. Elle ne serait pas coincée entre Jeremiah et Winnie. Elle pourrait se faire des copines, et la sixième brillerait de possibilités qu'elle n'aurait jamais envisagées jusqu'à présent.

TOUTES CES MAINS

Sur le siège passager, Sunshine laissait son regard voguer vers les champs verts qui défilaient à l'infini. Lou observa les longs bras bronzés de sa nièce et les trouva trop maigres. Sans doute faisait-elle une nouvelle poussée de croissance. Elle était d'ailleurs lunatique ces derniers temps et semblait ronchon à regarder ainsi par la vitre d'un air absent. En remarquant la jeune poitrine de Sunshine sous le tissu fin de sa robe, Lou eut le cœur serré. Plus tard, quand elle serait de meilleure humeur, elle lui rappellerait de porter sa brassière. Sa fille et sa nièce n'étaient plus des petites filles. D'ailleurs, une fois que Sunshine serait plus grande, il n'y aurait plus aucun enfant à Bout-du-doigt.

À l'embranchement de la route 79, Lou se toucha la nuque, que cette nouvelle coupe exposait et rendait étrangement plus sensible.

Elle se demanda ce qu'en penserait Nash. Lui qui adorait jouer avec ses longs cheveux, il risquait d'être surpris, elle ne l'avait pas prévenu de son envie de changement.

Lorsque Jayney, une jeune serveuse qui avait brièvement travaillé au *Diner's 79*, préparait ses noces avec son amour de lycée, elle avait décrit à Lou le masque capillaire à base de blancs d'œufs et de vinaigre qu'elle appliquait chaque soir pour stimuler la pousse des cheveux en prévision de son mariage. Mais Lou s'était déjà mariée une fois, elle n'avait pas hâte de remettre le couvert. La carriole d'enfer piqua une accélération quand une pensée traversa Lou : oui, si elle s'était coupé les cheveux, c'était pour se libérer du carcan du mariage et des attentes des hommes.

Un soir, quelques jours plus tôt, Nash s'était vexé en apprenant qu'elle n'avait pas envie d'organiser une réception. Il avait insisté pour un petit événement intimiste ; après tout, on ne se marie qu'une fois.

— Sans vouloir offenser les divorcés, avait-il ajouté en lui mettant une main sur l'épaule.

Ils étaient assis sur le canapé du salon et buvaient un verre avant le dîner. Elle avait répondu en posant la main sur sa cuisse musclée qu'elle sentait à travers son jean usé.

— D'accord, chéri, on fera une petite cérémonie.

Lou se toucha encore la nuque. Cette fois, le mariage serait désiré,

ils en avaient envie tous les deux, et cette idée la rassura. Elle ne reproduirait pas ses erreurs passées.

Quand elle était jeune, à peine sortie du lycée, elle n'avait pas prévu d'épouser Robert Dalton, c'était arrivé comme ça.

Un peu comme on glisse sur une flaque de boue.

Elle avait rencontré Robert en classe de terminale, après avoir accepté l'invitation de son amie Clarissa à participer à une réunion de la paroisse de Sainte Augustine, entre jeunes. La réunion se tenait au sous-sol d'une église baptiste.

Il s'agissait d'une nouvelle alliance portant le nom de Charisme Baptiste. Lou, toujours timide, avait suivi Clarissa ce soir-là dans le sous-sol blanchi à la chaux. Elles avaient rempli leurs gobelets jetables de punch, et Lou avait supplié sa copine de s'asseoir au dernier rang où les chaises pliantes en métal étaient froides sous leur jean.

Clarissa avait des cheveux bruns soyeux avec une raie au milieu. Elle sortait avec l'un des piliers du groupe, Mickey, âgé de vingt ans. Avec son bandana sur le front, il jurait avec l'image que Lou se faisait d'un guide spirituel. Robert, l'autre leader, était plus conventionnel. Il portait des polos aux couleurs pastel et une coupe en brosse. Mais l'un et l'autre étaient bons orateurs. Ils savaient hausser le ton et prêcher avec conviction. Ils lisaient et interprétaient des passages de la Bible en fonction de l'actualité ; les tensions au Vietnam et les manifestations pacifistes. En fin de réunion, une personne dans l'audience pouvait demander une prière de son choix, et tout le monde formait un cercle autour d'elle, posant une main sur sa tête, ses épaules, son dos ou ses poignets. Une vague d'énergie paraissait déferler dans le sous-sol de l'église tandis que Robert et Mickey invoquaient le Seigneur avec panache.

Comme si Dieu était à leurs ordres et exauçait des miracles sur commande.

Pour la première réunion à laquelle assistait Lou, une jeune fille demanda aux autres de prier pour sa mère atteinte d'un cancer. La jeune fille avait blêmi, s'était mise à trembler, et tous les autres s'étaient écartés sans toutefois s'alarmer. Clarissa avait murmuré à l'oreille de Lou :

— Ne t'inquiète pas. Ça arrive parfois.

Pendant que Mickey poursuivait sa prière réclamant une guérison, Robert s'agenouilla et prit la tête de la fille dans ses mains tandis qu'elle convulsait sur le carrelage beige, les yeux révulsés.

Lou ne tarda pas à apprendre que ces phénomènes n'étaient pas rares. On priait et on posait les mains sur la personne concernée, qui pouvait s'évanouir ou convulser. Il arrivait aussi que l'intéressé se mette à parler une langue étrangère absconse, les yeux fermés, au

contact de toutes ces mains, tout près de Robert ou Mickey, qui s'agenouillaient à ses côtés pendant que son corps s'abandonnait au Saint-Esprit.

Lou assista à ces réunions tous les mercredis soir jusqu'à la fin de l'année scolaire. Clarissa, la seule amie qu'elle ait autorisée à venir lui rendre visite dans son trou perdu, la ramenait chez elle après chaque réunion. Les phares de sa Pinto vert salade éclairaient la terre rouge de la grand-route et la mousse espagnole d'un gris poussiéreux qui pendait aux branches des arbres.

Ces soirs-là, lorsque le ronflement du moteur de Clarissa mourait au loin, Lou n'était pas saisie de cette angoisse qui la prenait généralement quand elle rentrait chez elle, ne sachant dans quelles dispositions elle retrouverait son père. S'il lui prendrait l'envie de déclencher une dispute avec leur mère, si cela finirait dans la violence.

C'était comme si le Saint-Esprit l'avait délestée du poids de la peur, le temps d'un soir.

Du plus loin qu'elle se souvienne, son père avait toujours fait preuve de créativité pour asseoir son pouvoir dans leur foyer. Il trompait sa mère et ne s'en cachait pas, ni auprès d'elle ni auprès de ses enfants. Il était rentré plusieurs fois à la maison avec du rouge à lèvres sur la bouche et sur le col de sa chemise déboutonné, et les cheveux en bataille alors qu'ils étaient d'ordinaire soigneusement gominés.

Si par malheur la mère de Lou osait lancer le débat, si elle avait l'audace d'exprimer ses sentiments ou ses idées, ne serait-ce que par un timide « Je ne sais pas si... » ou « Ne crois-tu pas que... », John Jay l'insultait jusqu'à ce qu'elle capitule. Ou bien il la giflait du revers de la main ou de sa paume. Voilà qui clôturait n'importe quelle discussion aussi fermement et brutalement qu'un point final. Et si sa mère gardait le silence, il lui reprochait d'être aussi molle qu'une larve. Discrète comme une souris. Et tout aussi laide, d'ailleurs, ne manquait-il pas de rajouter.

Mais il déployait également d'autres tactiques plus originales, presque comiques.

Presque.

Le week-end, de bon matin, John Jay avait pour habitude d'emporter le journal aux toilettes et de laisser la porte ouverte, de telle sorte que quiconque passait dans le couloir profitait à la fois du spectacle et de l'odeur.

Parfois, sa femme ou ses enfants se hasardaient à tendre le bras, empoigner le bouton de la porte pour la refermer doucement, comme pour ne pas réveiller un nourrisson. Mais il était moins risqué de passer devant la porte en faisant mine de ne rien voir et en prenant

soin de respirer par la bouche, comme si les bruits qu'il faisait et la puanteur de sa merde n'atteignaient pas le salon.

Il n'appelait jamais leur mère par son prénom. C'était toujours : « Eh, toi », « Crétine ! » ou « Eh, la débile ! »

Et ses enfants, il ne les appelait pas du tout. S'il attendait quelque chose d'eux, il entrait en trombe dans leur chambre, qu'ils soient habillés ou non, qu'ils soient endormis ou pas, et leur ordonnait de le suivre. Selon l'humeur, ce qu'il avait bu et comment s'était passée sa journée de travail, selon si sa mauvaise dent le lançait ou non, il faisait asseoir l'un d'eux sur le canapé rose et le sermonnait pendant un quart d'heure, une demi-heure, une heure, parfois plus, haussant et baissant le ton comme surfant sur des montagnes ou au creux de vallées profondes, et ce, pour des motifs divers : Billy avait laissé traîner sa serviette mouillée ; Lou n'avait pas rangé ses chaussures dans la véranda ; Billy se remettait à bégayer.

Mais, pour s'imposer, sa technique la plus efficace n'était ni la violence ni le dénigrement. Il ignorait femme et enfants, tout simplement.

Il les croisait de près dans le couloir dans un nuage de bourbon et d'après-rasage sans chercher à savoir s'il les avait bousculés, sans sembler remarquer qu'ils devaient s'écarter sur son chemin ou se plaquer au mur pour le laisser passer, sans s'apercevoir que l'un d'eux avait eu le cran de lui lancer un courageux : « Salut, papa ».

Un soir, en rentrant de l'église, Lou découvrit la maison plongée dans le noir à l'exception de la lumière de la véranda. Elle était encore enivrée par l'énergie de ce sous-sol, par les yeux de Robert Dalton posés sur elle tandis qu'il parlait de l'apôtre Paul. Dans le salon, son père était affalé dans son fauteuil de relaxation, les jambes relevées, un verre d'alcool à la main. Elle fut surprise de le trouver là, à peine éclairé par la lumière blafarde du dehors. Billy et sa mère n'étaient pas là, sans doute se terraient-ils dans leurs chambres, comme ils avaient l'habitude de le faire quand John Jay rentrait du travail. Par réflexe, elle appuya sur l'interrupteur.

— T'étais où, toi ? demanda John Jay, les yeux plissés dans la clarté soudaine.

— À l'église.

Lou avait un étrange sentiment de culpabilité, le ton de son père laissait supposer qu'elle avait fait une bêtise. Difficile de ne pas le croire lorsqu'il voyait le pire chez ses enfants.

Il émit un grognement dubitatif et croisa les pieds, le geste lent, marquant une pause à mi-hauteur avant de reposer son talon sur l'autre cheville. Sa fille resta figée sur le pas de la porte. Avec un peu de chance, en partant tout de suite, elle esquiverait la dispute qu'il tentait de provoquer. Mais à peine s'était-elle tournée vers le couloir

qu'il l'apostropha :

— T'étais habillée comme ça, à l'église ?

Elle portait un pantalon pattes d'éléphant et une blouse blanche très fine qu'elle avait empruntée à Clarissa. Et elle avait mis un peu de gloss sur ses lèvres. Sur le chemin de l'église, les deux copines s'étaient maquillées dans la voiture en gloussant.

— Oui, répondit-elle. Ce sont des réunions entre jeunes, c'est plus informel qu'une messe.

Son père haussa les sourcils.

— Et il ne t'est pas venu à l'idée qu'en portant un chemisier transparent comme ça tu aurais l'air d'une pute ?

Il regardait clairement sa poitrine – elle savait qu'on distinguait les contours de son soutien-gorge à travers le tissu et regrettait de n'avoir pas reculé dans le couloir, à l'abri de cette lumière qu'elle n'aurait jamais dû allumer – comme pour lui rappeler qui était le chef dans cette maison. C'est l'observateur qui a le pouvoir, lui disait ce regard, jamais l'observé.

Elle laissa ses épaules retomber mollement comme deux ailes qu'elle pouvait refermer tout autour de son corps pour se dissimuler et disparaître.

Pour le restant de ses jours, elle se souviendrait de ne plus être avachie, de toujours garder le dos bien droit. Elle tendrait les bras de part et d'autre d'un cadre de porte et s'avancerait pour tendre ses épaules et corriger sa posture. Et elle répéterait inlassablement à sa fille et à sa nièce de se tenir droites.

Elle voulait leur épargner ce sentiment de préférer disparaître plutôt que d'être vue.

À l'église, avec Clarissa et les autres jeunes de leur âge, avec Mickey et Robert qui quémандаient aide, soulagement et miracles, Lou apprit l'inverse de ce que son père lui enseignait depuis des années : elle aussi, comme tous les enfants, méritait d'être aimée, et il existait un Saint Père qui serait toujours là pour lui apporter cet amour – à défaut de celui de son père biologique.

Elle voyait la vie sous un jour nouveau, l'avenir se chargeait d'espoir et de possibilités.

Grâce à Robert Dalton, avec ses mains épaisses, ses cheveux bien coiffés et ses prières retentissantes, elle apprit que son père lui-même était enfant de Dieu. Qu'il était capable de rédemption. Elle apprit qu'il était de son devoir à elle de pardonner les péchés de John Jay. Encore et encore.

Un soir, au cœur de leur cercle de prière, Clarissa leva la main.

— Lou n'aime pas être au centre de l'attention, déclara-t-elle en passant le bras autour de la taille de sa copine. Mais il faudrait prier

pour sa famille.

Lou lui lança un regard noir et devint rouge pivoine.

— Non, ce n'est pas la peine, marmonna-t-elle. Prions pour quelqu'un d'autre.

Mais Robert Dalton, qui se tenait près d'elle, posa doucement une paume sur son épaule et incita tout le monde à se rapprocher.

— Mes amis. Posons tous les mains sur Lou Turner. Prions pour que sa famille obtienne la guérison dont elle a besoin.

Les mains avaient surgi de tous côtés, pressant chaudement sa tête, ses poignets, son dos. Et elle le sentit : le Saint-Esprit s'invitait en elle, sortait de ces mains et s'immisçait dans son corps comme une décharge électrique. Ses genoux se déroberent, mais d'autres mains surgirent pour l'aider à s'agenouiller. Le visage de Robert Dalton apparut devant elle tandis que les mains la retenaient. Elle se balançait d'avant en arrière, en larmes, alors que la voix de Robert grondait comme la voix de Dieu lui-même.

Quand il lui proposa de la ramener chez elle, Lou eut honte de sa maison et de Bout-du-doigt tout entier – de l'existence même de ce hameau, du fait qu'elle puisse y habiter. Elle déclina l'offre ; c'était gentil, mais sa maison était sur la route de Clarissa. En revanche, elle aurait des questions spirituelles à lui soumettre. Il lui suggéra de venir plus tôt la prochaine fois afin qu'ils en discutent en marchant autour de l'église.

La semaine suivante, Clarissa – tout excitée pour son amie – la déposa en avance à la réunion de prière.

Ensemble, Lou et Robert firent le tour de la cour de l'église au coucher du soleil, visitèrent les anciennes tombes dans le petit cimetière clôturé, poussèrent la promenade jusqu'au grand chêne dont les branches formaient une arche qui les cachait aux yeux du reste du monde. C'est là que Robert Dalton se pencha pour l'embrasser, tendrement, sur les lèvres.

Dans les mois qui suivirent, Lou le laissa promener ses mains sous son chemisier et sur sa poitrine dans la cuisine du sous-sol de l'église blanchi à la chaux. Il flottait toujours dans cette pièce une odeur de speculoos et de jus de pomme, le goûter des jeunes qui venaient au catéchisme le dimanche. Elle le laissa insinuer sa langue dans sa bouche et elle songea à lui, le soir, dans sa moitié de chambre, quand elle savait Billy endormi, qu'elle l'entendait ronfler et péter dans son sommeil. Alors elle glissait ses doigts sous l'élastique de sa culotte et repensait aux mains de Robert Dalton sur son corps.

Mais elle avait bien vu comment sa mère s'était retrouvée coincée au bout d'une route couverte de poussière rouge dans une maison trop petite avec un homme dont on ne méritait jamais l'amour, même en

déployant des efforts surhumains.

Robert Dalton n'était que pour le présent. Pas pour l'avenir.

Lou avait décroché une bourse à l'université de Louisiane pour l'automne prochain. Clarissa y ferait également ses études, elles envisageaient déjà de partager une chambre en colocation. Plus tard, elle pourrait enseigner l'anglais. Une fois son diplôme en poche, elle se marierait peut-être, mais ça, elle y réfléchirait au moment opportun. Pour l'instant, elle voulait partir. Elle voulait apprendre. Lire et parler de livres. Gagner son argent à elle. Elle voulait acheter une maison quelque part, ailleurs, et proposer à sa mère de vivre avec elle.

Elle n'aurait jamais envisagé d'épouser Robert Dalton s'il n'était pas arrivé ce qui était arrivé à Catherine et John Jay.

À la fermeture de l'usine sucrière, John Jay trouva un poste dans une usine de conditionnement, où il travailla pendant toute l'enfance de Lou et jusqu'à la fin de ses années lycée. Pour le Nouvel An de son année de terminale, ses parents furent invités chez le patron de l'usine, dans la ville lointaine de Lafayette.

John Jay, toujours prompt à impressionner par son apparence, passa près d'une heure dans la salle de bains du couloir. Quand il fut prêt, le nuage d'eau de Cologne qui le suivait piqua les narines de Lou lorsqu'il passa devant la table de la cuisine où elle était assise. Elle n'aimait pas les soirées, elle préférait faire ses devoirs. Son père s'approcha du réfrigérateur, s'empara de la bouteille de bourbon posée dessus et se servit un verre.

— Prête ? aboya-t-il par-dessus son épaule.

Il s'adressait à la mère de Lou qui se préparait dans leur chambre, et ce n'était pas tant une question que l'ordre de se dépêcher. Sa boisson était à emporter pour le trajet.

Lou entendit la porte de la chambre s'ouvrir et le claquement des talons de sa mère dans le couloir. En partant, elle retirerait ses jolies chaussures pour ne pas les salir de poussière rouge et enfilerait ses sabots en caoutchouc jusqu'à la voiture, mais pour l'instant, Lou devina que sa maman voulait faire une entrée remarquée.

Elle apparut dans la cuisine. Tout sourire.

À quarante-huit ans, Catherine cachait ses cheveux devenus gris sous une teinture rouge vif. Des rides creusaient son front, les coins de sa bouche et la peau fine sous ses yeux. Ses frêles épaules semblaient avachies dans une posture d'éternelle défaite.

Mais, ce soir-là, elle portait sa robe colorée au motif cachemire achetée sur les conseils de sa fille. Elle avait cherché du rose – elle voulait toujours du rose –, mais Lou avait insisté pour changer un peu. « Le motif cachemire, c'est à la mode », avait-elle ajouté dans la cabine

d'essayage de la petite boutique à Lafayette. Ce soir, le vert et le bordeaux de sa robe mettaient en valeur la cascade de cheveux roux retenue sur le côté par une barrette émeraude. Les manches lâches allaient en s'évasant, soulignant la finesse de ses poignets, et se terminaient sur un rang net de boutons en argent. Elle portait de l'eye-liner noir et un rouge à lèvres mauve.

Elle était rayonnante.

— Maman, tu es magnifique.

Quand Catherine fit la révérence, sa fille gloussa. Et puis, autre surprise, John Jay s'était tourné vers sa femme et leur fille, son verre à la main.

— Et moi ? demanda-t-il, les bras tendus en attendant leur approbation.

Un rare moment de légèreté. Lou et Catherine se mirent à rire toutes les deux.

— Tu es très beau, papa, approuva la jeune fille, intérieurement ravie par cet instant, par la nonchalance et l'humour de son père.

John Jay s'inclina comme pour saluer son public.

— On n'est pas mal, dit-il. Pas mal du tout.

Des années plus tard, Lou se rappellerait encore comme sa mère rayonnait ce soir-là, comme si ses parents avaient retrouvé leurs vingt ans, comme si John Jay la courtisait pour la première fois. Elle garderait ce moment précis, cette bonne humeur de son père et son « on » inclusif, comme la preuve qu'il aimait leur mère. Qu'il était capable de gentillesse. Qu'il n'était pas celui pour qui Billy le prenait. Qu'il n'était pas l'homme que sa fille avait connu toute sa vie.

Quand elle eut terminé ses devoirs ce soir-là, elle sortit la bible que lui avait offerte Robert et lut l'extrait dont il lui avait parlé – dans le passage de l'Évangile de Luc, celui où le père pardonne au fils prodigue. Mais la maison était si calme qu'elle fut saisie par la peur. Alors, tout en lisant, elle approcha le poste de télévision portable sur la table et mit la chaîne qui diffusait *Ma sorcière bien-aimée* en fond sonore. Ce qui lui plaisait, ce n'était pas tant de lire la Bible que de dire à Robert qu'elle l'avait lue. Mais ce qu'elle avait envie de lire, ce qu'elle avait prévu de lire pendant toutes ses études supérieures, c'étaient les ouvrages qu'elle avait adoré étudier en cours d'anglais. Des romans comme *Jane Eyre*, qui lui faisaient oublier qu'elle vivait à Bout-du-doigt, au fin fond de la Louisiane, et la transportaient dans une lande anglaise au XIX^e siècle, des livres qu'elle s'efforcerait bientôt d'oublier.

Plus tard, quand Lou se remémorait ce soir-là, elle s'imaginait que l'hôte de la soirée du Nouvel An était un homme riche.

Elle se le représentait habitant dans l'une de ces imposantes

maisons typiques des maîtres de plantation, entièrement ceinturée d'un porche. Elle se figurait sa mère, ravie en entrant dans cette demeure, le terrain si vaste qu'on était bien loin du bois étouffant au bout de la grand-route et des jardins broussailleux. À l'intérieur, supposait-elle, on servait de petits amuse-bouche et des cocktails dans d'élégants verres ourlés d'or, dans une salle de réception tout en velours, à l'éclairage tamisé. Elle voyait sa mère leurrée par l'agréable sensation d'être aussi privilégiée que les autres épouses des convives.

La version fictive de sa mère portait un boa comme dans les vieux films, la lumière chaude adoucissait les contours de son visage et faisait briller les boutons d'argent à ses poignets. Lou imaginait que, ce soir-là, l'instant de bonne humeur fugace de John Jay dans la cuisine – sa fierté de s'être fait beau, son salut au public – s'était étiré dans la soirée. Le verre de bourbon qu'il avait emporté l'avait seulement mis dans de meilleures dispositions.

Parfois, elle poussait même le fantasme jusqu'à croire que, ce soir-là, son père avait pris conscience qu'il aimait leur mère. Toute la soirée, arpentant une pièce puis l'autre dans la grande maison de maître, il aurait gardé la main posée au creux de ses reins. Elle tiendrait un verre de cocktail dont le bord doré porterait l'empreinte de ses lèvres fardées de mauve.

Jésus, comme le rappelait souvent Robert Dalton au groupe de jeunes, était capable de miracles. Avec son concours, tout était possible.

Dans la réalité, une fine averse était tombée toute la soirée. Une pluie froide. La température avait anormalement chuté pour la saison, et une mince couche de glace noire s'était formée sur les routes.

Lou imaginait que, de retour de cette soirée, sa mère s'était blottie contre son époux, fatiguée et heureuse, les paupières fermées, de telle sorte que quand les pneus avaient perdu l'adhérence avec la surface de la route, quand John Jay, l'esprit embrumé par l'alcool, avait été incapable de reprendre le contrôle de la Buick, sa mère n'avait pas vu les phares aveuglants du camion qui arrivait en face.

Le soleil de l'après-midi se reflétait sur les parois en aluminium du *Diner's 79*.

Sunshine tenait la caisse, et Damien, le cuisinier, lui apportait des en-cas à grignoter. Il aimait préparer des plats miniatures quand elle était là : un sandwich au fromage fondu quatre fois plus petit que celui à la carte, une pile de mini-pancakes pas plus gros qu'une pièce de cinquante cents et un mini-cheeseburger. Comme Sunshine gloussait, il lui lança : « Eh bien quoi, je cuisine mignon pour une petite fille mignonne » en lui décochant un clin d'œil qui la fit rougir. La soirée s'égreña au rythme de la clochette tintant au-dessus de la

porte pour annoncer les allées et venues des clients, au rythme des pancakes et cheeseburgers miniatures, et du cliquetis des pièces jetées dans la coupelle destinée aux pourboires. En fin de service, Sunshine avait le ventre plein et l'humeur au beau fixe. D'après Tammy, la serveuse préférée de tante Lou, les clients se montraient toujours plus généreux quand Sunshine était à la caisse.

Quand elles avaient eu fini de faire les boutiques, sur la route pour aller au *diner*, tante Lou avait paru triste. Sunshine s'était interrogée ; regrettait-elle sa nouvelle coupe de cheveux, lui en voulait-elle d'avoir boudé chez la coiffeuse, ou lui reprochait-elle d'avoir réclamé une paire de Converse ? La jeune fille avait passé presque tout le trajet à chercher quoi dire. Mais, une fois dans le restaurant, les clients réguliers avaient complimenté Lou : comme elle était jolie ; comme cette coupe lui allait bien ! Tammy en était restée sans voix. Et, dès lors, sa tante avait rayonné dans sa robe verte à pois.

Quand Nash les rejoignit au *diner* après sa journée de travail et découvrit la nouvelle apparence de sa compagne, il s'exclama :

— Nom d'un steak de cheval !

Il se fichait bien d'attirer tous les regards. Tante Lou, elle, avait rougi.

— Baisse d'un ton, avait-elle sifflé, mais lorsqu'elle passa devant lui, elle lui caressa la joue en esquissant un sourire.

Une fois le service terminé, Nash proposa à Sunshine de visiter la nouvelle maison.

— Ça avance bien, tu n'en croiras pas tes yeux, ma jolie.

— Il est tard, je dois la ramener chez elle, objecta tante Lou en dénouant son tablier. Nous avons passé la journée dehors, nous sommes épuisées.

— C'est pas vrai, je suis en pleine forme ! protesta Sunshine.

Sa tante se décréta trop fatiguée pour batailler, alors d'accord. Elle était toujours de bonne humeur. Ils commandèrent des cafés à emporter, Sunshine eut le droit d'ajouter des tonnes de crème et de sucre dans le sien, puis elles suivirent la camionnette de Nash en direction de Lafayette.

Ils remontèrent une route à sens unique, flanquée de grandes maisons dotées de porches et de vastes jardins. Après le virage, ils rejoignirent une autre petite route pour s'enfoncer dans un tunnel de pins dont l'écorce éclairée par les phares prenait un éclat argenté. Nash s'engagea sur un terrain plongé dans la pénombre et coupa le contact.

Ils avancèrent à tâtons dans le noir entre une benne et des planches de contreplaqué. Sous une lune claire, la maison se dressait fièrement. Avec son premier étage sous de hauts combles, elle avait une allure de

vieille ferme entourée de chênes et de conifères. Sunshine la trouvait plus jolie que dans son souvenir ; malgré la nuit, on voyait que la peinture était fraîche, et les grandes fenêtres, délivrées de leurs planches clouées, exposaient leurs vitres neuves. Nash expliqua qu'il n'y avait pas encore l'électricité, mais il avait des lanternes à batterie et une lampe-torche. Il put ainsi leur faire la visite.

La maison sentait la sciure de bois. Quand ils montèrent à l'étage, Nash tendit sa lanterne dans une chambre en face de l'escalier.

— Et voici ta chambre, Sunny, déclara-t-il.

La lumière jetait de longues ombres aux quatre coins de la pièce vide.

— Je veux dire... quand tu nous rendras visite, s'empressa-t-il d'ajouter.

Elle entra. Le parquet était massif et doux, deux fenêtres donnaient sur la cour latérale et deux autres sur le jardin. Cette pièce était bien plus grande que sa chambre dans la maison jaune, et les murs n'étaient pas couverts d'anémones de mer, mais elle aimait l'odeur du bois et le contact du sol sous ses semelles, comme la terre d'une forêt dense.

Derrière elle, Nash avait posé la lanterne dans le couloir pour poursuivre la visite avec tante Lou. Il parlait des différents aménagements de la salle de bains, et sa tante répondait :

— Oh oui, je m'y vois déjà. Oui, ce sera parfait.

Nash roula devant pour rentrer à Bout-du-doigt, et Sunshine sirota son café sucré. La radio était éteinte, elles roulaient dans le silence à peine rompu par le bruissement du vent dans les vitres entrouvertes.

Sunshine eut l'envie soudaine de révéler la vérité au sujet du travail de Billy. Sa tante était encore joyeuse, mieux valait ne pas la fâcher. Peut-être pourrait-elle la conseiller, lui dire quoi faire, ou peut-être Nash et elle avaient-ils entendu parler d'un poste vacant pour remédier à sa situation. Elle se tourna vers sa tante, regarda son profil dans l'obscurité, ses cheveux fraîchement coupés qui voletaient dans la brise, et murmura :

— Tante Lou ?

Mais si elle évoquait son travail, devrait-elle parler aussi du bourbon ? De la pluie qui tombait du plafond de la maison jaune depuis le début de l'été ? Et des araignées ?

Peut-être ferait-elle mieux de la questionner simplement sur les cailloux dans sa poitrine ou sur ce que ça voulait dire de « le faire ». Sans faire allusion à JL pour ne pas lui attirer d'ennuis. Elle pourrait prétexter avoir entendu des clients en discuter ce soir, au *Diner's 79*.

Lou lui lança un coup d'œil.

— Oui, ma puce ?

Mais les funambules en équilibre dans le ventre de Sunshine avançaient furieusement, agitant leurs longs bâtons comme pour la mettre en garde. Elle retint son souffle.

— Non rien. J'ai oublié.

— C'était une bonne journée, déclara lentement Lou, rêveuse. Pour commencer, c'était agréable de passer du temps avec toi. Ça fait du bien de sortir de temps en temps, n'est-ce pas ?

Sunshine opina en souriant, et répondit :

— Oui. C'était vachement bien.

— On ne dit pas « vachement ».

— C'était super bien.

Et, soudain, elle sentit son humeur légère s'envoler comme un papier arraché à la boîte à gants par une bourrasque et, pour la première fois depuis très longtemps, Sunshine regretta de ne pas avoir de maman.

Un jour, elle avait interrogé sa tante au sujet de la cagette d'oranges de Floride. D'après Billy, une grande cigogne lui avait apporté Sunshine, tout emmaillotée dans une couverture et blottie dans sa cagette qu'il avait déposée sur le perron de la maison jaune, et c'était la sainte vérité, il le jurait. Elle était si petite et si rose que Billy avait d'abord cru voir une fraise. Quand il avait compris son erreur, il n'avait pas eu d'autre choix que de faire son devoir de bon samaritain : l'accueillir sous son toit.

À présent, elle était assez grande pour comprendre que ce n'était probablement pas la vérité, même si Billy en avait attesté bien souvent. Mais quand elle avait posé la question à sa tante, quelques années plus tôt, celle-ci avait affirmé ne pas savoir. Elle supposait que si Billy voulait raconter un jour à Sunshine l'histoire de sa naissance, il le ferait en temps voulu.

Mais elle avait quelques théories. Elle soupçonnait par exemple la mère de Sunshine de n'avoir pas été prête à assumer la responsabilité d'un enfant, d'avoir été trop jeune, et quand sa nièce la pressait de questions, elle finissait par soupirer, l'air soudain fatigué :

— Ma puce, je préfère largement l'histoire de la cigogne. Pas toi ?

Mais, ce soir, il semblait à Sunshine qu'une mère saurait quoi faire de tous ces secrets, elle saurait quoi faire, quoi dire, et comment choisir ses mots.

Elle appuya son front contre la vitre et regarda défiler les herbes hautes sur le bas-côté. Elle n'avait pas le souvenir d'avoir fermé les yeux. Pourtant, quand le véhicule s'arrêta derrière la camionnette de Nash et qu'elle entendit sa tante murmurer : « Ma puce, tu veux dormir dans la chambre de JL ce soir ? », elle comprit qu'elle avait

sommeillé. Dans son rêve, JL se trouvait avec elle dans la carriole d'enfer et lui chuchotait quelque chose à l'oreille, mais Sunshine avait oublié ce qu'elle lui disait. Elle suivit Nash et sa tante dans la maison rose et se coucha de son côté de la chambre de JL sans prendre la peine de se glisser sous la couverture.

Lou décapsula deux bières qu'elle apporta dans le salon pour boire avec Nash, qui gloussait devant une rediffusion de *The Dick Van Dyke Show* sur le vieux poste dont la lumière bleutée éclairait son visage. Elle lui tendit sa boisson, mais ne s'assit pas tout de suite et regarda la série avec lui un instant.

Elle avait lu quelque part que Mary Tyler Moore préférait porter des pantalons, qu'elle trouvait aberrant pour une femme au foyer de ne se vêtir que de robes. Elle aurait d'ailleurs réclamé une clause dans son contrat stipulant qu'elle devait avoir la possibilité d'arborer un pantalon dans chaque épisode. Enfant, Lou n'avait jamais vu sa mère autrement qu'en robe. Des tenues généralement modestes, puisque John Jay ne lui laissait que peu d'argent de poche et que Saint Cadence ne regorgeait pas de boutiques. Catherine n'était pas assez bonne couturière pour se confectionner ses propres vêtements. Mais elle commandait parfois sur catalogue ou se rendait jusqu'à Lafayette. Ses robes étaient toujours bien repassées et rangées sur des cintres dans la penderie de sa chambre. Et sa préférence allait toujours aux nuances de rose.

— Je vais voir Sunshine, je reviens, dit Lou en reposant sa bière sur la table basse.

Elle poussa sans bruit la porte de la chambre. La lumière du couloir s'immisça doucement dans la pièce. Elle ouvrit un peu plus jusqu'à apercevoir le lit de Sunshine dans le noir.

La jeune fille grogna sans toutefois se réveiller.

À pas de loup, elle s'approcha de sa nièce. Les cheveux blonds emmêlés (comme d'habitude, un shampoing n'aurait pas été du luxe) étaient déployés sur la couverture, et quelques mèches lui recouvraient le visage. Elle avait la bouche ouverte et s'était couchée en chien de fusil, un genou replié presque jusqu'à sa poitrine. Elle n'avait pas pris le temps de se mettre en pyjama, et sa robe avait glissé jusqu'à sa taille.

L'un de ses petits boutons était découvert.

Ces dernières semaines, Lou s'était convaincue qu'elle voyait Sunshine moins souvent, car Billy allait mieux. Mais, au fond, son instinct la mettait en garde. Quelque chose clochait, ou s'était éteint. Elle était contente d'accueillir sa nièce sous son toit ce soir. Endormie, son corps bronzé tout recroquevillé. Et son souffle lourd.

LA COULEUVRE

L'été, à Bout-du-doigt, les dimanches étaient placés sous le signe de la paresse.

Dans le lopin de terre broussailleuse derrière le *Nibar*, le soleil chauffait implacablement la vieille chapelle dont l'unique congrégation était composée des guêpes qui s'établissaient dans les corniches. Et d'une couleuvre, à l'occasion. D'après ce qu'en savait Lou, les gens restaient chez eux le dimanche matin. Les seuls rituels dominicaux respectés étaient l'apéritif chez soi dans la véranda ou au *Nibar* depuis le début d'après-midi jusqu'au soir. Mme Mouton, fervente catholique depuis toujours, avait elle-même cessé de se rendre à la messe de Saint Cadence depuis que son mari était mort, quelques années auparavant.

Le dimanche, Lou aimait n'avoir aucune attente, c'était rassurant. Et, en même temps, elle était prise d'un sentiment d'obligation. Envers qui, pour faire quoi ? Allez savoir. Les rares fois où elle avait conduit les filles à Saint Cadence pour la messe de Pâques ou de Noël, elles s'agitaient sur le banc ou gloussaient pour un oui ou pour un non, et se voyaient envoyées – par Lou qui les foudroyait du regard – aux toilettes pour se ressaisir.

De toute la famille qu'elle avait connue, seul Robert était vraiment croyant.

Après la messe du dimanche à Charleston, un pique-nique était organisé dans le parc devant la chapelle, où un triangle d'herbe était abrité par de beaux pins parfumés et des palmiers touffus. Des toiles cirées à carreaux étaient jetées sur des tables, et l'on servait de grandes boîtes en carton de poulet frit et de biscuits, du miel à étaler sur les gâteaux et de la limonade dans des gobelets jetables.

Robert échangea des poignées de main avec des hommes et des femmes de sa paroisse, et sourit de ses dents blanches et bien droites. Il tenait tendrement Lou par la taille et, quels que soient les péchés commis dans la semaine, ceux-ci semblaient s'envoler.

Quand sa grossesse commença à se voir sous ses robes à fleurs du dimanche, les autres paroissiens vinrent lui parler, posèrent la main sur son ventre ou lui proposèrent de prier pour elle. D'aucuns auraient trouvé cela intrusif, mais pas Lou. Pour la jeune femme de vingt ans,

ces douces mains étaient salvatrices. Elle imaginait qu'elles protégeaient sa petite fille à naître, encore courbée en virgule dans ses entrailles. À l'abri du monde.

L'un de ces dimanches, il lui revint à l'esprit une histoire que leur racontait Catherine. Celle-ci la hanterait les mois suivants et pendant des années. Bien que certains éléments persistent à lui échapper, elle se souvenait d'une histoire d'hématomes qui disparaissaient. De cœurs brisés instantanément guéris. D'une coupure qui cicatrisait en quelques heures seulement.

Billy saurait lui rafraîchir la mémoire sur les détails qui lui manquaient, il adorait ces récits. Mais, après avoir quitté Bout-du-doigt, elle n'avait pas gardé contact avec son frère.

Sans pouvoir s'expliquer pourquoi.

Ce qui lui restait de cette histoire, c'était ce qu'elle voulait bien croire pendant ces années passées à Charleston : les blessures pouvaient guérir par un simple toucher. Ne l'avait-elle pas senti dans le sous-sol de l'église lors des réunions de jeunes croyants ? Sous le ciel de Caroline du Sud, dans un parc verdoyant bien tondue, ses plaies allaient pouvoir se refermer. L'attitude de Robert tomberait dans l'oubli. Il était pardonné par le Seigneur, et pouvait – *devait* – être pardonné par Lou. Ses péchés étaient nettoyés, purifiés, blanchis chaque semaine, comme les murs du sous-sol de l'église.

L'un de ces dimanches après-midi, Lou bavarda dans un coin du parc avec l'épouse d'un pasteur de passage. Le soleil était impitoyable, Lou gardait la main au-dessus des yeux pour s'en protéger. Dans l'herbe, près d'elles, leurs filles étaient installées sur une couverture et suçaient des quartiers d'orange. Chacune portait une robe et une culotte à franges. Du jus coulait sur leur visage et leurs vêtements. Joanna Louise leva les yeux vers sa mère et sourit, de la pulpe plein le menton.

Et puis, sans prévenir, l'épouse du pasteur lui prit la main qu'elle tenait en visière. C'était une femme mince, blonde, vêtue de lin bleu pâle avec un chapeau bibi assorti. Elle caressa doucement les quatre petites taches violettes visibles au poignet de Lou.

— Oh ! s'exclama cette dernière sans toutefois se dégager.

Elle croisa le regard de la femme.

— Ma chérie, puis-je me permettre un conseil ?

Le cœur de Lou se mit à palpiter, elle avait le souffle court. Elle ne pensait pas qu'on remarquerait ces traces. Ou peut-être se disait-elle que les gens finiraient par croire, comme elle, qu'elle avait dû faire quelque chose pour mériter ce châtiment.

Mais aujourd'hui, face à l'épouse du pasteur dont le parfum épais saturait ses narines, Lou se surprit à espérer être un jour soulagée. Cette femme pourrait-elle lui donner la permission ou l'ordre de

s'enfuir ?

Puis-je me permettre un conseil ? Quittez-le !

La force brutale de cet espoir, telle était la cause de son tremblement. Voilà pourquoi elle commençait à claquer des dents.

L'épouse du pasteur baissa à nouveau les yeux sur son poignet et posa ses quatre doigts manucurés par-dessus les marques pour les recouvrir.

— D'expérience, je pense qu'il vaut mieux se soumettre. Il est de notre devoir de croire que le Seigneur nous offrira Sa juste récompense.

À cet instant, Lou ne prit pas le temps de remettre ce conseil en question. Elle ne s'autorisa pas à reconnaître l'espoir qui venait de la secouer tout entière. Elle se contenta d'acquiescer.

— Oui. Oui, vous avez sans doute raison.

Pour donner l'image d'une femme convaincue. Consciencieuse.

L'autre avait souri comme pour la rassurer, puis avait relâché son poignet et tourné les talons.

Mais Lou ne se soumit pas à Robert. Pas plus qu'à l'appât sucré des dimanches, à l'imposition des mains, au balancement des fidèles, aux chants religieux, à l'oubli qu'impose la miséricorde. Une semaine après avoir senti sur sa peau la douce main de la femme du pasteur, Robert s'en prit à leur fille pour la première et la dernière fois. Lou était partie le lendemain matin.

À Bout-du-doigt, Lou avait parfois l'impression que son manque de dévotion envers un Dieu auquel elle ne croyait plus vraiment décevait forcément quelqu'un, quelque part : Robert, l'épouse de pasteur au chapeau bibi bleu, et peut-être même Dieu en personne, s'il existait. C'est pourquoi, constatant que le 4 Juillet tombait un dimanche, elle éprouva un vif soulagement. Pour la fête nationale, les gens seraient indulgents envers elle.

Il était rare de ne trouver personne à la maison. Nash était sorti avec des copains à Lafayette la veille, et Dieu sait où Sunshine passait ses journées, ces derniers temps. Après une grasse matinée, Lou savoura son café dans la petite véranda et relut la lettre de sa fille en colonie de vacances. Les troglodytes chantaient dans les pins du jardin au travers desquels s'insinuaient les premiers rayons du soleil.

Quand Billy et elle étaient petits et que les autres maisons pastel abritaient encore des enfants, certaines familles se réunissaient près de l'ancienne voie ferrée pour lancer des feux d'artifice le 4 Juillet. On étalait des couvertures de pique-nique au milieu de la route pour admirer les fusées multicolores dans le ciel. Et puis, trois fils de Bout-du-doigt furent appelés pour partir au Vietnam, et seul Big Jake revint. Ces morts avaient signé le coup de grâce de la chute

démographique de Bout-du-doigt. Les Martin et les Lane quittèrent le hameau peu après avoir perdu leurs fils ; les enfants de ceux qui restèrent grandirent, et aucune nouvelle famille – hormis Lou et Joanna Louise – ne vint occuper les maisons vides.

Bout-du-doigt, malgré son crédit annuel de quatre-vingt-dix-neuf cents, retomba dans l'oubli, et ceux qui restèrent n'eurent plus à cœur de célébrer l'indépendance.

Ce n'est que pendant l'enfance de Sunshine et Joanna Louise qu'ils reprirent les festivités. Billy achetait des pétards, et les filles jouaient à former des mots dans l'air. À présent, Lou supposait que Sunshine était trop grande pour vouloir le refaire cette année. Elle se souvint alors que Channel 10 retransmettrait l'atterrissage de la navette *Challenger* dans quelques heures. Sa nièce voudrait peut-être le regarder avec elle. La fête ne serait pas grandiose, mais ce serait mieux que rien.

Elle aimait passer du temps seule avec sa nièce. Ces moments-là lui manquaient.

Sunshine était encore jeune, un brin innocente.

— On se sent bien dans ta maison, lui disait-elle parfois.

Lou était heureuse de pouvoir lui offrir ce cadeau.

Un lieu où elle se sentait bien. Des pancakes quand elle restait dormir. Des baignades dans le lac. Sa nièce n'était pas amère envers elle comme pouvait l'être Joanna Louise, allez comprendre pourquoi. Deux ans plus tôt, elle était encore proche de sa fille qui venait la serrer par la taille sans raison. À onze ans, elle voulait encore que Lou lui fasse couler un bain le soir. Et, parfois, elle la laissait même lui lire une histoire.

— C'est juste une ado, lui avait dit Nash récemment avant le départ en colonie de vacances de Joanna Louise. Tu n'avais pas la même attitude envers ta mère, quand tu avais son âge ?

Peut-être que si. Un soir, en rentrant du travail cet été, un souvenir lui était revenu : sa mère se tournait vers elle dans la vieille Buick et l'interrogeait sur Billy et l'alcool.

Elle avait quatorze ans – l'âge de Joanna Louise –, et son estomac s'était noué. La sensation lui avait rappelé la couleuvre noire qui s'était coincée dans un piège à rats de la cuisine des Laurent. Tout le voisinage avait débattu du meilleur moyen de tuer la pauvre bête condamnée. Le piège se trouvant entre le mur et la gazinière, on ne pouvait pas tirer dessus au fusil. Finalement, Moss Landry s'était armé d'une pelle, mais le reptile s'était élancé avant qu'il puisse l'abattre. Un acte désespéré, son ultime défense. C'était peine perdue, car la moitié inférieure du serpent était emprisonnée par les mâchoires d'acier du piège, et son geste lui avait valu d'effrayer le ventre à découvert, cabré en un arc grotesque.

— Tu as remarqué quelque chose ? insistait sa mère en conduisant.

Les cheveux de Catherine étaient encore longs à l'époque, le vent les ramenait par mèches devant son visage. Elle avait la bouche plissée comme lorsqu'on abordait un sujet délicat. Les années avaient creusé de petites lignes verticales au-dessus de sa lèvre supérieure.

Et, en elle, Lou sentait la couleuvre prendre son élan.

Une image qui la hanterait souvent au cours de sa vie. Quand John Jay frappait sa mère, ces bruits écoeurants.

Elle avait ressenti cela après la première gifle de Robert, avant d'apprendre à se soustraire à la douleur physique. La couleuvre avait resurgi, s'était ramassée pour prendre son élan quand elle avait compris que, malgré l'avenir auquel elle avait aspiré, son projet d'études supérieures, son amour de la lecture, elle se retrouvait coincée là, avec ce mari. Avec cette vie.

Dans un parc verdoyant, à écouter l'épouse à bibi bleu d'un pasteur lui parler de justes récompenses.

— Non, se rappelait-elle avoir répondu sèchement à sa mère, comme si elle n'avait aucune raison de se préoccuper de la consommation d'alcool excessive de son fils.

Comme si sa question était absurde. Lou avait éprouvé le besoin de protéger Billy, et non de se ranger du côté de sa mère et d'admettre qu'elle avait effectivement remarqué qu'il buvait. Elle avait préféré lever les yeux au ciel d'un air méprisant en lançant :

— De toute façon, tu t'inquiètes pour rien.

Et, depuis, Catherine n'en avait plus jamais reparlé.

Pieds nus, son café à la main, Lou traversa la route de terre dure et frappa à la porte les coups caractéristiques. Billy émergea de la cuisine, seulement vêtu d'un jean déchiré.

— La voie est libre, répondit-il avec le sourire.

Elle avait nourri une appréhension à l'idée de le voir, mais maintenant qu'il était là, elle se détendait. À travers la porte moustiquaire, elle reconnut l'odeur familière de la maison jaune. Une odeur indescriptible, tranchante, comme un mélange de térébenthine, de café, sous laquelle on pouvait déceler une note de gardénia qui venait du parfum de leur mère. Comme si cette fragrance fleurie s'était incrustée dans les murs pendant toutes ces années.

— Joyeux 4 Juillet, souhaita-t-elle.

— Ah oui. Joyeux 4 Juillet à toi aussi.

Il attrapa le haut du cadre de la porte pour s'étirer. Lou sourit.

— Sunshine est là ? Je voulais lui proposer de regarder les images de la navette *Challenger*.

— Elle joue dehors, répondit Billy avec un mouvement du menton vers les bois.

— Ah. Bon. Tu lui diras que je suis passée ?

Il opina avant de rétorquer :

— Alors c'est tout ? Je vois.

Il la taquinait, mais sa manie de créer lui-même l'image qu'elle se faisait de lui agaçait Lou.

Seulement, avec Billy, il valait mieux apaiser les tensions que les attiser.

— Sinon, comment ça va ? Et le travail ?

À travers la moustiquaire, leurs regards se croisèrent.

— Ça baigne. Comme avant, sauf que je passe plus de temps sur les plateformes. (Il tapota un rythme du bout des doigts sur le chambranle.) Et ce déménagement, ça se précise ?

Lou lutta contre son irritation.

— Dès que la maison sera terminée. (Elle but une longue gorgée de café.) Fin août, si tout va bien. On espère emménager avant la rentrée.

— J'espère qu'on continuera à se voir.

— On ne part pas sur la Lune, objecta Lou en riant. Enfin, je ne crois pas.

— Je me méfie maintenant, répliqua-t-il nonchalamment. La dernière fois que tu es partie, on a mis cinq ans à se revoir.

— D'accord, marmonna-t-elle pour gagner du temps.

Elle ne savait jamais quoi lui répondre lorsqu'il jouait à ce petit jeu et se faisait passer pour la victime, le pauvre Billy sur qui sa vilaine sœur s'acharnait. Mais ces enfantillages n'apaisaient pas la colère de Lou. Ils la transformaient simplement en culpabilité et la rongeaient peu à peu, lentement mais sûrement.

— Tu comptes beaucoup pour Sunshine, tu sais, dit-il en regardant par-dessus l'épaule de sa sœur la maison rose qu'elle projetait de quitter. Tu es comme une mère pour elle.

Elle acquiesça et croisa les bras pour protéger sa poitrine dans laquelle son cœur battait à tout rompre.

— Je le sais bien. C'est pour cette raison que... En fait, j'envisageais de l'inviter à venir passer un peu de temps chez nous.

Elle lançait cela avec légèreté, comme s'il n'y avait pas mort d'homme. Une bagatelle.

L'attention de Billy revint droit sur elle.

— Le week-end, tu veux dire ?

Elle gardait un bras en travers de ses côtes tandis que, de son autre main, elle caressait nerveusement le creux de son cou où la peau était si fine.

— Non, un peu plus longtemps. En tout cas, elle serait la bienvenue. Le temps de l'année scolaire. Et seulement si tu es d'accord, bien sûr.

— Ah, répondit-il platement. Tu trouves que je ne suis pas un bon père, c'est ça ?

À en juger par son regard dur et son ton sec, la conversation prenait une tournure fâcheuse. Comment en étaient-ils arrivés là ? Elle était juste venue inviter sa nièce à passer un moment chez elle, et voilà qu'elle était sur le point de se disputer avec son frère.

Le sujet était venu sur la table malgré elle, ce n'était pas prévu. Elle s'était pourtant juré que, si vraiment un jour elle le proposait à Billy, elle choisirait les mots justes pour s'attirer ses bonnes grâces. Pour le rassurer. Le soulager du poids d'être un père célibataire, peut-être. Comme elle se leurrait ! Si, à l'inverse, il suggérait de déménager en emportant Joanna Louise, elle lui rirait au nez.

— Non, dit-elle de la voix la plus neutre possible. (Apaiser, ne pas attiser.) Ce n'est pas ça, Billy. Déjà, notre maison sera plus près du collège. Et j'ai pensé qu'elle serait heureuse de se rapprocher de Joanna Louise et d'autres enfants de son âge. Elle risque de se sentir un peu seule ici, tu ne crois pas ?

Son frère fourra ses poings dans ses poches. Son ventre était nu et dur. Malgré l'alcool et le temps, son corps restait mince et puissant. Et dire qu'il n'avait ni femme ni petite amie. Allez savoir où il passait ses soirées lorsqu'il ne rentrait pas de sa journée sur la côte. Chez Jimmy et Marie peut-être. Ou ailleurs.

Il y avait des sujets qu'ils n'abordaient jamais.

— Je ne sais pas, marmonna-t-il en haussant les épaules. On a grandi ici, nous aussi, et je ne me suis jamais senti seul. Parce que je t'avais, toi. Apparemment, ce n'était pas réciproque.

Les arguments de John Jay étaient souvent immatures et obtus, un véritable sac de nœuds dont la personne à qui il parlait – ou plutôt sur qui il criait – avait peu de chances de s'échapper.

La couleuvre réapparut dans son ventre, elle se ramassait sur elle-même, prenait son élan.

Lou plissa les lèvres. Elle attendit que ça passe. Quand elle parvint à se ressaisir, qu'elle reprit possession de ses moyens, elle dit :

— Billy, ça n'a rien à voir avec toi, d'accord ? Réfléchis-y, on en reparlera plus tard.

Et puis, réprimant ses tremblements, elle tourna les talons. Elle sentait sa présence derrière elle et, à cause de cette culpabilité qui continuait de la ronger, et parce qu'elle voulait faire les choses bien, elle pivota vers lui.

— Je t'aime...

Mais Billy était déjà rentré dans la maison.

DES ELFES ET DES GÉANTS

À plusieurs reprises, Catherine se persuada que le mieux à faire en vivant sous le même toit que John Jay dans ce hameau humide, c'était d'accepter son sort.

De supporter les sautes d'humeur de son mari, son caractère, la façon dont il pouvait lever la main sur elle ou l'ignorer complètement, en fonction de ce qui l'agaçait. Elle ne savait jamais quand le couperet s'abattrait, ni laquelle des deux options était la pire : la violence ou l'indifférence totale.

Parfois, il la forçait à faire l'amour, qu'elle en ait envie ou non.

Les trois années qui suivirent leur mariage, elle voulut un bébé sans parvenir à tomber enceinte. Son médecin de Saint Cadence l'informa qu'elle n'y arriverait probablement jamais. Ainsi, elle vécut seule avec John Jay et craignit de finir sa vie ainsi, seule avec lui, jusqu'à une douce journée d'hiver où ce même médecin confirma à Catherine qu'elle attendait un enfant.

Elle fondit en larmes dans le cabinet du docteur qu'elle serra dans ses bras.

Ce soir-là dans le lit, John Jay endormi à ses côtés, elle fit courir ses doigts sur son ventre encore plat et, dans sa tête, en silence, elle rectifia l'histoire de la conception de ce bébé.

Elle imagina qu'elle était partie avec John Jay faire un pique-nique nocturne. Il avait apporté une bouteille de vin blanc et une barre de chocolat cachée dans la poche arrière de son pantalon. Billy avait été conçu en novembre, or il faisait plus frais lors de son pique-nique fictif que ce jour-là dans la réalité. Dans son fantasme, la soirée était fraîche comme celles du Tennessee. Elle portait son pull vert préféré, celui dont John lui avait dit un jour – quand il n'était pas encore à court de gentillesse – qu'il faisait ressortir ses yeux océan.

Sur le trajet du lac, son esprit faisait pendre de la mousse espagnole là où il ne s'en trouvait pas en réalité pour former un tunnel dans lequel les deux amoureux s'engouffraient. Il planait dans les bois l'odeur cuivrée de la Cumberland où les pins n'étaient pas des pins, mais des sycomores à l'écorce étincelante sous le clair de lune.

Ils se frayaient un chemin entre les troncs noirs pour rejoindre le lac, main dans la main. Ils faisaient l'amour sur une couverture posée sur le sable, puis John Jay se blottissait derrière elle, l'enveloppait de

ses bras et murmurait des mots doux dans son cou. Réchauffée par son souffle, elle glissait dans un demi-sommeil, son mari pressé contre son dos. Elle avait l'impression de se recroqueviller dans sa coquille, au chaud, en sécurité.

Elle aimait et était aimée en retour.

Catherine se joua cette scène sans relâche en caressant doucement son ventre si bien que, pendant les jours qui suivirent, elle ressentit une certaine tendresse à l'égard de John Jay, comme lorsqu'on a rêvé d'une chose intime et délicieuse avec quelqu'un que l'on ne connaît pas vraiment.

Quand Catherine écrivait à Margaret Bell, elle lui épargnait les épisodes qui risquaient de la bouleverser et mettait l'accent sur ceux dont elle pensait qu'ils satisferaient sa sensibilité chrétienne et sa nature réservée. Par exemple, elle louait la conscience professionnelle de John Jay. Il ne se faisait jamais porter pâle et rapportait de l'argent à la maison. Il en laissait toutes les semaines à Catherine pour entretenir le foyer. (Elle ne précisait pas que cet argent suffisait tout juste à couvrir les courses, ni les sommes qu'il dépensait pour acheter de l'alcool, notamment celui qu'il versait dans son café le matin.)

Elle vantait ses qualités de père. John Jay était sévère, écrivait-elle, mais il ne levait jamais la main sur les enfants.

Elle omettait de raconter qu'un soir, lorsqu'il l'avait frappée du revers de la main, son alliance avait heurté sa dent. En quelques semaines, cette incisive était devenue grise. Depuis, Catherine avait pris l'habitude de sourire en plissant la lèvre.

Elle écrivait au sujet du *Minibar* (ce n'est que bien plus tard qu'un petit malin effacerait les deux premières lettres de l'enseigne) et du patron des lieux, Little Jake, dont le rejeton s'appelait Big Jake. N'était-ce pas drôle pour un père et son fils ?

Dans ses lettres, elle taisait que Billy, le plus sensible de ses deux enfants, bégayait quand il était stressé et évitait de parler devant son père. En revanche, elle disait combien son fils ressemblait à Talmadge sur certains points. Il adorait les fleurs mauves qui poussaient partout dans leur jardin au printemps et sur les bords de la grand-route. Il les arrachait du sol avec son poing potelé et les lui tendait avec leurs racines terreuses. Et il appelait Louise « Lou Lou ».

Sa petite dernière, sa douce rouquine. Son adorable petite Lou Lou.

Elle se gardait bien de raconter la fois où John Jay était rentré ivre, avait réveillé son fils de cinq ans dans la chambre qu'il partageait avec sa petite sœur, l'avait fait asseoir sur le canapé du salon et l'avait forcé à répéter des mots qui contenaient le son S.

Ceux que Billy avait le plus de mal à prononcer.

Serpent. Sali. Coussin. Sucre. Imbécile. Stupide. Fils indigne.

— Répète après moi, gamin : je suis un fils indigne stupide et décérébré.

Non, Catherine n'avait pas décrit cette scène à Margaret Bell. Elle supportait à peine de s'en souvenir, loin d'elle l'idée de révéler à quiconque ce que son fils avait dû subir.

Son petit Billy. Si sage. Si sensible.

Depuis le couloir, elle avait regardé son fils en pantalon de pyjama, sans tee-shirt, réprimant d'abord des bâillements, puis des larmes. Ses pieds ne touchaient pas le sol.

Il répétait docilement après son père : « s-s-stupide », la voix étranglée.

Elle n'avait pas écrit à sa mère qu'elle avait assisté à la scène (faible, lâche, une chiffes molle qui méritait d'être battue, songeait-elle) dans l'obscurité du couloir et, quand elle avait entendu Billy entamer la phrase, elle était enfin sortie du noir (trop tard, pensait-elle, beaucoup trop tard) et s'était préparée à la violence qu'elle encourait en passant devant John Jay qui trônait au milieu du salon plongé dans la pénombre. Il empestait l'alcool.

Elle s'était ruée vers son fils qu'elle avait pris dans ses bras, et avait lancé à John Jay avec plus de force et de ferveur qu'elle ne s'en serait crue capable :

— Ça suffit, il est tard.

Le petit corps tremblait, mais il s'endormait déjà quand elle le porta jusqu'à sa chambre au fond du couloir.

Ses joues chaudes et mouillées se collaient contre son cou.

Avec un peu de chance, se dit-elle ce soir-là, Billy penserait avoir fait un cauchemar. Peut-être était-il trop jeune pour se rappeler ce qui venait de se passer. Elle le borda dans son lit. Lou Lou était allongée dans le petit lit voisin, le bruit ne l'avait pas réveillée.

Après l'incident, Catherine n'écrivait jamais à sa mère qu'elle n'avait pas trouvé le sommeil, que John Jay avait grimpé sur elle et qu'elle l'avait laissé faire sans même le supplier d'arrêter.

Et, pendant qu'il haletait et manquait de l'étouffer sous son poids écrasant, elle planifia sa fuite.

Elle prendrait ses enfants dans ses bras, Billy et la petite Lou de deux ans avec ses frisottis roux, et demanderait à Little Jake de les conduire à l'arrêt de bus à l'est de la nationale 79. Tous les trois, ils rouleraient nuit et jour jusqu'à Portland, et elle ne remettrait plus jamais les pieds dans ce lieu maudit.

Sur la longue route depuis Charleston vers Bout-du-doigt, Lou jeta un coup d'œil à la petite Joanna Louise dans le rétroviseur (tantôt

assoupie, tantôt babillant ou rotant son milk-shake) et se fit la réflexion que, pour la première fois de sa vie, elle avait fait un choix.

Sa mère avait choisi de rester avec leur père.

Lou ne faisait-elle pas le contraire aujourd'hui ? Ne faisait-elle pas le choix de quitter son mari ? Et sa sécurité financière ? L'idée que sa mère n'ait pas pris la même décision pour elle la tourmentait. Elle roula quelques kilomètres sous tension, en ruminant cette pensée.

Cela ne la tourmentait pas seulement. Cela l'énervait.

Elle quitta la nationale 10 et se gara sur le parking du Burger King, dans un coin où il n'y avait aucune autre voiture. Dans son siège auto, Joanna Louise était complètement avachie par-dessus l'accoudoir. Paupières closes, les joues rouges, ses cheveux roux collés à ses tempes.

Lou se mordit le poing pour ne pas craquer. Elle tremblait et mordit plus fort, si fort qu'elle s'entailla la peau et laissa échapper un petit cri de douleur.

Sur la banquette arrière, Joanna Louise s'agita, grogna, puis se rendormit.

Derrière le volant, Lou pressa les paumes de ses mains tremblantes contre ses yeux, le sang perlait des articulations de sa main droite. Elle se balançait d'avant en arrière et, du plus profond de sa poitrine, s'échappèrent de lourds sanglots.

Le lendemain de ce que Catherine appelait les « nuits difficiles » avec John Jay, elle se levait et s'attelait à ses tâches habituelles. Elle préparait des œufs en panier pour ses enfants, installait le percolateur sur la cuisinière, demandait à Billy et Lou de quoi ils avaient rêvé : était-ce agréable, effrayant ou drôle ? Et elle leur racontait ses rêves à elle, en leur faisant comprendre à sa manière que tout allait bien.

Le matin, l'urgence de son projet de quitter John Jay s'estompait quelque peu. La routine, la nourriture et cette conversation lui paraissaient primer sur le reste. John Jay était parti travailler, des odeurs appétissantes flottaient dans la pièce, la lumière y était vive et dorée, et les deux enfants étaient heureux d'être avec leur mère. Ces matins-là, il était facile d'imaginer qu'un tel bonheur pouvait durer ; il était facile de poser sur la veille un regard nouveau. Non plus cette vision noire et monstrueuse qui les avait tous terrifiés. C'était laid, certes, mais supportable. Seulement l'ombre d'un monstre et pas le monstre lui-même.

Dans la cuisine éclairée, en faisant la vaisselle et en s'occupant de ses enfants, engourdie par son quotidien, Catherine se dit qu'il valait mieux garder une certaine stabilité ; il valait mieux que les enfants aient un père plutôt que pas de père du tout ; la situation n'était pas aussi grave qu'elle en avait l'air ; elle avait un peu dramatisé en

pensant que la fuite était sa seule solution.

Un doux matin de printemps, Billy l'interrogea sur les bleus qui s'épalaient sur ses bras. Catherine était assise avec les enfants et beurrerait une tartine. Elle s'arrêta pour regarder sa peau, surprise.

— Grands dieux, je n'avais pas remarqué ! (Et c'était la vérité. Si elle avait vu, elle aurait mis sa robe de chambre.) Mais vous savez quoi ? (Elle parla moins fort et d'un ton solennel.) Je croyais avoir rêvé, mais visiblement ça s'est vraiment passé.

— Qui t'a fait ça ? demanda Billy avec de grands yeux curieux.

— Ce sont des elfes.

Catherine posa une tartine grillée devant Lou. Elle avait rêvé, ou *pensait* avoir rêvé que des elfes en colère lui avaient rendu visite au milieu de la nuit. Dans son songe, raconta-t-elle, ils avaient remonté la grand-route depuis les bois et étaient entrés directement dans la maison jaune en se faufilant sans mal par la fente sous la porte. Ils s'étaient introduits dans sa chambre où ils l'avaient attaquée avec leurs armes grandes comme des cure-dents.

— C'était si étrange, je me croyais encore endormie.

— Mais pourquoi étaient-ils fâchés contre toi ? s'enquit Billy dont la lèvre inférieure commençait à trembler.

— Ouais, renchérit Lou, trop petite pour comprendre l'histoire, mais alarmée par l'inquiétude de son frère. Pourquoi, maman ?

— Oh, grands dieux, il n'y a pas de quoi pleurer ! Je n'ai pas eu mal. Les gens très pâles comme moi, et comme ta petite sœur, ont la peau sensible. Nous marquons vite. Les Peaux Tendres, voilà comment ma mère nous appelle.

— Je n'aime pas les elfes, décréta Billy.

— Je n'aime pas les elfes, répéta Lou comme un perroquet.

Il était tôt, les deux enfants étaient encore en pyjama, les cheveux ébouriffés. Dans une heure, Catherine les emmènerait sur la grand-route, ils traverseraient la voie ferrée puis les huit cents mètres restants jusqu'à l'arrêt de bus. Elle adorait les voir se mettre en route avec leurs cartables trop grands et leur boîte à goûter. Ils étaient encore assez jeunes pour ne pas avoir honte d'embrasser leur mère le matin, ils ne remarquaient même pas les visages de leurs camarades collés derrière les vitres du bus.

— Mes enfants ne sont-ils pas adorables de se faire ainsi du souci ? dit Catherine en servant une deuxième tartine à Billy. Mais ce n'était pas vraiment la faute des elfes. Un jour, un géant a détruit les arbres où ils vivaient. Les elfes sont si petits qu'à leurs yeux les humains sont des géants. C'est pourquoi, lorsqu'il leur arrive une chose aussi triste, ils se rassemblent pour se venger. Ils cherchent le géant qui a causé leur malheur, mais ne le retrouvent pas ; les géants sont très forts pour se cacher. Alors ils se tournent vers n'importe quel humain. Cette nuit,

c'est tombé sur moi, conclut-elle avec un haussement d'épaules.

Elle se redressa pour resservir Lou en lait et Billy en jus d'orange, et quand elle reposa leurs verres sur la table, elle leva les bras et frappa des pieds sur le lino en récitant d'une voix profonde et chantante de géante :

— Petits elfes, petits elfes, regardez, regardez ! Je suis une géante qui va faire tomber votre arbre !

Billy gloussa, et Lou poussa un cri de joie. Depuis, ils avaient cessé de l'interroger sur ses hématomes, et leur curiosité portait plutôt sur les elfes. Ainsi que sur le crocodile et sa femme. Ils demandèrent s'il arrivait que les elfes s'en prennent à la femme du crocodile, et leur mère répondit non, bien sûr. Les elfes avaient trop peur du crocodile pour s'approcher du Black Bayou, et ils avaient bien raison.

La forêt, c'est une chose, mais le bayou – oh, non. Un endroit bien trop dangereux pour d'aussi petites créatures.

En rentrant du *dîner* un soir en cette fin du mois de juillet, Lou songea qu'il serait tellement plus facile pour deux personnes amoureuses de se montrer mutuellement leur histoire comme on déplie une carte. Elle révélerait la sienne à Nash et lui relaterait de quoi était faite la vie dans la maison jaune quand Billy et elle étaient petits.

Elle lui raconterait l'odeur de café du percolateur dans la cuisine jaune et le parfum de gardénia. Elle lui parlerait des robes roses que sa mère tenait à porter, alors qu'elle disait souvent que cette couleur jurait avec ses cheveux roux. Elle lui expliquerait les sons que Billy et elle entendaient derrière les murs verts de leur chambre, les bruits de coups, de peau contre peau. De sa mère ne laissant échapper qu'un « Oh ! » de surprise, comme si quelqu'un lui avait simplement indiqué une chose vaguement déconcertante, une tache sur son chemisier blanc ou une araignée au plafond du salon. *Oh !*

Quand ils étaient petits, Billy essayait de distraire Lou avec des histoires. Il lui répétait celles que Catherine leur racontait en y ajoutant des détails amusants. Parfois, ils se blottissaient dans un lit et ramenaient la couverture couleur pêche au-dessus de leur tête. La lumière filtrait difficilement au travers. Quand Billy construisit la forteresse, ils s'y réfugièrent, entourés de murs de pâquerettes et d'un drap orné de branches de mûrier.

Sur la carte de son histoire, Nash pourrait tout voir d'un simple coup d'œil, cela se passerait de mots. Elle serait comme une institutrice montrant à son élève le sens d'un cours d'eau.

Lou venait de quitter Charleston pour rentrer à Bout-du-doigt quand elle se disputa avec Billy. Il était tard, et cette dispute serait la

première d'une longue série cette saison-là. Ils étaient ivres, et leurs arguments brouillons. Le lendemain matin, ils se marmonnèrent des excuses gênées en se croisant dans la cuisine, avant de se servir un café et d'avaler un cachet d'aspirine.

Mais aujourd'hui encore, des années plus tard, Lou gardait en mémoire les reproches de son frère ce soir-là.

Elle avait émis une critique sur un aspect de sa vie qu'elle ne parvenait pas à se remémorer. Peut-être parce qu'il était célibataire ou qu'elle le soupçonnait de multiplier les conquêtes en secret. Ou pour l'argent qui lui brûlait les doigts, pour ses difficultés à payer ses factures alors que des dizaines de bières s'entassaient dans son frigo. Quel que soit l'élément déclencheur, il avait perdu le contrôle. Il avait hurlé :

— Je fais comme je peux, bordel, depuis que la seule personne qui ait jamais compté dans ma vie a foutu le camp !

Quand sa porte avait claqué, elle avait entendu un cri, un seul. Sunshine s'était réveillée. Elle s'était alors dirigée vers la porte de la chambre qu'elle avait jadis occupée avec son frère et avait tendu l'oreille, mais sa nièce s'était déjà rendormie. Quant à Joanna Louise, qui avait le sommeil lourd, elle n'avait pas cillé. Dans ce couloir plongé dans l'obscurité, Lou avait appuyé son front contre le battant de la porte de leur ancienne chambre et pensé que Billy avait raison. Elle était la seule personne qui ait jamais compté dans la vie de son frère et, malgré cela, elle l'avait abandonné.

Après l'accident de voiture, le reste de son année de terminale se déroula dans un flou confus.

Lou n'avait pas le souvenir d'avoir signé la demande de crémation pour ses parents. Elle se rappelait vaguement s'être rendue au lac avec Billy et quelques voisins pour disperser les cendres, quelqu'un avait chanté « Amazing Grace ». (Aujourd'hui, elle ne supportait plus cette chanson ; c'était chaque fois comme si un abîme sans fond s'ouvrait en elle.) Ce n'est que très tard, une fois adulte, qu'elle se rappela la visite de Moss Landry – qui avait l'âge de son père et que John Jay avait toujours qualifié de « pédé ». Un soir, une semaine après l'accident, il était venu prendre des nouvelles de Lou et Billy. Quand il était entré dans le salon, Lou était venue reposer sa tête contre son épaule pour pleurer. Elle ne se rappelait pas que Billy était soûl le soir de la crémation, qu'il avait vomi sur le sol du salon et s'était évanoui à côté de sa flaque, les cheveux poisseux de bile. Le lendemain, elle l'avait réveillé, l'avait conduit jusqu'à son lit et avait nettoyé les dégâts pendant qu'il cuvait sa gueule de bois. (À son retour à Bout-du-doigt peu après avoir quitté Robert Dalton, Lou avait passé la soirée à boire des bières avec son frère dans la véranda. Ils s'étaient remémoré cette

période difficile, chacun comblant les lacunes de la mémoire de l'autre.)

Sa moyenne générale avait chuté en fin d'année de lycée, et c'était en revenant à Bout-du-doigt qu'elle avait compris que seule la pitié qu'elle avait inspirée à ses professeurs lui avait valu d'obtenir son baccalauréat.

Elle se souvenait vaguement du jour de la remise des diplômes, ce jour où Robert l'avait demandée en mariage. Elle portait encore son costume académique, mais ça non plus, elle ne s'en souvenait pas vraiment. Le contexte de cette scène n'était vivace dans son esprit que parce que Robert Dalton n'avait eu de cesse de la lui raconter. Lorsque les membres de sa paroisse de Charleston demandèrent, l'année qui suivit le lycée, comment ils s'étaient rencontrés, il leur avait décrit l'ambiance festive. Les chapeaux plats volaient, les familles immortalisaient le moment en prenant des photos. Il agrémentait son récit comme on décore une salle des fêtes avec des guirlandes, des ballons et des roses blanches dans de jolis vases.

Peut-être préférait-il l'oublier ou craignait-il que cela ne le fasse passer pour un prédateur jetant son dévolu sur une jeune fille vulnérable après un tragique événement, toujours est-il que Robert Dalton se gardait bien de préciser que Lou venait de perdre ses parents.

De toute manière, il ne connaissait ni les détails de l'histoire ni la façon dont sa fiancée avait vécu ce drame.

Personne ne la comprenait en dehors de son frère.

Seul Billy avait lui aussi été réveillé par les lumières de la voiture de police. Il devait être 2 heures du matin. Les deux adolescents avaient ouvert la porte aux agents.

Leur mère, dans sa nouvelle robe au motif cachemire, avait été projetée hors de la Buick. John Jay était mort sur le coup. Dès l'impact, disaient-ils. Mais leur mère avait atterri à la bordure d'un champ, dans l'herbe couverte de givre et, d'après un témoin, elle respirait encore. Hélas, avait dit le policier (*hélas...*), le temps que l'ambulance arrive, sa respiration s'était arrêtée.

Lou n'avait toujours pas laissé Robert venir chez elle à Bout-du-doigt, il avait dû attendre de la demander en mariage pour avoir le droit de la déposer ne serait-ce qu'au *Nibar* (qu'elle appelait *Minibar* pour ne pas l'offenser). Il ignorait tout du vide brutal et choquant qui régnait dans la maison jaune.

Des mois après l'accident, ils avaient laissé les chaussures de leur mère dans la véranda près de l'entrée, bien alignées. Elle avait de petits pieds. Elle chaussait du 37. La toile des tennis, autrefois blanche, était tachée de poussière rouge et de terre. Au printemps, un papillon de nuit fit son cocon dans l'un des souliers.

Une semaine après sa demande en mariage en mai, Lou et son fiancé roulèrent dans une voiture remplie d'affaires (majoritairement celles de Robert) jusqu'à Charleston, en Caroline du Sud, où Robert avait accepté un poste de pasteur.

Pour une raison que Lou ne comprendrait jamais, le comportement de Robert à son égard se modifia dès l'instant où ils furent mariés. Le gentil animateur du groupe de paroissiens qui posait tendrement ses mains sur les épaules de Lou en invoquant l'Esprit saint devint dominateur et colérique. À dix-huit ans, accablée par le chagrin de son deuil et désorientée par cette nouvelle vie d'épouse de pasteur en Caroline du Sud, elle ne put rien faire pour empêcher ce changement et glissa dangereusement sur la pente qu'elle s'était juré de ne jamais emprunter.

Un lundi matin, quand Robert fut parti à l'église, Lou prépara le petit déjeuner de sa fille (les jambes blanches de Joanna Louise couvertes de pommade antiseptique et d'un patchwork de pansements) tout en se remémorant une liste de faits incontestables.

Elle se souvint que, le gouvernement ayant plus ou moins oublié le village qu'il avait conçu, mal compris les démarches administratives de Roosevelt, ou tout simplement égaré les archives, les crédits à Bout-du-doigt restaient plafonnés à quatre-vingt-dix-neuf cents par an.

Elle se rappela les habitations vacantes, en particulier celle qui se trouvait juste en face de la maison jaune. Les Laurent avaient déménagé quand elle était au lycée, leur maison devait être moins en ruine que les autres, abandonnées depuis plus de dix ans. Il y avait peu de chances pour que quiconque ait eu l'idée de venir y résider.

Sa façade rose lui avait toujours plu, c'était la couleur préférée de sa mère (malgré ses cheveux roux).

Elle se souvint qu'elle n'avait jamais laissé Robert approcher de sa maison.

Et que, en raison d'un manque criant d'organisation administrative, les résidents de Bout-du-doigt ne figuraient pas dans l'annuaire.

D'ailleurs, Bout-du-doigt n'apparaissait même pas sur les cartes.

Cet endroit qu'elle avait cherché à fuir à tout prix devenait à présent le lieu le plus sûr où refaire sa vie.

Tandis que cette bête féroce prenait vie en elle, renversait les tables, brisait la vaisselle, cassait les meubles et ravivait de vieux sentiments oubliés, Lou s'activa tranquillement ce matin-là dans sa maison de Charleston, murée dans un silence total.

Elle entreprit calmement, l'esprit clair, de rassembler ses affaires et celles de sa fille.

Tout comme elle s'était laissé entraîner dans une vie maritale avec Robert Dalton dans un silence lourd, c'est entourée de ce même silence que Lou en ressortit.

Un an plus tard, elle reçut les papiers du divorce dans sa boîte postale de Saint Cadence. Le courrier venait d'un cabinet d'avocats à Charleston. Elle lut la lettre dans le bureau de poste, emprunta un stylo aux employés et signa les documents dans la foulée. Joanna Louise tirait sur son pantalon, maugréant qu'elle avait faim. Lou la souleva pour la porter sur sa hanche, lécha le bord de l'enveloppe, la referma et la renvoya à son expéditeur.

Elle emmena sa petite JL au *Diner's 79*, juste toutes les deux. Elles s'installèrent sur une banquette, Lou se commanda un club-sandwich et des pancakes pour sa fille, pour fêter l'événement, bien qu'elle n'en ait rien dit à Joanna Louise. Elle le glissa à l'oreille de Tammy quand celle-ci vint remplir leurs verres.

Tammy avait quelques années de plus que Lou et avait connu son lot de relations toxiques, elle aussi. Elle posa une main sur son bras et sourit avec toute la douceur de sa compassion.

— C'est bien. Tu es libre, ma belle.

Enfin, traçant du bout de l'index le parcours de sa vie sur la carte, Lou confierait à Nash la honte qu'elle portait comme un fardeau. La honte d'avoir épousé Robert Dalton.

Et d'avoir abandonné son frère. Si elle n'était pas partie, peut-être aurait-il connu un destin différent. Il aurait peut-être moins bu, aurait trouvé une femme qui l'aurait rendu heureux.

Tout serait tellement plus facile avec une carte.

Elle pourrait montrer et expliquer chaque épisode douloureux de son existence, chaque odeur, chaque couleur, image et bruit lourds de souvenirs sans avoir à déterrer des souffrances enfouies, sans avoir à revivre les tragédies qu'elle voulait seulement partager avec Nash, sans avoir à risquer de se faire engloutir par ce passé.

Personne ne serait fâché, déçu, écœuré ; personne n'aurait le cœur brisé grâce à cette simple carte faite d'encre et de papier. Elle pointerait du doigt ce qu'elle voudrait montrer avant de la replier.

De la ranger proprement au fond d'un tiroir.

Et de passer à autre chose.

LE BLACK BAYOU

L'absence de Billy n'avait rien d'extraordinaire. Ce qui faisait réagir les funambules dans le ventre de Sunshine, c'était plutôt le manque d'informations sur ce qu'il faisait, où il allait. Les circassiens tendaient les pointes et brillaient de mille feux.

Ils étaient tous les secrets qu'elle portait, petits mais pesants.

C'était déjà la mi-juillet, les sauterelles stridulaient dans les hautes herbes qui bordaient la grand-route, et les lucioles se mettaient à les imiter. Le ciel bleu pâle était tacheté d'épais nuages argentés. À midi, les quelques plaques de boue sur la grand-route formaient une croûte épaisse et dure sous la chaleur du jour. Sunshine remarqua que ses aisselles étaient toujours moites et qu'il s'en dégageait une odeur de lait caillé. Dans la maison jaune, les placards se vidaient. Il ne restait que quelques bocaux de sauce tomate dont les couvercles se couvraient de poussière, et un vieux paquet de Cheerios. Quand elle ouvrit le sachet de céréales, une nuée de moucheron s'en échappa. Sunshine se rendit chez tante Lou pour emprunter à manger pendant qu'elle était partie travailler. Elle prit des boîtes de bolognaise, des biscottes et des gaufrettes à la vanille. Sur la commode de sa tante, elle trouva un bocal de monnaie dans lequel elle chipa quelques pièces pour acheter du beurre de cacahuètes et du pain de mie au *Nibar*.

Sunshine avait toujours eu le droit de se servir chez sa tante, mais cette fois-ci, sa conscience était tourmentée. Tante Lou ne verrait aucun problème à partager ses provisions ou à la dépanner d'un peu de monnaie, mais elle se demanderait nécessairement pourquoi Sunshine en arrivait là, pourquoi Billy ne lui avait rien laissé.

Un après-midi, la jeune fille rentra à la maison jaune avec de la nourriture et de l'argent, et remarqua combien la maison était sale. Des moutons de poussière jonchaient les coins du salon, et le plan de travail de la cuisine était couvert de miettes. Dans la cafetière, le café était tapissé de moisissures.

Tante Lou avait raison lorsqu'elle disait que quelqu'un devait prendre les choses en main.

Sunshine souffla la poussière sur le vinyle de Robert Johnson et mit le volume à fond. Elle accrocha des serpillières sous ses pieds et glissa sur le parquet. Elle passa un coup de balai dans la véranda,

nettoya la cagette d'oranges de Floride imbibée de bière séchée, et vida le cendrier encore plein du soir où Billy et tante Lou avaient fêté sa promotion. La sueur perlait au front de Sunshine, dégoulinait de la lisière de ses cheveux vers ses sourcils. Et puis, comme son père et sa tante n'étaient pas là, elle n'avait pas besoin de faire preuve de pudeur (en tout cas, pas qu'elle sache). Elle se mit donc en culotte et s'activa dans la maison. Ses mèches en bataille formaient un épais rideau autour de son visage tandis qu'elle se penchait pour nettoyer la bonde de la baignoire ou la poussière accumulée sur les plinthes.

Tout doucement, elle poussa la porte de la chambre de Billy. Les stores étaient baissés, il faisait noir, et ça sentait mauvais. Elle referma aussitôt la porte.

Son ménage se termina par sa forteresse. Elle retendit les draps. Remplaça la cuillère du pot de beurre de cacahuètes par une cuillère propre. Rangea soigneusement les livres dans sa bibliothèque.

Depuis que Billy était parti, elle passait ses nuits dans son refuge, car elle n'aimait pas être seule dans la maison jaune. Elle y entendait des bruits étranges. Les branches de chêne grattaient à sa vitre comme les ongles d'un géant tourmenté. Le toit craquait et grinçait, elle imaginait qu'un démon était tapi là-haut, une ombre noire armée d'un couteau qui attendait le bon moment pour se faufiler par une fenêtre ouverte et venir la découper en morceaux.

Mais elle était à l'abri de tout dans son fort. À l'abri des mauvais esprits armés de couteaux. À l'abri des araignées qui convoitaient ses cailloux.

Ce soir-là, le parquet était débarrassé de ses moutons, et une odeur citronnée flottait dans la maison. Sunshine rampa dans sa forteresse et alluma les deux globes de la lampe-tempête. Les pâquerettes des murs prirent une teinte orangée. Elle plongea sa cuillère dans le pot de beurre de cacahuètes, termina sa brique de lait et lut *Heidi*. C'était son roman préféré, notamment parce que la petite fille sur la couverture lui ressemblait beaucoup. Elle était blonde, vivait à la campagne et se peignait rarement les cheveux. Sunshine se demanda si les aisselles de Heidi sentaient aussi le lait caillé.

Elle n'eut pas le souvenir de s'être endormie et fut réveillée par les phares qui glissèrent sur les murs de sa forteresse. Elle entendit les freins crisser, puis le moteur de la camionnette se tut.

Le soulagement se propagea dans ses veines.

Toute la tension accumulée depuis que Billy ne rentrait plus à la maison l'avait épuisée. Elle poussa un soupir et se redressa en bâillant.

Sa peur d'un mauvais esprit tapi sur le toit lui parut soudain ridicule. Par la fenêtre ouverte, elle écouta les talons de Billy sur les planches du pont de Terabithia, puis sur les marches menant à la

véranda. Elle l'entendit retirer ses bottes, le bruit sourd des semelles boueuses qui tombaient par terre, d'abord l'une, puis l'autre, à la suite de la rangée de chaussures qu'elle avait proprement alignées au pied du mur jaune. La porte moustiquaire claqua derrière lui.

Mais, dès qu'elle l'entendit entrer dans la maison, Sunshine sentit les funambules s'agiter dans ses entrailles.

Ne pouvaient-ils pas la laisser tranquille ?

Elle n'avait aucune raison d'avoir peur.

Le tintement des clés de Billy résonna sur la table de la cuisine. On entendit s'ouvrir et se fermer la porte du réfrigérateur, et le bruit d'une canette qu'on décapsule. Puis des pieds nus dans le couloir.

Elle l'entendit marquer une pause devant sa porte et sentit sa présence. Sans trop savoir pourquoi, elle ne fit pas un bruit. Et attendit.

— Salut, Fred, appela-t-il. T'es réveillée ?

Elle envisagea de ne rien répondre, de faire comme si elle n'était pas là et dormait chez tante Lou. Mais la porte de sa chambre était entrouverte, il avait vu que la forteresse était éclairée. On devait distinguer son ombre à travers le drap, assise le dos droit.

— Salut, Billy, lança-t-elle sur un ton qu'elle voulut banal.

C'est juste Billy, se rassura-t-elle.

— La maison sent bon le propre. Tu es une vraie fée du logis !

Il parlait d'une voix légère et badine. Le soulagement revint, lové contre elle comme un chat qui ronronne.

— J'ai fait le ménage, déclara-t-elle fièrement.

— Dis donc, regardez-moi ce fort ! Sacrée architecture, Fred.

— Il y a même une bibliothèque. Et du beurre de cacahuètes.

— Du beurre de cacahuètes ? La vache ! Ce n'est pas un fort, c'est un palais...

En riant, Sunshine écarta à peine la couverture pour jeter un coup d'œil par l'embrasure. La lumière du couloir derrière lui créait un contre-jour, elle ne voyait pas son visage mais supposait qu'il souriait.

— Tu m'as manqué, dit-elle. Alors, tu as trouvé quelque chose ?

Il se frotta les yeux et avoua d'un ton déçu :

— Bah, pas vraiment, Fred. Quelques pistes, mais rien de sérieux. Lou garde un œil sur toi ?

— Oui, acquiesça-t-elle, même si en vérité elle évitait de croiser sa tante.

Elle écarta un peu plus les couvertures avant d'ajouter en bâillant :

— Mais ce n'est pas la peine, je me débrouille très bien toute seule. J'ai fait la lessive et acheté du beurre de cacahuètes.

— Écoute, Fred, dit Billy avant de pénétrer dans la chambre pour s'accroupir devant l'entrée de la forteresse, la mine grave. Si tu continues comme ça, tu vas te transformer en bocal de beurre de

cacahuètes.

Elle gloussa encore.

— Je ne plaisante pas. Ça fait un moment que je veux t'en parler. Je suis surpris que ça ne soit pas déjà arrivé.

À présent, elle riait de bon cœur.

— Mais non, ça n'arrivera pas.

Il regarda derrière elle.

— Bon Dieu, Fred ! Mais c'est le château de la reine d'Angleterre là-dedans !

Sunshine se décala pour le laisser admirer son œuvre. Les funambules étaient revenus, sans crier gare, mais elle s'efforçait de les ignorer. Billy était de retour, ils étaient juste tous les deux. Tous les deux de bonne humeur. Peut-être même d'une humeur de juin.

Mais ce n'était pas encore sûr.

Billy marmonna des commentaires plus fantasques les uns que les autres (« Fred, où as-tu déniché l'argent pour un si joli tapis ? On dirait l'une de nos vieilles couvertures... » et « Le ventilateur de plafond en or est un peu surfait ») tout en rampant maladroitement vers l'entrée. Avec un petit cri amusé, elle s'effaça devant son imposante stature et recula pour lui faire de la place dans son fort. Elle se retrouva adossée à la commode où elle avait coincé un coin de tissu dans le tiroir du haut.

Billy replia les jambes pour s'asseoir en tailleur, comme elle. Et soudain, dans cet espace devenu exigu, ce fut beaucoup moins plaisant de l'avoir ici. Elle aurait aimé qu'il s'en aille. Cette pensée l'emplit de honte. Sans compter les acrobates dans son ventre qui s'adonnaient à des sauts périlleux et des appuis renversés, juste parce que Billy passait du temps avec Sunshine, sa petite Sunshine.

Il but une gorgée de bière.

— J'ai déjà fait des entrées plus gracieuses, ironisa-t-il.

Sunshine essaya de rire.

En se tournant vers la pile de livres, il opina d'un air approbateur. À présent, son visage était éclairé par la lampe. Il avait les yeux gonflés et fatigués, la peau de son front et de son nez était luisante de gras. Ça sentait la bière sous la tente, et elle prit conscience que Billy n'en était pas à sa première canette. Son regard glissa sur elle, sur sa poitrine. Ou l'avait-elle imaginé ? Elle portait un débardeur à rayures bleues qui tenait par deux ficelles rouges de chaque côté. Elle n'avait pas mis de brassière dessous.

— Ma petite Fred, dit-il encore.

Elle ne répondit pas. Sa voix était coincée dans sa gorge. Au début de l'été, si Billy était ainsi venu la rejoindre dans sa forteresse, ils en auraient ri. Elle aurait laissé ses genoux toucher les siens et lui aurait réclamé une histoire, et l'odeur de la bière ne l'aurait pas dérangée

puisque c'était toujours mieux que le bourbon. (*La bière, ça baigne, à l'aise Fred.*)

— À quoi ça te sert, tous ces bouquins, quand t'as ton vieux Billy avec toi ?

Elle parvint à extirper un filet de voix hors du piège de sa gorge.

— C'est ma bibliothèque.

— Je me disais, reprit-il sans quitter les livres des yeux. Ça t'arrive de te sentir seule, Fred ? Ici, à Bout-du-doigt, sans autre gamin pour jouer avec toi ?

Cette question la surprit. Billy ne lui posait jamais de questions sur ses pensées ni sur ce qu'elle éprouvait. Il la taquinait, lui racontait des blagues ou des histoires. Est-ce qu'elle se sentait seule ? Elle ne savait pas trop. Peut-être bien. Mais les yeux que Billy posa sur elle se teintèrent de tristesse.

— Non, répondit-elle en appuyant son propos d'un signe de tête.

Il lui sourit.

— Avec ma sœur, on construisait aussi des châteaux forts quand on était petits. Je ne te l'ai jamais dit, si ? En moins luxueux.

— Ah. (Elle rajusta son débardeur pour qu'il recouvre mieux sa poitrine.) Non, tu ne me l'avais jamais dit.

— Je crois même qu'on se servait de ces draps. C'est drôle, non ? On se cachait là quand on avait peur. (Il sirota encore sa bière. Le drap aux branches de mûrier pendait, effleurant le sommet de leur crâne.) C'est une véritable fournaise, là-dedans.

En effet, il faisait chaud ; elle ne l'avait pas remarqué jusqu'à ce qu'il en parle. Elle avait les aisselles humides et collantes. La sueur perlait sur le front de Billy.

— Vous aviez peur de quoi ? demanda Sunshine.

— D'un tas de choses. (Il se retourna vers les livres pour faire courir son doigt sur leur tranche, lentement.) On avait peur de se baigner. Peur des crocodiles.

— Mais il n'y a pas de crocos dans le coin.

— Non, bien sûr. À part *Monsieur Croco*.

Dans le chêne qui grattait à sa fenêtre, une chouette ulula, mais elle parut très loin de l'intérieur de cette tente exigüe. Ils étaient comme deux enfants. Un grand avec ses cheveux bruns et ses yeux verts mouchetés d'or, et une petite blonde maigrichonne. Avec des taches de rousseur sur le nez et des aisselles moites qui sentaient le lait caillé.

Billy poursuivit :

— Tu te souviens de lui, Fred ?

— Vous aviez peur du crocodile de l'histoire ?

— Évidemment. Pas toi ?

— Si, peut-être.

— Eh, tu veux que je te raconte une toute nouvelle histoire ?

— Oui, répondit-elle.

Et, en effet, elle voulait entendre Billy parler, qu'il parle jusqu'à lui faire oublier d'avoir peur. Elle voulait que les funambules aient sommeil et qu'ils arrêtent leurs pirouettes. Elle voulait retrouver le sentiment de sécurité que les récits de Billy lui procuraient avant les araignées. Avant que ce vieux troll décide d'élire domicile, avec ses secrets et sa misère, au beau milieu de son cœur.

— Un jour, j'y suis allé, dit Billy.

Il regardait toujours les livres, l'index posé sur le haut de la pile.

— Où ça ?

Son regard revint brutalement sur elle, assombri par l'histoire qu'il s'apprêtait à raconter.

— Dans le Black Bayou, Fred. Je voulais voir la femme du crocodile.

Sunshine attendit de voir s'il plaisantait. Mais il ne lui fit aucun clin d'œil, il n'avait pas l'air de blaguer. Il se contenta de boire sa bière.

Le charme de l'histoire opérait déjà ; elle était happée. Elle essuya une goutte de sueur sur sa tempe.

— J'y suis allé un soir où l'ambiance devenait trop triste dans cette maison, tu comprends ?

(Oui, elle comprenait. La maison jaune inspirait parfois ce sentiment.)

— Notre mère aussi y était allée. Je t'en ai déjà parlé ? Elle a apporté un coupe-papier en offrande, Fred. C'était un cadeau de sa maman, une belle lame de bronze au manche nacré. Elle adorait cet objet, mais elle a laissé le vieux reptile l'engloutir en échange de quoi elle pouvait voir la femme du crocodile.

Dans la forteresse, l'atmosphère était houblonnée, et la clarté orange donnait l'impression que tout ondulait sous la chaleur estivale : les pâquerettes, les branches de mûrier et même Sunshine et Billy. La jeune fille oublia d'avoir peur et se coucha sur le côté, la tête appuyée sur ses bras, les genoux repliés. L'un d'eux touchait celui de Billy.

Le silence s'abattit à l'extérieur de la tente et dans le reste du monde, comme si au-dehors, les cigales et les grillons, les grenouilles et les chouettes se taisaient pour écouter Billy. Comme si même les fantômes et les mauvais esprits interrompaient leurs sales coups et s'approchaient des remparts, juste derrière les branches de mûrier.

— De toute façon, je devenais trop âgé pour me contenter d'écouter les histoires. J'avais besoin d'aller voir par moi-même. Un soir, je suis sorti en douce et j'ai marché pendant des heures, j'ai remonté le sentier des sangliers jusqu'au lac, je me suis enfoncé dans les bois de plus en plus denses. Nos pins frêles laissaient peu à peu

place à de gros cyprès touffus au milieu de fougères plus grandes que moi aujourd'hui. Plus grandes qu'un adulte, Fred, tu imagines un peu ?

Oui, elle imaginait. Elle sentait la terre de cette forêt mouillée, les fougères qui lui effleuraient les épaules tandis qu'elle se frayait un chemin parmi elles. Sans s'en rendre compte, elle ferma les yeux.

La voix de Billy planait, grave et douce.

— Ce soir-là, la lune était de sortie. Si brillante qu'elle recouvrait le monde d'une nappe argentée. J'ai marché longtemps sans savoir où j'allais, quoique le décor ressemble à celui que décrivait maman dans ses histoires. Je ne devais plus être très loin. Et puis, j'ai vu une lumière. Mais ce n'était pas une lumière. C'était la lune qui se reflétait dans l'eau. J'ai compris que j'étais arrivé.

Dans son esprit, elle le voyait, ce reflet de lune dans l'eau.

Elle roula paresseusement sur le ventre, tendit les jambes qui dépassèrent de la couverture sur laquelle elle était couchée et sentit le bois froid du lit contre sa peau. Elle garda les paupières closes, la tête dans ses bras et tournée vers Billy, dont elle sentit soudain la main se poser sur son dos.

Doucement, les doigts entamèrent leur promenade. L'index remonta lentement. Puis redescendit.

— Alors je me suis approché de l'eau, Fred, et je l'ai vu devant moi. Le Black Bayou. Non loin de là, semblant attendre le passager qui monterait à son bord, il y avait une barque. Ma mère avait dit vrai. J'ai traîné le bateau jusqu'à la rive avant de grimper dedans. Il était parfait pour un enfant. Mais moi j'avais treize ans, bientôt quatorze. Ma mère était plus petite que moi.

Son doigt continuait de se balader, Sunshine songea combien la sensation était différente de celle des araignées de l'autre soir. Là, elle se sentait plutôt comme une enfant souffrante alitée ou se réveillant en pleurant après un cauchemar. Comme quand Billy la réconfortait ou nettoyait le vomi si elle avait été malade. C'était apaisant. Elle ne savait pas si elle avait le droit de trouver cela agréable ou si elle devait se méfier des araignées, craindre qu'elles ne trouvent la brèche entre son short et son débardeur à rayures bleues, s'immiscent sous le tissu et cherchent les cailloux qui étaient à présent pressés, un peu douloureusement, contre le sol de sa forteresse.

— Cette barque aurait eu le bon format pour elle, reprit Billy. J'étais bien content d'être tout maigre, pour une fois. Sans quoi j'aurais fait couler le bateau. Tu sais bien que ton papa ne sait pas nager.

Quand elle était petite, Billy traçait avec son doigt des lignes et des boucles dans son dos en prétendant qu'il écrivait son nom, Sunshine Turner, parce qu'il ne voulait pas que de mauvais esprits voleurs

d'enfant pensent que l'on ne prenait pas soin d'elle, aussi triste ou malade soit-elle. Qu'elle n'était pas aimée.

Une personne qui portait un nom était forcément aimée par quelqu'un dans le monde, disait Billy.

— Là-bas au milieu du bayou, je voyais une petite lumière vacillante. Je savais que si je parvenais à l'atteindre, je trouverais quelqu'un pour m'aider.

Sunshine voulut lui demander pourquoi il avait besoin d'aide, mais, au fond, elle le savait. Encore *lui*. Ce troll à la peau tachée et aux cheveux clairsemés. Bossu, le teint cireux et la bouche pleine de secrets à répéter.

— J'avais dû parcourir la moitié du chemin quand je m'en suis rendu compte, Fred. Je n'arrivais pas à le croire. Pressé comme j'étais de rencontrer la femme du crocodile, j'en avais oublié l'essentiel. Quel imbécile...

Sunshine y était, une rame solide dans chacune de ses mains, tandis que Billy continuait de faire courir son doigt dans son dos. C'était si doux, si apaisant qu'elle glissa dans un demi-sommeil.

Le mince ruban de plage où Billy avait trouvé la barque était d'un gris bleuté.

Sur son dos, l'index atteignit la bande de peau nue au niveau de sa taille. Tout son corps se raidit. Elle garda les yeux fermés, refusant de les ouvrir et de voir en quoi (si les mains s'étaient changées en araignées) le reste de son papa s'était transformé. Elle préféra regarder la plage au loin, éclairée par le grand disque jaune pâle de la lune. La brise effleurait la surface de l'eau et formait des vaguelettes qui lapaient la coque du bateau.

— Tu as probablement deviné ce que j'avais oublié, pas vrai, Fred ?

Ce soir, l'araignée sur sa peau ne cherchait pas les cailloux, visiblement. Elle se contentait d'une promenade sur son dos en lignes droites et en boucles. *Sunshine Turner*. Se serait-elle trompée ? Était-ce seulement une main, celle de Billy, chaude et rêche ?

— J'avais oublié le cadeau, bon sang. Tu imagines ? Et, à l'instant où je m'en suis aperçu, une chose a buté contre le petit bateau. Un coup fort. Je l'ai senti juste sous mes pieds. *Boum* !

Elle sentit le coup sous la barque, comme si le crocodile se mouvait juste sous le parquet de sa chambre.

— Je te jure, Fred, la panique m'a saisi. Je savais ce que c'était. Je le savais, et je me suis mis à ramer de toutes mes forces, mais ça a cogné une deuxième fois...

Là encore, Sunshine sentit le coup sous le parquet. *Boum*.

— ... la barque a alors basculé sur le côté, j'ai lâché les rames pour m'agripper au bord, mais mes pieds ont dérapé, et je, je...

— Et ensuite ? Que s'est-il passé ? chuchota Sunshine, ouvrant les yeux.

La main de Billy avait cessé de bouger sur son dos. Elle ne se promenait pas, ne cherchait rien. Elle restait posée là.

Et Sunshine vit que c'était juste Billy, et non pas une créature étrange attachée à la main-araignée. C'était Billy assis en tailleur, immobile, la main posée sur son dos. En regardant au-dessus de lui le plafond de branches de mûrier, il retira ses doigts de sous le tee-shirt et s'essuya les paumes sur son jean. Avait-elle le dos moite de sueur ?

Il croisa son regard. La peau sous ses yeux formait des ombres en croissants de lune.

— C'est tout, Fred, conclut-il d'une voix triste. L'histoire s'arrête là.

Il prit sa bière, rampa par-dessus les jambes de Sunshine et sortit de la forteresse.

— Bonne nuit, Fred, l'entendit-elle dire avant de refermer la porte de la chambre derrière lui.

Le fort retomba dans le silence, au milieu des fruits délavés et des pâquerettes éclairées de lumière orangée.

LE COUPE-PAPIER AU MANCHE NACRÉ

Quelques mois après la naissance de Billy, Catherine reçut une lettre de sa mère lui proposant de venir lui rendre visite en Louisiane. Elle ne la forçait à rien, écrivait-elle, mais elle se rappelait combien il était difficile d'élever un enfant, les nuits passées à se réveiller tout le temps, voire à ne pas dormir du tout. Dans ce courrier, Margaret Bell se souvenait qu'après la naissance de Catherine, et pendant toute une année, Talmadge n'avait pas souffert d'un seul sortilège. C'était un père dévoué, disait-elle. Elle regrettait de ne pas l'avoir remercié à ce sujet.

Cette lettre de Margaret Bell, offrant son aide et lui racontant des souvenirs de Talmadge, était empreinte d'une tendresse et d'une ouverture d'esprit que sa fille ne lui connaissait pas.

Elle déclina poliment la proposition en ajoutant une brève liste d'excuses : sa maison était vraiment petite, le trajet serait trop éprouvant, etc. Ces raisons étaient bien réelles, mais elles dissimulaient la triste vérité.

Un jour, elle entreprit d'écrire un brouillon de lettre.

Elle portait des manches longues malgré la chaleur du mois de mai. Les enfants faisaient la sieste, et la lumière de l'après-midi baignait la cuisine. Au-delà, les arbres qui entouraient Bout-du-doigt étaient d'un vert chargé d'espoir.

Son stylo resta en suspens au-dessus du papier, d'abord dix minutes, puis quinze et vingt. Elle se releva pour se préparer une tasse de café et revint à sa feuille. Impossible d'aligner le moindre mot. Finalement, elle jeta son stylo et fondit en larmes.

Devait-elle raconter à sa mère avec une franchise édulcorée par de belles phrases toute la vérité de ce que Catherine allait encore probablement devoir supporter ? Devait-elle lui décrire la femme qu'elle était devenue en se laissant attirer dans un trou pareil par un homme qu'elle connaissait à peine, comme l'avait si justement souligné sa mère ? Quelle femme elle était devenue en acceptant d'y rester. Lui avouer sa honte d'avoir si peur, d'être trop lâche pour tenter de changer le cours des choses.

Les années défilaient à une allure folle, Billy avait presque quatre

ans, et Lou marchait et faisait des phrases complètes quand Catherine se rendit à l'évidence : puisqu'elle ne voulait pas montrer à Margaret Bell sa maison jaune (et tout ce qui s'y passait), elle pouvait au moins emmener les enfants lui rendre visite dans le Tennessee.

Il y avait dix-huit heures de bus. Catherine avait préparé pour Billy et Lou des sandwiches à la tomate et au fromage, et occupa le trajet à leur raconter les histoires de son enfance dans cette petite ville où ils se rendaient.

Elle leur narra le jour où son papa était sorti de chez lui sans pantalon, et ils rirent de bon cœur. Billy demanda pourquoi il avait fait une chose pareille, et elle lui expliqua que parfois son père n'était pas dans son assiette – ça arrive à tout le monde –, mais que sa maladie à lui était dans sa tête. Cela lui faisait faire des bêtises rigolotes comme oublier de mettre un pantalon alors qu'il faisait froid dehors.

Dès qu'ils voyaient un panneau indiquant qu'ils entraient dans un autre État (BIENVENUE DANS LE MISSISSIPPI ! BIENVENUE DANS LE TENNESSEE !), les enfants s'exclamaient et se réjouissaient avec les autres passagers.

Ils arrivèrent enfin, un peu vaseux et ballonnés, et quand ils furent accueillis par Margaret Bell à la gare routière, les deux femmes eurent des larmes plein les yeux.

En huit ans, depuis le départ de sa fille, Margaret Bell avait pris un peu de poids. Si bien que ses rides semblaient moins prononcées, elle avait presque rajeuni, comme si les années passaient à reculons. Elle ne portait plus ces chemisiers vieillots dont elle relevait le col, ceux qu'elle avait arborés tout au long de l'enfance de Catherine ; ses jupons étaient plus courts, ils s'arrêtaient à mi-mollet et ne tombaient plus sur ses chevilles. Elle avait l'air heureuse, débordante d'énergie.

— Votre mamie va vous faire découvrir un tas de choses ! dit-elle aux enfants dans la voiture.

Une fois dans la maison blanche aux moulures dentelées (qui avait peu changé depuis que Catherine l'avait quittée), Margaret Bell montra à ses petits-enfants comment faire une salade d'ambrosie : en réalité, ce n'était pas tant une salade qu'un amas sucré et gluant de guimauve, d'oranges en conserve, de copeaux de noix de coco et de noix de pécan. Elle leur prépara un œuf en panier, puis un second. Elle leur expliqua comment confectionner des Million Dollars, une pâtisserie délicieuse qui avait triomphé lors du concours de cuisine des meilleurs foyers. Contrairement à ce que suggérait le nom, la candidate qui avait créé cette recette avait empoché non pas un million de dollars, mais seulement mille, ce qui était déjà une coquette somme.

Ils passèrent dix jours ensemble.

Le soir, Margaret Bell leur lut des histoires avant de les coucher dans le lit qui était autrefois celui de Talmadge. Elle y avait mis de nouveaux draps aux motifs d'animaux du zoo habillés comme des humains. Elle avait empilé des livres pour enfants sur la table de chevet et branché une veilleuse pour qu'ils n'aient pas peur du noir.

Un soir, Catherine vint leur souhaiter bonne nuit et, pendant que sa mère leur lisait une histoire, elle descendit l'escalier à pas de loup pour se rendre dans le bureau de son père.

Ce fut la première de nombreuses soirées qu'elle vint passer là. Elle aimait le parfum familier de cuir et de papier. Elle s'assit derrière le bureau en forme de haricot et fit courir son ongle sur le sous-main de cuir marron aux bordures incrustées de fleurs dorées. Elle ouvrit les tiroirs et y respira l'odeur de renfermé. L'émotion la prit à la gorge.

Un autre soir, elle sortit l'un des volumes de l'encyclopédie de Talmadge sur les plantes de l'est des États-Unis, s'installa dans le vieux fauteuil au cuir patiné par le temps, et le feuilleta tranquillement. Elle passa son doigt sur les noms latins, regarda les schémas et vérifia l'état de ses connaissances en botanique.

Elle fut agréablement surprise d'avoir gardé de bons restes.

Quand elle entendit craquer l'escalier sous le pas de sa mère, elle se raidit, referma le livre et se dirigea vers la porte.

— Les enfants se sont vite endormis ? chuchota-t-elle.

Chaque soir depuis le retour de Catherine, les deux femmes se retiraient à la table de la cuisine avec la grande baie vitrée donnant sur la rue. Sa mère, qui dans son souvenir ne buvait jamais une goutte d'alcool, qu'elle considérait comme l'« élixir du diable », ouvrait une bouteille de vin rouge qu'elles se partageaient à deux.

Chaque soir, elles terminaient une nouvelle bouteille et avaient les dents un peu noircies, les lèvres mauves, et bavardaient plus qu'elles ne l'avaient jamais fait ensemble, se livrant plus encore que dans les lettres qu'elles avaient échangées. Certains soirs, elles débouchaient même une seconde bouteille, et la soirée s'étirait délicieusement, bien après minuit, quand le froid commençait à mordre leurs orteils, et qu'elles serraient les bras autour de leur pull ou de leur robe de chambre.

Sa mère admit que la retraite lui plaisait plus qu'elle ne l'aurait cru. Cela, elle ne l'avait jamais avoué à personne.

Elle lui parla également de son courtois visiteur. C'était ainsi qu'elle l'appelait, son « courtois visiteur ». Quand elle l'évoquait, elle esquissait une petite moue, et Catherine devinait sans peine à quel point ces visites réjouissaient sa mère.

C'était un veuf, instituteur à la retraite. Il était arrivé à Portland après le départ de Catherine. Margaret Bell raconta qu'il l'emmenait

parfois danser.

Sa fille manqua de recracher son vin.

— Danser ? Avec toi ?

— Oui, avec moi, rétorqua sa mère. Tout le monde danse, que je sache.

Puis elle se pencha pour remplir le verre de sa fille.

Au fil de ces discussions, Catherine se surprit à laisser échapper des confidences sur sa vie à Bout-du-doigt.

— Parle-moi de ton village, demanda un soir sa maman. Qu'est-ce qu'il y a à faire ?

— Eh bien, il y a le bar au nord du hameau. Moitié bar, moitié épicerie. John Jay y passe le plus clair de ses soirées. (Une pause.) Parfois, il va plutôt à Saint Cadence.

— Sans toi ?

— Oui, répondit sa fille en baissant les yeux sur son verre. Sans moi.

Pour elle, partager ces bribes de vérité qu'elle avait si soigneusement tues dans ses lettres, c'était comme louer une maille en tricotant une écharpe – ça arrivait vite, et il était terriblement facile de poursuivre comme si de rien n'était. Elle avoua à Margaret Bell qu'elle soupçonnait John Jay d'avoir une maîtresse. Plusieurs, même. Les hommes étaient ainsi, elle en avait bien conscience.

Ce qui n'empêchait pas Catherine d'en souffrir, elle devait cependant le reconnaître.

Margaret Bell sentait quand il valait mieux ne pas exiger trop d'explications, quand c'était trop en demander à sa fille. Elle se contentait d'écouter ces petites mailles manquées et ne réclamait pas plus que ce que Catherine voulait bien lui donner.

Un soir, la neige commença à tomber derrière la baie vitrée. Alors, comme deux enfants grisées, elles s'emmitouflèrent dans leurs manteaux et sortirent dans la cour pour tirer leur langue couleur lie-de-vin et sentir la neige fondre dans leur bouche.

Le lendemain, Catherine enveloppa ses enfants dans leurs blousons et leurs écharpes et leur fit visiter Portland. Elle les emmena voir la crique, leur parla de son père, de son amour pour la flore qui se développait ici. Elle leur décrivit les plantes grimpantes et les branches chargées de feuilles bien vertes de toutes formes qui poussaient quand il faisait plus chaud, et leur raconta que son père lui apprenait les noms de ces merveilles de la nature.

Ils voulurent savoir ce qui lui était arrivé, où était parti leur grand-père.

— Il est mort avant votre naissance, mais vous l'auriez beaucoup

aimé. Et lui, il vous aurait adorés !

Tandis que se poursuivait leur séjour à Portland et à mesure que mère et fille se rapprochaient, Catherine commença à se rendre à l'évidence : en fait, rien ne l'obligeait à rentrer. Elle pouvait rester ici, élever ses enfants, ils iraient à cette même église de l'autre côté de la ville, à moins d'un kilomètre à pied. Ils grandiraient dans la maison de son enfance. Elle leur enseignerait le nom des plantes appris de Talmadge, leur montrerait le pont métallique et sa rivière. Ils pourraient se baigner quand le niveau de l'eau et les températures le permettraient.

Elle quitterait Bout-du-doigt, ses histoires et ses non-dits, ce trou oublié et absent des cartes scolaires, elle quitterait sa route rouge solitaire, mi-boue, mi-poussière, ses figuiers, son lac et ses alligators.

Elle quitterait tout ça pour rester ici.

Un soir, quelque temps avant de partir à Portland, pendant que John Jay cuvait son ivresse, Catherine avait sorti du portefeuille de son mari quelques billets. Cet argent lui avait permis d'acheter des cadeaux de Noël pour ses enfants à Portland. Pour Billy : une casquette de base-ball rouge à la visière bleue, des friandises au chocolat et au riz soufflé (ses préférées) et une patte de lapin porte-bonheur. Pour Lou, une grande poupée aux cheveux de laine rouge noués en deux tresses avec une robe à pois bleus et deux tenues de rechange, des nouveaux rubans pour attacher ses cheveux et un petit porte-monnaie en cuir rose verni dans lequel sa grand-mère avait glissé une vraie pièce en argent.

Catherine et Margaret Bell s'échangèrent également leurs cadeaux. La mère reçut une bonne bouteille de vin à partager ce soir-là et une broche de cuivre en forme de cygne, et la fille hérita de la montre en argent de son père. Elle reçut aussi un pull en laine bleu pâle très doux dont Margaret Bell dit qu'il mettrait joliment en valeur les cheveux de Catherine. Celle-ci porterait le chandail pendant les trois derniers jours de son séjour à Portland ainsi que la montre dont la largeur à son poignet lui procurait un certain réconfort.

Quand elles eurent achevé d'ouvrir leurs cadeaux, elles laissèrent les enfants filer chez un voisin pour lui offrir des sucres d'orge. Dehors, la neige se mettait à tomber : des flocons blancs virevoltaient depuis le ciel nuageux gris-jaune, s'accrochaient aux brins d'herbe du jardin, mais fondaient instantanément sur le trottoir et sur la route. Margaret Bell préparait une nouvelle tournée de café quand elle dit soudain :

— Grands dieux, j'ai failli oublier !

Elle se tourna vers un placard dont elle sortit un petit paquet proprement enveloppé de papier marron.

— Ce n'est rien d'extraordinaire, je l'ai trouvé dans une brocante. J'ai pensé que ça pourrait t'être utile.

En déchirant l'emballage, Catherine découvrit une lame de bronze brillante, aiguisée comme une petite épée, et son manche nacré : un coupe-papier.

Le cadeau était un doux clin d'œil aux lettres qu'elles s'envoyaient depuis le départ de Catherine pour Bout-du-doigt, mais c'était aussi un rappel : elle repartirait bientôt.

— Merci, dit-elle.

Margaret Bell posa une tasse de café devant sa fille et s'assit en face d'elle. Elles observèrent un long moment de silence, regardant simplement tomber la neige au-dehors en sirotant leur boisson dans le calme apaisant de cette matinée d'hiver.

Malgré tout, Catherine finit par rentrer.

Peut-être par dignité, cette même dignité qu'affichait sa mère quand elle portait encore ses chemisiers à col remonté et baissait le regard toutes ces années où son époux s'était abîmé dans la maladie.

Peut-être était-il plus facile de faire ce que l'on attendait d'elle plutôt que de modifier le cours des choses.

Catherine craignait peut-être de changer de vie, ou de changer tout court.

Un matin, Margaret Bell les conduisit à la gare routière, et Catherine eut la gorge nouée au moment de lui dire au revoir. Elle n'arrivait plus à parler.

Sa mère posa une main sur sa joue. Leurs visages étaient si proches que Catherine sentait la poudre que sa mère avait appliquée sur sa peau et son haleine encore chargée de café.

— Tu reviendras me voir, n'est-ce pas ?

Sa fille répondit par un hochement de tête.

Quand Billy et Lou s'endormirent enfin dans le bus, Catherine enfouit sa figure dans son pull bleu et pleura à en avoir le souffle coupé.

À peine quelques semaines plus tard, elle reçut un coup de fil de tante Ruth.

— Une crise cardiaque, annonça cette dernière sur un ton adouci par le chagrin. Dieu merci, c'est arrivé très vite.

Un voisin l'avait retrouvée dans sa cour, elle semblait revenir de la poste. Des enveloppes étaient éparpillées tout autour d'elle. (Tante Ruth n'avait pas donné ce détail, mais Catherine les imaginait gisant au sol comme des feuilles mortes.)

Ils n'avaient pas assez d'économies pour qu'elle se rende à

l'enterrement, décréta John Jay.

— Tu en reviens à peine. L'argent ne pousse pas dans les arbres, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

Encore sous le choc de la mort de sa mère, Catherine ne répondit rien.

Elle se redressa dans le lit, appuyée contre la tête de lit, le regard perdu dans le vide pendant qu'il lui faisait la leçon. Pendant qu'il lui détaillait leur situation financière (qui ne l'empêchait pourtant pas de se faire tailler un costume sur mesure, de se procurer un parfum hors de prix, d'acheter du bourbon en quantité industrielle et de régler sa note au *Nibar*). Il appliquait minutieusement sur elle des couches de honte, l'une après l'autre, comme un peintre couvre d'enduit un mur fissuré ; elle avait un sacré culot, quelle effrontée, de quel droit osait-elle envisager de retourner là-bas ?

— C'est non, trancha-t-il.

Elle n'avait même pas posé de question, mais s'était contentée de dire d'une petite voix plate comme une mare tranquille :

— Ils l'enterrent la semaine prochaine.

— Non, c'est non.

Il déboutonna sa chemise de travail. Une touffe de poils noirs apparut au-dessus de l'encolure de son débardeur blanc. Une frontière nette marquait l'endroit où il se rasait pour que les poils ne remontent pas dans son cou et ne dépassent pas du col propre de ses chemises.

Lorsqu'elle apercevait cette démarcation entre le cou nu de son mari et la toison drue de son torse, Catherine avait toujours la désagréable impression d'avoir un aperçu de son intimité, comme une cuisse blanche qui n'avait pas vu le soleil depuis une éternité, comme le ventre lisse d'un poisson ou le blanc bleuté de ses propres aisselles qu'elle rasait.

John Jay dut sentir le dégoût mêlé de pitié qu'il inspirait à son épouse, car il eut le regard soudain noir et dur. Comme s'il la défiait d'insister. Elle allait bien voir ce qui arrivait aux femmes qui osaient lui répondre.

— Tu ne peux pas retourner dans les jupons de ta mère à la première contrariété, tu n'es plus une gamine. Tes enfants ont besoin de toi *ici*, bon sang.

Ses enfants avaient besoin d'elle, il n'avait pas tort sur ce point, mais pas nécessairement ici, à Bout-du-doigt, tous sous le même toit de cette maison jaune. Ils avaient besoin de rester auprès d'elle, mais surtout qu'elle les emmène loin de lui, qu'ils partent tous les trois.

Ils avaient besoin que leur mère trouve un travail, un nouveau mari, qu'elle appelle tante Ruth et lui annonce qu'ils reviendraient tous les trois vivre dans la maison de sa maman, ils avaient besoin qu'elle fasse tout pour fuir ce lieu.

Certes, elle avait déjà connu le deuil d'un parent, mais là, c'était différent. Ce n'était pas seulement perdre Margaret Bell, c'était faire abstraction de leur récente complicité.

Elle venait de perdre le changement de vie qu'elle s'apprêtait à opérer.

Un pas qu'elle avait été si proche de sauter.

Le souvenir de ce dont ses enfants avaient besoin lui revint en quelques occasions, les années suivantes, sous la forme d'un éclair brutal comme dans une pièce brièvement éclairée par le flash d'un appareil photo, mais chaque fois, Catherine ne parvint pas à se résoudre à revendiquer ces choix, à engager ces changements.

Alors l'éclair disparaissait, le noir retombait sur la pièce, et Catherine restait.

Sans autre forme de procès, la maison blanche aux moulures dentelées fut vendue pour couvrir les dettes de la famille et les frais de l'enterrement. Tante Ruth en avertit Catherine dans un courrier accompagné de trois cartons pleins de plaids en patchwork des élèves.

Un soir que John Jay ne rentrait toujours pas, Catherine supposa qu'il était encore de sortie avec la secrétaire de l'usine ou quelque autre fille rencontrée en ville. Elle coucha les enfants, retourna dans sa chambre et ouvrit le placard où étaient rangées les piles de couvertures sur l'étagère du haut.

Les unes après les autres, elle les étala sur le lit et lut les noms :

Joey Follin, Allison Dougherty, Jeannie Peters.

Libby Sanders et Bobby Franklyn apparaissaient deux fois, remarqua-t-elle ; elle eut le vague souvenir de sa mère évoquant avec une tristesse sincère ces enfants forcés de redoubler leur année. Ils devinrent les prénoms préférés de Catherine sur les couvertures, les pauvres Libby et Bobby.

Elle lut le nom de sa mère au milieu de la fleur cousue.

Elle passa le doigt sur ses morceaux d'étoffe favoris. Elle adorait le pétale de fleur de calicot bleu ; le soleil en tissu jaune à pois ; le cœur bicolore, une moitié à rayures lavande et l'autre à minuscules fleurs rouges.

Quand elle eut fini de contempler, de toucher, de lire et de tracer les lettres du bout du doigt, elle s'allongea sur ces dix-huit couvertures empilées les unes sur les autres sur le lit, et elle pleura. Elle mordit le tissu qui étouffa ses gémissements de deuil et de colère. Elle pleura jusqu'à en avoir les dents qui claquaient et le corps secoué de spasmes violents, d'une puissance venue des tréfonds, digne de la rivière Cumberland qui se couvrait d'une rage d'écume blanche après une grosse aversé.

Dans le tiroir de sa table de chevet, elle rangeait quelques lettres

de sa mère, une carte d'anniversaire que Talmadge lui avait offerte quand elle était petite et le coupe-papier au manche nacré.

Il serait si simple, pensa-t-elle, d'ouvrir le tiroir, d'en sortir le coupe-papier et de s'ouvrir les veines.

Elle imagina John Jay quand il la découvrirait, les couvertures maculées de sang, mais il serait trop tard. Elle serait ailleurs, loin de lui. Si elle n'accédait pas au paradis à cause de cette mort provoquée, peut-être aurait-elle au moins l'occasion de voir sa mère une dernière fois, ne serait-ce que brièvement, avant de passer de l'autre côté. Sa mère lui prendrait la main pendant que le sang coulerait de ses poignets, et elle glisserait délicieusement vers l'inconscience.

Mais elle pensa à ses enfants dans la chambre voisine. Qui les réveillerait par des plaisanteries et des baisers ? Qui leur préparerait le petit déjeuner ?

Lentement, elle se releva de sa pile de couvertures et les replia, les unes après les autres. Ses pleurs l'avaient épuisée ; le lendemain matin, elle en aurait les yeux gonflés, ses paupières seraient pâles et brillantes comme un œuf dur.

Elle rangea les piles sur la dernière étagère du placard et referma la porte doucement pour ne pas réveiller les enfants endormis de l'autre côté du mur.

ATTICUS

Juillet 1982

Un jour, en fin d'après-midi, Nash emmena Lou voir *The Thing* au Magic Multiplex, une nouvelle salle de cinéma qui venait d'ouvrir à Lafayette.

Le Magic Multiplex était au moins dix fois plus grand que le cinéma de Saint Cadence, avec six écrans différents répartis dans un labyrinthe de couloirs à la moquette rouge et à la lumière tamisée. Les sièges ne sentaient pas le pop-corn et le vomi. Les accoudoirs étaient tous alignés et n'avaient pas un seul chewing-gum séché, ils étaient bien rembourrés et dotés de porte-gobelets individuels. La climatisation y était toujours à sa puissance maximale, et Lou devait mettre un pull, alors qu'à Saint Cadence il n'y avait rien de ce genre.

Malgré tout, Lou avait la nostalgie de son vieux cinéma. Quand elle était petite, Catherine emmenait Lou et Billy assister aux doubles projections de l'après-midi en été. Ils étaient allés voir *La Mélodie du bonheur*, *Bambi* ou encore *Autant en emporte le vent*. Lorsqu'elle avait à peu près treize ans, elle était allée voir avec sa mère une projection matinale de *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, les doigts poisseux de pop-corn et de M&M's. À la fin du film, Lou avait surpris les larmes sur les joues de Catherine pendant la scène où Boo Radley venait voir Jem.

Sur le chemin du retour, Lou s'était enfoncée dans son siège pour appuyer ses genoux contre le tableau de bord. Par les vitres de la Buick, elle vit qu'une tempête menaçait à l'horizon. Le vert des champs de haricots était plus vif que jamais, un vert électrique qui contrastait avec le gris anthracite d'un ciel orageux. Quand les premières gouttes s'étaient mises à tomber, Lou s'était imaginé qu'elle ne retrouverait pas John Jay à la maison, mais Atticus Finch. Il apparaîtrait dans la véranda, descendrait les marches d'un pas assuré et s'empresserait de les faire entrer.

Non, il attraperait plutôt sa mère par le poignet (le chien flânerait sur la grand-route, les babines baveuses comme dans le film) et dirait d'un ton sévère : « Rentre avec Lou ! » et il l'embrasserait sur la joue comme M. et Mme Laurent lorsqu'ils se retrouvaient devant la maison. Puis Lou et sa mère observeraient, dans un mélange de fierté et

d'affolement, Atticus Finch armant son fusil à l'épaule pour tuer le chien.

La scène tournait en boucle dans l'esprit de Lou. Elle se représentait Atticus Finch les accueillant quand elles rentraient en voiture sous la pluie battante. Elle y ajoutait des détails pour le plaisir. Dans une version, Atticus Finch invitait sa mère à sortir dîner en tête-à-tête. Dans une autre, il embrassait Lou sur le front et jouait à chat perché avec Billy dans le jardin. Les voisins jalouseraient Billy et Lou Finch, dont le père était un homme fiable, gentil et tuait les bêtes enragées.

Chaque fois que l'extraterrestre apparaissait à l'écran, surgissant d'un chien ou d'un humain, Nash sursautait sur son siège rouge, vociférant des jurons, et Lou plaquait ses mains sur ses yeux en regardant entre ses doigts. La troisième fois, Nash poussa un cri, et quelqu'un derrière eux lâcha un « chut ! » excédé. Alors il se retourna et chuchota bien trop fort pour qu'on puisse raisonnablement qualifier cela de chuchotement :

— Désolé, mais ça fiche la trouille !

Lou le regarda en secouant la tête, et il posa tendrement une main sur sa cuisse.

Sur le chemin du retour dans son pick-up Ford, le ciel tendait vers le crépuscule. Nash s'alluma une cigarette dont il tapotait la cendre par la vitre ouverte sur les champs de soja et leurs lucioles clignotantes.

Frissonnante dans la fraîcheur exquise de la climatisation, Lou laissait dériver ses pensées comme des galets ricochant sur l'eau, passant de la tempête sur la Buick à Atticus Finch, et à son père qui se rasait dans la salle de bains. Elle repensa à son frère annonçant sa promotion chez Devereux & Co, en pleine période de récession. Même sa fille en avait entendu parler. Elle se souvint qu'en apprenant la nouvelle elle avait été tiraillée entre euphorie et scepticisme, mais la joie l'avait emporté. Elle n'allait quand même pas se mettre à douter de son frère.

Elle devrait laisser Billy tranquille. Le laisser savourer sa réussite, pour une fois qu'il avait le sentiment de faire quelque chose de bien.

Sans raison apparente, elle repensa à Sunshine dans le fauteuil de vinyle rose du salon de coiffure et à sa réaction quand Deborah lui avait touché l'épaule. (Devait-elle s'en inquiéter ?) Sur le moment, elle n'y avait pas réfléchi, mais l'image lui revenait tandis que l'autoroute sinuait dans un bosquet de pins, leur écorce rendue claire comme la cendre par les phares de la Ford. Ces troncs austères sur fond de noir

la mettaient mal à l'aise. C'est là que refit surface le souvenir de sa nièce dans l'atmosphère saturée de laque du salon de coiffure. Deborah jouant avec ses cheveux et bavardant pendant que Lou feuilletait le dernier *People Magazine*.

— Nash, dit-elle soudain. Je peux te poser une question bizarre ?

— Bien sûr, ma chérie.

Deborah avait seulement effleuré la tête de Sunshine, ou son épaule, elle ne savait plus très bien. Mais ce simple contact avait fait tressaillir sa nièce. Enfin non, pas tressaillir. Elle avait sursauté si violemment que Deborah avait fait un bond en arrière.

— Ma chérie ? l'interpella Nash.

Elle s'était encore perdue dans le flot de ses pensées. Dans les courants et les méandres.

— Tu vas croire que je suis folle.

Nash s'esclaffa d'un rire rauque, un peu paresseux.

— Je sais déjà que tu es folle.

— Très drôle... Je me doutais que tu dirais ça.

La route émergea du bosquet et déboucha sur l'horizon des champs à perte de vue.

— Je me posais juste une question, commença-t-elle sans trop savoir comment formuler sa phrase. En fait, je me demande si mon frère va bien. Tu sais, avec son nouveau travail.

Il jeta son mégot par la fenêtre.

— Pourquoi ça n'irait pas ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas, une intuition. Il a le don d'enrober la vérité, parfois.

— J'ai toujours trouvé que ça faisait partie de son charme. Son truc, c'est plutôt de raconter de jolies histoires.

En effet, Billy avait un véritable talent de conteur qui lui valait d'être dans les bonnes grâces de ceux qu'il côtoyait.

— Je ne saurais pas l'expliquer, insista Lou avec une pointe de culpabilité.

Pour une fois qu'il arrivait quelque chose de bien à son frère, elle doutait de lui. Quel genre de sœur était-elle donc ?

— Ce doit être le déménagement, reprit-elle avec un soupir. Ça éveille un tas d'émotions négatives.

Nash gardait les yeux rivés sur la route. Il y eut un moment de silence.

Elle sentait qu'elle l'avait encore vexé, une fois de plus. Lorsqu'elle exprimait son appréhension vis-à-vis du déménagement et sa crainte d'abandonner Billy et Sunshine, Nash l'entendait comme une remise en question de leur relation et de leur avenir commun. Et cette susceptibilité la surprenait chaque fois.

— Écoute, marmonna-t-il. Si c'est trop tôt pour toi, tu n'as qu'à me le dire. Mais il faut que ce soit clair, tu comprends ?

Avec tendresse, elle vint promener ses doigts derrière la nuque de Nash.

— Mon chéri, j'ai hâte de vivre avec toi. (C'était dans ces moments-là qu'une carte de sa vie lui serait utile. Ça rendrait la situation tellement plus facile.) Mais mon instinct me souffle qu'un truc ne tourne pas rond chez mon frère. Je me fais peut-être des films, après tout. Entre Billy et moi, ça a toujours été compliqué.

Pourtant, au fond, elle devinait que quelque chose n'allait pas. Elle ne se faisait pas des idées, c'était bien là. Un sentiment solide et d'une laideur sans nom. Ce fameux matin de gueule de bois, plus tôt dans l'été, elle avait laissé cette intuition tomber dans l'eau de sa baignoire et couler comme une pierre. *Plouf*.

— Tu comprends ? ajouta-t-elle néanmoins.

Nash reposa la main sur sa jambe. Les cuisses de Lou avaient beau être rondelettes, ridées et striées de vergetures, il les adorait.

— Ma belle, je ne sais pas si je comprends, mais j'essaie. Je te le promets.

En voyant Sunshine, encore petite fille, sortir pour la première fois de la chambre de Joanna Louise avec un vieux tee-shirt de Billy trop grand pour elle et ses jambes couvertes d'un duvet blond et de piqûres de moustiques, Lou en avait déduit que les deux cousines avaient joué tard la veille. Sunshine avait dû s'endormir dans la chambre de Joanna Louise.

Les filles jouaient souvent sans que Billy ni Lou ne sachent exactement où elles se trouvaient. Elles étaient les seules enfants de Bout-du-doigt, déjà à l'époque. Les voisins veillaient sur elles. Mme Mouton (qui avait toujours un œil dehors et raffolait des ragots) n'hésitait jamais à lui répéter ce qu'elle avait vu l'une des filles dire ou faire qui puisse friser la correctionnelle. Big Jake leur donnait souvent des bonbons et les gardait quand Lou ou Billy avaient une course à faire. Moss Landry, toujours prévenant, peu loquace et la démarche alanguie, les emmenait parfois faire un tour en *bateau** ou leur montrait comment préparer une tarte avec les figues du grand arbre qui marquait l'entrée de sa cour.

Peu à peu, Sunshine était revenue dormir régulièrement avec sa cousine. Quand Lou lui demandait quand est-ce qu'elle était entrée, Sunshine répondait :

— Cette nuit. La fenêtre d'Anna était ouverte.

À l'époque, elle appelait encore sa cousine Anna. Lou ne lui reprochait jamais ses intrusions. Elle aimait cette enfant comme si c'était la sienne et appréciait de voir qu'elle se sentait comme chez elle

dans cette maison. Elle aurait voulu parler avec elle des sautes d'humeur de Billy, mais elle ne savait pas comment aborder le sujet. Elle-même n'était pas certaine de comprendre ce qui lui prenait.

Cet été, Sunshine ne venait plus dormir. Sans doute était-ce simplement la preuve que sa nièce grandissait, mais quand elle y pensait, Lou avait la gorge nouée. Au même âge, Joanna Louise avait traversé la même phase, elle refusait de s'adonner à la moindre activité potentiellement puérile.

S'il était vraiment possible de déplier sa vie comme une carte géographique, peut-être pourrait-on noter les points et les lignes à l'aspect étrange, repérer où ils menaient et rectifier le tir à temps.

À peine Lou avait-elle l'intuition que son frère avait un problème, qu'il y avait des soucis dans la maison jaune, que la culpabilité revenait aussitôt s'installer, aussi palpable qu'un passager clandestin, et elle n'arrivait plus à se défaire de ce sentiment de gêne et de honte.

Elle avait bien conscience de ne jamais laisser à Billy une chance de faire ses preuves. Mais n'avait-il pas promis des dizaines de fois qu'il allait tout arranger ? Il avait probablement raison. Ne pouvait-elle donc pas voir ce que les gens avaient de bon ? Ne les croyait-elle pas capables de changer ? Ne pouvait-elle pas faire confiance à son frère, après tout ce qu'ils avaient traversé ?

Mais elle ne se tracassait pas seulement au sujet de son travail. Elle subodorait autre chose, à propos de Sunshine.

Et voilà que ses pensées prenaient un nouveau tour, déviaient vers un nouveau cours d'eau, et elle devait se rappeler que non – non, Sunshine aimait Billy, et Billy l'aimait aussi, voilà tout.

Quand il entrait dans une pièce, elle le suivait du regard.

Un regard attentif, chargé d'espoir.

Elle attendait patiemment d'obtenir son attention, et quand il la lui accordait, quand il la serrait contre sa hanche ou qu'il la soulevait pour lui mettre la tête en bas en disant : « Lou, ma belle, pardon, mais ton sol est terriblement sale, tu ne m'en veux pas si je passe un coup de balai ? » et qu'il balançait Sunshine comme un pendule pour balayer le sol de ses longs cheveux blonds perpétuellement emmêlés, Lou se rendait à l'évidence. Malgré tous ses défauts, ses sautes d'humeur, sa dépression et son alcoolisme, il aimait Sunshine si fort que rien de grave ne pouvait vraiment arriver, n'est-ce pas ? Que pouvait-elle craindre alors que Billy aimait d'amour la fille qu'il avait élevée ?

Après avoir tourné à l'intersection qui menait à Bout-du-doigt, le moteur crachota au moment de rétrograder en troisième, et Nash posa sa main libre contre la nuque de Lou.

— Tu t'inquiètes, dit-il. Je le sens, juste là. Tu as le cou noué.

Elle leva le menton pour se laisser tendrement masser et prit une profonde inspiration.

Ce n'était rien, se dit-elle. Rien qu'une intuition.

Troisième partie : des fenêtres

LA GRAND-ROUTE

La plupart des familles qui venaient s'installer à Bout-du-doigt n'étaient pas originaires de la région. Le hameau n'était pas un regroupement de Cadiens ou de créoles, ni de gens qui avaient grandi dans le bayou.

Ceux qui occupaient les maisons qui bordaient la grand-route venaient du Sud-Est et du Midwest, ils venaient de Floride, d'Alabama, de Washington, ces couples ou familles avaient été touchés par la Grande Dépression de près ou de loin, et s'étaient portés volontaires pour vivre dans les communes nées du New Deal d'Eleanor Roosevelt. Dans ce hameau dont tout le monde avait oublié le nom d'origine, quatre-vingt-dix-neuf cents par an seulement donnaient accès à la propriété. Des maisonnettes pastel en deux rangées nettes, de part et d'autre de l'unique chemin de terre. Du travail à l'usine sucrière et une navette directe pour s'y rendre. Un climat si chaud et humide qu'en plein après-midi, l'été, les résidents – peu habitués à la Louisiane et à sa chaleur suffocante typique du Sud – avaient l'impression de se noyer.

Les maisons construites dans ce lieu appelé Bout-du-doigt étaient édifiées à l'ombre des chênes, avec des moustiquaires aux fenêtres et tout autour de leur véranda. Avant le début des années 1960, quand on équipa enfin les salons et certaines chambres de climatiseurs, quelques années après qu'ils ont été démocratisés dans le reste du pays, les fenêtres et les portes restèrent ouvertes jour et nuit pendant ces journées moites et verdoyantes. Pour se rafraîchir, on préparait sans cesse des carafes de thé glacé, on prenait des bains d'eau froide, et l'on allait nager au lac jusqu'à en avoir les mains blanches et fripées. Certains ne juraient que par la technique du drap mouillé : on l'étendait dans le jardin juste avant le dîner pour qu'il soit à peine humide à l'heure du coucher. Ainsi, une fois au lit, on se glissait sous le linge frais à peine mouillé comme sous un linceul. Des ventilateurs, appareils simplistes mais ô combien géniaux, étaient alors placés stratégiquement dans toute la maison pour rafraîchir les occupants.

Malgré le bourdonnement des moteurs, les bruits extérieurs s'invitaient par les fenêtres et les portes ouvertes.

On entendait ululer quelques grands-ducs perchés dans les chênes en bordure de la route, le chant des cigales, le bruissement des ailes

des papillons de nuit qui essayaient désespérément d'approcher une lampe de chevet et se heurtaient aux moustiquaires. En frissonnant sous le drap humide, on percevait tous les sons de cette vie nocturne.

Le corps rafraîchi, on remplaçait le drap mouillé par un drap sec préparé au pied du lit, on se concentrait sur le ronronnement des ventilateurs pour oublier les bruits nocturnes, et l'on somnait doucement vers le royaume des songes.

Quand le ciel rosissait à l'approche de l'aube, impossible de savoir quels bruits avaient été engloutis par le sommeil, quels bruits s'étaient noyés sous la surface bleu pétrole de ces nuits moites, chargées de rêveries, emportant avec elles la lune et les papillons de nuit.

UN TEE-SHIRT EN GRUYÈRE

Juillet 1982

Un matin, juillet tirait sa révérence, et tante Lou invita Sunshine à venir prendre le café. La jeune fille pensa à enfiler sa brassière rose et à se brosser les cheveux. Sa tante lui servit un café comme elle l'aimait, avec deux sucres et assez de crème pour le faire pâlir. Elle avait préparé des quartiers d'orange avec des tartines de beurre de cacahuètes. L'en-cas terminé, elles se resservirent une tasse de café qu'elles sirotèrent côte à côte sur le canapé devant *Good Morning America* et le bulletin météo sur Channel 10. Le présentateur annonça qu'une grosse tempête était attendue cette semaine.

— Oh ! s'exclama tante Lou. Nous aurons peut-être un orage.

Quand Sunshine était petite et qu'une tempête grondait le soir, tous les habitants du hameau se rejoignaient au *Nibar* pour regarder par les grandes baies vitrées les éclairs qui déchiraient le ciel au-dessus des champs de soja, de l'autre côté de la voie ferrée. Un soir, Sunshine et JL virent à travers la vitre l'éclair qui frappa un pin. Les adultes l'avaient manqué (ils se laissaient toujours du spectacle au bout de quelques minutes et préféraient aller s'asseoir au bar ou faire une partie de billard) et réclamaient aux filles de décrire la scène en détail, la façon dont la branche touchée s'était arrachée de l'arbre dans un flash de chaleur orange.

Mais, aujourd'hui, personne n'allait plus aux soirées orage. D'après JL, les gens d'ici étaient devenus trop vieux. Comme sa *maman** le disait parfois, Bout-du-doigt mourait à petit feu.

Avant que Bout-du-doigt ne s'éteigne à petit feu, quand JL ne s'était pas encore transformée en ce que sa mère appelait une « teigne », les deux cousines passaient toutes leurs vacances et leurs week-ends ensemble, elles n'avaient aucun secret l'une pour l'autre.

JL n'avait pas encore élu Caroline Murphy pour meilleure amie.

Elle ne partait pas en colonie de vacances.

Il n'y avait ni culotte « Mercredi » tachée de rouille, ni cailloux dans les poitrines.

Un jour, elles s'enfoncèrent dans les bois et grimperent dans le pin taeda aux branches basses. Assise à califourchon sur l'une d'elles,

Sunshine aimait bien la sensation de l'écorce sèche entre ses cuisses. Sa cousine lui raconta qu'elle avait surpris une conversation entre sa mère et Nash au sujet de la naissance de Sunshine. Une petite amie de Billy l'aurait déposée dans la véranda, ça n'avait rien à voir avec la cigogne.

— Je sais, crétine ! siffla sa petite cousine bien qu'elle ne sache rien du tout.

Elle était désormais assez grande pour comprendre qu'il était peu probable de voir une cigogne – ou tout autre volatile – transporter des nourrissons dans des caisses d'oranges de Floride, tout comme elle remarquait bien la façon dont les adultes évitaient de parler de certaines parties du corps. Ces deux secrets devaient avoir un lien, mais ça ne voulait pas dire qu'elle devait croire sur parole la théorie de JL. Sa cousine avait le chic pour déformer la vérité, ce qui avait le don de l'énerver.

— Tu savais qu'on avait cinq trous dans les fesses ?

— Cinq ?!

— On vérifie ?

— Vérifier quoi ? Les trous de nos fesses ?

— Ouais, répondit JL. Viens, comptons-les.

C'était au début de l'hiver, l'une de ces journées dont les matinées se couvraient de givre pour laisser place plus tard à un soleil éclatant.

Au-dessus de leur tête, les pins tanguaient et craquaient dans la brise fraîche qui venait s'insinuer dans les trous du vieux pull de Sunshine. JL descendit de sa branche et tendit les bras en l'air dans une pose victorieuse. Sans raison particulière, elle tournoya sur elle-même. Non loin de là, une grosse branche morte gisait par terre, dont l'extrémité se scindait en patte-d'oie. Quand elle eut fini de tourner, Joanna Louise ordonna à sa cousine de s'allonger sous la branche pendant qu'elle-même s'asseyait sur la jonction de la patte-d'oie en écartant les fesses.

Les feuilles et les épines se coinçaient dans les cheveux de Sunshine. Ça sentait la sève, et le sol était froid. Sa cousine se retrouva au-dessus de son visage, nue à partir de la taille.

— Beuh, gloussa Sunshine.

— Je t'interdis de raconter ça à maman, gronda JL avant de rire à son tour, puis elle se pencha en avant, de sorte à avoir la tête à l'envers presque au niveau du sol, effleurant celui-ci de ses cheveux roux. Dépêche-toi de compter, j'ai froid aux fesses !

— Tu ne pètes pas, hein ? Si tu pètes, je m'en vais.

— Compte, je te dis ! insista l'autre en se redressant.

Sunshine chercha les cinq trous. L'anus en forme d'étoile était le plus évident. Rose foncé et petit, comparé à la taille de ce qui pouvait en sortir. Quelques années plus tôt, JL s'était mise à crier depuis la

salle de bains du couloir, appelant Sunshine et tante Lou pour qu'elles viennent vite voir, et leur avait révélé un énorme étron recourbé. Sa petite cousine était fascinée, et tante Lou avait éclaté de rire, puis s'était raclé la gorge en disant :

— Joanna Louise Turner, qu'est-ce qui te prend de nous montrer ça ?

Sa fille avait répondu fièrement qu'elle n'avait jamais fait un caca aussi gros et qu'il ressemblait à un serpent.

À présent allongée sous ses fesses blanches, Sunshine retint son souffle pour ne pas respirer un pet, qu'il soit accidentel ou non. Elle ne faisait pas confiance à JL.

Autour du trou en forme d'étoile, la peau était très tendue et d'une couleur fauve. Un peu plus loin dans la fissure, elle devenait épaisse, douce et paraissait mouillée. Ce n'était pas facile de distinguer les trous cachés dans ce petit tas de chair. Elle était tentée de toucher.

— Bon, dit-elle en reprenant son souffle. Le trou de cul, ça fait un. Ensuite, il y en a un autre au milieu.

— Mon trou du pipi ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Je pourrais faire pipi, tu verrais d'où ça sort.

Sunshine donna une pichenette contre sa fesse blanche.

— Si tu fais ça, je répète tout à tante Lou.

— D'accord, d'accord. Tu en vois d'autres ?

— Je crois. Un tout petit.

— Où ça ?

— Pas loin du trou du milieu. Un peu au-dessus.

Elle pointait du doigt comme si sa cousine pouvait la voir, traçant comme une carte géographique. Trou de cul. Trou du milieu. Trou du pipi.

— Bon, ça fait trois. À toi.

Elles échangèrent leurs positions. Quand Sunshine s'installa à cheval sur les branches, le pantalon baissé jusqu'aux chevilles, l'air frais s'insinua entre ses cuisses, et son entrejambe la chatouilla à nouveau. Des brindilles s'enfonçaient dans la plante de ses pieds.

JL marqua un long silence.

— Alors ?

— C'est bizarre. Je vois dix-sept trous.

— Quoi ?

— Minimum.

— N'importe quoi. Recompte.

— J'essaie, mais je m'y perds...

Sunshine poussa un petit cri.

— Menteuse ! Tu dis n'importe quoi !

D'un coup, sa cousine appuya fort contre son anus en criant : « Je

t'ai bien eue ! »

Sunshine sursauta et trébucha de son perchoir.

— Tu es dégoûtante, grommela-t-elle en remettant son pantalon. Tu vas puer le caca.

JL, toujours couchée par terre, releva la tête en reniflant son doigt.

— Miam !

Sa petite cousine, le pantalon au niveau des genoux, rit si fort qu'elle perdit l'équilibre et tomba par terre sous un immense ciel bleu, dans le craquement des grands pins.

En remontant le sentier des sangliers cet après-midi-là, retirant les épines de leurs cheveux et se grattant là où les brindilles et les feuilles s'étaient plantées dans leur pantalon, JL révéla à Sunshine qu'elle avait l'intention de trouver le rayon de la bibliothèque qui leur dévoilerait tous ces mystères.

Elle ajouta que Sunshine pouvait chercher aussi, si ça l'intéressait.

— Oui, je sais, répondit cette dernière, agacée.

En réalité, Sunshine avait peur que tante Lou ne l'apprenne, c'est pourquoi elle se contenta du rayon jeunesse lorsqu'elles se rendirent à la bibliothèque les fois suivantes pour retrouver *Les Enfants aux cheveux de flammes*, *Oliver Twist*, *Anne... la maison aux pignons verts*, des romans que sa tante lui avait fait découvrir et qu'elle avait adorés. Quand elle était plus petite et dormait avec JL, tante Lou leur lisait ces livres. Ensemble, elles avaient lu deux fois *Les Enfants aux cheveux de flammes*. Les deux cousines trouvaient dommage que Caddie devienne une noble dame à la fin de l'histoire.

— Elle a complètement abandonné, disait Sunshine, outrée.

Désormais, Joanna Louise ne se changeait plus devant sa petite cousine, elle ne lui parlait plus de trous dans les fesses, ni des mots qu'elle avait appris à la bibliothèque ou ailleurs. Elle commençait à se maquiller (ce qui était comparable, pour Sunshine, à Caddie qui se mettait à coudre) et ne lui faisait plus part des découvertes qu'elle faisait dans les ouvrages de la bibliothèque.

Il y avait de cela quelques mois, après être entrée par la fenêtre de JL pour s'affaler sur la couverture, Sunshine avait proposé à sa cousine un concours de slip coincé. Ce jeu, né de l'imagination de JL, consistait à remonter l'élastique de sa culotte aussi haut que possible, tout en la coinçant entre ses fesses et les lèvres de son sexe. C'était désagréable et un peu douloureux, le but étant de voir qui tenait le plus longtemps. Sunshine gagnait toujours, car elle pouvait dormir une nuit entière avec sa culotte ainsi remontée, aussi inconfortable soit cette posture.

Mais ce soir-là, occupée à lire dans son lit, JL ne lui adressa pas un regard. Sans quitter sa page des yeux, elle décréta que ce jeu était

pour les bébés, et pire encore, elle ajouta :

— Et puis, quand on y jouait, je remettais ma culotte en place assez vite sans te le dire.

Lou partit travailler, l'humeur au beau fixe. La matinée passée avec Sunshine l'avait aidée à oublier que Joanna Louise lui manquait et avait un peu apaisé son inquiétude au sujet de sa nièce. Quelques semaines s'étaient écoulées depuis leur visite au salon de coiffure, au *Diner's 79* et à la nouvelle maison ; c'était si agréable de passer un peu de temps ensemble.

Elle remonta la grand-route sous la canopée des chênes, puis traversa la voie ferrée.

Peut-être pourrait-elle revoir son jugement au sujet de la conversation qui avait mal tourné avec son frère, quelques semaines plus tôt. Le temps avait-il apaisé les tensions ? Son frère avait peut-être réfléchi à sa proposition, et voyait à présent l'intérêt pour Sunshine d'habiter plus près de son école et de vivre avec sa cousine. Qui sait, il pourrait avoir changé d'avis.

Elle était revenue à Bout-du-doigt depuis presque cinq ans et travaillait au *Diner's 79* depuis presque aussi longtemps quand elle s'intéressa à Nash pour la première fois. C'était un client régulier depuis longtemps, il venait au *diner* après le boulot depuis au moins deux ans, lui avouerait-il plus tard, et il prenait toujours le panini tomate-fromage. Il devait commander ce sandwich pour la cinq centième fois quand Lou le regarda dans les yeux en disant : « Avec un supplément frites et cornichons ? », complétant ainsi la précision qu'il avait formulée quatre cent quatre-vingt-dix-neuf fois, sans qu'elle n'ait jamais eu l'air de reconnaître le client ni de mémoriser ses préférences.

C'était en tout cas la version de Nash.

Ce que Lou avait décelé ce soir-là, que ce soit ou non la cinq centième visite de Nash, c'était la douceur de son regard et la façon dont les rides au coin de ses yeux donnaient toujours l'impression qu'il souriait. Et il était charmant avec son épaisse moustache et sa barbe de trois jours. Tout semblait indiquer un homme qui travaillait à l'extérieur : ses cheveux blondis par le soleil, son bronzage et ses bras musclés. Elle remarqua que son tee-shirt était criblé de trous, c'était un vrai gruyère.

Ce soir-là, après avoir terminé son panini tomate-fromage, son supplément frites et ses deux cornichons à l'aneth proprement piqués sur un cure-dents, il ne quitta pas sa banquette. Il resta jusqu'à ce que Lou vienne lui dire qu'on avait besoin de la table pour un groupe de quatre. Il s'installa alors au comptoir où il commanda un café, puis un

deuxième avec une part de tarte. Son dessert achevé, il reprit un café en lisant intégralement le journal, puis une brochure sur les expéditions de pêche proposées sur la côte du golfe du Mexique.

Une heure passa, puis deux.

Et une autre encore.

Dehors, le ciel d'été prenait des teintes roses et mauves. Le soleil couchant se réverbérait sur les camions qui filaient sur la route devant le *diner*, projetant un vif éclat orangé. Puis l'obscurité s'installa derrière les grandes fenêtres, et quand Lou resservait les clients en eau ou en café, elle apercevait dans la vitre le reflet de l'homme assis au bar derrière elle ; ses épaules larges sous son tee-shirt en gruyère, sa tignasse un peu hirsute.

Il ne la dérangeait pas, ne l'empêchait pas de travailler et ne faisait aucune remarque grivoise, comme pouvaient le faire d'autres clients réguliers. Il se contentait de lui lancer des regards de temps en temps, souriant avec les yeux jusqu'à ce que l'équipe du soir prenne la relève.

Lou plia les serviettes et coupa des citrons pour le prochain service, puis alla accrocher son tablier dans le couloir exigü et vérifia sa coiffure dans le miroir. Elle portait une queue de cheval dont quelques mèches s'étaient échappées, encadrant son visage en frisottant. Son front et son nez brillaient après qu'elle eut passé quelques heures à porter de lourds plateaux.

Elle fouilla dans les tabliers des autres filles suspendus aux patères et trouva un rouge à lèvres. Elle s'en appliqua à peine pour ne pas donner l'impression d'en faire trop. Elle retira son élastique, peigna ses cheveux à l'aide de ses doigts, et refit sa queue de cheval. Puis elle s'éclipsa aux toilettes pour éponger son visage avec des feuilles de papier toilette. Enfin, elle retourna au bar et s'assit sur le tabouret recouvert de cuir vert, à côté de l'homme au tee-shirt en gruyère (au supplément frites et cornichons).

Nash ne fut en aucun cas intimidé par la « situation » de Lou. À savoir le fait qu'elle élevait seule sa fille de sept ans et sa nièce de cinq ans, qu'elle considérait comme sa deuxième enfant. Il ne cilla pas en apprenant que son frère aîné, qui vivait dans la maison d'en face, avait des problèmes. C'était ainsi qu'elle lui décrivit Billy : « Disons qu'il a des soucis. » Elle tourna sa paille dans son milk-shake. Ils avaient parlé des heures au *diner*.

Quand elle reviendrait travailler le lendemain, l'équipe la taquinerait à ce sujet, demanderait quand était prévu le mariage, et ferait des bruits de baisers. « Tu nous as pêché un gros poisson », s'amuserait Tammy avec un clin d'œil.

Visiblement, il ne fut pas découragé non plus à l'idée de passer pas moins de quatre heures après sa journée de travail à attendre qu'une

femme termine le sien. Quand elle vint s'asseoir à côté de lui, il lui dit :

— Oh, vous avez déjà fini ?

Malgré elle, Lou avait éclaté de rire.

Elle accepta de l'accompagner pour boire un verre dans un bar du quartier.

— Juste un, précisa-t-elle.

En se levant pour partir, elle aperçut son corps qui se reflétait dans la vitrine du *diner*. On ne voyait pas sa tête, seulement son buste et ses hanches, son chemisier à rayures bleues rentré dans son pantalon délavé. Pour la première fois, elle prit conscience de l'attrait de sa silhouette, comme si elle venait de se découvrir sous un jour nouveau.

À cette époque, les soirs où Lou travaillait, Joanna Louise et Sunshine étaient souvent gardées par Big Jake au *Nibar*. Il les installait au bar, leur servait des cocktails sans alcool et rapportait son petit poste de télévision de l'appartement qu'il occupait derrière l'épicerie. Il le posait sur le comptoir et leur mettait la série *The Patty Duke Show*. (Elles se projetaient dans l'histoire de ces deux cousines, se coiffaient parfois comme elles avec des serre-tête et s'habillaient avec des chemisiers qu'elles boutonnaient jusqu'au cou comme Cathy et Patty Lane.) Parfois, lorsque Billy partait pêcher au large et que Lou venait récupérer les filles à la fin de son service, elle les retrouvait endormies dans l'arrière-salle, sur la table de billard.

Si elle était elle-même trop fatiguée pour ramener Sunshine à la maison jaune et que la petite était trop épuisée pour pleurnicher qu'elle voulait être dans sa chambre avec ses couvertures, alors Lou les couchait toutes les deux dans la chambre de JL, se préparait un gintonic et feuilletait le magazine *Elle* dans le salon.

Lorsqu'elle avait quitté Bout-du-doigt pour épouser Robert Dalton, elle avait laissé derrière elle les romans qu'elle adorait dans son adolescence. *Jane Eyre*, *Les Hauts de Hurlevent* et *Orgueil et Préjugés*. Plus tard, en fuyant Charleston, elle ne pensait plus relire ces livres. Ils étaient trop romantiques et lui avaient donné une image biaisée de l'amour. Elle avait tiré une croix sur la possibilité de vivre une idylle, tout comme elle avait tiré une croix sur ses études. Elle s'était résignée à sa vie de mère célibataire, au travail, et c'était tout.

Ce premier soir au bar, éméchée par une bière bue l'estomac vide, Lou parla de Robert à Nash. Elle n'en dit que quelques mots – « Il est devenu violent... » – et en resta là.

Nash hocha la tête, et ses yeux ne souriaient plus. Il avait l'air triste.

— Bref, reprit-elle pour changer de sujet. C'est quand même fou

qu'on ne se soit jamais vus avant au *Diner's* 79, non ?

— Très drôle...

Lorsqu'elle était de service le soir, Nash venait prendre son sandwich habituel, puis attendait qu'elle finisse de travailler, comme la première fois. Quand Tammy croisait Lou dans l'étroit couloir, chacune portant un plateau, elle lui glissait :

— Je constate que ton homme est toujours là. J'essaie d'attirer son attention depuis presque un an, et il t'a suffi de l'ignorer pour te le mettre dans la poche.

Il raconta à Lou avoir été quarterback dans l'équipe de football américain de son lycée. Il était actuellement à la tête d'une société de construction et de rénovation. Lorsqu'elle s'étonna qu'il ne soit ni marié ni même fiancé, il expliqua que son entreprise nécessitait toute son énergie pour rester à flot. Il ajouta qu'il avait un faible pour les rousses, or celles-ci ne couraient pas les rues dans la région.

Lou se sentit rougir et cacha sa bouche pour glousser, un geste hérité de sa mère qui dissimulait ainsi son incisive noircie. Celles de Lou étaient en parfait état (malgré Robert Dalton), mais sa joie pouvait parfois l'embarrasser, comme s'il valait mieux la garder pour elle.

La première fois qu'ils s'embrassèrent, elle s'écarta en riant nerveusement, portant par réflexe sa paume à sa bouche. Nash prit doucement cette main dans la sienne.

— Le voilà, ce sourire, avait-il dit avant de l'embrasser à nouveau.

Avec sa passion typiquement américaine pour le football et son métier dans le bâtiment, Nash renvoyait l'image d'un homme solide. Enraciné. Comme le cyprès qui poussait près du lac. Et malgré les taquineries de Tammy – « Crois-moi, ma belle, on sait ce qui te plaît chez lui... » – ce n'était pas seulement une question de carrure. C'était pour ses yeux perpétuellement souriants, son humeur constante et son humour qui ne manquait jamais de la faire rire. Là où Robert Dalton soignait sa coiffure au gel face au miroir chaque matin, coupait ses poils de nez avec de petits ciseaux et épilait l'espace entre ses sourcils pour ne pas avoir une barre touffue au milieu du front, Nash ne semblait pas se soucier de son physique, sauf lorsqu'il essayait de la surprendre. Il lui arrivait d'attendre qu'elle sorte de la salle de bains en posant nu sur le lit, disposant le drap comme une toge, dans une posture de statue grecque, les biceps bien en évidence. Lorsqu'elle éclatait de rire – ce qu'elle faisait immanquablement –, il feignait la naïveté.

— Quoi ? disait-il. Je cherche seulement une position confortable.

Il avait évoqué l'idée de l'épouser plusieurs fois au fil des ans,

abordant le sujet de façon détachée pour prendre la température, conscient qu'elle se méfiait depuis l'échec de son premier mariage et jugerait peut-être idiot de réitérer l'expérience.

— Pourquoi aurait-on besoin de se marier ? protestait-elle. J'aime les choses comme elles sont.

Et puis, l'année précédente, il était venu la chercher un après-midi à la fin de son service pour lui montrer sa vieille ferme de Lafayette et lui expliquer ses projets de rénovation ; il lui fit visiter toutes les chambres, lui montra les grandes fenêtres à l'ancienne.

— Tu as vu ? Elle a de bons restes, ne cessait-il de répéter.

Quand ils traversèrent la pelouse pour rejoindre sa camionnette, il lui prit la main. Ses yeux ne riaient plus ; au contraire, ils semblaient s'emplir de larmes.

— Épouse-moi, Lou.

Elle serra ses doigts en hochant la tête.

— Oui, répondit-elle.

Il la souleva de terre pour la faire tourner à lui donner des vertiges.

Quand il la reposa au sol, ils avaient tous les deux les yeux mouillés et riaient à l'unisson.

Joanna Louise trouvait les plaisanteries de Nash potaches et ignorait que sa mère n'était pas dupe. Elle savait bien que JL surnommait Nash « la Tache » dans son dos. Mais elle connaissait assez bien sa fille pour savoir qu'au fond elle l'appréciait – peut-être même l'aimait-elle vraiment. Quant à Sunshine, ç'avait été le coup de foudre. Dès le soir de leur rencontre, quand sa nièce avait tout juste sept ans, il l'avait portée sur son dos et avait galopé dans le salon de la maison rose, laissant deviner sa peau bronzée à travers les trous de son tee-shirt en gruyère.

Ces tee-shirts, il en possédait toute une collection.

Alors qu'ils étaient en couple depuis moins d'un an, ils regardèrent tous ensemble le film *Vivre libre* à la télévision : Nash et Lou étaient sur le canapé, JL et Sunshine avachies par terre au milieu de coussins et de couvertures avec un saladier de pop-corn.

Billy n'était pas là ce soir-là, il se faisait plus rare depuis l'arrivée de Nash. Après le film, il paraissait évident que Sunshine resterait dormir, Billy ne lui accordait à l'époque qu'une attention épisodique. Lou ne saurait dire à quel moment il avait capitulé en tant que père, alors qu'il s'était jeté la tête la première dans la paternité quelques années plus tôt.

Un soir d'Halloween, Billy avait accompagné les filles quémander des bonbons aux habitants de Saint Cadence. JL avait rapporté qu'ils étaient tous les trois partis avec pour mission de recueillir la plus

grosse quantité de bonbons jamais récoltée à Halloween. Il les conduisit en voiture jusqu'à Lafayette où ils firent du porte-à-porte dans les beaux quartiers, Sunshine déguisée en chouette et JL en sorcière (avec un chapeau en carton qu'elle avait décoré avec des feutres de couleur). Elles tenaient à la main des taies d'oreiller remplies de bonbons, si lourdes qu'elles peinaient à les soulever.

Comme Nash, Billy faisait rire les filles. Il les taquinait, répétait à Sunshine les histoires que sa mère lui racontait quand il était petit, celles dont Lou ne se souvenait plus et qu'elle qualifiait de tissu d'âneries alors qu'elle les avait adorées étant plus jeune.

Mais plus Sunshine grandissait, plus Billy semblait las. Il cédait régulièrement à des sautes d'humeur et pouvait ainsi se murer des jours entiers dans la solitude. Billy devait avoir une bonne étoile pour avoir été embauché par Jimmy Devereux, son ancien camarade de lycée et coéquipier au base-ball, quelques années plus tôt pour ce travail sur la côte. N'importe quel autre patron l'aurait licencié depuis bien longtemps.

Lou refusait de se laisser embarquer dans les histoires et les choix douteux de son frère. Une décision prise peu après son retour à Bout-du-doigt. Sa vie ne concernait que lui. Elle l'aidait à prendre soin de sa petite fille et endossait volontiers un rôle de figure maternelle pour elle, mais elle s'en tiendrait là. S'occuper de deux enfants lui suffisait amplement, elle n'allait pas en plus materner un adulte.

C'est pourquoi, lorsque Billy déclinait leur invitation de soirée cinéma, elle n'insistait pas. Après avoir vécu sous le toit de son père puis sous celui de Robert Dalton, après avoir dorloté sa fille et sa nièce et servi des clients du soir au matin, elle n'avait plus l'énergie de choyer un homme qui n'avait pas envie de se prendre en main.

Les filles s'endormirent devant *Vivre libre* avec le saladier de pop-corn à demi entamé entre elles. Nash posa la main sous le tee-shirt de Lou, sur son ventre nu. À l'écran, Elsa la lionne courait dans un champ, et Joy pleurait. Lou versa une larme sans savoir si c'était pour Elsa la lionne, ou pour la douceur et la constance de l'amour de Nash pour elle et pour son corps. C'était si bon de regarder un film avec lui et les enfants en mangeant du pop-corn. Ils étaient loin du cliché romantique, pourtant elle se sentait bien.

Ce soir-là, quand ils allèrent se coucher, ils éteignirent les lumières et se parlèrent à voix basse.

— Un jour, je pourrais nous construire une maison.

Lou eut un petit rire. Elle était allongée sur le flanc, une main sur le torse de Nash.

— Je ne plaisante pas... Je suis plutôt bon bricoleur, tu sais.

— Oh, je n'en ai jamais douté.

— N'empêche, je pourrais le faire. Une maison pour toi, moi et les filles. Et merde, même pour Billy s'il voulait s'installer avec nous.

— Non, pas pour Billy, rétorqua-t-elle un peu trop sèchement.

— D'accord. Juste pour nous quatre, alors.

Lors de ces confidences nocturnes, si Nash lui avait posé des questions – sur son passé, sur ses sentiments pour Billy (Pourquoi es-tu soudain sur la défensive, ma belle ? Il t'a déjà fait du mal ?) – elle lui aurait tout raconté. Elle aurait libéré un flot de paroles, aurait mentionné la colère que lui inspirait l'alcoolisme de son frère, ainsi que sa manie de disparaître pendant des jours, au point que sa fille n'aimait pas rester seule chez elle. Elle lui aurait relaté cette fameuse soirée, quand elle avait seize ans. Il avait toqué, elle avait accepté de le laisser entrer. Elle aurait peut-être pleuré en expliquant que Billy était si gentil étant jeune. Que s'était-il passé ? Pourquoi lui rappelait-il de plus en plus leur père ?

Elle aurait reconnu que celui-ci lui manquait parfois et qu'elle s'en voulait d'avoir un tel sentiment envers ce monstre. N'était-ce pas rageant, la tendresse qu'on éprouvait pour quelqu'un qui n'avait jamais rien fait pour la mériter ?

Mais Nash ne posa aucune question, ne releva pas la dureté de sa voix et se concentra plutôt sur leur avenir. Bien qu'elle fût prête à se confier, toute prête, l'occasion lui échappa.

Au fil des années, quand reparurent ces instants d'intimité où toutes les confidences semblaient possibles, où l'on pouvait rêver du futur ou partager un passé, elle s'en détournait. Et plus le temps passa, plus elle trouva difficile de mettre des mots sur ces souvenirs et ces sentiments.

Quand Nash entama enfin les travaux de la ferme, il lui montra les plans et désigna leur future suite parentale.

— On aura même une double vasque, précisa-t-il.

Puis il pointa du doigt la chambre de Joanna Louise et celle de Sunshine pour les soirs où elle leur rendrait visite.

— D'ailleurs, elle pourra même rester plus d'une nuit. Nous aurons assez de place, ma belle.

Lou n'avait encore jamais osé l'évoquer, cette idée d'une chambre pour Sunshine. Le sujet la rendait nerveuse, elle ignorait pourquoi. C'était pourtant Nash qui en avait parlé le premier, quelques années plus tôt. Avait-elle craint que l'amour de Nash ne s'amoindrisse avec le temps ?

À présent, elle avait sous ses yeux les plans d'une maison et l'homme qui les avait conçus. Un homme qui l'aimait et qui la voulait entière, avec toute la petite famille qui l'accompagnait.

SOUS LA CORDE JAUNE

Juillet 1982

Sunshine voulut chasser de son esprit les mille questions qui la taraudaient, mais elles revenaient à la charge comme autant de nuages à l'horizon.

De nouvelles interrogations émergeaient quand elle regardait la télévision chez tante Lou, puis d'autres quand elle parcourait les chemins forestiers, d'autres encore quand elle accompagnait sa tante au supermarché, et enfin quand elle s'allongeait dans le silence de la grotte sous-marine qu'était sa chambre le soir, redoutant le retour des araignées.

Pour l'instant, elles n'étaient pas revenues. *Pour l'instant.*

Elle se posait des questions au sujet des cailloux dans sa poitrine ; allaient-ils grossir énormément ou garderaient-ils cette petite taille, et les seins qui les recouvraient seraient-ils mous comme des gants de toilette ? Qu'étaient ces traces blanches dans sa culotte et pourquoi avaient-elles cette étrange odeur ? Qu'en était-il de cette bosse parfois dure dans le jean de Billy ? Récemment, il avait pris sa main dans la sienne – ce n'était alors pas une araignée, simplement la main rêche de Billy et la sienne qui semblait si petite en comparaison – et l'avait posée par-dessus son pantalon pour qu'elle presse doucement ce truc. Elle l'avait senti durcir à travers l'épais tissu. (Ça n'avait duré qu'un instant, tard un soir où il sentait la bière, ils étaient dans la cuisine, et les cailloux dans sa poitrine ne risquaient rien.) Et puis ces poils qui poussaient partout sur le corps de Joanna Louise, ce duvet soyeux que Sunshine avait aperçu en regardant sa cousine s'habiller un matin de printemps. JL n'avait pas remarqué que Sunshine était réveillée, elle l'observait par la fente de ses paupières mi-closes. Le bébé de Mlle Collins était-il sorti ? Comment pouvait-il respirer là-dedans ? Au départ, était-ce une minuscule bestiole, de la taille des scarabées verts sur les feuilles du figuier ? JL avait-elle raison ? Leur corps gonflait-il jusqu'à faire éclater leur carapace d'un vert scintillant pour qu'en émerge un gros ver laiteux dégoûtant ? Grossissait-il jusqu'à avoir des jambes, des bras et une bouche ? Vous dévorait-il le ventre de l'intérieur comme le crocodile qui engloutissait les nuages, les arbres et le rivage tout entier, pour se faire plus de place en vous et grossir

encore, jusqu'à devenir non plus un ver mais un petit bébé ?

La journée était humide. Malgré la climatisation dans le salon de tante Lou, Sunshine avait trop chaud. Elle regarda un autre épisode de *I Love Lucy* avant de retraverser la grand-route pour enfiler un maillot de bain.

Elle voulait se baigner, mais tante Lou lui avait maintes fois répété cet été qu'elle ne devait pas aller nager toute seule. Jusqu'à présent, elle avait obéi ; elle s'était contentée de barboter ou avait demandé à Moss Landry de l'accompagner, et ils avaient ainsi parcouru le lac ensemble. Mais Moss était trop vieux et trop lent. Avant de se baigner, il restait au bord de l'eau pour badigeonner son torse, son dos et son visage de lotion autobronzante. Cela lui prenait des heures. Sa peau semblait étirée de partout à mesure qu'il la frictionnait. Sunshine, qui n'appliquait jamais de crème, l'attendait là où l'eau lui arrivait à la cheville, mais quand il la rejoignait enfin, il n'aimait pas nager comme le faisait tante Lou, en cercles infinis. À peine immergé, Moss voulait déjà rentrer, et ils marchaient alors lentement à travers bois jusqu'à Bout-du-doigt, en sueur avant même d'avoir rejoint la grand-route.

Billy était parti pour la journée, la maison jaune était calme. Dans sa chambre, elle enfila son bas de maillot de bain et le vieux haut de maillot de JL, deux triangles rouges attachés dans le dos par des ficelles. Les triangles pendaient comme des ballons dégonflés. Elle eut envie de se préparer un sandwich avant d'aller au lac où elle irait s'allonger dans l'eau peu profonde, là où celle-ci recouvrirait son corps juste assez pour la rafraîchir.

Techniquement, ce n'était pas « nager ».

Même Billy pouvait le faire, or il ne savait pas nager.

Moss était probablement sur son bateau, la pêche était sa plus grande passion, plus grande encore que la baignade, or si elle restait dans son champ de vision, techniquement elle ne nagerait pas *seule*.

Dans la cuisine, il ne restait que deux quignons de pain rassis. Il y avait un bocal de beurre de cacahuètes dans le placard, mais quand elle l'ouvrit, il ne contenait même pas une cuillère. Les deux dernières bananes étaient noires et attiraient les mouches. Par terre, près du four, il y avait la tache en forme de papillon.

Sunshine se baissa et toucha le lino à cet endroit.

Quand elle leva les yeux, mamie Catherine était revenue près de l'évier. Jeune, les bras nus. Elle tournait le dos à Sunshine et portait les tennis en toile que tante Lou disait avoir toujours vues à ses pieds, avec des élastiques au lieu de lacets, et ses cheveux roux étaient retenus de chaque côté par des peignes.

— C'était vraiment un salaud, lança-t-elle par-dessus son épaule.

Sunshine n'arrivait pas à distinguer son visage dans la lumière

d'après-midi qui se déversait par la fenêtre, alors qu'elle était accroupie au-dessus du sol.

— Pourtant, ajouta mamie Catherine, il pouvait être tellement charmant... C'est ce qui m'a attirée dans ses filets. Grands dieux, ce qu'il était séduisant.

Sunshine baissa les yeux sur la tache en forme de papillon, puis releva la tête vers l'évier où la clarté du jour continuait d'affluer, mais la cuisine était à nouveau déserte.

Dehors, la grand-route était si calme que Sunshine put se croire la seule âme qui vive à Bout-du-doigt. Elle se tourna vers la véranda de la vieille Mouton qui restait enfermée à l'intérieur. Sans doute à regarder *Le Juste Prix* sans cesser de se moucher dans ses mouchoirs bleus.

Sunshine marcha pile au milieu de la route.

Et si tous les habitants de Bout-du-doigt mouraient ? Que ferait-elle ?

Elle se ruerait au *Nibar*, évidemment. Elle se goinfrerait de barres de chocolat et de chips, et ferait main basse sur le beurre de cacahuètes. Ensuite, elle irait nager au lac et passerait de l'autre côté de la corde, elle irait même dans la zone des alligators.

Le lac s'étendait, vaste et plat, sous un soleil impitoyable.

Il n'y avait personne sur la rive ni dans l'eau. Sunshine s'installa à l'ombre en traçant son prénom dans le sable. Elle creusa un trou pour y enfouir ses pieds. Le sable était plus frais sous la surface, mais la sueur perlait à ses tempes et ruisselait dans sa nuque. Même à l'ombre, il faisait chaud. Elle laissa ses vêtements sur la rive pour se mettre en maillot et s'approcha de l'eau. Elle immergea d'abord ses chevilles, puis ses tibias.

Elle regarda autour d'elle.

Il y avait les arbres et leur vert assourdi au cœur de l'été, les barbes grisâtres de la mousse espagnole, la stridulation des cigales. Un énorme héron bleu était juché sur un arbre, mais même lui semblait regarder ailleurs. Personne ne verrait qu'elle nagerait seule. Juste cette fois-ci. Et très vite, juste le temps de se rafraîchir. Après quoi, elle se sécherait, rentrerait à la maison, et tante Lou n'en saurait rien.

Elle s'avança dans l'eau, grisée de se savoir à l'abri des regards.

Elle avait seulement prévu de mettre la tête sous l'eau puis de ressortir aussitôt pour regagner la rive, mais quand elle plongea, c'était si bon qu'elle s'autorisa à prolonger l'instant. Elle nagea sur le dos, avec de petits battements de pieds, comme le faisait tante Lou, les yeux levés vers le ciel d'un bleu infini. Puis elle se retourna sur le ventre et fit demi-tour à la brasse. Là-bas, sur la rive, ses vêtements

formaient une pile au milieu de rien. Elle abaissa ses lunettes de natation sur ses yeux et nagea en apnée sous la surface aussi longtemps qu'elle le put pour observer les fretins qui se dispersaient en tous sens. Elle n'aimait pas se baigner avec son haut de maillot de bain ; les bretelles lui grattaient la peau, et elle se sentait plus lente quand elle s'enfonçait dans les profondeurs.

Elle remonta à la surface pour reprendre son souffle, puis replongea en flirtant avec la limite du cordon jaune. Elle l'attrapa à deux mains pour battre des pieds devant elle comme une trapéziste. Si tante Lou la voyait faire, elle la tuerait. Ou si elle ne la tuait pas, elle sortirait Sunshine de l'eau en la tirant par le bras pour la gifler et lui interdirait de se baigner pendant un mois.

Mais tante Lou n'était pas là.

Sunshine prit une nouvelle inspiration et glissa les pieds sous la corde jaune comme une funambule en plein spectacle.

De l'autre côté, l'eau avait la couleur de pois bouillis. Elle resta d'abord près de la source froide en cherchant du regard la barque de Moss. Aujourd'hui, elle avait le lac rien que pour elle. D'une brasse alanguie, elle nagea tranquillement en faisant abstraction du tissu trop lâche de son haut de maillot et du contact déplaisant de ses bretelles. Elle était une sirène. Ou plutôt un alligator qui fendait les flots. Elle n'avait pas peur et oubliait la vie, là-bas, sur la rive. Ses habits empilés, cette histoire de pudeur, les araignées et les secrets.

Elle nagea non plus en avant, mais à reculons. Si une tempête s'abattait en ce moment même dans la maison jaune, tant pis ; elle n'en avait que faire. Elle était un poisson dans l'eau, un alligator paresseux, un éclat de lumière à la surface du lac.

La corde jaune et le rivage derrière elle s'éloignaient de plus en plus, ses vêtements n'étaient plus qu'un point sur le sable. Elle fit un peu de surplace, sonda les alentours et s'aperçut que l'extrémité marécageuse du lac, cette forêt de cyprès et de gommiers, se trouvait à présent juste derrière elle. Elle avait presque traversé tout le plan d'eau. C'était là-bas que chassaient les alligators. Ils faisaient leurs tanières dans le tapis de plantes aquatiques qu'elle apercevait derrière les arbres.

L'été, le marais se teintait d'autres couleurs du côté de la source froide ; là-bas, l'eau était glauque, pourtant les arbres et les herbes se paraient d'un vert plus éclatant. Sunshine ne s'était aventurée dans le marais qu'avec Moss pour pêcher. Mais, en nageant dans cette zone bourbeuse, elle avait l'impression que l'eau n'y était pas la même, qu'elle était plus vieille par ici. Les cyprès s'élevaient comme les colonnes romaines étudiées en classe cette année, et la canopée de mousse formait une voûte constellée de lumière et de feuilles. Elle

pataugea un instant dans l'eau, s'abandonna dans ce vert luxuriant né d'un univers sous-marin, et sentit que son pied heurtait quelque chose.

C'était un obstacle dur qui bougeait quand elle lui donnait des coups. Une image lui vint à l'esprit et la secoua avec une ferveur électrique.

Elle nagea dans la direction opposée, s'efforçant de ne rien éclabousser, de se déplacer avec fluidité. Un coup d'œil derrière elle. Combien de temps lui faudrait-il pour rejoindre la rive ? Cinq minutes ? Dix ou plus ? Elle regarda à nouveau le marais et aperçut l'objet de ses craintes à moins de deux mètres : le museau d'un alligator la visait comme une flèche.

Il avait les yeux noirs, brillants, cernés de jaune. Ses narines étaient noires aussi. On devinait son dos rond sous la surface.

Moss lui avait appris à deviner la taille de ces bêtes ; pour savoir combien mesurait un alligator depuis le museau jusqu'au bout de la queue. Il fallait estimer l'écart entre les narines et les yeux, et multiplier par douze. Sunshine comptait une quinzaine de centimètres entre le museau et les pupilles cerclées d'or. Il devait bien faire un mètre quatre-vingts.

Elle-même atteignait à peine un mètre cinquante.

Son pouls s'accéléra. Tante Lou lui avait raconté qu'on pouvait se noyer en cédant à la panique.

« Si tu as peur quand tu es dans l'eau, essaie de flotter ou de faire du dos crawlé. Respire lentement. Et surtout : pas de stress. Tu m'entends, jeune fille ? »

Elle nagea vers la rive opposée en dos crawlé, aussi discrètement qu'elle le pouvait sans quitter l'alligator du regard et sans faire d'éclaboussures. La flèche gardait sa cible en ligne de mire, mais ne bougeait pas, comme si l'animal protégeait le marécage, ce sanctuaire ancestral, d'une jeune fille qui aurait dû rester de son côté de la corde jaune.

Sunshine jetait des coups d'œil affolés derrière son épaule. Chaque fois qu'elle se retournait, elle craignait de se retrouver nez à nez avec la gueule béante du crocodile, aussi énorme que dans les histoires de Billy. Quand elle atteignit enfin la corde, elle se glissa furtivement dessous et nagea aussi vite qu'elle le put vers le rivage, buvant la tasse et recrachant l'eau, jusqu'à sentir qu'elle avait pied. Arrivée à sa pile de vêtements, elle se laissa choir lourdement, le cœur battant et tremblant de tout son corps. La peur, mêlée à l'effort physique, lui avait donné la nausée.

Elle se tourna vers l'étendue d'eau tranquille et déserte. Un réflexe lui fit tâter son cou. Où étaient passées ses lunettes de plongée ? Elle se redressa et fouilla sous ses vêtements avant de se rappeler les avoir retirées une fois arrivée au marais pour y voir plus clair.

Généralement, elle les relevait sur son front, mais cette fois-ci, elle les avait gardées dans la main avant de rebrousser chemin à toute allure pour échapper à l'alligator. Dans sa panique, elle avait dû les lâcher.

La perte de ses lunettes lui apparut soudain comme l'événement le plus triste de tout l'été. La tête appuyée contre ses genoux repliés, elle laissa libre cours à ses pleurs.

LA VIEILLE FORÊT

Après la mort de Margaret Bell, c'était comme si l'on avait amputé Catherine d'une part fragile mais essentielle de son bien-être.

Il n'y avait qu'en présence de ses enfants, quand elle prenait soin d'eux, qu'elle parvenait à s'occuper l'esprit et à oublier son chagrin, sa solitude profonde. Elle oubliait qu'elle avait peu d'amis à Bout-du-doigt, un isolement accentué par cette maison plantée à l'extrémité de la grand-route. Quand ses enfants étaient là, elle arrivait à oublier son mari et l'absence d'affection qu'il lui témoignait. Elle n'avait plus qu'à prendre soin de Billy et Lou.

Tous les jours, après l'école, elle leur préparait le goûter avec des tartines de beurre de cacahuètes et des raisins secs avec lesquels elle dessinait un visage souriant. Le samedi matin, elle leur cuisinait des œufs en panier. Elle leur racontait des histoires sur tout et rien, sur son enfance à Portland, sur Talmadge, sur les mauvais esprits qui peuplaient les bois tout autour de Bout-du-doigt, et sur la femme du crocodile. Elle leur répétait ces récits jusqu'à ce qu'ils soient trop grands pour qu'elle les borde. C'est à ce moment-là qu'elle sépara leur bibliothèque selon les goûts de chacun et qu'ils dressèrent une cloison de draps pour scinder la chambre en deux.

Si elle s'occupait bien de la maisonnée, pensait-elle, si elle mitonnait de bons petits plats, remplissait leur imagination de jolies histoires, si elle aimait profondément Billy et Lou avec toute la ferveur et l'attention que sa propre mère n'avait pas su lui donner quand elle était petite, alors peut-être que la brutalité de John Jay serait compensée par sa tendresse maternelle.

Et la lumière dissiperait les ténèbres.

À mesure que les enfants grandiraient, leur père ne serait plus qu'une ombre dans un recoin obscur de leur mémoire. Et, avec de la chance, ils finiraient par confondre le souvenir de l'amour de leur mère avec celui de leurs deux parents, deux amours qui viendraient s'emmêler pour éclipser la réalité du joug paternel.

Elle parvint à s'en convaincre avec les années. Billy avait quinze ans, Lou en avait treize et était encore au collège. Catherine s'aperçut que son aîné rentrait parfois plus tard que prévu de son entraînement de base-ball, et ces soirs-là, quand elle se dressait sur la pointe des pieds pour embrasser son fils sur la joue, elle décelait une odeur de

bourbon, c'était indéniable.

(Indéniable, et pourtant. Elle avait une fâcheuse tendance à se voiler la face devant la plus limpide des réalités.)

Arriva un jour où, en allant récupérer le courrier dans leur boîte postale de Saint Cadence, Catherine demanda à Lou si elle avait remarqué quoi que ce soit au sujet de la consommation d'alcool de son frère. Sa fille (longues tresses rousses et pommettes assombries par les boutons) avait répondu sèchement que non, elle n'avait rien remarqué, que Catherine s'inquiétait sans raison. Cette dernière en avait été profondément rassurée.

Billy cherchait simplement les limites de sa mère. Il la testait, comme tout adolescent de son âge.

Elle tendit la main pour taquiner Lou en tirant doucement l'une de ses nattes, et la moue boudeuse de sa fille se changea en un discret sourire.

Billy avait onze ans quand il réclama une histoire pour la dernière fois. Sa petite sœur dormait chez une copine à Saint Cadence pour un anniversaire, et peut-être était-ce justement parce qu'il était seul avec sa mère et n'avait pas à jouer son rôle de grand frère. Toujours est-il qu'il réclama une histoire. Catherine s'installa volontiers sur le lit auprès de son garçon qui reposa la tête contre son épaule. C'était l'hiver, et il portait son pyjama Titi et Grosminet en flanelle bleu pâle.

— Qu'est-ce qui est arrivé à la femme du crocodile ? demanda-t-il en bâillant. Elle est morte ?

Catherine tira la couverture sur lui.

— Je vais tout te raconter.

À mesure que le temps passait, la région du Black Bayou se mit à changer.

Dans les cultures, les charançons dévoraient tout le coton, et du sucre poussait à sa place. Les hommes affluaient de partout pour venir dans les marais voisins. Ils voguaient dans leurs barques en forme de croissant, en équilibre précaire sur les flots, pour s'en prendre aux vieux cyprès à coups de scie et de hache. Ils débardèrent les grands arbres pour les ranger en tas. Alors qu'ils les traînaient, les énormes troncs laissaient des tranchées profondes dans la terre, formant des cicatrices de plusieurs mètres qui ne s'effaceraient pas avant des centaines d'années.

— C'est vraiment vrai, ce passage ? s'enquit Billy qui, depuis, avait corrigé son bégaiement.

— Toute l'histoire est véridique, répondit Catherine.

— T'en sais rien du tout. Qui te l'a dit, d'abord ?

- Grands dieux, surveille ton langage.
- Oui, m'dame. N'empêche, qui te l'a dit ?
- Elle-même, figure-toi. La femme du crocodile.

Sans les arbres pour contenir toute cette eau, les inondations prirent une ampleur monstrueuse. La mer turquoise au sud devint gloutonne et vint engloutir le rivage.

Désormais, à chaque averse, la terre privée de ses arbres s'enfonçait, s'immergeait, laissait place à des kilomètres de marécages. D'autres arbres tombèrent, l'homme cultiva de nouvelles terres, les champs de canne à sucre s'étirèrent sur des milliers d'hectares, puis du soja, et il ne resta bientôt presque rien d'autre que des tiges sèches dans des champs trop souvent inondés pour qu'un fermier se hasarde à y replanter quoi que ce soit. Les jours de vent, les tiges bruissaient comme des fantômes.

Des cafés s'installaient fièrement dans les parages, avec d'imposants comptoirs, des petites tables rondes qui côtoyaient de grands fauteuils en cuir. Des buffets anciens et des commodes ouvragées en bois verni meublaient désormais les appartements.

Un bois provenant d'un arbre si vieux qu'il avait vu le jour ici bien avant que des visages blancs ne viennent coloniser ces terres. En quelques heures, deux hommes avaient suffi pour l'abattre. Ils étaient debout sur leurs barques en forme de croissant. Le bois était de bonne qualité, son fil délicat, et le vernis le rendait presque imputrescible ; dans la lueur chaude des nouveaux éclairages électriques, il scintillait comme de l'or.

Les bûcherons avaient entendu parler du Black Bayou, et aucun n'avait envie de risquer sa vie dans le royaume d'un crocodile. Ils convinrent qu'ils pouvaient facilement se méprendre sur l'emplacement des croix rouges qui figuraient sur la carte de leur société, répertoriant leurs diverses missions dans l'Atchafalaya. Et puis, ils avaient déjà décimé des forêts entières. Qui se soucierait de quelques cyprès de moins ? Autant les laisser là où ils étaient, ces arbres, ainsi que cette aberration de crocodile qu'on abandonnerait à son sort.

C'est ainsi qu'une grande partie de la forêt qui cernait le Black Bayou demeura plus ou moins intacte, bientôt étoffée par de nouvelles pousses.

Mais le Black Bayou n'était pas indemne pour autant. Ses eaux s'écoulaient dans des canaux qui eux-mêmes allaient se jeter dans la mer, et le niveau de l'eau commença à monter. Elle recouvrit d'abord la rive où la femme du crocodile s'était un jour présentée (petite fille brune aux hématomes couleur de fraise sur les bras et à la joue finement entaillée), puis elle inonda la corniche au sommet de

laquelle était perchée la petite maison rouge, et l'eau se répandit alors dans toute la forêt comme un bidon d'huile renversé.

Le crocodile s'était fort bien accommodé des eaux profondes et était devenu énorme. Il louvoyait en cercles tranquilles, montant la garde devant la maison rouge qui trônait sur son île au beau milieu du bayou. Les soirs de calme, la femme du crocodile pouvait encore entendre la pulsation du cœur enfoui dans les abysses.

Il y a bien longtemps, on prétendait que la femme du crocodile vieillissait plus lentement que les autres ; son lien avec le reptile, avec ou sans mariage, semblait ralentir le cours du temps. Le fait de vivre à proximité d'un cœur de crocodile enterré pouvait avoir de tels effets. Personne ne pouvait expliquer ce phénomène, car nul n'en avait fait l'expérience auparavant. La jeunesse de la femme du crocodile avait duré étrangement longtemps.

Et quand la forêt changea d'aspect, elle changea aussi.

Sa peau se parchemina, et ses mèches grises virèrent au blanc. Ses os se fragilisèrent. La crue des eaux se poursuivit, transformant en île la petite colline où était construite sa maison. Les gens ne pouvaient plus s'approcher de la rive et jeter une offrande au crocodile sans risquer de se faire dévorer. Une âme dévouée et courageuse laissa une barque sur la rive pour que les visiteurs puissent ramer jusqu'à elle, mais ils ne furent pas nombreux à s'aventurer sur les eaux dangereuses de ce lac, pas même pour apporter leurs précieux cadeaux.

C'est ainsi qu'avec le temps la femme du crocodile devint plus une histoire à transmettre qu'une guérisseuse à consulter.

Alors les villageois racontèrent. Ils décrivirent le contact magique de ses mains, se vantèrent des objets dont ils l'avaient gratifiée en échange de leur guérison, s'enorgueillissant de la somme qu'ils avaient été prêts à débours.

Quand les épouses n'étaient pas là pour les entendre, ils évoquaient, avec des chuchotements ébahis, sa beauté d'autrefois, les fleurs de nénuphar dont elle ornait sa chevelure, la longue tresse d'un noir éclatant qui ondulait dans son dos, son port de tête royal et sa peau couleur de chicorée.

Certains rapportèrent que dans sa jeunesse, quand sa maison était encore sur une colline, avant que la forêt ne soit rasée et la terre inondée, ils étaient venus la voir et avaient reçu sa guérison. Au moment de repartir, ils s'étaient attardés, se cachant non loin de la maison.

Le soleil avait cédé sa place à la lune.

Tapis derrière un buisson de fougères ou les imposantes racines noueuses d'un cyprès, assez loin de la rive pour échapper à l'attention du crocodile, ils avaient observé l'épouse qui descendait la butte, se

frayait un chemin entre les arbres et rejoignait le mince croissant de plage pour s'y dévêtir.

Ils l'avaient regardée se glisser dans l'eau et nager dans le bayou, ils avaient vu le crocodile décrire des cercles dans le marais autour de la femme qu'il aimait.

— Elle n'avait pas peur ? demanda Billy.

— Oh, non. Elle n'avait jamais peur. Tu aurais eu peur à sa place ?

— Je ne sais pas. Oui, finit par dire le garçon après une hésitation.

— Moi aussi.

Avec le temps, on finit par oublier son existence. On oublia aussi de raconter son histoire. Plus personne ne songea à lui rendre visite dans les bois.

Mais quand quelqu'un nous aime – qu'il s'agisse d'un crocodile ou d'un être humain –, on reste vivant. C'est ainsi que la femme du crocodile mena sa vie dans sa petite maison rouge.

Comme tu le sais, elle s'y trouve toujours.

Si l'on veut lui rendre visite, c'est encore possible.

Tant que la barque est amarrée sur la rive et qu'elle n'est pas dissimulée sous des couches de branches de muscadine, tu peux grimper à son bord (elle est si petite qu'on la croirait faite pour un enfant) et ramer jusqu'au marais de cyprès, au milieu du bayou.

À condition que le visiteur jette un objet de valeur dans l'eau en offrande au crocodile, il aura accès à la petite maison rouge.

Ce visiteur ne verra peut-être pas de ses yeux la femme du crocodile, mais il sentira ses mains guérisseuses sur son corps, car elle comprendra d'où vient son mal et l'en délivrera.

SILENCE

Juillet 1982

La veille de la tempête, Sunshine fêta ses douze ans.

Le matin, tante Lou l'invita à préparer des pancakes. Nash les dégusta en disant :

— Joyeux anniversaire, Sunny ! Ça te fait quel âge ? Attends, attends, laisse-moi deviner... (Il marqua une pause en grattant son menton râpeux.) Cinquante-deux ?

— Non, *douve*, répondit-elle, la bouche pleine de pâte.

— Ah oui, *douve*, opina-t-il.

Sunshine éclata de rire en mettant une main devant sa bouche.

— Arrête, elle va s'étouffer ! intervint tante Lou. Pas le jour de son anniversaire quand même...

Elle sortit une autre bouteille de Sunny Delight. Elle trouvait cette boisson trop sucrée, mais elle en avait acheté aujourd'hui pour l'occasion. Une petite attention gourmande. Sunshine n'aimait pas tant le goût de cette boisson que son nom. Du Sunny pour Sunshine.

— D'accord, d'accord... Sans blague, tu as douze ans ? Bon sang, tu marques vite, ma pauvre, renchérit Nash.

Tante Lou leva les yeux au ciel. Et en effet Sunshine s'étrangla en riant, et Nash dut lui taper dans le dos.

— Bois, dit tante Lou en lui tendant un verre.

Billy s'était déjà absenté pour la journée, il n'avait pas pu lui souhaiter son anniversaire ni lui offrir un quelconque cadeau. L'année précédente, c'étaient les lunettes de plongée rouges, et une carte qui trônait sur sa commode. Il l'avait réveillée avant de partir travailler et lui avait préparé des œufs en panier et du café au lait. Puis il s'était assis un moment avec elle, le temps que le soleil se lève. Les rayons avaient frappé la véranda de leur clarté rosée avant d'inonder le salon.

Cette année, il avait dû oublier la date. Sunshine avait traversé la grand-route, la gorge serrée, mais en voyant que tante Lou préparait des pancakes et que Nash avait fabriqué un chapeau en papier d'aluminium (qu'il retira de sa tête pour le poser sur la sienne), sa tristesse s'envola. Le petit déjeuner terminé, tante Lou lui donna une boîte enveloppée dans du papier journal et rehaussée d'un ruban jaune.

Sunshine secoua le paquet, il faisait la taille d'une boîte à chaussures.

Elle pensait en deviner le contenu, mais de petits objets s'entrechoquaient, et elle préférait éviter d'être déçue. Elle tenta de se convaincre que ce n'était qu'un livre. Tante Lou était tout sourire, et Nash l'observait attentivement, avec des yeux rieurs comme ceux de Billy quand il était d'une humeur de juin.

La boîte à chaussures contenait les Converse jaune banane. Elle s'exclama :

— Tante Lou !

— Bah, ce n'est rien...

Le cliquetis provenait de l'intérieur des tennis : des paquets de Skittles, des bonbons auxquels Sunshine n'avait droit que pour les grandes occasions – et les jours où Billy lui en achetait en lui faisant promettre de ne pas le répéter à tante Lou. Elle enfila ses nouvelles Converse jaune vif, impeccables, pas encore souillées par la poussière rouge ni par la boue, pas encore éraflées par la route, et qui n'empestaient pas l'odeur des pieds de Joanna Louise dont Sunshine récupérait toutes les chaussures. Elle les adora aussitôt. Puis Nash lui offrit un bocal rempli de coquillages récoltés sur la propriété où il rénouvait la maison ; ces coquillages dataient de l'époque très reculée où la mer couvrait encore ces terres. Il dit que si Sunshine était encore vivante lorsque l'océan reprendrait ses droits dans la région, elle pourrait les rejeter dans l'eau.

— En attendant, conclut-il, prends-en soin. Il paraît que les coquillages portent bonheur.

Il engloutit une autre bouchée de pancake et lui décocha un clin d'œil.

— Est-ce que tu as vu papa ce matin ? questionna tante Lou. Il t'a laissé un cadeau avant de partir ?

Nash lança un drôle de regard à tante Lou, et Sunshine se demanda si elle n'aurait pas eu vent de leurs secrets de cet été. Les funambules refirent soudain leur apparition pour lui nouer le ventre avec leurs pirouettes et leurs coups de pied en l'air.

Elle regarda ses chaussures jaunes et fit claquer ses talons l'un contre l'autre comme le faisait Dorothy.

— Oui, m'dame, mentit-elle. Il m'a offert deux nouveaux livres, et aussi un collier.

— Ah, c'est bien, approuva Nash. Pas vrai, ma chérie ?

— Oui, ce sont de jolis cadeaux, ma puce, dit tante Lou d'une voix toutefois lointaine. Écoute, j'ai pris une pointure au-dessus de la tienne pour que tu puisses en profiter plus longtemps. Je parie qu'elles seront à ta taille d'ici la rentrée de septembre. Tu es en pleine poussée de croissance.

— Merci.

Sans vraiment comprendre pourquoi, Sunshine eut la gorge serrée et les larmes aux yeux.

— Oh, ma puce, moi aussi les anniversaires me rendent toute chose.

Quand elle attira Sunshine contre sa poitrine, le tissu-éponge couleur orange sanguine était doux contre sa joue.

Dans le tapage de la vaisselle et de l'eau que faisait couler Nash pour tout nettoyer après le petit déjeuner d'anniversaire, Lou invita sa nièce à aller prendre une douche ou un bain.

— Sans vouloir être méchante, ma puce, tes cheveux sont tellement sales qu'ils pourraient tenir tout droit sur ta tête.

Sunshine, qui essuyait encore ses larmes, se mit à rire au grand soulagement de sa tante.

C'était sans doute à cause des hormones, songea Lou. Sunshine allait peut-être avoir ses règles. Ce serait précoce, mais pas impossible. Le jour J, la petite comprendrait-elle seulement ce qui lui arrivait ? Elle allait devoir lui en parler. Mais, pour une raison qu'elle ne s'expliquait pas, elle était depuis toujours gênée par le sujet du sexe et du corps de manière générale. La honte qu'elle éprouvait la poussait à éviter ce genre de discussion. Joanna Louise était une petite curieuse, elle l'avait surprise à lire des livres à la bibliothèque. Elle savait sa fille bien informée. Elle en savait assez, en tout cas.

Pour Sunshine, c'était différent, elle était d'une innocence adorable. Elle écoutait ce qu'on lui disait. Quand elle se posait des questions, elle ne cherchait pas à en obtenir les réponses par elle-même.

Lou se résolut à lui parler bientôt de la puberté, car sa nièce avait tout de même douze ans.

Elle se dressa sur la pointe des pieds pour embrasser Nash sur les lèvres, puis le laissa finir la vaisselle et alla s'habiller.

De crainte de gâcher sa bonne humeur, elle chassa toute mauvaise pensée qui bourdonnerait dans son esprit comme des papillons de nuit se heurtant à une moustiquaire.

Ce soir-là, Sunshine entendit la camionnette de Billy approcher dans l'allée, mais elle ne s'empressa pas de s'enfermer dans sa chambre comme elle avait pu le faire au début de l'été. Les Converse jaune banane, le bocal de coquillages et son anniversaire la mettaient de bonne humeur. La maison jaune était encore relativement propre. Robert Johnson chantait qu'il vendait son âme au diable, et Sunshine avait étendu le linge mouillé sur la corde dehors alors que Billy et elle oublièrent toujours de le faire. Elle se sentait adulte et responsable.

Nash lui avait glissé un billet de cinq dollars quand tante Lou tournait le dos pour qu'elle achète ce qui lui ferait plaisir. Elle était allée chercher du lait, une boîte de Cheerios et du beurre de cacahuètes au *Nibar*. Big Jake avait accepté le billet sans émettre la moindre remarque sur la note de Billy. En apprenant que c'était son anniversaire, il lui avait même offert une sucette et une bouteille de bière de racine qu'elle avait sirotée sur le chemin du retour en remontant la grand-route, pressant contre sa poitrine le sac contenant les provisions, la boisson bien fraîche dans sa main libre. Elle était venue pieds nus pour ne pas salir ses nouvelles chaussures, et ce n'est qu'en arrivant dans la maison jaune après avoir posé son sac de courses qu'elle les avait à nouveau enfilées.

Ainsi, quand elle entendit la camionnette de Billy, elle se dit que sa gaieté pourrait rejaillir sur lui, de la même façon que les humeurs des adultes pouvaient parfois l'affecter, quand elle ressentait leurs émotions au plus profond d'elle-même.

Billy jeta ses bottes dans la véranda avant de franchir le seuil. Quand il entra dans la cuisine, elle lui adressa son plus beau sourire d'anniversaire. Un sourire qu'il ne lui rendit pas. Elle vit qu'il était fatigué, peut-être même était-il malade à en juger par ses sourcils froncés, son air grave, son visage rouge et boursoufflé.

Il posa une bouteille de bourbon sur le comptoir, sortit un verre du placard et passa devant Sunshine sans un regard, avec la bouteille et le verre, pour aller s'enfermer dans sa chambre.

Quelle idiote, pensa-t-elle, de n'avoir pas remarqué la tempête qui s'abattait sur la maison jaune aujourd'hui, avant même que Billy n'y pénètre.

Elle appuya la joue contre la surface froide de la table en Formica. Par terre, elle regarda la tache défraîchie en forme de papillon. Elle vit s'animer ses affreuses ailes marron qui battirent une fois, puis deux, avant de retrouver leur place sur le lino.

Le tourne-disque diffusait la voix de Robert Johnson qui chantait :

*Tell me, milk cow, what on earth is wrong with you?
Now, you've left you a calf, hoo hoo
And your milk is turnin' blue.*

John Jay acheta le tourne-disque peu de temps après avoir reproché à Catherine sa gestion de leur argent, alors qu'ils ne s'en sortaient pas si mal financièrement. Il en prenait le plus grand soin, vérifiait les réglages avant de poser un disque sur le support avec toutes les précautions du monde.

Il traitait cet objet avec bien plus d'amour et d'attention qu'il n'en accordait à sa femme et à ses enfants, qui n'avaient le droit de toucher

ni les vinyles ni la platine elle-même.

Sa musique préférée était celle des big bands ; Kay Kyser, Glenn Miller ou encore Benny Goodman. Lorsqu'il écoutait ces morceaux, c'était toujours avec un verre à la main et généralement à la place qu'il occupait quand il était chez lui : dans son gros fauteuil de relaxation acheté quelques années plus tôt. Sans consulter Catherine, il avait mis à la déchetterie le fauteuil club tapissé de soie sauvage verte qu'elle avait acheté dans une boutique de Nashville et installé celui-ci à la place.

Le fauteuil de relaxation était recouvert d'une toile marron rêche. Il n'était pas assorti au canapé rose. Catherine le trouvait non seulement d'une laideur sans nom, mais surtout bien trop massif pour leur petit salon.

Un matin de Noël, quand Billy avait douze ans et Lou dix, assez jeunes pour être excités par la promesse de cadeaux à ouvrir et de bonbons à savourer au pied du sapin, John Jay s'installa dans son fauteuil comme sur un trône, sa vodka-orange à la main, écoutant les chants de Noël sur son tourne-disque.

La musique égayait la maisonnée ce jour-là. L'hiver avait été particulièrement rude cette année, le ciel bas inlassablement gris et plat. Des bourrasques glacées remontaient la grand-route en faisant claquer la porte moustiquaire dont le verrou, cassé depuis longtemps, ne cessait de s'ouvrir. Mais, ce matin de Noël, il faisait bon dans la maison qui résonnait des cris joyeux des enfants.

Catherine s'était couchée tard la veille pour remplir de cadeaux les chaussettes des enfants. Une nouvelle balle de base-ball, des rubans pour les cheveux, du sucre d'orge, des oranges et du chocolat. Elle avait également suspendu une chaussette pour John Jay. Comme chaque année. Cette fois-ci, elle la garnit de paquets de Werther's Original, de son après-rasage préféré et d'un savon accroché à une ficelle. Elle y glissa également des flasques d'alcool (deux de bourbon et une de vodka) comme pour lui dire : « Je n'ai peur de rien. ». Et, sur le tout, elle posa une carte de vœux qu'elle avait achetée et fait signer par les enfants.

En pyjama, Billy était assis par terre en tailleur. Un mince duvet ombrageait sa lèvre supérieure et ses joues. Ses cheveux hirsutes auraient eu besoin d'une bonne coupe. Lou était sur le canapé à côté d'elle et portait l'un des vieux sweat-shirts de Billy quand il jouait en ligue junior (« Wildcats de Saint Cadence : Champions 1956 ») par-dessus sa chemise de nuit.

John Jay ouvrit ses cadeaux avec de petits grognements que Catherine interpréta comme un indice de satisfaction. Dans la matinée, il s'était préparé une première vodka-orange, avait choisi le disque de Kay Kyser *A Big Band Christmas*, puis s'était installé dans son

fauteuil, toujours en peignoir.

Au grand désespoir de Catherine, il allait et venait pieds nus dans la maison.

Une mycose s'était développée sur les ongles de ses orteils, dont la texture et la couleur rappelaient celles du bois brut. La vue de ses orteils lui donnait des haut-le-cœur. Il ne portait qu'un caleçon sous son peignoir qui glissait sur sa cuisse, révélant sa peau couverte de poils. Ce deuxième verre devait commencer à l'étourdir pour qu'il ne prenne pas la peine de refermer son peignoir. Hochant la tête au rythme des percussions, il ne se leva que pour retourner le disque. Quand il eut besoin d'un nouveau cocktail, il se contenta de tendre son verre vide à sa femme.

Les enfants et John Jay terminèrent de déballer leurs cadeaux, puis les petits offrirent à leur maman les bibelots et les cartes qu'ils avaient confectionnés à l'école. Elle accrocha sans tarder les décorations aux branches du sapin et colla leurs dessins sur le réfrigérateur en déclarant n'avoir jamais reçu de si beaux présents. De retour au salon, elle récupéra sous le petit arbre un dernier paquet portant l'inscription : POUR MA TENDRE ÉPOUSE. J.J.

— C'est pour moi ? demanda-t-elle à son mari devant les enfants ébahis.

John Jay se contenta de la toiser de ses yeux cernés de rouge. Lorsqu'il buvait, ses paupières avaient tendance à s'alourdir, presque à se clore, mais le fond de son regard n'était pas endormi. Il était froid.

Elle savait toutefois qu'il n'allait pas la contredire devant les enfants, du moins pas à ce sujet. Elle déballa son cadeau et révéla un écrin de velours dont elle sortit un collier d'argent orné d'un petit coquillage assorti.

— Tu n'aurais pas dû, dit-elle à son mari avec un sourire.

Silence. John Jay l'observa. Puis il marmonna en se raclant la gorge :

— C'est normal, voyons. Joyeux Noël.

Comme elle était assise par terre, elle se redressa pour s'installer sur l'accoudoir du fauteuil de relaxation. Son mari leva un regard étrange vers elle, presque effrayé.

— C'est gentil, papa, dit Lou.

— Oui, très gentil, confirma Catherine, bien consciente qu'elle en faisait un peu trop.

Mais cela lui était égal.

Elle se pencha pour déposer un baiser sur la joue de son époux dont la moustache était râpeuse. Il sentait la vodka et l'eau de Cologne de la veille. Puis elle s'assit à côté de sa fille pour qu'elle l'aide à attacher le collier derrière sa nuque.

John Jay observait toujours la scène par-dessus le bord de son

verre à cocktail. Il n'avait absolument pas prévu ce cadeau. Elle se l'était acheté elle-même, l'avait emballé et avait rédigé elle-même ce tendre message. Soudain, l'air entre eux parut chargé d'électricité.

En réalité, elle avait posé ce paquet sous le sapin pour ses enfants, afin qu'ils croient leur père capable de gentillesse. Et elle l'avait aussi fait pour elle-même, tenant à s'assurer qu'elle aurait un cadeau à déballer à Noël. Elle avait bien conscience qu'elle aurait pu le prévenir. Lui glisser à l'oreille : « Je me suis fait un petit cadeau. Joue le jeu, s'il te plaît. » Au lieu de cela, elle avait opté pour la surprise et sentait à présent l'humiliation qu'elle lui infligeait. Non seulement parce qu'il ne lui avait rien acheté, mais parce qu'elle l'avait pris au dépourvu.

C'était plus fort qu'elle. Elle n'avait pas anticipé les conséquences de son acte, mais elle devinait à quel point il était dérouté par la situation, et elle s'en délecta.

Ses enfants rassemblèrent les emballages déchirés, et Billy alla les mettre dans la poubelle. Lou demanda à sa mère si elle comptait préparer des roulés à la cannelle. Le garçon s'étira sur le canapé et lut le dernier tome du *Club des Cinq* que lui avait offert sa mère.

Cette fois, John Jay ne tendit pas son verre vide à sa femme pour réclamer qu'elle le remplisse ; il se leva, se servit tout seul et, toujours en peignoir, sortit le boire dans la véranda où il s'isola le reste de la matinée malgré le froid. Dans la maison jaune, l'humeur se maintint au beau fixe dans un brouhaha enjoué comme ils n'en avaient pas connu depuis longtemps.

Mais John Jay n'allait pas laisser passer cette humiliation.

Il ne frappa pas Catherine, ne lui cria pas dessus, pas plus qu'il ne la dénigra. Il ne l'écrasa pas sous son corps quand ils allèrent se coucher ce soir-là, comme il avait l'habitude de le faire. Par certains aspects, son comportement après Noël ne différait pas tant de l'ordinaire. Pendant le reste des vacances, il sortit tous les soirs. Il rentrait en charriant une odeur d'alcool et de parfum féminin. Le matin, avant de partir travailler, il versait une larme de whisky dans son café. Autant de choses devenues banales avec le temps. Mais le changement résidait dans son mutisme absolu.

Un silence aussi tranchant qu'un couteau bien aiguisé à la lame luisante.

Il ne la rudoyait plus, ne provoquait plus de dispute et ne la ridiculisait plus dès qu'elle ouvrait la bouche. Il ne l'appelait plus « Crétine » ou « Femme ». Il ne lui hurlait plus de se dépêcher quand elle était dans la salle de bains. S'il prenait ses repas en famille autour de la table en Formica, il adressait ses critiques cinglantes sur la nourriture à ses enfants et non plus à Catherine directement. Billy et

Lou regardaient alors nerveusement leurs parents à tour de rôle sans souffler mot. Le matin, lorsqu'elle hasardait un timide bonjour, un commentaire sur la météo ou lui demandait s'il voulait griller ses tartines, il ne répondait pas.

Jour après jour, il se comporta comme si elle ne se trouvait pas sous le même toit que lui, dans la maison jaune.

Les premiers temps, Catherine éprouva un malin plaisir en constatant qu'elle était parvenue à l'atteindre, qu'elle l'avait puni d'une certaine manière. Qu'il ne pouvait pas ouvertement riposter, car cela ne ferait qu'aggraver son humiliation devant ses enfants. Cela reviendrait à admettre qu'elle avait été plus maligne que lui. Se venger l'aurait forcé à reconnaître qu'il n'avait pas une seule fois offert un cadeau à sa femme pour Noël.

À l'aube de la nouvelle année, il se coucha à ses côtés dans un nuage d'alcool, de parfum et de fumée de cigarette si dense qu'elle en eut les sinus irrités. Il ne prononça pas un mot, pas une insulte ni même une pique. Il ne chercha pas à la toucher, pas même pour lui faire du mal. Alors elle fut saisie d'une profonde tristesse, comme elle n'en avait pas connue depuis les mois qui avaient suivi la mort de sa mère.

Des semaines plus tard, un soir où John Jay se glissa sous les draps, elle n'y tint plus. Le mois de février approchait à grands pas. Combien de temps encore comptait-il lui faire payer son impudence ?

— John Jay, murmura-t-elle.

Comme toujours, seul le silence lui répondit. Elle savait pourtant qu'il ne dormait pas.

— John Jay, reprit-elle, tu ne vas pas jouer à ce jeu éternellement. À faire comme si je n'étais pas là. Comme si je n'existais pas.

Toujours le silence.

Les larmes montèrent sans prévenir et dévalèrent sur ses joues. Elle s'assit dans le lit en pleurant.

— Mais parle ! s'écria-t-elle, oubliant que les enfants pouvaient les entendre. Tu n'as donc rien à me dire ? N'as-tu pas compris que je cherchais seulement ton attention ? Ton amour ? Tu ne peux même pas te donner la peine de me regarder ? As-tu oublié que j'existe ? Que je suis ta femme, bon sang !

Son mari lui tournait toujours le dos, immobile, la respiration lente. Elle savait qu'il ne dormait pas, mais il s'obstinait à ne pas lui répondre.

Finalement, elle se retourna, enfouit son visage dans l'oreiller et se remit à sangloter. Elle ne se rappelait pas s'être endormie. Mais le lendemain matin, quand elle s'éveilla enfin, ses deux enfants et John Jay étaient partis pour la journée, et un lourd silence régnait sur la

maison jaune.

Cet après-midi-là, Catherine tria le courrier de ces dernières semaines. Elle ouvrit les enveloppes avec le coupe-papier au manche nacré, regrettant de ne plus recevoir de lettres de sa mère. Presque dix ans s'étaient écoulés depuis sa mort, pourtant elle espérait encore, au fond d'elle, recevoir ne serait-ce qu'une dernière lettre qui lui décrirait le froid de l'hiver à Portland, qui lui donnerait des nouvelles de son « courtois visiteur », qui lui raconterait un bal où elle se serait rendue jadis, qui l'inviterait à revenir la voir.

Elle rangea les factures d'un côté, les bons de réduction de l'autre.

Elle avait encore les paupières gonflées d'avoir tant pleuré la veille. Si seulement elle pouvait oublier ses supplications désespérées et le silence obstiné qu'elle avait eu pour toute réponse.

Reposant le coupe-papier sur la pile de courrier, elle se souvint des menus aveux qu'elle avait faits à sa mère. Jamais elle ne lui avait révélé que son mari la battait, ni son comportement de tyran dans la maison, mais elle y avait fait allusion à demi-mot.

Et le cadeau de sa mère était une lame acérée. Était-ce une invitation à se défendre ? Elle n'y avait jamais songé que pour se blesser elle-même.

Pas son mari.

Elle apprécia le tranchant de la lame du bout du doigt, mais seule la pointe était piquante – et bien piquante. Elle fit pression sur son index jusqu'à ce qu'une petite goutte de sang apparaisse.

Pensée morbide, c'était ridicule. Catherine savait pertinemment que si sa mère avait voulu l'encourager à quoi que ce soit envers John Jay, elle l'aurait simplement invitée à rester avec elle à Portland, mais jamais à user de violence. Le coupe-papier n'avait pour fonction que d'ouvrir des enveloppes. C'était un clin d'œil à leur correspondance, voilà tout.

Par la fenêtre de la cuisine de la maison jaune, on voyait tomber la neige. La dernière fois qu'elle en avait vu remontait à son voyage dans le Tennessee. Elle s'approcha de l'évier pour s'appuyer contre le rebord et contempler les flocons qui dérivaien jusqu'aux herbes hautes de son jardin. Non loin se dressait la pinède d'un bleu-vert feutré. Cette couleur aussi lui rappelait le Tennessee, ses collines vallonnées et ses montagnes se dressant à l'horizon lorsqu'elle prenait la voiture avec son père pour l'emmener voir la rivière.

Elle se détourna de la vitre comme au souvenir brutal d'une chose qu'elle devait récupérer tout de suite, et se rendit dans la véranda. Elle descendit les marches d'un pas assuré et se dirigea vers les bois où la grand-route s'arrêtait abruptement. Elle n'avait enfilé ni manteau ni chaussures. Elle ne portait qu'une robe légère, ses mules d'intérieur en

fourrure, ainsi que le pull bleu que sa mère lui avait offert. Elle n'avait que faire du froid. Tandis qu'elle remontait le chemin, les flocons se coinçaient dans les mailles de son chandail. Tout en marchant, elle s'aperçut qu'elle tenait encore le coupe-papier. Elle le glissa dans sa poche.

Elle progressait d'un bon pas, sans avoir d'idée précise de sa destination ; elle voulait traverser ces bois qui avaient la couleur du Tennessee, elle voulait respirer la neige, sentir ses flocons tomber dans ses cheveux et sur sa langue comme elle s'était amusée à le faire avec sa mère. Et quand elle passa devant l'embranchement du chemin menant au lac, quand elle emprunta l'étroit sentier des sangliers, elle avait l'esprit ailleurs et continuait de marcher. Le froid mordait ses jambes nues sans qu'elle s'en soucie ; elle serra son pull autour de sa taille et avança.

La neige s'intensifia, elle s'amoncelait sur les feuilles de chêne déjà couvertes de givre et craquait sous la semelle de ses pantoufles.

Elle se remémora la soirée de la veille, comme elle avait pleuré et supplié John Jay qui lui avait obstinément tourné le dos. Elle revoyait le blanc immaculé de son maillot de corps dans l'obscurité, elle sentait encore les odeurs qui imprégnaient ses cheveux, mais les flocons semblaient enfouir ce souvenir. À mesure qu'elle marchait, sa honte s'étiolait.

Elle remarqua soudain que le ciel s'était assombri.

La nuit était proche.

Il neigeait toujours. Après avoir marché pendant des heures, elle prit conscience qu'elle avait froid. Elle tremblait de tout son corps. La neige s'était accumulée sur la peau nue de ses pieds, avait fondu et s'était immiscée dans la fourrure de ses mules d'intérieur dont les semelles avaient cédé plus tôt dans l'après-midi. Elle jeta un regard en arrière vers le chemin qu'elle avait suivi, mais ce n'était pas un chemin, seulement une forêt dense. Elle avait dû quitter le sentier, à moins qu'il soit plus étroit qu'elle ne l'aurait cru, recouvert par la neige sur laquelle la lumière déclinante semait des reflets bleus.

Elle s'apprêta à rebrousser chemin. Ses traces de pas pourraient la guider. Seulement, le crépuscule approchant, elles devenaient difficiles à distinguer, et la neige en dissipait les contours. Les arbres tout autour lui paraissaient plus épais et plus grands à présent. Sortie de son hébétude, elle comprit qu'elle était dans un bosquet de cyprès. Les vieux conifères lui procuraient un sentiment d'apaisement avec leur écorce rouge et la neige bleutée qui s'amoncelait sur leurs branches. Entre les troncs, dans les derniers rayons du jour, elle aperçut de l'eau.

Ce fut un soulagement.

Elle avait retrouvé le lac, il ne lui restait plus qu'à suivre sa courbe pour se rendre sur la plage. Ensuite, elle connaissait le chemin pour

rejoindre Bout-du-doigt. Il lui suffisait de ne pas perdre de vue le lac. En un rien de temps, elle regagnerait les bois qui lui étaient familiers.

Ainsi, elle s'approcha avec précaution de la rive, glissant çà et là en se rattrapant aux arbres pour ne pas trébucher, en direction de l'eau noire.

Ils ne dormaient toujours pas alors qu'il était minuit passé. Ils l'avaient attendue, gardant la lampe allumée dans leur chambre. Elle laissa ses pantoufles mouillées dans la véranda et s'en alla les rassurer.

Sa chambre à elle était fermée, et aucune lumière ne filtrait sous la porte. John Jay devait dormir.

Malgré le froid, elle ne tremblait plus. Ses joues rosissaient sous l'effet de la chaleur. Tout doucement, elle entra dans la chambre des enfants.

— Coucou, mes petits hiboux, chuchota-t-elle.

Elle referma la porte derrière elle et se blottit contre Lou dans le petit lit. Le matelas grinça quand elle tira les couvertures sur leurs deux corps. Par la fenêtre surplombant le lit, elle vit que la neige avait cessé de tomber.

— Tu étais où ? demanda la petite fille.

Catherine la serra contre elle et l'embrassa sur la joue, une fois, puis deux. Elle l'étreignit si fort que Lou se tortilla en protestant :

— Maman, tu étais où ?

Bien qu'il n'ait plus l'âge de réclamer des histoires, elle sentit que Billy tendait l'oreille à l'autre bout de la pièce, derrière le drap aux branches de mûrier.

Le lac était plus vaste et plus noir que je ne l'aurais pensé.

Et là, en plein milieu, comme je vous l'ai déjà dit, il y avait une île. Et, sur cette île, une petite maison rouge. Le vent formait des vaguelettes à la surface du lac. J'étais aveuglée par les bourrasques chargées de neige, mais j'ai vu briller une bougie par l'une des fenêtres de la maison.

La voix de Billy s'éleva de l'autre côté du drap, mais elle ne comprit pas ce qu'il disait.

— Billy, grommela Lou. Arrête de couper maman.

Sa Lou, sa gentille petite Lou Lou calait sa tête sous le bras de Catherine qui jouait tendrement avec ses boucles emmêlées.

— Chut, susurra-t-elle. Laisse ton frère parler. Qu'est-ce que tu dis, Billy ?

— J'ai dit : est-ce que tu avais un cadeau pour le crocodile ?

Oui, j'en avais un. Dans la poche de mon pull, un coupe-papier

avec une belle lame de bronze et un manche nacré. Sachant que ma vie en dépendait, je n'ai pas hésité une seconde : je l'ai jeté à l'eau, puis j'ai grimpé dans la petite barque bleue et j'ai ramé jusqu'à la maison rouge.

— Et elle, à quoi elle ressemblait ? chuchota Lou.

— Ce n'est même pas vrai, intervint Billy.

Mais Catherine percevait le doute dans sa voix.

Je ne peux pas vous la décrire, c'est à vous de l'imaginer. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'y suis allée. J'ai jeté mon cadeau à l'eau, entendu le cœur battre sous la terre, vu la bougie à la fenêtre. Ceux qui rendent visite à la femme du crocodile se gardent bien de raconter les détails. Elle vous apporte exactement ce que vous venez chercher, vous le savez. C'est pourquoi chacun a son histoire.

Mais vous l'imaginez, pas vrai, mes chéris ?

Vous imaginez l'intérieur de cette petite maison éclairée par une lumière vacillante, chaude et réconfortante ?

Quand elle quitta la chambre des enfants pour rejoindre la sienne, elle devina dans l'obscurité la silhouette allongée de John Jay et ne sut déterminer s'il dormait ou non.

Épuisée, sans même prendre la peine de se changer, elle se glissa sous les draps à côté de lui. Il lui tournait encore le dos, mais cela ne l'atteignait plus.

Et puis, enfin – après plus d'un mois de silence – il parla.

— J'ai cru que tu étais partie, dit sa voix dans le noir, une voix étrangement fragile. J'ai cru que tu ne reviendrais pas.

Elle avait enfin obtenu un peu de ce qu'elle espérait depuis ces semaines de rejet : que son mari admette, ne serait-ce qu'à demi-mot, qu'il n'était pas indifférent. Mais elle attendait plus que cela. Il ne s'était pas inquiété pour elle, il avait seulement eu peur de se retrouver seul, privé de son épouse. Sans quelqu'un pour surveiller les enfants. Il ne se souciait que de lui.

Catherine n'avait plus l'énergie de s'en offusquer. Ce soir-là, en approchant de la maison jaune, elle était restée un instant dans la cour, sous le chêne aux branches couvertes de neige. Elle avait levé les yeux vers la maison et vu la lumière par la fenêtre de la chambre de ses enfants. Il faisait froid, mais elle ne tremblait plus. Au centre de sa poitrine, comme si l'on avait déraciné là une plante monstrueuse, il y avait désormais un espace vacant.

Un vide à combler.

Non pas avec le besoin futile de reconnaissance de la part d'un homme qui ne savait pas aimer. Ni avec la colère qui la submergeait

depuis des années quand elle était seule. Par exemple, quand elle était en route pour le supermarché, et que, s'arrêtant devant un feu rouge, elle remarquait l'hématome sur son bras et avait soudain envie de hurler. Courbée sur le volant, elle criait si fort et pendant si longtemps que c'en était effrayant. Sa gorge en restait à vif pendant des jours. Elle en avait des crampes aux épaules et dans les abdominaux. Chaque fois, après coup, elle se surprenait à pleurer.

Mais ce soir-là, quand elle rentra à la maison jaune, elle fut indifférente à son mari, à ce qu'il pouvait dire ou taire. Elle n'avait plus rien à lui offrir. Ses paroles, elle les garderait pour ses enfants. Elle leur parlerait à eux en un flot constant. Cette béance dans son cœur meurtri, elle la comblerait avec l'amour qu'elle avait pour eux.

Pour Billy et Lou. Ses petits chéris.

Quand elle s'endormit ce soir-là, elle rêva de la lumière vacillante d'une bougie et d'une main chaude posée sur sa poitrine, là où palpitait son cœur.

TANT DE SECRETS

Juillet 1982

De retour de son service du midi, Lou s'arrêta au *Nibar* pour acheter une bouteille de vin qu'elle savourerait dans sa nouvelle maison. Un orage était annoncé pour la soirée, et un vent chaud se levait déjà sur la grand-route. L'air était chargé d'électricité.

À la fin de l'été, la foudre tombait environ une fois par semaine, et quand la tempête venait du sud et grondait la nuit, c'était un spectacle à ne pas manquer. Depuis la large baie vitrée du *Nibar*, on la voyait approcher : la cime des derniers arbres de la grand-route dentelait un ciel évoluant à rebours, où un noir de velours se mêlait aux teintes du crépuscule bleu feutré, traversé par les éclats d'une lumière vibrante.

Quand la tempête s'abattait sur Bout-du-doigt et s'étendait jusqu'aux vieux champs cultivés de l'autre côté de la voie ferrée, on voyait depuis l'épicerie les zébrures des éclairs, pointues comme des griffes.

Lou se rappelait bien les soirées orage de son enfance. À l'époque, les ouvertures des maisons qui bordaient la grand-route n'étaient pas encore condamnées par des planches clouées, tellement gorgées d'humidité qu'elles gondolaient, formaient des bedaines là où il y avait eu jadis des portes et des fenêtres. En ce temps, tous les habitants de Bout-du-doigt se réunissaient au *Nibar*. Les adultes buvaient, et les enfants grimpaient à genoux sur les chaises pliantes pour presser leur front contre la baie vitrée.

L'atmosphère de ces soirées oscillait entre l'excitation et la peur, et il semblait alors que tout était possible.

Little Jake était encore en vie, c'était d'ailleurs lui qui avait lancé la tradition. Sa boutique restait ouverte jusqu'à la fin de l'orage, de sorte que chacun puisse rentrer chez lui en toute sécurité. S'il avait assez bu, le *Nibar* restait ouvert plus tard encore. Quand ils ne rentraient pas chez eux en courant sous la pluie, les enfants s'endormaient dans les bras de leur maman ou sur la table de billard, et leurs parents restaient sur place pour profiter de la soirée.

À l'époque, il y avait d'autres enfants. Ils couraient pieds nus, glissaient dans la boue rouge, et se tenaient la main pour se protéger des mauvais esprits ; on leur racontait qu'ils enlevaient les enfants

encore debout à l'heure où ils devraient être au lit. Sur le perron éclairé par une lumière tamisée, ils essuyaient leurs mollets et leurs pieds crottés avec les chiffons que leur mère disposait près de la porte et récitaient des prières pour éloigner les démons qui auraient eu l'idée de s'inviter chez eux en leur absence.

Très jeune, un jour où elle regardait l'orage se déchaîner par la baie vitrée du *Nibar*, elle s'était rendu compte que son frère avait peur. Leur mère était aussitôt apparue à leurs côtés, et dans le tapage des rires rauques, le cliquetis des pintes de bière et le vacarme de la pluie sur le toit en tôle, Billy avait enfoui sa tête brune dans les jupons roses de sa maman. Lou se rappela la façon dont Catherine s'était agenouillée pour l'attirer contre elle en disant : « Ce n'est rien, Billy. C'est juste un orage. »

La dernière fois que Lou avait assisté à une soirée orage – c'était quelques étés plus tôt, elle y avait emmené JL et Sunshine juste avant le début d'une tempête –, ça n'avait plus la même saveur. L'ambiance n'était plus vraiment festive, malgré la musique que Big Jake mettait à plein volume. Quelques gars du quartier étaient attablés au bar. L'endroit semblait grand et vide, une impression accentuée par la musique trop forte, et elle avait remarqué comme l'établissement s'était dégradé. Une odeur de canalisations flottait dans les toilettes. L'humidité gondolait les posters de John Wayne et Marilyn Monroe.

Pendant que Lou buvait une bière et papotait avec Big Jake, Joanna Louise et Sunshine s'ennuyaient, avachies sur leurs tabourets de bar, dormant à demi. À peine la pluie s'était-elle calmée qu'elles étaient toutes les trois rentrées à la maison.

Pourtant, elle sentait encore aujourd'hui, en portant à la caisse sa bouteille de zinfandel blanc, l'atmosphère grisante qui régnait ici autrefois.

Sans prévenir, un frisson de regret la parcourut, ces nuits d'orage et sa mère lui manquaient. Sa présence réconfortante, ses bras toujours ouverts et ses mots doux. Elle crut la voir, assise à la vieille table en bois, sirotant son gin-fizz à la liqueur de prune. Sa mère n'avait jamais été une grande buveuse, mais elle prenait toujours un verre, parfois deux, lors des soirées orage pour se mêler à la fête.

La nostalgie de Lou gagna encore du terrain : Joanna Louise lui manquait, or elle ne serait pas de retour avant deux semaines et demi.

À se languir ainsi de sa mère et de sa fille, c'en fut trop. La douleur lui transperça la poitrine et lui arracha un sanglot étouffé. Big Jake leva les yeux du comptoir et demanda :

— Ça va, ma belle ?

Ce matin-là au petit déjeuner, Nash avait proposé à Lou de passer la nuit dans leur nouvelle maison. Tel un enfant excité d'énumérer ses

jouets préférés, il lui avait décrit tous les préparatifs qu'il avait entrepris. Il avait installé un matelas avec des draps propres, acheté du gin et des pains de glace pour la glacière, il allait préparer des sandwiches au poulet, ainsi qu'une salade de pommes de terre.

— Qu'en penses-tu, ma belle ? J'ai déjà tout prévu, sauf le dessert. Mais je trouverai.

— Eh bien, s'était étonnée Lou en rinçant leurs bols de céréales. Tu comptes nourrir un régiment ?

Nash s'était tapoté le ventre.

— Il faut bien nourrir ce grand corps.

En repensant à la soirée qui s'annonçait, Lou eut un peu moins mal au cœur. De retour chez elle, elle prit une douche, frottant fort pour se débarrasser de l'odeur de friture qui imprégnait ses cheveux et sa peau, puis enfila sa robe à pois verts. Elle massa ensuite son carré de cheveux courts avec le produit que lui avait donné Deborah pour entretenir ses jolies boucles. Sunshine passait par là et s'arrêta sur le seuil de la chambre pour la regarder se maquiller devant le miroir. Ces derniers temps, elle aimait l'observer pendant qu'elle se faisait belle ; commençait-elle à s'intéresser au maquillage comme JL, bien qu'elle n'ait pas encore le droit d'en porter ?

La présence de Sunshine était apaisante, et la tristesse qui avait saisi Lou au *Nibar* se dissipa.

— Lequel tu me conseilles ? demanda-t-elle à sa nièce, hésitant entre deux tubes de rouge à lèvres.

— Si tu mettrais le rose, tu serais encore plus jolie.

— Si tu *mettais* le rose. Merci, ma puce.

Elle retira l'excédent en tapotant ses lèvres avec un mouchoir. Par la fenêtre de la chambre, le ciel s'épaississait de nuages, l'air était gris et figé comme si la tempête couvrait.

— Il y a une soirée orage ce soir. Tu pourrais aller au *Nibar* avec ton papa.

— Tu n'y vas pas, toi ?

Quand Lou se retourna, elle aperçut sa nièce qui escaladait l'encadrement de la porte en forçant sur ses quatre membres tendus, effleurant le haut du cadre avec sa tête.

— Descends de là, tu veux !

Sunshine retomba lourdement sur ses pieds et s'adossa à la porte, les mains dans le dos.

— Qu'est-ce que tu fais de beau aujourd'hui, ma puce ? Tu t'amuses bien ?

La jeune fille haussa les épaules.

— J'ai commencé à lire *Julie des loups*.

Lou était surprise, elle avait essayé d'encourager Joanna Louise à le lire quelques années plus tôt, mais sa fille l'avait trouvé ennuyeux.

— C'était l'un de mes livres préférés quand j'avais ton âge. (Une pause.) Quoique, j'étais peut-être un peu plus âgée. L'histoire te plaît ?

— J'aime bien... J'en suis encore au début. Tu sors où ce soir ?

Lou se retourna vers le miroir : épaules bronzées aux taches de rousseur, et sous le tissu vert on devinait sa poitrine (elle l'aurait voulue plus généreuse) et ses hanches (elle les aurait voulues moins imposantes, bien qu'elles soient mises en valeur dans cette robe qui soulignait ses courbes par un drapé discret).

— Avec Nash, nous allons dans notre nouvelle maison pour un pique-nique.

Le visage de sa nièce s'éclaira.

— Je peux venir ?

Elle avait très envie de l'inviter et dut faire un effort pour se retenir.

— Ma puce, ça me plairait beaucoup, mais c'est une sorte de rencard. Juste tous les deux. Allez, ça va bien se passer pour toi...

— Bon, d'accord, marmonna Sunshine.

Elle était déçue.

Avec le recul, Lou se demanderait pourquoi elle ne l'avait pas plutôt formulé comme une question : « Ça va bien se passer pour toi ? » Elle l'avait affirmé comme pour la reconforter, lui promettre que tout irait bien. Sa question suivante la ferait réfléchir aussi quand elle y repenserait plus tard :

— Dis-moi, ton papa est rentré ?

— Ouais, souffla Sunshine, la tête à l'envers, se retenant au cadre de la porte.

Ses cheveux gorgés de soleil traînaient par terre.

Lou n'avait pas vu Billy depuis des semaines, depuis ce fameux soir où ils s'étaient disputés de part et d'autre de la porte moustiquaire. S'il avait transmis à sa fille l'invitation de sa tante pour regarder ensemble l'atterrissage de la navette *Challenger*, Sunshine n'était jamais venue. Lou avait regardé sur le vieux téléviseur le nuage blanc grossir puis laisser place à une bande de ciel bleu.

— Comment va-t-il ? demanda-t-elle, regrettant le tour qu'avait pris sa dernière conversation avec son frère.

Mais Sunshine, la tête toujours en bas, répondit :

— Il n'est pas de très bonne humeur.

— Ah. Tu veux dire aujourd'hui ou en règle générale ?

Lou appliqua du mascara et s'efforça de garder un ton léger en interrogeant sa nièce au sujet de Billy ; elle ne voulait pas lui communiquer son inquiétude.

Sunshine ne répondit pas tout de suite. Les yeux fermés, elle se balançait, la tête en bas, ses cheveux balayant le sol. Lou aurait été bien en peine de deviner ce qui se passait dans l'esprit de la jeune

filles.

— Juste aujourd'hui, dit-elle finalement.

Sa tante en fut soulagée.

Elles savaient aussi bien l'une que l'autre que les humeurs de Billy n'avaient rien d'anodin. Dans ses moments d'abattement, son désespoir était si noir et si profond que Lou se demandait parfois s'il n'aurait pas besoin d'être hospitalisé. Cela se faisait-il encore, d'ailleurs ? Il pourrait au moins consulter un médecin, ce qu'il n'avait pas fait depuis des décennies. Pas même pour un bilan de santé.

Pourtant, elle ne se sentait pas capable de lui soumettre cette idée. Si elle lui suggérait de voir un docteur pour sa santé mentale, Billy y verrait une trahison. « Je me débrouille très bien tout seul », dirait-il.

Elle devait sans doute ces pensées à ce poids douloureux dans sa poitrine. À l'absence de sa famille. De sa mère. De sa fille. Peut-être se sentait-elle aussi coupable de refuser à Sunshine de l'accompagner ce soir et de la laisser à la merci de Billy, dont l'humeur pouvait tourner au vinaigre en un tour de main ? Peut-être encore s'en voulait-elle de leur dispute, redoutant d'être la cause de sa morosité. Quelle qu'en soit la raison, elle décida d'aller le voir pour arranger la situation avant de partir à Saint Cadence. Elle s'excuserait auprès de lui. « Je ne voulais pas te vexer », lui dirait-elle avec une humilité et une gentillesse qui permettraient peut-être à Billy de se rendre compte que sa sœur n'était pas mauvaise, qu'elle ne cherchait pas la bagarre.

Elle l'aiderait à venir à bout de sa dépression.

— Dis, ma puce. J'ai quelques courses à faire au *Nibar*. Des trucs que j'oublie chaque fois que j'y vais. Tu veux bien t'en charger pour moi ?

Sunshine se redressa d'un bond en s'écriant :

— D'accord !

Elle adorait faire des courses. Et faire plaisir aux autres. Sur ce point, elle ressemblait à sa tante.

Lou dressa une liste d'articles dont elle avait besoin, d'autres dont elle n'avait pas besoin, et elle y ajouta des produits que Big Jake allait probablement devoir commander comme des sacs d'aspirateur qu'elle achetait généralement au supermarché. Elle voulait avoir quelques minutes de tranquillité avec Billy pour s'excuser sans courir le risque que Sunshine épie leur conversation.

La dernière fois qu'elle avait perdu son sang-froid avec son frère – chose qu'elle s'était juré de ne plus jamais refaire, pas comme ça – Sunshine avait assisté à la scène. Lou n'avait rien vu venir. Elle avait pris des nouvelles de Billy, et l'instant d'après elle avait tambouriné à la porte de sa chambre. Quand elle s'était retournée pour récupérer sa nièce, elle était secouée de tremblements, le visage baigné de larmes. Le pyjama de Sunshine était mouillé à l'entrejambe. Elle s'était fait

pipi dessus. Lou avait eu tellement honte qu'elle en avait été prise de vertiges. Mais de crainte de gêner Sunshine par la moindre remarque, même par une parole réconfortante, elle avait préféré faire comme si de rien n'était.

Non pas qu'elle ait prévu de se disputer avec Billy cet après-midi, elle voulait seulement apaiser les tensions. Une chose pour laquelle elle était plutôt douée, en règle générale. Mais pas lors de sa dernière conversation avec son frère. Ça avait mal tourné. Sunshine n'avait pas besoin de savoir qu'il y avait de l'eau dans le gaz entre son père et sa tante. Lou avait l'intention de la protéger en lui confiant cette petite mission. Pour que les adultes puissent discuter tranquillement.

Depuis la fenêtre de la cuisine, elle regarda Sunshine remonter la route de boue séchée pieds nus, sa liste de courses à la main. Puis elle sortit à son tour, sans prendre la peine de se chausser, et traversa la grand-route pour rejoindre la maison jaune.

De lourds nuages s'amoncelaient au-dessus des bois, mais la route était encore éclairée par le soleil. La lumière du soir se paraît d'or. Dans le lointain, elle entendit gronder le tonnerre. Les gros orages, ceux qui méritaient qu'on se réunisse au *Nibar*, prenaient leur temps pour éclater. Les nuages aux reflets argentés prenaient l'aspect de la mousse de rembourrage, et l'air sentait la pluie des heures avant le premier éclair.

Elle passa sous les branches du chêne dont les cheveux de mousse cendreuse se balançaient dans la brise et avança vers le perron de la maison jaune.

Le silence qui semblait y régner aurait dû la mettre en garde. Comme un petit lutin frappant à la porte de son esprit.

Lorsqu'elle avait quitté Robert Dalton pour venir vivre à Bout-du-doigt, Billy s'occupait déjà de Sunshine : un nourrisson de trois mois chauve au tempérament calme. Il n'avait pas révélé à sa sœur comment cette enfant était arrivée, et elle n'avait posé aucune question. Trop de temps s'était écoulé, trop de chagrin silencieux la séparait de son frère pour qu'elle ait le droit de l'interroger sur sa vie privée et ses peines de cœur.

Elle se demandait parfois si la réticence de Billy à lui raconter son histoire n'était pas sa manière à lui de se venger. Sa façon de lui dire : « Tu m'as abandonné quand j'avais le plus besoin de toi, tu es partie faire ta vie de ton côté, alors j'ai fait la mienne. »

La capacité de son frère à veiller sur ce bébé l'avait tout de même surprise, voire impressionnée. Il était dévoué. En l'absence de Lou, il semblait avoir perdu ses mauvaises humeurs d'antan et son penchant pour l'alcool. Elle n'arrivait même plus à distinguer les cicatrices qui avaient maculé ses avant-bras la dernière fois qu'elle l'avait vu.

Ce n'est que plus tard, quand sa fille fut assez grande pour prendre soin d'elle-même et grimper à la fenêtre de JL, que Lou comprit que cette part de Billy n'avait jamais vraiment disparu. Elle était simplement en sommeil.

Mais cette ombre ne referait surface que quelques années plus tard. Pour l'instant, quand Lou revint à la maison jaune pour la première fois après Robert Dalton, Billy paraissait heureux.

La journée, Lou travaillait au *Diner's 79*, et Billy sur la côte. Elle prenait la camionnette, et lui, la carriole d'enfer avec les sièges auto pour les filles à l'arrière. Il les déposait tous les matins chez Marie, la femme de Jimmy Devereux. C'était d'ailleurs Marie qui avait indiqué à Billy quel siège enfant acheter pour Sunshine, qui lui avait conseillé une marque de lait maternisé et lui avait montré comment l'apaiser quand elle pleurait. Pendant sa pause-déjeuner, il venait voir si tout allait bien. Alors que Sunshine se pendait à son cou, il appelait le *diner* avec le téléphone des Devereux pour raconter à Lou comment se passait la journée, si Joanna Louise avait mangé tout son sandwich au jambon à midi et si sa cousine avait bien fait la sieste, puis il retournait travailler.

Quand Sunshine fut assez grande, Lou expliqua à son frère comment couper la dinde, les haricots et les patates douces en petits cubes. Il changeait les couches de sa fille et coupait ses ongles minuscules. Il lui donnait le bain dans l'évier de la cuisine jaune (en la tenant précautionneusement et en passant le gant de toilette si doucement que Lou le taquinait : « Elle n'est pas en sucre. »). Le soir, il couchait Sunshine dans le lit double qu'ils avaient formé en rapprochant leurs deux lits d'enfant pour qu'elle dorme à côté de Joanna Louise, chaque côté du lit avait été renforcé par des barreaux conçus par Billy lui-même pour que les filles ne tombent pas.

Il chantait souvent : *You are my Sunshine, my only Sunshine*.

C'était avant que Lou signe les papiers avec les Laurent, qui furent soulagés de céder leur vieille hypothèque, aussi dérisoire soit-elle, à quelqu'un en mesure d'utiliser cette propriété, à une personne qu'ils avaient vue grandir de l'autre côté de la route. Jusqu'à présent, Billy avait dormi dans sa chambre, et les filles occupaient l'ancienne chambre de Billy et Lou, qui s'était réfugiée dans le canapé rose. Parfois, alors qu'elle était sur le point de s'endormir, elle croyait sentir le parfum de sa mère, mélange de café du matin et de gardénia.

Après avoir travaillé toute la journée, si elle ne rapportait pas de restes du *diner*, Lou préparait le repas – souvent des haricots et des hot dogs, ou des spaghettis aux boulettes de viande – pendant que Sunshine se mettait à geindre doucement (mais elle en restait là, c'était une petite fille calme). Pour apaiser sa fille, le soir, Billy dansait

avec elle dans le salon sur les airs de blues qu'il aimait tant, Lead Belly, Louis Armstrong et Robert Johnson.

John Jay aimait aussi danser sur ses vinyles de big bands, mais s'il avait fait tourner ses enfants, personne ne s'en rappelait. Il avait plutôt tenu sa boisson d'une main, fermé les yeux et s'était balancé d'avant en arrière au milieu du salon en faisant tinter les glaçons dans son verre, comme s'il était seul dans la maison.

Billy et Lou ne parlaient jamais de leur enfance. Ils ne parlaient que de leurs filles, de l'instant présent : l'heure du coucher, les repas, la fréquence et la texture des couches pleines. À qui était-ce le tour d'aller acheter des lingettes ou du lait en poudre au *Nibar* où Big Jake avait commencé à se réapprovisionner en articles pour les nourrissons, maintenant que deux petites vivaient là où il n'y avait plus eu d'enfants depuis que lui-même ne portait plus de couches-culottes.

Mais Lou sentait parfois le passé peser entre elle et son frère.

Quand l'humeur s'y prêtait, elle laissait parfois les haricots ou les hot dogs sur le feu, prenait JL dans ses bras et allait danser avec Billy. Lead Belly chantait sa complainte rythmée, et tandis qu'elle dansait avec son frère, chacun portant sa fille contre lui, la nostalgie les saisit comme une prière entonnée par une foule fervente et satura les pièces de la maison jaune.

Cette nostalgie enveloppa l'énorme fauteuil de relaxation marron, s'engouffra dans la cuisine jaune, se glissa sous le canapé rose où s'amoncelaient les moutons de poussière et éclaira la baie vitrée défraîchie. Elle s'immisça dans tous les recoins de la maison jaune, chassant pour un temps toutes les tensions, les rancunes et les chagrins.

Dans la véranda de la maison jaune, Lou regarda à travers la vitre de la porte d'entrée. La lumière dorée du début de soirée se déversait dans la cuisine et dans une partie du salon. Elle apercevait Billy à la table de la cuisine, devant un verre plein. La télévision diffusait les informations. Elle frappa. *Toc-toc-toc*. Comme il ne réagissait pas, elle pensa qu'il ne l'entendait pas à cause de la télévision.

C'est en pénétrant dans la maison jaune que Lou prit conscience de son appréhension ; elle avait craint ce que l'humeur de Billy lui réserverait ce soir. Elle s'était imaginé une pile de vaisselle sale dans l'évier, le sol poisseux. Mais le salon avait été fraîchement balayé et sentait bon le détergent au citron – l'œuvre de Sunshine, sans doute. Sur la table en Formica où était installé Billy, il n'y avait rien d'autre que le poste de télévision, un verre et une bouteille de bourbon.

L'inquiétude vacilla dans sa poitrine comme une bougie fébrile. Mais elle n'était pas là pour lui faire la morale. Si son frère voulait boire, qui plus est un vendredi soir, c'était son choix. Elle-même se

languissait du verre de vin qui l'attendait. Elle n'allait quand même pas lui jeter la pierre.

Elle était venue s'excuser, apaiser les tensions. Les apaiser, pas les attiser.

Derrière elle, le soleil se couchait déjà. Le tonnerre grondait au loin, et elle entendait le vent bruissier dans les feuilles du chêne. Quelque part dans la maison, une porte claqua. Elle sursauta. La tempête serait sans doute violente, ce soir. Elle n'aurait pas dû envoyer Sunshine aux courses.

Soit Billy n'avait pas remarqué sa présence, soit il l'ignorait. Difficile à dire. Elle était un peu gênée.

Finalement, elle se racla la gorge et hasarda un « Salut ! ».

Il se tourna vers elle en souriant. Elle poussa un soupir et lui rendit son sourire. Tout allait bien se passer.

— Mais qui voilà ! lança-t-il.

Ses cheveux avaient bien poussé, cet été. Ils lui arrivaient presque aux épaules, bruns, bouclés et saupoudrés de gris. Il avait les traits un peu tirés sous sa barbe, mais restait bel homme. Son penchant pour la boisson n'avait pas atténué sa beauté, du moins pas encore. Il désigna la télévision d'un geste du menton.

— Il va y avoir une sacrée tempête, ce soir.

— Oui, il paraît, acquiesça-t-elle en traversant le salon. J'entends déjà le tonnerre.

Les nuages lourds n'éclipsaient pas encore le soleil, et la cuisine était baignée de lumière. C'était rassurant. Elle tira une chaise pour s'asseoir avec Billy. Channel 10 annonçait la météo du week-end par de petits nuages schématisés, des éclairs, et un soleil souriant affublé de lunettes noires pour le lendemain.

— Sunshine est partie faire des courses pour moi au *Nibar*. Tu pourrais la rejoindre là-bas pour l'occasion.

— Ça fait longtemps qu'on ne fête plus les orages, rétorqua Billy avec un éclat de rire.

Il ne quittait pas l'écran des yeux. Lou sourit.

— Oui, tu as raison.

Elle se releva machinalement, sortit un verre du placard et chercha des glaçons dans le congélateur, mais tous les compartiments étaient vides, et il s'en dégagéait une odeur de pourriture.

Billy diminua le volume de la télévision, puis prit ses aises sur sa chaise en regardant sa sœur se servir un verre de bourbon. Elle en prit une gorgée du bout des lèvres en grimaçant, la gorge brûlante, pour se donner du courage.

— Bon, écoute, dit-elle. Je m'en veux pour la semaine dernière, j'ai été dure avec toi. Je voulais m'excuser.

Billy baissa les yeux et fit courir son index sur le bord de son verre.

— Je ne voulais pas te blesser en évoquant l'idée de prendre Sunshine. Je sais qu'elle t'aime très fort, et si tu préfères la garder ici avec toi, je comprends tout à fait.

Lou ne sut pas au juste si son frère grommela ou ricana à ces mots. Détaillant le visage de son frère, elle chercha un indice ; était-il furieux ou prêt à lui pardonner ? Comment le savoir ? Il avait les yeux toujours baissés, et ne cessait de faire glisser son doigt sur le bord du verre. Dehors, les nuages occultèrent le soleil, plongeant la pièce dans une atmosphère gris-bleu.

Lou sentit ce pincement familial. Cette couleuvre qui se ramassait dans son ventre. D'où venait ce sentiment ? Elle prit une profonde inspiration.

— Alors on est quittes ? Billy, tu m'écoutes, au moins ?

En dépit du vent qui soufflait dehors et du jour mourant, il faisait une chaleur d'étuve dans la cuisine. La fenêtre au-dessus de l'évier et la porte latérale étaient toutes les deux fermées. Les aisselles de Lou étaient moites de transpiration. L'écran du téléviseur faisait scintiller le visage de Billy.

— Je t'écoute, dit-il avec un hochement de tête.

Quand il leva enfin les yeux vers elle, Lou eut la surprise de ne déceler aucune colère dans son regard. Elle s'attendait à une pique, à des reproches, mais ne perçut que du chagrin. Dans la lumière vacillante, elle vit briller ses larmes.

— Moi aussi, je m'en veux pour quelque chose, dit Billy en s'essuyant les paupières. Je voulais t'en parler depuis un moment.

Réprimant ses craintes, elle opina.

— J'ai menti, reprit-il. Quand j'ai dit que j'avais été promu. On m'a mis à la porte, Lou.

Une pause. Elle crut d'abord qu'il plaisantait, mais il continuait de sécher ses larmes. Il n'y avait plus trace du venin qu'il avait craché la fois précédente.

Alors pourquoi ce poids dans sa poitrine ? Ce n'était pas de la tristesse, elle n'était aucunement attristée, pas même à la vue des larmes de Billy qu'elle n'avait pas vu pleurer depuis leur adolescence. Elle ne comprenait pas d'où venait l'émotion qui la submergeait, ni pourquoi cela lui donnait chaud aux joues et la faisait trembler.

— Pourquoi ? demanda-t-elle enfin. Pourquoi mentir là-dessus ?

Mais elle connaissait déjà la réponse : parce qu'il ne voulait pas la décevoir. Cela reviendrait à admettre qu'il ne valait rien, comme leur père le lui avait si souvent répété. Lou entendait encore la voix de John Jay, ses paroles humiliantes.

— Écoute, marmonna Billy. J'essaie d'être honnête. Mieux vaut tard que jamais. Je te dis la vérité, c'est tout.

Ce qui l'étonna.

Elle sentit un changement en elle, comme si une porte restée ouverte sans même qu'elle le sache venait de se refermer brutalement.

— Alors tu n'as plus de boulot ? lâcha-t-elle, surprise par sa propre amertume. Plus d'argent ? Comment tu t'en sors pour payer les factures et faire les courses ?

Elle se savait en droit de poser ces questions. Il lui avait menti. Elle savait aussi que ce qu'elle allait lui dire, à ce stade de la conversation, serait douloureux à entendre. Les mots jaillirent malgré tout.

— Et ta fille, comment vas-tu la nourrir, Billy ?

— Arrête, je te préviens. Ne parle pas de nous sur ce ton.

— Quand je pense que je me sentais coupable, que je m'en voulais d'avoir proposé qu'elle vienne vivre avec nous. Mais regarde-toi. Regarde-moi ça.

Elle désignait le bourbon, mais son geste embrassait bien plus que cela. Elle voulait parler du licenciement, de l'argent qui manquait. Du mensonge. Et autre chose qu'elle n'arrivait pas à identifier. Une chose qui était née, peut-être, ce fameux soir quand elle avait seize ans et que Billy était passé sous le drap aux branches de mûrier, quand il avait levé les mains en disant : « Je suis désolé, je suis désolé. »

Lou posa les paumes à plat sur la table en Formica comme pour reprendre son équilibre, assise sur sa chaise. Billy croisa les bras en regardant par la vitre de la porte latérale. Il ne pleuvait pas encore, mais la lumière déclinait à vue d'œil, chassant le jour prématurément. De toute évidence, son frère était prêt à capituler, mais elle n'en avait pas fini avec lui, mue par le besoin d'amorcer la dispute qu'elle était venue pour dissiper.

Un besoin irrépressible.

— Tu avais raison, l'autre jour.

Au fond d'elle, une petite voix tentait vainement de la freiner.

Calme-toi. Ça suffit, maintenant.

Mais elle était lancée, elle n'arrivait plus à se contrôler.

— Tu avais raison, reprit-elle, tu n'es pas un bon père pour Sunshine.

Lou sentait la présence des fantômes de la maison jaune. Ils étaient réels, elle s'en rendait compte à présent. Elle devinait qu'ils se réjouissaient de voir bruisser, mousser, bouillonner tout ce qui avait été trop longtemps contenu entre ces murs. La tristesse cachée. La colère rentrée. Une maison où l'on cueillait les mûres sur des draps et où l'on racontait des histoires pour s'endormir. Une maison où un œil tuméfié se camouflait derrière des lunettes de soleil roses. Où une langue se terrait dans une bouche silencieuse.

— Je t'interdis de parler d'elle, gronda Billy d'une voix sourde et chevrotante. Je t'interdis de me dire que je m'en occupe mal ! Je l'aime. Elle est tout ce que j'ai. Le seul aspect positif de ma vie.

Mais Lou avait dépassé le stade de l'attendrissement. Elle ne reconnut pas la femme qui se penchait vers Billy, celle qui voulait le mettre plus bas que terre. Le dévaster. Et elle était incapable d'arrêter cette femme dans son élan.

— Je ne te parle pas d'amour ! cria-t-elle, postillonnant sur la table. Je te parle de faire ce qu'il faut ! Acheter de la bouffe au lieu de l'alcool. Trouver du boulot. Être adulte, bon sang ! Qu'est-ce qui t'est arrivé, Billy ? Je suis sérieuse, qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle s'était levée sans y penser et hurlait sur Billy comme elle avait vu leur père hurler sur leur mère à cette même table. Il la toisait en ricanant : « Alors, la débile ? Je ne t'ai pas dit de la fermer ? » Lou sentait la migraine couvrir dans ses tempes. C'était encore lointain, mais menaçant. Comme une pulsation distante.

— Billy. On déménage le mois prochain, un point c'est tout. Et j'emmène Sunshine avec nous. Je l'emmène, Billy. Et quand tu te seras ressaisi, quand tu seras sorti de ta foutue dépression, on en rediscutera. En attendant, je vais arrêter d'avoir peur que tu la foutes en l'air comme il l'a fait avec nous.

Elle tremblait de tout son corps, et sa voix était devenue si perçante que chaque mot était un poignard.

— Tu m'entends, crétin ? Est-ce que tu m'as bien comprise ?

Et elle se mit à le rouer de coups. Penchée sur Billy, elle frappa ses épaules, puis ses mains qu'il levait pour se protéger le visage, elle le gifla de toutes ses forces. Ses épaules, sa tête, ses bras.

Elle cogna avec fureur, avec l'envie sauvage de le punir.

Il ne fit rien pour l'éviter et se contenta de se courber sous l'assaut, de protéger sa figure tandis qu'elle frappait, encore et encore.

Quand elle en eut terminé, elle entendait son poulx battre furieusement. Le souffle lui manquait. Cette cuisine était d'une touffeur insoutenable. Lentement, Billy baissa les bras. Le voyant lever ses grands yeux verts vers elle, Lou eut la gorge nouée. Quand John Jay leur hurlait dessus, il avait le même regard. Celui d'un cœur irréversiblement brisé.

Jamais de sa vie elle n'avait ainsi perdu le contrôle. Rien à voir avec la fois où elle avait tambouriné à la porte de sa chambre pour lui crier de se lever, de se comporter comme un adulte responsable. Rien à voir avec le jour où elle avait giflé les filles qui étaient rentrées trop tard, alors qu'elle était sur le point d'appeler la police. Ces crises-là avaient été brèves. Un cri, un orage furtif, et on n'en parlait plus.

Là, elle avait mal aux poings de l'avoir frappé. La sueur ruisselait dans sa nuque.

Billy ouvrit la bouche comme pour parler, mais la referma aussitôt. Il ne la regardait plus, mais Lou, elle, gardait les yeux rivés sur lui, ne sachant plus que dire.

Et les lèvres de son frère se mirent à trembler.

— Billy..., murmura-t-elle.

Mais c'était trop tard. Il enfouit son visage dans ses paumes et émit un son terrible, un son étranglé, et ses épaules furent secouées de sanglots.

Abasourdie par son comportement, par la cruauté qu'elle venait de déployer, Lou se détourna de Billy et aperçut Sunshine sur le pas de la porte.

Les yeux écarquillés, un sac de courses dans chaque main.

Dans le lourd silence, seuls résonnaient les pleurs de Billy.

Lou voulut faire quelque chose, n'importe quoi pour réparer ce qui venait de se produire, mais les mots lui manquaient. Elle se sentait vide. Il ne restait en elle qu'une honte brûlante et fiévreuse. Tout doucement, elle pivota vers la table, détournant le regard de sa nièce, et releva la chaise renversée pour la remettre en place de ses mains tremblantes. Puis elle s'éloigna de Billy et passa devant sa nièce ébahie qui n'avait d'yeux que pour son père en larmes.

Depuis quand Sunshine était-elle arrivée ? Qu'avait-elle entendu ?

Lou préférait ne pas savoir, c'était insupportable. Elle sortit de la maison jaune, descendit les marches du perron et traversa la grand-route.

Il ne pleuvait pas encore. Dommage, elle aurait aimé être trempée jusqu'aux os et grelotter de froid. Elle aurait voulu que l'orage s'abatte sur elle. Mais le tonnerre semblait encore loin, et elle ne voyait que de timides éclairs à l'horizon, par-delà l'orée des bois.

Une fois chez elle, elle enfila ses chaussures et récupéra son sac à main ; elle prit la bouteille de zinfandel, la déboucha et but à longs traits au goulot.

Puis, toujours tremblante, elle chargea ses affaires dans la carriole d'enfer en fuyant la maison jaune du regard. Elle remonta la route de poussière rouge abritée sous un plafond de nuages menaçants, les cheveux de mousse espagnole pendaient aux branches des chênes qui semblaient drapés de vieux souvenirs.

Une heure s'était presque écoulée quand elle se gara dans l'allée de la nouvelle maison. Le jour avait décliné plus vite sous les nuages du ciel d'orage. Le tonnerre grondait dans le lointain, et des vents forts se levaient. Quand elle sortit de son véhicule, Nash apparut sur le seuil, vêtu d'un jean délavé et d'un vieux maillot de football imprimé du numéro 42, criblé de trous.

Il trottina dans l'allée de graviers.

— Salut, ma belle ! lança-t-il gaiement en s'approchant. Eh, qu'est-ce qui se passe ?

Elle posa la joue contre son épaule, noua les bras autour de sa

taille, et alors seulement, avec des sanglots gutturaux, elle laissa libre cours aux larmes qu'elle avait réprimées si fort, au point d'avoir dans la gorge une boule douloureuse.

— Ça va aller, ma chérie, murmura Nash en l'étreignant.

Frottant son dos avec tendresse, il la berça doucement, attendant que ses pleurs se tarissent et qu'elle reprenne son souffle. C'est à cet instant que les premières gouttes de pluie se mirent à tomber.

LA TEMPÊTE

Elle n'avait pas prévu de se rendre d'abord à la maison jaune.

Elle avait la tête ailleurs, balançant ses deux sacs de courses tout en marchant. Quand l'un était devant, l'autre était derrière, puis inversement, et elle mâchouillait sa sucette en surveillant les nuages noirs qui s'étiraient comme du caramel au-dessus de sa tête, entraînant la tempête dans leur sillage.

Elle repensait au collège et aux rumeurs que JL lui avait répétées. Des élèves fumeraient derrière les bennes. Un gamin aurait taillé une pipe à un autre. Elles étaient dans la chambre de JL un après-midi après les cours, les fenêtres étaient ouvertes sur une brise d'automne qui gonflait les voilages roses comme un jupon. Du côté de Sunshine dans la pièce, des étoiles phosphorescentes étaient collées au plafond. Cet après-midi-là comptait parmi les rares jours cette année où JL avait bien voulu lui parler. L'hiver venu, elle n'adressait plus la parole à Sunshine.

JL était allongée sur le ventre, face à sa cousine, le menton posé sur ses deux poings empilés.

— Tu sais ce que ça veut dire, au moins ?

Tailler une pipe.

Non, Sunshine ne le savait pas. Bien sûr que non.

— Oui, mentit-elle.

Ça veut dire quoi iller-ta une ippe ? ajouta-t-elle mentalement à sa liste de questions cryptées destinées à JL, en prenant la direction de la maison jaune sans plus penser aux courses qu'elle devait déposer chez tante Lou, et elle monta les marches.

Ce qu'elle avait entendu était différent de la fois où tante Lou avait crié dans le couloir. Sa voix n'était pas seulement chargée de colère, elle était méchante. Comme une lame acérée pointée vers Billy.

Pour la première fois de sa vie, Sunshine trouva sa tante très laide.

Ses yeux étaient trop petits, et son nez trop grand. Elle avait des plaques rouges sur les joues. Quand elle était passée à côté d'elle pour sortir, Sunshine avait senti la chaleur qui émanait de son corps.

À présent, elle avait du mal à avaler sa salive. Ses jambes flageolaient, et les funambules faisaient des acrobaties dans son ventre ; des sauts périlleux avant, arrière, et la roue. L'air au parfum

de pluie s'engouffrait par la véranda dans la maison jaune. Elle posa les sacs de courses à ses pieds sans un bruit et partit dans sa chambre.

Elle entendait encore la respiration saccadée de Billy. Apparemment, il ne pleurait plus, mais elle préférait quand même se boucher les oreilles.

Le vent lourd souffla encore, bruissant dans les feuilles du chêne devant sa fenêtre, et l'odeur de pluie emplit la chambre verte. Les mains tremblantes, elle sortit ses Converse jaune banane de leur boîte flambant neuve et les enfila.

Le caoutchouc sentait le neuf, et le tissu était propre. La couleur était aussi vive que celle des caramels que Billy lui rapportait parfois de la côte en lui conseillant, clin d'œil à l'appui, de ne rien dire à tante Lou. Ses chaussures jaune caramel lui donnèrent un peu de courage, juste assez pour retourner au salon où elle avait laissé les courses. Billy était encore assis à table, le visage enfoui dans ses mains, mais ses épaules n'étaient plus secouées par les sanglots, et sa respiration s'était calmée. Elle ramassa les sacs.

Dans la cuisine, Sunshine éteignit la télévision et alluma la lumière. Billy essuya sa figure dans l'encolure de son tee-shirt.

— Fred, dit-il d'une voix fatiguée. Tu as tout vu ?

— Pas grave, le rassura-t-elle. De toute façon, je n'irai pas chez tante Lou. Je ne l'aime pas. Je reste ici. D'accord ?

Il se mit à rire d'un rire sans joie, se gratta le front, puis se leva pour aller dans la salle de bains. Pendant ce temps, Sunshine versa à boire, un verre de lait pour elle – de la brique que tante Lou venait de l'envoyer acheter – et du bourbon pour Billy. Elle entendait parfois sa tante dire : « Oh, après tout, je l'ai bien mérité... » en se resservant un verre. C'est ce que pensa Sunshine ce soir : après tout, Billy l'avait bien mérité.

Elle se sentait adulte. Elle prenait les choses en main.

Dans la véranda, elle posa les verres sur la caisse d'oranges de Floride, puis retourna à l'intérieur pour ranger les provisions de sa tante dans les placards. Tant pis si c'était du vol. Pourvu que tante Lou n'ait pas assez d'argent pour faire d'autres courses, pourvu qu'elle ait faim toute la semaine et qu'elle soit rongée par le remords pour la méchanceté dont elle avait fait preuve envers Billy.

Quand celui-ci reparut, Sunshine le prit par le bras.

— Et si on fêtait l'orage ? proposa-t-elle en l'attirant dans la véranda. On pourrait s'installer ici pour l'observer. Regarde, je t'ai préparé à boire.

Ne sachant pas comment servir ce genre de boisson, elle avait rempli le verre à ras bord. Quand elle le lui tendit, il esquissa un sourire sans mot dire et s'assit docilement dans le fauteuil à bascule en prenant une petite gorgée de whisky. Sunshine se glissa dans le siège

voisin, et ils laissèrent leur regard se perdre derrière les chênes vers le ciel noir charbon qui s'éclairait parfois brutalement. Sunshine n'avait pas encore vu de véritable éclair, et seule de la bruine commençait à tomber. Elle jetait de temps à autre un regard vers Billy pour s'assurer qu'il allait bien. En bonne adulte chaussée de baskets éclatantes. Et qui prenait les choses en main.

Il la regarda de ses yeux rougis et gonflés d'avoir tant pleuré. Ou était-ce dû à l'alcool ? Sunshine n'en savait rien, mais ça n'avait pas d'importance. Ce qui comptait, c'était de consoler Billy. Et d'ailleurs il lui dit :

— Merci, Fred. Merci beaucoup.

Quand l'orage éclata enfin, des rideaux de pluie s'abattirent sur le toit en tôle de la maison jaune. Le vent souffla avec une telle férocité qu'il ouvrit à la volée la porte moustiquaire et la referma dans un claquement sec qui les fit tous deux sursauter. Billy se leva d'un bond pour tirer le verrou, et ils éclatèrent de rire. Ensemble, ils contemplèrent les éclairs qui donnaient à la pluie des reflets argentés et illuminaient les branches trempées du chêne. La foudre était impressionnante, il était bon de frissonner à l'unisson avec la maison dont les murs tremblaient.

Sunshine s'aperçut que les funambules avaient cessé leurs pirouettes. Peut-être regardaient-ils le spectacle, eux aussi, à l'abri du chapiteau, dans leurs costumes moulants à paillettes et leurs chaussons jaunes scintillants.

Le plus gros de l'orage passa rapidement. Le tonnerre grondait encore, mais s'éloignait déjà. Il pleuvait moins fort. Était-ce parce que Sunshine avait fait abstraction de l'odeur d'alcool et des derniers événements ? Parce que Billy avait semblé d'une humeur de juin pendant la tempête ? Parce qu'il avait ri lorsque le claquement de la porte les avait fait sursauter ? Parce que Sunshine voulait que tout redevienne comme avant ? Toujours est-il qu'elle quitta son fauteuil à bascule pour s'asseoir sur les genoux de Billy.

Depuis l'épisode des araignées, elle avait évité tout contact physique, ne lui avait pas réclamé la moindre histoire, et ne lui avait quasiment plus adressé la parole. Mais dans la véranda, dans l'ivresse de cette odeur de pluie, dans le clapotis de l'averse, elle sentit que l'orage et le rire avaient ouvert une brèche, et elle saisit cette occasion. Elle voulait que tout baigne – à l'aise Fred. Elle voulait de par son geste, en allant vers lui, dire à Billy ce que les adultes disaient dans les films : « C'est du passé, n'en parlons plus. » Elle voulait mettre sous le tapis toutes les saletés. S'installer sur ses genoux, ça voulait dire : « Tu vois ? Je suis toujours ta Sunshine, ta petite Sunny. Tu te souviens, Billy, hein, tu te souviens ? »

De tristes yeux gonflés (il avait trop pleuré).

Un début de bonne humeur (malgré le bourbon).

Deux mains (et non pas des araignées, se rappela-t-elle encore – car elle se le rappelait souvent).

Si elle trouvait la bonne approche, les bons mots, alors l'humeur de l'été tout entier, aussi tuméfié et rongé de vers que les racines d'un figuier pourri, s'effacerait une fois pour toutes.

Elle se dit que demain aurait la même saveur que le jour de juin passé au lac (si elle faisait ce qu'il fallait, ça marcherait, elle en était sûre), quand tante Lou lisait des magazines et que Joanna Louise se transformait en Oompa Loompa. Quand des nuages faisaient pâlir l'horizon et que le ciel restait bleu au-dessus de leur tête. Et ils danseraient la gigue dans la cuisine, non pas pour fêter une promotion fictive, mais pour s'amuser, parce que c'était drôle. Demain, il n'y aurait ni cailloux ni araignées. Et elle ne perdrait pas ses lunettes de plongée rouges de l'autre côté de la corde jaune.

Son espoir de meilleurs lendemains fut si puissant qu'il éclipsa toutes les leçons qu'elle aurait dû apprendre. Sunshine n'était pas toujours attentive en classe. Son imagination débordante faisait parfois dériver ses pensées.

Et elle commit une erreur. Elle nicha sa tête au creux du cou chaud de Billy, et il passa à nouveau les bras autour d'elle, comme la fois précédente. Elle ravala la bile qui remonta soudain dans sa gorge.

Le tonnerre s'éloignait à l'horizon. Des gouttes tombaient encore des branches du chêne pour atterrir sur le toit. La musique du *Nibar* s'estompait dans l'obscurité grandissante. La tempête était passée, et il faisait sombre, la pluie dans les feuilles faisait entendre son bruit mouillé, et l'odeur de l'eau se diffusait partout. Elle se répéta : *Tout baigne, Fred*, elle ne vomirait pas. Les mains remontèrent sous son tee-shirt. Des mains calleuses. Elle retenait son souffle.

Puis il fit une chose qu'il n'avait jamais faite auparavant. Il sortit une main de sous son tee-shirt pour tourner doucement le visage de Sunshine vers lui, et pressa ses lèvres contre les siennes jusqu'à ce que sa langue se fraye un passage.

Elle repensa à ce qu'avait écrit JL au sujet du garçon qu'elle avait embrassé. À la sensation de fourrer sa langue dans une bouée de sauvetage.

Ce n'était pas ça du tout.

Ça avait plutôt le goût de bourbon, et la langue mouillée paraissait énorme dans sa bouche, comme une grosse limace gonflée par la pluie. Un bref instant, elle eut l'idée idiote qu'elle pourrait enfin se vanter à son tour auprès de JL, lui dire qu'elle l'avait fait, elle aussi. Elle avait embrassé quelqu'un.

Mais, tandis qu'elle se représentait la scène, elle fut frappée par le souvenir de l'histoire du ver de grossesse.

Sunshine repensa à ceux que Moss délogeait sous la terre, au pied du figuier. Elle l'imagina, tout replié dans son ventre comme une grosse nouille laiteuse. Et, à travers sa queue translucide, on distinguait une masse noire.

Elle s'écarta brusquement de Billy. Il avait le visage encore proche du sien et la bouche entrouverte. D'un air un peu endormi, il bredouilla :

— Merde. Pardon, Fred. Je suis désolé.

Mais avec l'image du ver lui était venue une autre sensation. Ce n'était plus celle des funambules. Le chapiteau et tous les équilibristes avaient été emportés par la tempête. À présent, c'était une décharge électrique qui la secouait tout entière. Sans plus chercher à ménager les sentiments de Billy, elle quitta ses genoux pour s'éloigner.

— Merde, répéta-t-il encore, comme s'il était déçu.

Ses mots n'étaient pas articulés, elle n'avait plus aucun doute à présent sur le fait qu'il était soûl. Il voulut se lever, mais perdit l'équilibre et se rassit aussitôt.

Comme sa figure était brièvement sortie de l'ombre, Sunshine avait un aperçu de ce qu'il devenait. Ce n'était plus Billy. Elle voyait les taches de vieillesse se former sur sa peau, les cheveux clairsemés, la peau cirreuse et le dos voûté.

— Écoute, Sunshine, je suis désolé. On oublie ce qui s'est passé, d'accord ?

Mais ses syllabes s'embourbaient dans le bourbon. Elle ouvrit la porte moustiquaire et descendit en hâte les marches glissantes sous ses nouvelles semelles en caoutchouc, puis elle se rua sur le pont de Terabithia. Elle courut, courut aussi vite qu'elle le pouvait – faisant claquer ses chaussures jaunes dans la boue – vers l'orée du bois puis sur le sentier qui menait au lac. Elle courut encore sur le chemin plongé dans le noir.

Elle entendit la voix de Billy qui l'appelait et comprit qu'il la suivait. Mais ce n'était pas lui. Elle savait que ce n'était pas lui. Elle reconnaissait la voix de Billy, mais cette voix émanait d'une créature hideuse.

Il s'était transformé en *lui*.

Quatrième partie : la femme du crocodile

IL ÉTAIT UNE FOIS...

... une petite fille qui vivait avec son père dans une maison jaune.

Le père de cette petite fille était un bonimenteur, capable de raconter des histoires du soir au matin puis de se murer dans un silence brutal, comme s'il avait la bouche soudain cousue. Ses mains se changeaient en araignées sans prévenir, et de sa langue s'échappaient de petits œufs dont sortaient des vers. Il pouvait se transformer d'un jour à l'autre en affreux troll bossu, avec des taches de vieillesse et des cheveux clairsemés.

Un soir, quand l'un des œufs s'immisça dans le ventre de la petite fille pour éclore, elle prit ses jambes à son cou. Elle entendit son père – sous les traits d'un troll – crier son nom en la poursuivant.

Pas question de répondre. Elle courut à perdre haleine jusqu'à ne plus entendre la voix, perdue dans les bois qui s'étaient refermés sur son passage. La voix fut bientôt remplacée par le bruit de la pluie.

La forêt avait l'odeur douce-amère de la terre retournée. L'odeur du bonheur, avait dit un vieil homme, jadis. Mais il faisait noir, et la petite fille avait peur. Elle était fatiguée d'avoir couru et ralenti le pas pour retrouver une cadence de marche. Ses jolies chaussures jaunes étaient maculées de boue.

Elle crut avoir marché des jours entiers. Comme si la nuit s'étirait sur plus d'heures qu'il n'en fallait pour faire le tour du cadran. Plusieurs fois, elle trébucha et tomba. Son genou heurta une branche de plein fouet, et elle pleura de douleur.

Elle songea à rebrousser chemin, mais elle sentait l'affreux petit ver dans son ventre et savait qu'il se transformerait en une chose monstrueuse si personne ne l'aidait, alors elle continua à avancer, sans savoir où cela la mènerait.

Épuisée et assoiffée, le genou endolori et les pieds couverts d'ampoules, la petite fille remarqua qu'elle ne marchait plus sur de la boue, mais de la mousse. Les arbres qui la cernaient étaient immenses, ils se dressaient autour d'elle comme des temples anciens, et là-haut, par-delà la canopée, derrière les nuages, la lune brillait et inondait les bois de sa douce lumière d'argent.

C'est alors qu'elle vit, droit devant elle, un reflet miroitant. De l'eau. En s'approchant, elle découvrit sur cette étendue limpide une maison dont les fenêtres se paraient de la chaude lueur d'une bougie.

Elle se fraya un chemin jusqu'à la rive où se trouvait une petite barque bleue. Pareille à celle décrite un jour par son père ; juste assez grande pour accueillir un enfant. Elle grimpa à bord et se mit à ramer vers la maison. Au loin, elle entendit les battements du cœur. *Ba-boum. Ba-boum.* La clarté de la lune et les fenêtres de la petite maison la tirèrent de sa torpeur. L'énergie lui revint. Les rames s'activèrent vigoureusement.

Mais elle avait oublié, dans sa précipitation nocturne, le prix à payer pour cette traversée.

Malgré les avertissements de son père ; *j'en avais oublié l'essentiel.* À l'instant même où elle se rappela qu'elle devait offrir un cadeau au crocodile, un coup fit vaciller la coque du petit bateau.

Puis un autre.

L'esquif bascula dangereusement, et elle eut beau s'y cramponner de toutes ses forces, elle se sentit glisser, et toute la lumière, celle de la lune et des bougies, s'éteignit autour d'elle.

À l'intérieur du crocodile, il faisait chaud, lourd et humide.

Elle était couchée sur quelque chose. Sur un tas de choses, à vrai dire. Des objets appuyaient contre ses genoux et la paume de ses mains. Elle poussa pour se relever quand elle entendit un bruit. Quelqu'un respirait fort dans le noir, près d'elle.

Quel soulagement ! Elle n'était pas seule ! Ensemble, ils trouveraient une issue. *Tout baigne.*

— Ohé ? appela-t-elle, et son écho lui renvoya : *Ohé ? Ohé ? Ohé ?*

En guise de réponse, il y eut le grattement d'une allumette, comme pour lui dire : « Regarde, je suis là. » L'allumette et les mains qui la manipulaient étaient à l'autre bout d'un tunnel noir. La petite fille marchait sur des formes étranges, mais il faisait trop sombre pour discerner leurs contours. Elle ne voyait que les mains à la lumière de la flamme, ces mains allumèrent une lanterne posée sur une table, et la lanterne libéra un halo plus clair qui jeta des ombres tout autour de la fille. À la table à présent éclairée était assis un garçon – ou était-ce un petit homme ? Difficile à dire, elle n'y voyait presque rien.

— Bonjour ! lança-t-elle.

Son écho résonna encore dans cette cavité étrange.

Bonjour, bonjour, bonjour.

— Bonjour, répondit la personne à l'autre bout du ventre.

Bonjour, bonjour, bonjour.

Elle distingua ses cheveux bruns, mais pas son visage, brouillé par la clarté de la lanterne. Les ombres s'étiraient le long des parois.

— Viens, approche, l'invita une voix enfantine. N'aie pas peur, je suis content de te voir !

Elle avança lentement. Quelque chose craqua sous son pied. De la sueur perlait sur son front, ruisselait sur son visage pour s'amonceler au-dessus de sa lèvre.

À mesure que ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, elle comprit ce qui formait ces grandes ombres floues dans le tunnel noir : elle était entourée de montagnes d'objets précieux. C'était comme dans l'histoire de Billy : le ventre du crocodile était rempli de trésors. Elle s'émerveillait de ce que lui dévoilait la lumière vacillante. Des tas de pièces, de rubis et d'émeraudes, de boucles d'oreilles et de colliers de perles, des portraits en noir et blanc dans des cadres sculptés dorés. Avec l'humidité, un plateau d'argent s'était oxydé. Le tain d'un miroir ovale était terni, piqué d'auréoles noires. Un serre-livres en cuivre en

forme de note de musique avait viré au vert-de-gris.

Pendant un instant, Sunshine oublia d'avoir peur.

Elle s'arrêta à quelques mètres de la table avec la lanterne et le garçon assis, bras croisés. Il semblait à peine plus vieux qu'elle, et ses cheveux bruns lui recouvraient les sourcils. Il avait quelques taches de rousseur sur le nez et de grands yeux verts qui la dévisageaient froidement. Puis il lui décocha un grand sourire.

Un sourire amical.

Ils étaient tous les deux en sous-vêtements. Sans chaussures ni chaussettes. Sans brassière ni tee-shirt. Sans pudeur.

— Salut, dit-elle à présent qu'ils étaient assez proches pour n'avoir plus à crier à travers l'écho.

— Salut, répondit le garçon, ramenant son genou contre sa poitrine pour l'enserrer de ses bras maigres et pâles. Tu as perdu tes vêtements.

— Ouais, soupira Sunshine en agitant les orteils. Mais je ne sais plus comment.

— De toute façon, on crève de chaud, ici. Je ne me rappelle plus moi-même comment je me suis retrouvé en caleçon. Quand j'ai été avalé, probablement.

— Nos habits se sont peut-être coincés dans les dents du crocodile.

— Mais pas nous, hein ? rétorqua fièrement le garçon.

Ses cuisses aussi étaient blanches et maigrichonnes. Les veines bleues apparaissaient sous sa peau diaphane.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle d'un air absent.

Elle regardait l'espace noir au-dessus d'eux, puis lança un coup d'œil par-dessus son épaule, vers le tunnel qu'elle venait de traverser. L'estomac noué, elle sentit une odeur de pourriture. Si cette puanteur planait depuis son arrivée, elle ne l'avait pas remarquée avant. Au même instant, elle se souvint du ver d'un blanc bleuâtre qui se tortillait dans ses entrailles.

Elle regarda autour d'elle, espérant trouver une aide quelconque sur la surface courbe du ventre du crocodile, dans l'ombre à peine troublée par une flamme vacillante.

— Il a surgi de nulle part, dit-elle. J'avais presque atteint la petite maison.

Des larmes lui piquaient les yeux.

Le garçon ne parut remarquer ni l'odeur nauséabonde ni la tristesse de la petite fille, mais son regard s'éclaira.

— Quelle maison ? voulait-il savoir.

— La petite maison rouge avec la fenêtre éclairée par une bougie.

— Toi aussi, tu en as entendu parler ?

Penché en avant sur sa chaise, il passa nerveusement une main dans ses cheveux, les yeux pétillants d'excitation.

— Génial ! Et tu es entrée ?

— Non, j'ai pris la barque et j'ai ramé, mais...

Sunshine désigna la cavité où ils se trouvaient.

— Moi aussi, j'ai essayé, soupira le garçon. Il y a bien longtemps. Mais je n'avais pas de cadeau pour le crocodile.

— Moi non plus.

— C'est sans doute la raison pour laquelle il nous a mangés.

Le garçon abaissa sa jambe pliée pour reposer ses coudes sur ses genoux et frapper doucement sa paume avec le poing de son autre main dans un petit claquement rythmique.

— Dans ce cas, on va rester ici tous les deux. (Encore ce sourire familier. À qui lui faisait-il penser ?) Je suis drôlement content que tu sois arrivée. Je commençais à me sentir seul.

— Tu es là depuis combien de temps ? demanda Sunshine.

— Je sais pas. Très longtemps. (Une pause. Il leva des yeux songeurs vers le plafond noir.) Je crois que j'ai perdu la notion du temps.

Il haussa les épaules, toujours souriant, mais la tristesse se lisait dans son regard, et elle eut pitié de lui. Elle avait aussi très peur et très envie de sortir de là. Qu'ils s'échappent tous les deux. Cet élan la traversa comme une décharge électrique.

Elle avait déjà ressenti ça, plus tôt dans la soirée. Cette impression de chaleur, de vie.

— Tu as déjà essayé de sortir ?

— Comment ? Je ne saurais pas par où commencer, marmonna le garçon, troublé.

Sunshine examina les trésors à ses pieds. Il y en avait à profusion. Colliers d'or, bracelets à breloques, un poney en porcelaine aux oreilles cassées.

Elle se souvint des paroles de Moss : « La peau de leur ventre est la seule partie de leur corps qui soit molle. Avec un canif, tu peux t'ouvrir un passage. »

Elle dit au garçon :

— Tu n'as même pas essayé ?

— Essayé quoi ?

— De sortir.

Elle s'agenouilla pour fouiller dans les objets qui tintèrent et cliquetèrent les uns contre les autres, un vacarme amplifié par l'immensité du ventre du crocodile.

Le garçon répondit en riant :

— Je ne sais pas nager. (Elle lui lança un regard en coin. Il avait les bras à nouveau refermés autour de ses genoux pliés ; ça lui donnait un air chétif.) Et même si j'y arrivais, à quoi bon ? (Il sourit de plus belle.) Eh, j'ai une idée ! Si on jouait à un jeu ? Ou on pourrait chanter une chanson ? Tu en connais ? On pourrait se raconter des histoires le

soir. J'en connais des tonnes. Ma maman m'en racontait souvent.

Mais Sunshine fouillait à présent avec détermination dans ce tunnel de trésors, ramassait un objet, l'examinait, le rejetait. Elle était à la recherche de quelque chose de coupant, mais ne trouva qu'un couvercle de boîte à bijoux oxydé.

Le garçon se leva de sa chaise pour la suivre. Il prenait garde où il marchait et tendait la lanterne vers elle pour inonder le tunnel de son halo vacillant.

— Qu'est-ce que tu cherches ? s'enquit-il.

— Il faut qu'on sorte de là, dit Sunshine.

La décharge électrique lui secouait toujours les os et la faisait trembler. Le cœur du crocodile tambourinait, marquant le passage du temps.

— Ma tante va se demander où je suis passée.

— Ce n'est pas grave. Elle finira par t'oublier. Et puis, ce n'est pas si mal ici. On peut explorer ces trésors pendant des heures. J'ai trouvé des poupées qui te plairaient. Les filles aiment les poupées, pas vrai ? Un jour, j'ai trouvé une bille qui...

Le garçon semblait joyeux à l'évocation de toutes les merveilles à découvrir, mais quand il bougea la lanterne sur le côté, ses yeux ne souriaient pas. Sunshine se détourna pour reprendre ses fouilles plus vite.

— Pourquoi voulais-tu la voir, toi ? questionna-t-elle en examinant des objets qu'elle jetait tour à tour.

— Voir qui ?

Chaque fois qu'elle s'enfonçait un peu plus dans le tunnel sombre, il la suivait pour éclairer la zone de fouille.

— Merci pour la lumière, dit-elle en se rappelant les bonnes manières. Je parle de la femme du crocodile. Pourquoi voulais-tu la rencontrer ?

— Oh, je ne sais pas. Je ne me souviens plus. (Il s'accroupit.) Rappelle-moi ce que tu cherches ?

Elle fut prise d'un haut-le-cœur. L'odeur de pourriture était plus forte. Ce n'était pas le garçon, il sentait bon l'herbe fraîchement coupée, le chèvrefeuille et la terre. Il sentait tellement bon qu'elle avait envie d'enfouir son visage dans son cou. Ces odeurs d'humeur de juin, elle pourrait les respirer toute sa vie.

Non, la puanteur devait venir d'ailleurs, mais d'où ?

Elle ne voulait pas dire au garçon ce qu'elle cherchait et se contenta de lâcher :

— Il faut qu'on sorte d'ici. OK ?

À force de fouiller, elle trouva enfin quelque chose : une sorte de couteau. La lame de bronze émoussée était couverte de petites taches vertes, le manche nacré, doux comme du verre.

Et il était frais au toucher. Elle l'empoigna fermement et se redressa.

Le garçon se releva à son tour.

— Eh ! lança-t-il.

À la lueur de la lanterne, elle remarqua le duvet noir au-dessus de sa lèvre. Peut-être était-il plus vieux qu'elle ne le pensait, plus âgé que Joanna Louise. Difficile à dire. Ses bras, qu'elle avait jugés maigres de loin, semblaient plus puissants ; il était mince, mais musclé. Plus fort qu'elle.

— Qu'est-ce que tu comptes faire avec ça ? demanda-t-il.

Il souriait, mais ses dents parurent trop grandes vues de si près dans la lumière.

Elle brandit la lame de bronze et recula d'un pas.

— Écoute, reprit le garçon. Et s-si tu me donnais c-ce truc, hein ? Tu pourrais bless-sser qu-quelqu'un. Moi, je voulais juste jouer avec toi. On s-se s-sent s-seul ic-ci. Je voulais que tu me chantes une chanson ou me racontes une his-toire.

Il semblait sur le point de pleurer. Mais elle ne l'écoutait plus, car elle s'agenouillait et écartait tous les objets à ses pieds jusqu'à exposer la chair rose foncé du ventre du crocodile.

— Je peux t'aider à nager.

— Nager ? répéta le garçon en s'approchant de la fille, accroupie au milieu des vieux trésors. Je t'ai dit que je ne s-savais pas nager. Et s-si tu posais c-ce couteau ? On pourrait j-jouer à un j-jeu ou raconter une his-toire, hein ? J'en connais plein ! Il faut juste que je m'en s-souviennne.

Mais Sunshine se mit à pleurer :

— Non. Il faut essayer !

Alors la décharge électrique la secoua de plus belle, si violente qu'elle risquait de l'embraser.

De la tuer.

Elle sentait l'odeur du garçon, mélange d'herbe coupée, de chèvrefeuille et de terre fraîche, entendait son souffle. Le cœur du crocodile qui battait sans relâche. Le garçon dit quelque chose, mais elle n'écoutait plus, levant sa lame bien haut.

Elle l'abattit de toutes ses forces, l'enfonça aussi profondément que possible dans la chair tendre du crocodile. Puis elle tira très fort sur la lame et ouvrit le ventre comme on vide un poisson.

La lanterne s'éteignit. Un torrent d'eau s'engouffra à grand bruit. Il sembla à Sunshine que le garçon lui parlait, mais elle n'entendait rien derrière le rugissement de l'eau et son propre cri. Elle hurlait à pleins poumons, comme jamais auparavant. Ce n'était pas un cri de peur, mais de rage, guttural et sauvage, et ce cri la projeta en avant. Soudain, il y eut de l'eau noire dans ses yeux, dans sa bouche, partout

autour d'eux.

L'eau était noire comme le ciel nocturne.

Il serait tellement simple de se laisser envahir par la peur, une peur qui éteindrait toutes les lumières autour d'elle. De se laisser couler comme une pierre, une bille, un collier de perles.

Comme un coupe-papier en bronze au manche nacré.

Mais deux bras doux et puissants la soulevèrent. Les bras d'une femme. Ils la sortirent de l'eau, et elle prit de profondes bouffées d'air haletantes. Les bras l'accompagnèrent, et elle sentit le sol mou sous ses pieds. Les bras la tenaient fermement, la maintenaient en sécurité, le temps de l'emmener jusqu'à la petite maison rouge.

LE VER

Nous entrons dans la petite maison éclairée à la bougie.

Elle est toute maigre, trempée, tremblante. Nos pieds sont couverts de boue. Ma robe se colle à mes cuisses mouillées.

Dans la maison, ça sent la cire chaude, la cendre froide et la sève de pin. Le poêle à bois est grêlé de rouille. La poussière, des bouts de bois et de fragiles aiguilles de cyprès recouvrent la moindre surface. Nos talons s'enfoncent dans la couche de saleté sur le parquet dont le bois pourri est devenu mou.

Elle pleure, et nous nous étreignons toujours. Sa tête repose contre ma poitrine.

J'aimerais la tenir ainsi toute la nuit. Pour toujours. J'aimerais l'envelopper de couvertures et l'attirer tout contre moi, comme je le faisais il y a très longtemps avec mes enfants. J'aimerais lui raconter des histoires qui l'apaiseront, qui lui feront oublier.

J'ouvre la bouche.

Un jour, aimerais-je commencer. *Un jour...*

Mais je ne sais plus, j'ai tout oublié. Je ne me souviens plus d'aucune histoire. Que racontaient-elles, déjà ?

Mes souvenirs dérivent comme des brindilles dans le courant. Une rivière sombre, couverte de feuilles d'érable rouges, les galets de la rive sous nos pieds. Un pont métallique non loin d'ici.

Dans la cuisine jaune de la maison jaune, un percolateur dont le manche est cassé.

Et une histoire, *un jour*, celle d'un crocodile et des mains d'une femme. *Un jour*, l'histoire a commencé. *Un jour...*

Mais ces bribes, ces éclats (l'argent, le bronze, la rivière sombre) dérivent, et disparaissent au loin.

Alors je la serre contre moi. Sa peau est douce, et ses omoplates osseuses. Ses cheveux humides et emmêlés mouillent ma joue. L'odeur m'est familière, un mélange d'eau, de soleil et d'autre chose.

Elle est si petite.

Ses sanglots secouent son corps, alors je la tiens fermement dans mes bras et je la berce avec douceur.

J'ignore combien d'heures ont passé, mais elle se redresse et lève le menton vers moi. Je ne suis pas très grande, et son petit visage est si

proche que je pourrais l'embrasser. Et j'aimerais embrasser cette joue aussi dodue et brillante qu'une pomme. J'aimerais sentir sa chaleur, sa vivacité contre mes lèvres.

Mais je n'en fais rien. J'imprime ce visage pour ne jamais l'oublier.

Et je la laisse me sonder aussi. Mes cheveux sont roux, enfin je crois. Ma robe encore trempée est rose. L'eau ruisselle sur mes jambes. Mon jupon goutte sur le parquet.

— Vous êtes... ? commence-t-elle, puis elle se tait.

La question reste en suspens. Je sens son souffle d'enfant et le parfum de l'eau dans ses cheveux, tant d'odeurs tendres comme une figue mûre (le souvenir me revient, fugace ; le goût des figues l'été, la sensation de velours sur les feuilles du figuier). Mes yeux me piquent.

— Il y avait aussi un garçon, dit-elle de sa petite bouche tremblante. Mais je crois qu'il s'est noyé.

Ses larmes se remettent à couler. Je ne me souviens pas d'avoir vu de garçon ; je me rappelle seulement m'être éveillée dans l'eau sombre et chaude, le tissu de ma robe gonflant autour de moi, et je n'ai vu qu'elle. Ses cheveux clairs comme la lumière. J'ai nagé pour la rejoindre et pris son petit corps dans mes bras. Je l'ai ramenée ici.

— Je n'ai pas vu de garçon, admetts-je, soulagée de constater que je peux encore parler. Mais tout va s'arranger. (Je le répète, car je le pense de tout mon cœur.) Tout va s'arranger.

Elle me regarde encore et hésite.

— Qu'est-ce que tu aimerais me demander ?

— C'est vous ? murmure-t-elle tout bas. Vous êtes la femme du crocodile ?

La femme du crocodile.

J'aimerais tellement me rappeler. J'en ai le cœur serré. Cette histoire est là, toute proche. Elle dérive et se débat dans l'eau noire, mais le courant l'attire vers l'abîme, elle essaie de remonter à la surface, elle y arrive presque – le parvis de la mairie ; une robe blanche dans le lac avec une longue traîne – mais le souvenir s'enfonce, englouti par l'eau noire.

Il n'est plus là, je le sens.

— Non, dis-je tristement. Ce n'est pas moi.

— Pourquoi elle est partie ?

Et soudain, quelque chose refait surface. Ce n'est pas vraiment un souvenir ni une histoire, plutôt un morceau de réalité. Je plonge la main dans les flots noirs et saisis la chose dans mon poing.

— Maintenant qu'il n'est plus là, dis-je, elle a retrouvé sa liberté.

Je ne sais plus qui est ce « il », mais je sais que c'est la vérité. (Encore un étrange souvenir, celui d'un battement de cœur.)

— Mais elle devait m'aider, maugrée la petite fille.

Un autre détail me revient, et je le repêche également.

Malheureusement, je ne peux pas tout porter, car pour chaque nouvel élément qui surgit, les autres s'effacent. Alors j'attire la petite fille contre moi pour lui caresser le dos, passer mes doigts dans ses cheveux emmêlés, et je la console.

Quand soudain, ça me revient.

Et je souris.

— Elle t'a laissé quelque chose, lui dis-je.

Je m'approche d'une étagère. Un bocal y est entreposé, le couvercle fermé. Il n'est pas poussiéreux ; le verre est clair et doux sous mes doigts.

Le manche d'un percolateur argenté était aussi doux au toucher. Ainsi que la peau brûlée au niveau de mon mollet – de la peau tendue et mauve – très douce également. Je tenais mes enfants contre moi à une époque, dans une chambre au papier peint vert fleuri, et je leur racontais des histoires à présent oubliées.

La petite fille prend le bocal à deux mains et le présente devant la bougie qui éclaire la fenêtre. La chaleur de la flamme réchauffe nos visages tandis que la lumière se déverse comme un ruisseau dans le bocal.

Au début, je ne vois rien, seulement le verre et la lumière au travers, mais la petite fille pointe du doigt le fond du récipient. Je le vois, le cadeau laissé par la femme du crocodile.

Un petit ver d'un bleu laiteux, à la queue translucide, recroquevillé en croissant de lune.

Le soupir que pousse la petite fille a été retenu trop longtemps. C'est un soupir qui a attendu des années, peut-être même des décennies avant d'être libéré.

Le ciel a rosi par les fenêtres, et la maison est baignée par la lueur de l'aube encore jeune. Les grains de poussière lèvitent dans l'air. Quelque chose détalé sous le parquet. Nous sommes à table, assises sur le long banc devant la fenêtre. L'eau scintille, de la même couleur que le ciel. Un petit bateau est amarré à la rive. Elle s'est endormie contre moi, blottie comme les deux enfants que j'ai autrefois aimés et dont j'ai oublié les noms, mais je les aime encore aujourd'hui. Elle se réveille, et je sens qu'il est temps pour elle de partir. Vers le lever du jour et ses reflets rosés dans l'eau.

Mais, avant qu'elle s'en aille, je prends dans mes bras ce petit corps. Une dernière fois. Avant que mon esprit ne s'en remette à l'eau noire, aux feuilles d'érable éparées, avant de disparaître totalement, avant d'oublier cette petite fille, je respire ses cheveux qui me rappellent l'odeur d'un figuier aux feuilles d'un vert assourdi par le ciel d'après-midi sombre. Au pied de l'arbre, il y a mes deux enfants : mon garçon brun et ma petite fille rousse. Je me souviens de la boue

rouge sous nos pieds et de l'odeur d'une averse imminente.

DES CARTES

Sur le matelas posé sur le sol de la nouvelle maison, parmi les odeurs de sciure et de cire fondue, leurs corps chauds étaient pressés l'un contre l'autre. Nash dit à Lou qu'elle pouvait lui parler, si elle le souhaitait.

Plus tôt, quand la tempête avait frappé, ils s'étaient rendus à la fenêtre pour contempler les éclairs au-dessus des bois. Nash l'avait attirée contre lui pour l'embrasser dans le cou, avait écarté le col de sa robe verte pour déposer des baisers sur son épaule. Un frisson l'avait parcourue, comme si une brise délicieuse s'était engouffrée par la porte. Ils avaient fait l'amour sur le matelas installé par terre et sirotaient à présent du vin dans des gobelets jetables.

Contre toute attente, Lou avait envie de parler.

Elle voulait révéler à Nash ce qui s'était passé plus tôt dans la maison jaune, et bien plus encore.

Nue, étourdie par l'alcool, Lou déplia la carte de son histoire.

Pas la carte complète, juste ce qu'il fallait pour ce soir. Des lignes par-ci, des points par-là. Elle lui montra à quoi ressemblait la vie à la maison jaune ; elle lui montra les soirs où elle se réfugiait avec Billy dans leur chambre quand ils étaient petits, et les bruits (peau contre peau, et les « Oh ! » de surprise) derrière la porte. Elle lui montra le soir où Billy avait pressé sa bouche contre la sienne, et le regard qu'il avait posé sur Joanna Louise, l'autre soir ; l'intuition que quelque chose n'allait pas, pas seulement le fait que Billy était sans travail ; le licenciement n'était qu'un détail comparé à ce qui l'inquiétait et qu'elle n'avait jamais osé s'avouer avant ce soir.

Elle déploya cela sous les yeux de Nash et, comme elle ne disposait pas d'une carte en papier à déplier sur le matelas posé par terre dans leur nouveau salon, elle utilisa des mots.

Ce n'était pas l'idéal, mais c'était un début.

AU LAC

Le lendemain matin de la tempête, il faisait humide. Le coin baignade était opaque de vase verdâtre, et l'eau qui s'étendait derrière la corde jaune était d'un brun doré, avec des éclats bleus à l'endroit où le ciel s'y réverbérait.

La chemise de Moss Landry était déjà trempée de sueur. Il se pencha pour démarrer le moteur, tira une fois sur le cordon, puis deux avant qu'il se mette à vrombir.

Le lac n'avait pas beaucoup changé avec les années depuis son arrivée à Bout-du-doigt – quand le hameau ne s'appelait pas encore ainsi. Il était jeune à l'époque, ses cheveux étaient encore bruns et commençaient à peine à devenir plus fins sur ses tempes. Il venait d'épouser Sarah, ils formaient un couple heureux d'investir la maison au bout de la route de ce nouveau petit village. On racontait qu'Eleanor Roosevelt en personne aurait inspecté chaque logement des communautés du New Deal : elle aurait examiné les sols, testé les robinets, ouvert et fermé les placards des cuisines.

À l'époque, Moss prenait le train tous les matins pour l'usine sucrière au hameau voisin. Le soir, il sortait en ville avec son supérieur, un homme plus âgé, également marié, avec des cheveux gris coupés court. C'était dans l'allée derrière le bar, entre une haie et un mur de briques, qu'ils s'étaient embrassés en cachette pour la première fois. La peau de cet homme sentait toujours le savon. Il s'appelait Charlie et avait le don de faire parler Moss pendant des heures, alors qu'il était taiseux d'habitude.

Quand Sarah décida de le quitter, quelques mois plus tard, c'est au lac qu'il trouva du réconfort. Il aimait la solitude éprouvée sur les flots. Il aimait traverser toute l'étendue et faire louvoyer son *bateau** entre les cyprès. Aujourd'hui, il avait envie de prendre le plus long chemin, de longer les rives du lac pour profiter de l'ombre des arbres. À son âge avancé, il préférait prendre son temps – en fait, il avait toujours aimé ça, ce qui avait le don d'exaspérer son épouse. Elle décortiquait toujours le maïs d'un mouvement vif et sec comme celui d'une hélice de ventilateur électrique. Elle conduisait trop vite sur la nationale 79. Elle était toujours impatiente de terminer ce qu'elle venait à peine de commencer. Leur divorce lui-même avait été bouclé en un tour de main.

Mais Charlie aimait la lenteur de Moss qui reflétait d'après lui son caractère méticuleux. Il trouvait son rythme idéal pour cette région – un rythme cadien, disait Charlie, car les Cadiens n'étaient pas du genre à s'agiter. À part sur une piste de danse.

Bien sûr, ça n'avait pas marché entre eux. L'autre épouse avait découvert le pot aux roses. Charlie avait alors décidé de ne plus fréquenter Moss. Quelques années plus tard, les deux hommes s'étaient retrouvés au rayon surgelé du supermarché. Leurs regards s'étaient croisés, puis Charlie avait tourné le dos, pris un paquet de petits pois et disparu sans demander son reste.

Mais Moss pensait souvent à lui. À ses cheveux gris coupés net dans sa nuque. À ses yeux marron chaleureux.

Il songeait à Charlie en voguant sur son *bateau** dans la clarté du matin sur les rides de cette eau couleur de caramel. Il repensait à son odeur de savon et à sa joue râpeuse après une journée de travail, dont il gardait, aujourd'hui encore, la sensation sous ses doigts. C'est alors qu'il aperçut quelque chose dans la vase entre les roseaux qui poussaient le long de la berge, près d'un grand cyprès couvert de champignons.

Il manœuvra pour s'approcher du rivage, coupa le moteur, et se laissa dériver plus près de l'objet de sa curiosité.

Il le voyait de ses yeux, mais son cerveau refusait d'intégrer l'information. Des bras nus et bronzés. Un tee-shirt blanc et un jean taché de boue rouge alors même qu'il trempait dans l'eau. Et ce qui flottait paresseusement sous la surface, c'était la plante fripée des pieds blancs de cet homme. Une touffe de cheveux bruns ondulait doucement au rythme des vaguelettes créées par le *bateau**. En se glissant dans l'eau pour hisser le corps à bord de l'embarcation, Moss reconnut ce visage. Ses paupières étaient closes, et ses lèvres bleues à peine entrouvertes, comme si Billy Turner était sur le point de dire quelque chose.

PRÉCIEUX CADEAUX

Le ciel était pâle, et le soleil n'avait pas encore dépassé la cime des arbres quand Sunshine rentra à la maison jaune, épuisée, le corps tout endolori. Elle passa devant la porte fermée de la chambre de Billy pour regagner la sienne et se recroquevilla sur la couverture de son lit, seulement vêtue d'une culotte.

Quand elle se réveilla, le soleil inondait la pièce. Tante Lou était assise sur le bord du lit et lui susurrait :

— Sunshine, réveille-toi, ma puce.

Nash se tenait derrière elle. Elle n'avait jamais vu pareille expression sur leurs visages. Elle s'assit dans son lit. Personne ne parut se soucier de sa nudité. C'était peut-être un rêve, espérait-elle.

Mais, avant que sa tante ne dise un mot, Sunshine devina ce qu'ils venaient lui annoncer, et elle se mit à pleurer.

Joanna Louise écourta ses vacances.

Mme Murphy la conduisit jusqu'à la maison rose. Arrivée dans l'allée, elle offrit un ragoût à tante Lou qui prit le plat et lui rendit sa longue étreinte. Sunshine les observait depuis la fenêtre de la chambre de JL.

Sa cousine avait changé depuis son départ. Elle était plus grande et moins anguleuse. Elle avait plus de poitrine. Son short lui serrait tellement les cuisses que Sunshine devinait le contour des petites collines et de la crevasse entre ses jambes. Elle se demanda si c'était vraiment autorisé, ou si tante Lou n'avait simplement pas la tête à le remarquer.

Quand JL apparut sur le seuil de la pièce, Sunshine ne sut ni quoi faire ni quoi dire, alors elle garda le dos tourné, toujours à genoux sur son lit face à la fenêtre, le regard perdu vers la maison jaune. Sa cousine vint s'agenouiller à côté d'elle, passa un bras autour de son cou et reposa la tête sur l'épaule de Sunshine, et les deux filles restèrent côte à côte dans un profond silence.

Au début, Lou pleura seulement la mort de son frère.

Les larmes montaient souvent et sans prévenir : à la vue d'une camionnette comme celle de Billy, au souvenir de ce soir dans la véranda au début de l'été (comme les choses semblaient simples ce

jour-là), en regardant Sunshine endormie quand elle venait à pas de loup s'assurer que la petite trouvait le sommeil, ce que Lou faisait souvent dans les mois qui suivirent la mort de Billy.

Le remords s'invita peu après. Lou avoua à Nash qu'elle s'en voulait. Elle lui décrivit leur dispute et les mots qu'elle avait employés pour humilier son frère. Elle murmura entre deux sanglots :

— J'ai été un monstre, Nash. Je ne me reconnaissais plus.

Ils étaient au lit dans la maison rose, et Nash lui caressait tendrement le dos en la regardant avec tendresse, à l'écoute.

Et si Billy s'était noyé à cause d'elle ? Et si ce qu'elle lui avait dit ce soir-là lui avait fait tant de mal qu'il en était venu à mettre fin à ses jours ?

— Non, ma chérie. Ce n'est la faute de personne, lui rappela doucement Nash. Billy était spécial. Et puis, il portait un fardeau trop lourd.

Il prit l'habitude d'avoir toujours un paquet de mouchoirs bleus dans la poche arrière de son jean. Quand le chagrin prenait Lou par surprise, qu'elle pleurait sa honte, sa culpabilité et la perte de son frère bien-aimé, Nash faisait apparaître un mouchoir bleu comme il lui offrirait une fleur.

Bien plus tard, après quelques années, lorsqu'elle eut surmonté la partie la plus douloureuse du deuil, elle commença à percevoir la vérité tapie dans les paroles de Nash.

Elle n'était pas responsable de la mort de son frère. La cause était plus grande qu'elle, plus grande que Billy lui-même. Elle dépassait les contes que leur racontait leur mère. C'était une triste histoire, transmise de génération en génération. Celle d'un père qui détruisait tout ce qu'il touchait, peut-être à cause de son propre père ou de sa mère avant lui. Celle d'une guerre à laquelle avait participé un grand-père qu'elle n'avait jamais connu, sensible et ami des coqs. Celle de silences et de peines datant d'un passé impossible à explorer. D'un chagrin dont aucun mot ne saurait dessiner les contours, ni rendre la mesure.

Si Billy et elle avaient trouvé les mots, ils auraient peut-être réussi à s'emparer de cette histoire. À en examiner l'intérieur et l'extérieur, à faire courir leurs doigts sur sa surface patinée. Et, même s'ils n'en connaissaient pas l'origine, peut-être auraient-ils réussi à la porter à deux, en se soutenant l'un l'autre.

L'enterrement eut lieu dans une petite chapelle méthodiste de Saint Cadence, dépourvue de climatisation, où les ventilateurs ronronnaient paresseusement au plafond. Les missels étaient rongés par les souris. Le curé leur demanda de chanter, mais Sunshine avait la voix coupée.

Elle se tenait entre tante Lou, qui ne se séparait pas de son mouchoir bleu roulé en boule, et JL qui ne regardait pas sa petite cousine, mais dont le bras nu frôlait le sien.

Dehors dans le cimetière, sous une grande toile déployée pour faire de l'ombre, on fit coulisser le cercueil dans la fosse. Dans le vernis poli se reflétaient le ciel et les visages de la foule endeuillée. Comme ils semblaient petits et déformés. Sunshine sentit le shampoing à la pomme de sa cousine.

Ce soir-là, quand elles éteignirent la lumière, JL lui chuchota :

— Dis-moi... Comment tu te sens ?

Sunshine ne pouvait pas répondre ; elle avait le visage enfoui dans son oreiller pour étouffer les sanglots qu'elle avait retenus toute la journée pour ne pas inquiéter tante Lou et ne pas alourdir sa peine.

Elle entendit les pas sourds de sa cousine qui traversait la chambre, puis sentit son corps (devenu tout doux) s'allonger contre elle et l'étreindre de ses bras protecteurs et pleins d'amour.

— *Ça va aller**, murmura JL. *Ça va aller.*

À la fin du mois d'août, Sunshine voulut dire adieu à la maison jaune.

Tante Lou ne voulait pas l'accompagner. Elle disait avoir suffisamment pleuré comme ça et préférait commencer à charger les cartons de la maison rose dans la carriole d'enfer. Ils avaient déménagé les meubles de la chambre de Sunshine dans la nouvelle maison ainsi que la table en Formica, le tourne-disque et tous les vinyles. Tante Lou avait proposé à sa nièce de garder la platine dans sa nouvelle chambre, mais le canapé rose que mamie Catherine adorait et le fauteuil de relaxation qu'elle détestait resteraient à Bout-du-doigt, de même que tout le mobilier de la chambre de Billy.

— On ne peut pas tout prendre, ajouta tante Lou ce matin-là quand Sunshine l'interrogea sur les autres meubles.

Elles étaient dans la cuisine de tante Lou et emballaient la vaisselle dans du papier journal. En voyant la mine triste de sa tante, Sunshine comprit qu'elle était préoccupée. Le silence s'installa.

Sunshine quitta la cuisine et traversa la grand-route pieds nus. Elle prit le pont de Terabithia, passa devant les fauteuils à bascule et la caisse d'oranges de Floride. Elle traversa le salon aux meubles esseulés. Le canapé lui faisait de la peine. Quand elle serait grande, elle reviendrait à Bout-du-doigt pour le sauver. Et peut-être aussi le fauteuil de relaxation. Elle les mettrait dans sa maison d'adulte pour qu'ils ne se sentent plus jamais seuls.

Elle passa devant la chambre de Billy sans s'arrêter. De toute façon, elle n'avait jamais aimé cette pièce, et elle était trop triste pour que ça change aujourd'hui. Elle préféra se rendre dans son ancienne chambre,

désormais vide.

Toute l'eau de mer s'était vidée par la fenêtre ouverte, et le sol était recouvert de moutons de poussière. Les pâquerettes de la tapisserie verte n'avaient plus du tout l'allure d'anémones.

Un matin de novembre, Sunshine s'assit avec tante Lou sur les marches du porche de la maison de Lafayette pour boire un café. Le froid mordant changeait leur souffle en petits nuages de buée. Le ciel était d'un bleu éclatant, comme de l'eau claire.

Sunshine aimait s'asseoir là pour regarder le jardin qui n'était pas du tout boueux, contrairement à celui de la maison jaune. Le pont de Terabithia lui manquait, mais ce jardin était tapissé d'une belle pelouse que Nash entretenait avec sa tondeuse autoportée. Sunshine avait parfois le droit de la manipuler. Le terrain était boisé de grands pins et de trois chênes dont les branches étaient assez basses pour qu'on puisse y grimper.

Quand Sunshine était assise sur ces marches, elle oubliait tout ce qui manquait dans la nouvelle maison. Une tapisserie verte aux motifs de pâquerettes. Un sol pentu pour faire rouler les boules de chewing-gum dures et grosses comme des souris. Une tache en forme de papillon sur le lino. Il n'y avait pas de grand-mère rousse près de l'évier. Pas de « Salut, ma petite Fred ». Il n'y avait pas d'araignées dans la maison, et Sunshine s'en voulait d'être soulagée à cette idée.

Ces matins-là sur les marches du porche, toute sa colère et sa tristesse semblaient se dissiper dans la brise l'espace d'un instant.

Les causeries, c'était ainsi que tante Lou appelait ces matins-là. Tous les dimanches, elles prenaient part à cette causerie, assises l'une à côté de l'autre, même si elles ne parlaient pas la plupart du temps. Cette fois-ci, Sunshine était emmitouflée dans un vieux pull vert de tante Lou, et cette dernière portait encore sa robe de chambre et ses pantoufles.

Elle dit soudain :

— Je voulais te poser une question, ma puce... (Elle marqua une pause pour s'éclaircir la voix, mais eut du mal à trouver ses mots.) Je me demande comment tu vas. Comment tu vis le changement d'école, la maison, Billy... Enfin, tout ça. Est-ce que tu arrives à te remettre de tout ce qui s'est passé, enfin... tu vois ce que je veux dire.

Elle eut un petit rire nerveux.

Sunshine se tourna vers elle. Elles étaient si proches que leurs genoux pouvaient presque se toucher. Tante Lou ne s'était pas encore maquillée, son visage parsemé de taches de rousseur était lisse et doux. Elle se plaignait toujours des rides qui se creusaient au coin de ses yeux, mais Sunshine les aimait bien. Elles lui faisaient penser à Billy et donnaient à sa tante un air gentil. Elle eut envie de les suivre

avec son doigt, mais ne voulut pas la vexer.

Parfois, les mimiques de sa tante lui rappelaient Billy. Dans ces moments-là, elle craignait que son cœur ne s'effondre dans sa poitrine. D'autres fois, comme aujourd'hui, ces petites ressemblances étaient réconfortantes, comme s'il n'était pas vraiment parti.

Tante Lou reprit une profonde inspiration, le souffle haletant, les yeux mouillés. En voyant ses lèvres trembloter, Sunshine sentit les larmes lui brûler les paupières sans vraiment comprendre pourquoi elles se mettraient toutes les deux à pleurer.

— Oh, ma puce..., s'étrangla tante Lou. Ce que je veux dire, c'est que si tu as besoin de parler, je suis là. Tu peux tout me dire. Je serai toujours là pour t'écouter.

Depuis que Billy s'était noyé, tante Lou avait essayé plusieurs fois de discuter avec sa nièce, de lui demander comment elle se sentait. Sunshine lui répondait toujours que ça allait et que la nouvelle maison lui plaisait. Mais le frisson qui la parcourut dans la fraîcheur du petit matin la secoua et lui donna un regain de vitalité, un peu comme au début de chaque été quand elle allait au lac, quand l'eau l'attirait par sa clarté limpide. Tante Lou avait lutté pour trouver ses mots, et la jeune fille répondit avec une sincérité nouvelle.

— C'est très dur.

Il n'était pas facile de parler, de pleurer, et même de ne pas pleurer. Pas facile de ressentir quoi que ce soit. Elle essuya ses larmes.

Comme tante Lou ne disait rien, ne cherchait pas à la réconforter, et se contentait de hocher la tête en essuyant ses propres larmes, Sunshine se surprit à poursuivre.

— Je dois te dire un secret.

Tante Lou hocha encore la tête. Elle n'eut aucune hésitation, aucun soupçon ni aucune colère, et répéta simplement :

— Je t'écoute. Vas-y, Sunshine.

Animée par ce sentiment clair et vivace (toujours bien présent malgré les larmes), sous un ciel bleu océan et dans le parfum de leur café du matin, Sunshine raconta son été à sa tante. Elle lui raconta les cailloux et les mains araignées – celles de Billy – qui lui avaient fait des choses qu'elle ne comprenait pas. Les mots se déversaient en un flot sans fin. Elle affirma avoir senti son « truc » à travers la toile de son jean. Elle raconta aussi sa langue et la peur d'attraper un ver dans son ventre.

Elle avoua à tante Lou qu'elle s'était échappée dans les bois ce soir-là et qu'elle avait cru entendre Billy l'appeler, mais elle avait eu trop peur pour lui répondre.

(Elle sauta le passage du Black Bayou et de la femme du crocodile. Cette histoire-là, elle avait envie – et même besoin – de la garder pour elle. *Il est des histoires qu'il vaut mieux garder au chaud dans sa poche,*

Fred.)

Tout en racontant, elle marqua des pauses pour demander à tante Lou comment s'appelait telle ou telle chose, et ce que cela signifiait. Elle voulait connaître les vrais mots pour mieux exprimer ce qu'elle avait à dire. Tante Lou répondit à ses questions et lui apporta les éclaircissements requis. Quand sa nièce lui révéla ses secrets, elle ne chercha ni à nier ni à l'interrompre, pas même à se boucher les oreilles.

Elle se garda bien de dire à Sunshine (comme elle se l'était si souvent répété au souvenir honteux du soir où Billy s'était couché sur elle) : « Il n'était pas dans son assiette, voilà tout. »

Elle ne songea pas davantage à lui dire : « Les hommes sont comme ça. » Elle ne la sermonna pas sur la nécessité de pardonner.

Elle ne grimaça pas quand Sunshine lui demanda de définir certains termes, ni quand elle fit allusion aux cailloux sous ses tétons qui lui faisaient parfois mal.

Elle se contenta d'écouter, de saisir chaque mot prononcé par sa nièce. De cueillir ses paroles avec délicatesse, comme s'il s'agissait d'un cadeau – une couverture brodée de noms d'enfants, un coupe-papier avec une lame en bronze – à conserver précieusement.

Ashleigh Bell Pedersen est originaire de Virginie. Après des études de photographie et d'écriture créative, elle publie des nouvelles remarquées dans de nombreuses revues littéraires. Elle vit actuellement au Texas dans la ville d'Austin où elle écrit, joue la comédie, s'essaie à la sylvothérapie, et tente d'apprendre les bonnes manières à son chien, Ernie. *La Femme du crocodile* est son premier roman.

Hauteville est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *The Crocodile Bride*

Initialement publié aux États-Unis en 2022 chez Hub City Press

Copyright © Ashleigh Bell Pedersen, 2022

Tous droits réservés.

© Bragelonne 2022, pour la présente traduction

Couverture : Hokus Pokus Créations d'après © Shutterstock

ISBN : 978-2-38122-500-5

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

Bragelonne – Hauteville
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@editions-hauteville.fr

Site Internet : www.editions-hauteville.fr